Hervé CARRIER, s.j.

(2003)

L'université grégorienne après Vatican II

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@ugac.ca

Site web pédagogique : <http://www.ugac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Hervé CARRIER, s.j.

L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE APRÈS VATICAN II.

Rome, 2003, 243 pp. Traduction italienne, 2003. Traductions espagnole et anglaise, 1997.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 17 novembre 2009 de diffuser l'ensemble de son œuvre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : herve.carrier@jesuites.org

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Pour les citations : Comic Sans, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 25 avril 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Hervé CARRIER, s.j.

L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE
APRÈS VATICAN II..

Hervé Carrier, S.J.

L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE

Après Vatican II

ROME 2003

Rome, 2003, 243 pp. Traduction italienne, 2003. Traductions espagnole et anglaise, 1997.

Table des matières

Chapitre 1

L'INCULTURATION D'UNE UNIVERSITÉ

- 1.1. Mémoire et prospective
- 1.2. L'impact du Concile
- 1.3. L'appui de deux Congrégations Générales
- 1.4. Mission pontificale reconfirmée

Chapitre 2

LA GRÉGORIENNE AVANT LE CONCILE

- 2.1. Profil de l'Université
- 2.2. Le régime académique
- 2.3. Les critiques du système
- 2.4. Les limites et les ouvertures
- 2.5. Recherche, Publications, Congrès
- 2.6. Ferments intellectuels nouveaux

Chapitre 3

SOUS PIE XII, JEAN XXIII ET PAUL VI

- 3.1. Rôle différent des Jésuites de Rome
- 3.2. Dénonciations et suspensions
- 3.3. Préparation de l'encyclique "Humanae Vitae"
- 3.4. Participation aux travaux du Concile

Chapitre 4 VATICAN II ET LA RÉFORME DES ÉTUDES

- 4.1. Une réforme vivement attendue
- 4.2. Une transition mouvementée
- 4.3. Une inauguration dramatique
- 4.4. Attaques et justification de la réforme
- 4.5. Paul VI soutient la Grégorienne
- 4.6. Autonomie de l'Université

Chapitre 5 PREMIÈRES ÉTAPES DE LA RÉFORME ACADÉMIQUE

- 5.1. Latin et langues modernes
- 5.2. La "Responsio" de la Grégorienne
- 5.3. Organisation de la réforme
- 5.4. Transformation des structures
- 5.5. L'apprentissage de la collégialité

Chapitre 6 LES FACULTÉS ET L'ESPRIT DE VATICAN II

- 6.1. Restructuration de la Faculté de Théologie
 - Institut Regina Mundi
 - Séminaire de Erfurt
- 6.2. Les Canonistes et le nouveau Code
- 6.3. La Philosophie avant et après le Concile
- 6.4. L'Histoire, de Pie XII à l'après-Vatican
- 6.5. Renaissance de la Faculté de Missiologie
- 6.6. Les Sciences Sociales: pour la foi et la justice
- 6.7. Statut académique de la Spiritualité
- 6.8. Paul VI et l'Institut de Psychologie
- 6.9. Les Sciences Religieuses et le laïcat

Chapitre 7

NOUVEAUX CENTRES ACADÉMIQUES

- 7.1. [Centre des Communications Sociales](#)
- 7.2. [Cours Supérieur pour les Biens Culturels](#)
- 7.3. [Centre d'Études Marxistes](#)
- 7.4. [Centre Cultures et Religions](#)
- 7.5. [Cours de Formation Éthique et Managériale](#)
- 7.6. [Centre pour les formateurs dans les Séminaire](#)
- 7.7. [Institut d'Études pour les Religions et les Cultures](#)

Chapitre 8

BIBLIOTHÈQUE, ARCHIVES, ÉDITIONS

- 8.1. [Modernisation de la bibliothèque](#)
- 8.2. [Les Éditions et la Typographie](#)
- 8.3. [Les Archives](#)

Chapitre 9

IMMEUBLES ET PROPRIÉTÉS

- 9.1. [Le Siège central de l'Université](#)
- 9.2. [Palazzo Frascara](#)
- 9.3. [Palazzo Lucchesi](#)
- 9.4. [Palazzo Borromeo](#)
- 9.5. [Donazione Morelli](#)
- 9.6. [La propriété canonique de la Grégorienne](#)
- 9.7. [Collegio Internazionale del Gesù](#)

Chapitre 10

RELATIONS PUBLIQUES ET BIENFAITEURS

Chapitre 11

RELATIONS INTERNATIONALES DE L'UNIVERSITÉ

- 11.1. Les représentations diplomatiques
- 11.2. Rapports avec l'Université des Nations Unies
- 11.3. La Grégorienne et les Universités Européennes
- 11.4. Relations avec la Fédération Internationale des Universités Catholiques

Chapitre 12

CONCLUSIONS. ÉTAPES ET DÉFIS DE L'INCULTURATION

- 12.1. Face à la nouvelle évangélisation
- 12.2. Traits caractéristiques de la réforme
- 12.3. Trois défis pour l'avenir

Chapitre 13

BIBLIOGRAPHIE

Biographie

Principaux ouvrages

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 1

L'inculturation d'une université

1.1 Mémoire et prospective

[Retour à la table des matières](#)

Personne ne parlait de *l'inculturation* en 1553, lorsque saint Ignace de Loyola, le fondateur des Jésuites, créa le Collège Romain, appelé plus tard l'Université Grégorienne. Pourtant, peu d'institutions nées du cœur de saint Ignace ont eu un tel impact sur l'évangélisation des cultures au cours des siècles. Trente ans après la fondation du Collège Romain, en 1583, le Pape Grégoire XIII, le réformateur du calendrier, dota le Collège d'un splendide édifice, un monument historique qui a donné son nom à la Piazza del Collegio Romano au centre de Rome. Pour cette raison, le Collège a pris le nom d'Université Grégorienne et il considère Grégoire XIII comme son "fondateur" ou "protecteur". En l'année 2001, l'Université célèbre le 450e Anniversaire de la *Fondation du Collegio Romano*, c'est l'occasion de rappeler la mémoire de ce grand Pape.

L'histoire de l'Université, des origines jusqu'à la suppression des Jésuites en 1774 (R. Villoslada 1954), puis de la restauration de la Compagnie jusqu'au Concile Vatican II (P. Caraman 1981), a mis en relief le rayonnement international et interculturel du Collège Romain,

devenu Université des Nations, ou Collège universel, comme il fut parfois appelé au début. Le Collège, qui s'inspirait de la spiritualité ignatienne et de l'humanisme de l'Université de Paris, servit de modèle pour la création de collèges similaires en Italie, en Espagne, au Portugal, en France et dans un grand nombre de villes d'Europe, d'Amérique. Les nouveaux Collèges, disséminés dans tous les pays où œuvraient les Jésuites, restaient en rapport avec le Collège Romain et constituaient un réseau d'échange éducatif et culturel, dont les principes directeurs ont été formulés dans le célèbre *Ratio Studiorum*, qui codifiait la méthode éducative des Jésuites (cf *Ratio Studiorum*).

Les historiens de la pédagogie soulignent à bon droit le rayonnement du Collège Romain, modèle d'un nombre impressionnant d'institutions semblables; des Collèges jésuites avec enseignement supérieur en théologie furent créées dans les villes universitaires de Paris, Louvain, Salamanque, Coïmbre, Cracovie, Vienne. Les Jésuites dirigeaient des universités ou académies en Allemagne, en Lituanie, au Portugal, en Lorraine, en Slovaquie, en Moravie, en France, en Équateur, en Colombie, au Pérou.

L'Université pratiquait l'inculturation avant la lettre, grâce aux rapports féconds qu'elle entretenait avec ses étudiants et anciens étudiants, provenant du monde entier, destinés à de hautes responsabilités dans les Églises locales et à Rome, engagés en tous les Continents dans l'évangélisation des cultures. Parmi ses anciens étudiants, la Grégorienne compte 21 Saints, 39 Bienheureux. Seize sont devenus Papes. Aujourd'hui encore, un tiers des Cardinaux ont étudié à la Grégorienne, ainsi qu'un grand nombre d'Évêques, de professeurs d'universités, de facultés, de séminaires. Un grand nombre de religieuses, de laïques, hommes et femmes, occupent des postes de grande responsabilité dans l'Église et dans leur nation d'origine. De la Grégorienne sont partis des missionnaires qui ont été des modèles pour l'inculturation de l'Évangile, tel le P. Matteo Ricci, un Jésuite italien devenu lettré Chinois avec les Chinois afin d'évangéliser leur culture, comme l'a rappelé avec éclat Jean-Paul II lors de sa visite à la Grégorienne en 1987.

C'est donc une longue et riche expérience qui a marqué l'adaptation de l'Université à l'évolution des cultures et aux besoins de l'Église. Qu'en est-il aujourd'hui? Une question centrale se pose surtout à nous: comment la Grégorienne s'est-elle inculturée à la suite de Vatican II? Une réponse exhaustive appartiendra sans doute aux historiens, mais il est déjà possible de recueillir les observations des témoins qui ont vécu cette période récente. Les pages qui suivent se présentent comme une contribution personnelle à la chronique de la Grégorienne engagée dans un profond effort d'inculturation après Vatican II.

Encouragé par le Supérieur Général de la Compagnie de Jésus, le R.P. Kolvenbach et par les Recteurs de l'Université Grégorienne, le R.P. Giuseppe Pittau et le R.P. Franco Imoda, je chercherai à décrire en ces pages les expériences que j'ai vécues comme professeur et comme recteur de l'Université, où j'arrivai en 1959, et où j'ai pu observer la progressive adaptation d'une institution centrale de l'Église aux exigences de la culture contemporaine. Cette analyse est limitée par le fait qu'elle reflète des souvenirs, des observations et des appréciations personnelles sur des événements complexes qui s'étendent sur plus de quarante ans, c'est-à-dire de 1959 à nos jours. Ce livre n'est pas l'œuvre d'un historien, ni un livre de mémoires personnelles. C'est l'ouvrage d'un témoin engagé qui relate son expérience comme ancien professeur et ancien recteur, en utilisant un style à la fois personnel et le plus objectif possible. La période d'observation est relativement brève aux yeux de l'histoire, mais elle est suffisamment longue pour permettre de discerner les étapes marquantes d'une authentique inculturation. Cette description du passé récent de l'Université Grégorienne ne constitue donc pas, à proprement parler, une enquête exhaustive sur les années ici considérées, il s'agit plutôt d'une évocation critique pouvant aider à comprendre l'évolution d'une institution étroitement liée aux changements survenus dans l'Église et dans le monde depuis Vatican II. Ces pages s'adressent à tous ceux qu'intéresse l'évolution de la Grégorienne et pour lesquels la mémoire de l'institution constitue une référence utile, pour comprendre le passé

et pour envisager l'avenir. Il s'agit d'un exercice de mémoire institutionnelle, suivant la méthode de l'analyse culturelle, et pouvant servir au discernement d'une entreprise apostolique complexe. La lumière projetée par le Concile et l'après-Concile sert d'éclairage à toute la réflexion.

Pour rédiger ces pages, j'ai eu l'occasion de consulter plusieurs des professeurs de l'Université, dont les souvenirs et la documentation m'ont été très utiles. J'ai eu accès aux archives du Rectorat, pour compléter ma documentation et pour consulter les dossiers concernant les principaux sujets et événements qui se rapportent à la période ici considérée. Le but principal de ce travail est donc de décrire l'évolution de l'Université Grégorienne depuis Vatican II, dans l'espoir que cette rétrospective pourra éventuellement servir à un effort de prospective pour mieux entrevoir l'orientation de l'Université dans les années qui viennent. Ces réflexions chercheront à situer la Grégorienne dans le nouveau contexte culturel, universitaire, ecclésial et de la Compagnie de Jésus, contexte qui a profondément évolué depuis Vatican II.

Dans cette évocation, il convient de mentionner avec gratitude les noms des Recteurs de la Grégorienne depuis la Deuxième Guerre. Ces Pères ont bien servi l'Université:

Paulo Dezza, 1941-1951, devenu Cardinal;

Pedro Abellan, 1951-1957;

Pablo Muñoz Vega, 1957-63, Cardinal et Archevêque de Quito;

Édouard Dhanis, 1963-66 ;

Hervé Carrier 1966-78;

Carlo Maria Martini, 1978-79, Cardinal et Archevêque de Milan;

Urbano Navarrete, 1979-86;

Gilles Pelland, 1986-92;

Guiseppe Pittau, 1992-98, Archevêque et Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation catholique;

Franco Imoda, 1998-2004 ;

Gianfranco Ghirlanda, 2004-

On doit aussi souligner les noms des Vice-Recteurs, qui ont servi la Grégorienne, sous diverses formes après Vatican II: les Pères Paulius Rabikauskas, Burkart Schneider, Édouard Hamel, Simon Decloux, Luis Ladaria, Franco Imoda, Francisco Javier Egaña, Johannes Beutler, Gerardo Arango, Michael Hilbert.

1.2 L'impact du Concile

[Retour à la table des matières](#)

L'événement qui a dominé la période ici considérée et qui a marqué profondément la vie de l'Université Grégorienne, c'est l'impact du Concile Vatican II. Je donnerai ici une première description des événements, en me réservant d'approfondir, dans les chapitres suivants, l'influence que le Concile a exercé sur la réforme de l'Université. Le Concile avait été annoncé par Jean XXIII, le 25 janvier 1959. Je terminais alors mon doctorat en sociologie à la Sorbonne à Paris, et je fus témoin de la résonance extraordinaire que cette nouvelle provoqua dans toute l'Église et dans le monde. À l'automne de la même année, en octobre 1959, j'arrivai à l'Université Grégorienne et je fus frappé par le climat d'attente et par l'immense espoir que la décision de Jean XXIII avait suscités. Je me joignais à un corps professoral dont l'attention était centrée sur le grand événement ecclésial qui s'annonçait.

Nous avions tous le sentiment de vivre un tournant historique. Nous pressentions que les grandes questions débattues au Concile allaient avoir une répercussion profonde sur les enseignements de l'Université et sur la manière de redéfinir son rôle dans l'Église et dans le monde. La Grégorienne entrait dans cette période pleine d'effervescence, en se disposant au renouvellement et en s'interrogeant sur son avenir, mais sans mesurer encore très exactement l'effort et les dé-

fis que nous allions devoir affronter pour permettre à l'Université de répondre aux temps nouveaux.

Au milieu du Concile, s'éteignit Jean XXIII, et un nouveau pontificat commençait avec l'élection en 1963 de Paul VI. Le nouveau Pape connaissait et appréciait la Grégorienne, comme ancien étudiant de l'Université. Il nomma bientôt comme Pro-Préfet de la Congrégation de l'Éducation Catholique Mgr Gabriel-Marie Garrone, Archevêque de Toulouse et ancien Président de la Conférence Épiscopale de France, qui avait été la cheville ouvrière du document conciliaire *Gaudium et Spes* avec Mgr Wojtyla, alors archevêque de Cracovie; il était aussi un ancien du Séminaire français et de la Grégorienne.

En octobre 1966, j'étais nommé Recteur de l'Université par Paul VI. Il faut rappeler ici la coïncidence d'événements importants concernant le Concile, la Compagnie de Jésus et aussi la Grégorienne. Durant la troisième session du Concile, la Compagnie avait annoncé la 31e Congrégation Générale en novembre 1964. La quatrième et dernière session du Concile devaient encore venir, mais déjà Vatican II, qui se termina le 8 décembre 1965, exerçait une notable influence dans l'Église et dans la Compagnie. Étant donné l'importance des événements et la complexité des questions à étudier, la Congrégation Générale se déroula en deux sessions (7 mai-15 juillet 1965 et 8 septembre-17 novembre 1966), et c'est pendant la seconde session que je fus nommé Recteur de la Grégorienne. Le Concile venait de se terminer mais son influence agissait déjà comme un facteur déterminant sur l'évolution de l'Université. Paul VI, qui me nomma Recteur, me fit comprendre, dès la première audience, à quel point il appréciait le corps professoral et combien il comptait sur la Grégorienne. Il nous apparaissait comme le Pape qui allait se consacrer entièrement à l'application du Concile dans toute l'Église et dans toutes ses institutions. Le Pro-Préfet de la Congrégation des Études, Mgr Garrone (qui deviendra Cardinal le 26 juin 1967), était un homme de vaste culture, il était identifié par tous à Rome comme l'un des principaux artisans du Concile et comme un ardent réformateur des séminaires et universités. Son estime et son intérêt constant pour la Grégorienne nous soutenaient

efficacement dans notre projet d'entrer dans l'esprit de Vatican II. Déjà l'esprit du Concile pénétrait en profondeur la mentalité des professeurs et des étudiants, suscitant une grande attente dans toute la communauté universitaire.

1.3. L'appui de deux congrégations générales

[Retour à la table des matières](#)

L'impulsion qui nous arrivait du Concile était renforcée par l'appui exceptionnel que nous apportait alors la Compagnie de Jésus. Comme je l'ai dit plus haut, un an après la fin du Concile, en 1966, les Jésuites concluaient une importante Congrégation Générale qui, s'était déroulée en deux sessions (1965-1966), et dont les Décrets allaient stimuler directement la réforme de la Grégorienne et des Instituts consociés, l'Institut Biblique et l'Institut Oriental. La Congrégation Générale et le Concile constituaient des événements convergents, dont la coïncidence apportera une vigoureuse incitation au renouveau de la Grégorienne. Le P. Pedro Arrupe était élu Général et il assuma pleinement dès le début sa responsabilité à l'égard des Institutions académiques romaines confiées par le Saint-Siège à la Compagnie de Jésus.

Plusieurs professeurs de la Grégorienne participèrent à la 31e Congrégation, qui prenait une signification particulière dans l'éclairage du Concile. Les Pères Monachino, Gordon, Marcozzi et moi-même étions les délégués de nos Provinces. J'y fus désigné Président de la Commission des Ministères, laquelle avait à s'occuper des œuvres d'éducation de la Compagnie, y compris les universités et spécialement l'Université Grégorienne. La 31e Congrégation Générale revêtait une importance historique, car elle se proposait d'adapter la Compagnie aux orientations majeures prises par le Concile pour promouvoir la rencontre salvifique de l'Église avec le monde moderne. Les universités de la Com-

pagnie et la Grégorienne en particulier étaient appelées à relever ce défi selon la nature de leur mission propre.

Le nouveau Supérieur Général, le Père Arrupe, manifesta tout de suite un intérêt spécial pour la Grégorienne et sa mission dans la nouvelle époque qui s'ouvrait pour l'Église. La Congrégation Générale lui avait donné, avec le Décret 31, un très ferme appui et des indications précises pour l'orientation future de la Grégorienne et des Instituts associés. En particulier, il était demandé au P. Général de constituer un Conseil pour la Planification Académique, chargé de lui fournir "des avis sur l'orientation et l'organisation de ces œuvres". Ce Conseil fut bientôt constitué, il comprenait des spécialistes jésuites et autres, dont le Recteur du Collège anglais; il fut présidé par le P. René Latourelle et il remit ponctuellement son volumineux rapport, en analysant les principaux aspects de la réforme des études et des statuts, et il concluait par des recommandations précises. Ces orientations constituaient un pas important pour la réforme que l'Université et les Facultés allaient devoir aborder systématiquement. Nous reviendrons plus longuement sur les recommandations du Conseil de Planification Académique, dans le chapitre V.

Le P. Général était aussi invité à créer un Conseil Administratif Permanent, formé des directeurs de ces institutions académiques et de quelques Provinciaux pris dans diverses régions de la Compagnie, et dont le mandat était d'examiner les besoins en ressources et en personnes de ces œuvres et de faciliter une information réciproque des Provinces et des Instituts romains. Ce Conseil entra effectivement en fonction et il s'est réuni périodiquement jusqu'à nos jours, et il joua un rôle important dans la sensibilisation réciproque des Provinces de la Compagnie et de l'Université. Il apporta un appui efficace dans la planification du personnel, dans la recherche de ressources économiques et, notamment, dans le lancement du Fund Raising, voulu par le P. Arrupe pour assurer la gestion future des trois Instituts académiques. Sur ce dernier projet (voir la section consacrée au Bureau des Relations Publiques). La Grégorienne qui, par sa nature même, est une institution

dépendant directement du soutien de la Compagnie trouvait dans l'appui de la Congrégation Générale un ferme appui et un clair stimulant.

Une confirmation plus récente de cet appui est venue en 1995, lors de la 34^e Congrégation Générale. L'engagement de toute la Compagnie à l'égard de la Grégorienne et des Instituts associés a été, en effet, expressément réaffirmé par la 34^e Congrégation Générale de 1995, en un décret qui reprend l'essentiel du décret 31 de la 31^e Congrégation présenté plus haut. La Compagnie apportait ainsi une réponse officielle à la pressante invitation que le Pape Jean-Paul II avait adressée aux délégués au début de la Congrégation, concernant l'importance de l'Université Grégorienne et des Instituts Biblique et Oriental. Nous reviendrons plus loin sur ce discours. Le décret de la 34^e C.G. revêt un caractère presque solennel et fait appel au vœu spécial des Jésuites d'obéir au Pape dans les missions que celui-ci leur confie: "Fidèle à la tradition inaugurée par Saint Ignace et dans l'esprit de notre quatrième vœu, la Congrégation Générale confirme l'engagement de la Compagnie de Jésus à l'égard des œuvres interprovinciales qui nous ont été confiées à Rome par le Saint-Siège, ainsi que le Pape Jean-Paul II l'a réaffirmé dans son discours d'ouverture de la présente C.G.". En pratique, ajoutent les délégués, "nous souhaitons assurer, et même augmenter, l'efficacité de ces œuvres à un moment où les possibilités de service de l'Église universelle, loin de diminuer, se sont plutôt accrues". Par ce décret, le P. Général est invité à faire entreprendre, par des personnes expérimentées et compétentes, choisies de l'intérieur comme de l'extérieur des institutions concernées et de la Compagnie, une évaluation profonde de nos institutions universitaires à Rome, pour apprécier leurs orientations académiques, leurs besoins en personnel et en ressources, leur gestion, afin de préparer "les mesures nécessaires pour un renforcement significatif de ces œuvres et pour assurer leur avenir". En outre, une Commission interprovinciale permanente sera chargée d'aider le P. Général et son Délégué dans le gouvernement ordinaire de ces institutions. Ces dispositions viennent confirmer et renforcer les recommandations de trois Congrégations Générales précédentes (CG, 29, 30, 31).

La Grégorienne trouve dans ces dispositions de la Compagnie un très ferme encouragement à poursuivre son discernement afin de mieux répondre à la mission ecclésiale et culturelle qui lui est impartie. Parmi les critères de discernement et de prospective dont il faudra tenir compte, il convient de prêter une attention particulière aux orientations que la C.G. a énoncées également concernant la nouvelle évangélisation, la promotion de la justice, le dialogue interreligieux et l'inculturation, en soulignant clairement "l'inséparabilité de la justice, du dialogue, et de l'évangélisation de la culture" (Décr. Mission et culture, n.84). Dans toute la mesure où ces critères s'appliquent à la vie académique, ils devront servir de grille de lecture pour interpréter le passé récent de l'Université et ses projets de réforme au service de l'inculturation de l'Évangile.

De fait, en janvier 1999, le père Général a demandé que soit effectuée une évaluation externe de l'Université et que soit constituée de nouveau une Commission interprovinciale permanente pour les maisons romaines interprovinciales (cf. sa lettre du 30 janvier 1999). En juin et décembre 1997, un groupe d'experts de l'extérieur avait déjà remis une première évaluation sur la Grégorienne et une seconde fut remise en février 2000. En 1999, la Commission interprovinciale avait noté qu'il faudra 10 jésuites pour remplacer les jubilaires d'ici 2001. On devra renforcer encore la collaboration avec les autres institutions: un étroit échange est nécessaire pour assurer l'avenir. En outre, la Grégorienne a préparé une Déclaration de Mission, selon l'idée de la constitution apostolique "Ex Corde Ecclesiae" (1990), comme l'ont fait plusieurs universités catholiques. La Commission Interprovinciale Permanente a remis son rapport en février 2000, et on voit que les jésuites "devront s'intégrer à d'autres communautés ou retourner à leur province" (cf. lettre 13/9/2000). En septembre 2000, le Délégué, le P. G. Rodríguez-Izquierdo, a donc annoncé le retour dans leur province des professeurs émérites (nés entre le janvier 1920 et le 31 décembre 1930). Cela sera un grand changement pour une vingtaine de Jésuites qui quitteront la Grégorienne, après avoir servi durant de longues années. Nous devons leur rendre un hommage plein de gratitude. Il faut

rappeler que, depuis les années 1960, la Grégorienne dressait un inventaire périodique des nouveaux professeurs jésuites demandés pour les Facultés. Ces listes méthodiques attestent le soin constant apporté pour le renouvellement du corps académique.

1.4. Mission pontificale confirmée

[Retour à la table des matières](#)

La Grégorienne a toujours trouvé le fondement de sa mission dans le mandat explicite que les Papes lui ont confié, depuis les débuts du Collège Romain, mandat qui fut renouvelé à toutes époques du développement de l'Université. Dans le bureau du Recteur de la Grégorienne, se trouve un fort volume intitulé *Bullarium Gregorianum*, contenant toutes les bulles, lettres apostoliques adressées par les Papes, depuis 1556, à l'Université Grégorienne ou à ses Facultés. On y trouve aussi tous les décrets, anciens et récents, de la Congrégation des études concernant la Grégorienne. C'est le symbole vivant du lien constitutif qui rattache la Grégorienne au Siège Apostolique.

Comme nous l'avons noté dans la section précédente, cette mission pontificale a été rappelée de manière particulièrement pressante dans les paroles que Jean-Paul II adressait à la 34e Congrégation Générale des Jésuites en 1995. Le Pape demandait aux Jésuites, en se référant à leur "charisme pour le service de l'Église universelle", d'accorder une priorité aux œuvres internationales qui leur sont confiées à Rome par le Saint-Siège, car celles-ci sont "de grande importance pour le bien de l'Église universelle et de chacune des Églises particulières, comme, par exemple, l'Université Pontificale Grégorienne, l'Institut Pontifical Biblique, l'Institut Pontifical Oriental, et aussi Radio Vatican, œuvres pour lesquelles je voudrais remercier la Compagnie en cette occasion" (*L'Osservatore Romano*, 6 janvier 1995). Cette confirmation de la mission pontificale à l'égard de la Grégorienne et des Instituts associés a été pleinement accueillie par la Congrégation Générale,

qui s'en est inspirée dans le décret que nous avons examiné plus haut. Pour la communauté universitaire de la Grégorienne, ces paroles ont été entendues comme une reconfirmation du mandat reçu du Souverain Pontife de servir l'Église universelle et les Églises particulières dans un effort renouvelé d'inculturation de la foi chrétienne en notre époque.

Déjà en 1982, lors d'une visite mémorable à la Grégorienne, Jean-Paul II avait rappelé à l'Université sa mission historique de contribuer à l'inculturation de l'Évangile dans le monde. L'occasion était exceptionnelle: le Pape était venu à la Grégorienne, le 25 octobre 1982, pour célébrer le 4^e centenaire du P. Matteo Ricci, formé au Collège Romain, dont l'œuvre missionnaire en Chine, rappelait le Pape, reste un modèle pour le dialogue salvifique de l'Église, comme le fut l'œuvre des premiers Docteurs de l'Église et des Saints Cyrille et Méthode. Matteo Ricci a porté au cœur de la civilisation chinoise les richesses de la science européenne et de la culture. La Grégorienne avait formé l'un des plus grands missionnaires. L'œuvre de Ricci reste exemplaire et toujours actuelle. Il a transmis aux Chinois "la foi qu'il avait reçue en héritage de sa famille et de son peuple, et la science qu'il avait assimilée dans cette Université Grégorienne, pour les offrir à un peuple riche de traditions morales et d'une civilisation noble" (n.7). Le Pape décrivait l'heureuse synthèse académique qui avait alors été réalisée en cette Université dans le passé, mais les auditeurs ne pouvaient s'empêcher de penser spontanément au présent et à l'avenir. "À cette époque, les études à l'Université grégorienne — alors Collège romain — réunissaient dans une parfaite synthèse la recherche philosophique et théologique (où brillaient des hommes comme Suarez et Bellarmin) et celle des sciences positives, et celles-ci marquent le début, en Europe, des premiers pas laborieux sur ce chemin prodigieux des découvertes et d'acquisitions scientifiques qui sont à l'origine du niveau élevé auquel sont parvenues les connaissances théoriques et les applications techniques d'aujourd'hui."

Tous les participants à ce congrès, professeurs et étudiants, trouvaient dans les paroles du Pape un encouragement et un stimulant à

poursuivre l'inculturation de l'Université en des temps nouveaux. La Grégorienne se sent appelée, aujourd'hui comme hier, à redonner inspiration et vigueur à cette mission de promouvoir comme université, le rayonnement du message évangélique dans le monde moderne.

Ce rappel de la mission pontificale de la Grégorienne, si clairement confirmée par Jean-Paul II et réaffirmée officiellement par la Compagnie de Jésus, constitue le fondement et le présupposé du discernement que l'Université doit poursuivre dans un effort commun de rétrospective et de discernement pour l'avenir. Essayons de percevoir, dans cette optique, quelle a été la ligne d'évolution de la Grégorienne depuis le Concile Vatican II.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 2

La Grégorienne avant le concile

2.1 Profil de l'Université

[Retour à la table des matières](#)

Pour apprécier l'ampleur des transformations qui allaient être réalisées après Vatican II, il est bon de se rappeler la situation de la Grégorienne dans les années qui précèdent le Concile. Cette description n'est pas simple et elle demande un jugement nuancé. Arrêtons-nous à quelques traits principaux qui caractérisaient l'image de la PUG dans les années 1960.

Avant Vatican II, la Grégorienne est typiquement une université ecclésiastique pour ecclésiastiques: sa fonction est de former des étudiants pour enseigner dans les facultés, les séminaires, les scolasticats, pour servir comme canonistes, pour se préparer aux charges pastorales, comme le démontre le grand nombre d'évêques parmi les anciens de la PUG. Ils étaient près du tiers des évêques au Concile. La communauté académique d'alors est entièrement formée de Jésuites qui occupent les postes d'enseignement, d'administration et de direction. Le gouvernement de l'Université est centralisé et hiérarchisé, le

Recteur dépend directement du Père Général, les Doyens sont nommés *ad annum* par le Père Général sur présentation du Recteur, ce qui n'empêche pas certains Doyens de persévérer dans leurs tâches de nombreuses années, par exemple les Pères Bidagor en Droit canon, Selvaggi en Philosophie et Monachino en Histoire. La Grégorienne ressemble à un Scolasticat ou à un Grand Séminaire et elle est gouvernée comme ces institutions. La direction de la communauté des Jésuites ne se distingue guère, sinon formellement, de la direction du corps enseignant. Les professeurs jésuites qui arrivent des scolasticats de la Compagnie retrouvent à la Grégorienne un cadre de vie analogue à celui qu'ils ont laissé: même rapports avec les Supérieurs, même attitude envers les étudiants, même style de communauté, même usage de la bibliothèque, comme bibliothèque de la communauté. Les moyens financiers de l'Université sont pauvres, les Jésuites travaillent sans salaire, les droits d'inscription des étudiants sont minimes, presque nominaux. Le corps étudiant est formé d'ecclésiastiques, de séminaristes, de prêtres, de religieux. C'est un milieu ecclésiastique et exclusivement masculin. Les scolastiques de la Compagnie, comme les étudiants de chaque Collège, ont leur place réservée dans les salles de cours. Il y a très peu de laïques et il n'y a aucune femme étudiante, ni laïque, ni religieuse. Il était impensable qu'une femme puisse devenir docteur en théologie ou en droit canon.

2.2 Le régime académique

[Retour à la table des matières](#)

Le régime académique était celui qui avait été instauré par Pie XI avec la Constitution Apostolique *Deus Scientiarum Dominus* de 1931. Le Père Charles Boyer, qui fut longtemps Préfet des Études, avait écrit un commentaire pour l'application de cette Constitution dans la revue Gregorianum de 1936. Il en soulignait les effets bienfaisants; il mentionnait aussi les écueils qui pouvaient résulter d'une application maladroite. Il décrivait ainsi les améliorations déjà réalisés: "la

confiance et l'entrain des étudiants dans le milieu que nous avons pu observer ont été particulièrement émouvants, aussi a-t-on constaté plus d'intensité dans le travail, plus de personnalité et d'avidité dans la recherche". Parmi les risques possibles, il notait les suivants: "on peut, je crois, réduire à deux les difficultés qui pourraient sembler naître de la Constitution et qu'il faut à tout prix surmonter: et encore ces deux difficultés sont-elles très liées ensemble, l'une consiste dans la multiplicité des matières, l'autre dans l'exiguïté du temps" (Ch.Boyer 1936).

L'Université Grégorienne, inspirée par la pédagogie traditionnelle de la Compagnie et par les orientations de la Constitution *Deus Scientiarum Dominus* avait organisé un programme d'études caractérisé par l'équilibre, la juste distribution des matières, l'introduction de séminaires et de groupes de recherche, l'ouverture à des cours consacrés aux sciences, comme compléments des grandes disciplines, dont la théologie dogmatique et la philosophie scolastique. L'enseignement y était dispensé en latin et suivait, surtout pour les premiers cycles, la pédagogie des manuels latins. La langue latine assurait à la fois l'unanimité et l'universalité de l'enseignement. Il n'y a aucun doute que cet enseignement exerça une profonde influence dans le monde et dans l'Église, car les manuels latins de la Grégorienne étaient en forte demande dans un grand nombre de facultés, de séminaires, de scolasticats, dont plusieurs professeurs étaient des anciens de la Grégorienne et qui se servaient des publications de l'Université concernant les principaux traités de théologie, de philosophie, de droit canon.

Vu avec les yeux d'aujourd'hui, cet enseignement apparaît certes comme solide, équilibré, mais aussi fortement systématique, rigide et abstrait. Il manquait à cette pédagogie le sens historique et le sens des horizons culturels. La théologie d'alors n'avait pas acquis cette sensibilité anthropologique qui caractérise l'enseignement d'aujourd'hui dans les sciences sacrées. Répondant à une question de la revue *Il Regno*, le Cardinal Joseph Ratzinger, Préfet de la Congrégation de la Doctrine de la foi, jugeait ainsi la théologie alors pratiquée dans les universités romaines:

"In un certo senso la teologia della prima metà del secolo era più equilibrata, ma era anche più chiusa in se stessa. Viveva in gran parte ancora dentro lo scrigno della neo-scolastica: godeva di maggior certezza e lucidità logica, ma era lontana dal dialogo con il mondo reale. L'avventura iniziata col concilio porta la teologia fuori da questo scrigno e la espone al vento fresco della vita di oggi, esponendola anche, di conseguenza, al rischio di nuovi squilibri, sottoposta a tendenze divergenti e non più protetta dall'equilibrio del sistema. Ciò la spinge a cercare nuovi equilibri, nel contesto di un dialogo fresco e vivace con la realtà d'oggi." (J. Ratzinger 1994).

2.3 Les critiques du système

[Retour à la table des matières](#)

Cette pédagogie n'était pas sans mérite, elle avait clairement provoqué une élévation des niveaux académiques et apporté ordre et stabilité à l'enseignement des sciences ecclésiastiques, mais dans les années 1960 les critiques s'accumulaient contre le système. Les professeurs se disaient surchargés de cours, de séminaires, d'examens, de dissertations à diriger et à corriger. Les cours en latin, la répartition fixe des matières, exprimées dans un langage scolastique, favorisaient peu la communication active, la sensibilité aux cultures ambiantes et le renouvellement constant de l'enseignement. Les étudiants se plaignaient d'être astreints à de trop nombreuses heures de cours, qui pouvaient aller jusqu'à vingt heures par semaine. Et les Recteurs des Collèges appuyaient leurs revendications. C'était déjà les signes avant-coureurs de la contestation étudiante, qui se manifestait encore timidement, mais réellement, par exemple, dans le journal étudiant Vita Nostra. Dans les années 60, je fus chargé d'être le modérateur de leur journal, en succédant au Père Fuchs. J'essayais d'atténuer les

expressions les plus radicales de leur mécontentement, mais la tâche devenait de plus en plus difficile. La critique se fixait sur les heures trop nombreuses de cours en latin et sur l'obligation de subir des examens oraux en latin. Le Père Boyer, dans l'article cité plus haut, avait prévu le danger de la surcharge et il avait rappelé la règle fixée par la Constitution de Pie XI: les heures de cours ne doivent pas être multipliées au point de peser excessivement sur les étudiants et les priver du temps nécessaire à l'étude privée. "Voici la règle d'or, écrivait-il, en citant les *Ordinationes*, art. 30: "Horae scholarum ne tot sint numero, ut Auditores ultra modum onerentur et tempore, quod studio privato, exercitationibus, examinibus parandis impendendum est, priventur." (Ch. Boyer 1936).

2.4 Les limites et les ouvertures

[Retour à la table des matières](#)

Les critiques et les inconvénients suscités par ce type de pédagogie ne doivent pas cependant cacher la qualité académique qui se manifestait dans plusieurs secteurs de l'Université. À y regarder de près, on constate que, malgré la rigidité du système officiel, la vitalité intellectuelle suivait librement son cours. Les professeurs réussissaient, dans des conditions certes non faciles, à poursuivre une recherche de qualité et plusieurs ont alors laissé un nom reconnu en théologie, en philosophie, en droit canon, en histoire, en spiritualité. Nous le verrons dans le chapitre 6 consacré aux Facultés. Derrière la façade de l'enseignement traditionnel, les courants du renouveau théologique, biblique, anthropologique sont bien présents. Le Père Martina parle à bon droit "des géants comme Galtier, Cappello, Hürth, Lennerz, Filograssi, Tromp" (G. Martina 1988); plusieurs autres noms seront à ajouter lorsque la période successive sera considérée. Ne mentionnons, par exemple, que Lonergan, de Finance, Marcozzi, Lotz, Gundlach.

Soulignons que plusieurs professeurs de la Grégorienne exercèrent un rôle considérable dans l'enseignement éclairé et novateur de Pie XII. Pensons en particulier aux PP. Leiber, Gundlach, Hürth, Tromp, Bea, Lonergan, Cappello, Dezza, Boyer. La revue *Gregorianum* contient de nombreux articles qui révèlent la profondeur et l'extension des recherches poursuivies discrètement par les professeurs de la Grégorienne. Leur itinéraire intellectuel est très éclairant, comme le montre par exemple celui du P. F. Selvaggi (1993).

La Grégorienne s'est montrée assez tôt ouverte aux nouvelles disciplines, telles que l'histoire, la missiologie, la spiritualité, les sciences sociales. Elle poursuivait un travail œcuménique important avec le P. Boyer, puis avec le P. Witte. Elle étudiait les religions non-chrétiennes avec les PP. Masson et D'Elia. Elle s'intéressait à l'enseignement de l'anthropologie avec les PP. Van Bulk et Goetz. La psychologie était enseignée par Godin, puis par Cruchon et Nowlan. Rappelons-nous que le P. Giuseppe Gianfranceschi avait été professeur et Recteur de la Grégorienne, puis président de l'Académie Pontificale des Sciences, ainsi que le premier directeur de la Radio Vatican qu'il avait fondée avec Marconi (F. Selvaggi 1976). L'Université accueillit la très riche bibliothèque Crivelli contenant un matériel important sur l'œcuménisme, on y trouvait notamment toutes les Semaines de Missiologie protestante.

Il est intéressant de noter comment plusieurs créations nouvelles de la Grégorienne se développèrent par étapes. Souvent il s'agissait à l'origine d'un cours nouveau, auquel s'en ajoutaient d'autres pour constituer un programme d'enseignement, puis ce programme devenait plus tard un Institut et ou une Faculté. Ce schéma se retrouve, par exemple, dans la naissance de l'Institut de Spiritualité et dans le développement de la Faculté des Sciences Sociales.

S'engager dans l'enseignement des sciences humaines comme la sociologie, et plus tard la psychologie, constituait également pour l'Université une nouveauté considérable et un élargissement du cadre académique traditionnel. Par exemple, ce n'est pas sans audace que la Grégorienne institua, dans les années 1950, un enseignement académi-

que des sciences sociales. Pie XII lui-même avait fait la demande au Père Général, le Père Janssens, dans le but de former des prêtres et des laïques compétents dans ces matières. Nous examinerons plus attentivement ces développements dans les sections consacrées à la Faculté des Sciences Sociales et à l'Institut de Psychologie. Ce qu'il est important de noter dès maintenant, c'est que l'origine de ces enseignements remonte à une période antérieure, où des ferments intellectuels se manifestaient à la Grégorienne, en réponse à des besoins nouveaux, annonciateurs du Concile.

2.5 Recherche, publications, congrès

[Retour à la table des matières](#)

La situation académique de l'Université Grégorienne avant Vatican II ne peut être comprise uniquement à partir des programmes des cours, des *praelectiones* et des manuels écrits par les professeurs. Il faut également consulter attentivement le *Liber Annualis*, de l'Université, qui révèle un autre aspect important de l'activité des professeurs et qui n'apparaissait pas immédiatement aux yeux des étudiants. C'est une source précieuse qui rappelle l'ensemble des activités académiques du corps professoral: en plus de leur enseignement, les professeurs sont engagés dans des travaux de longue haleine, dans des recherches et des publications importantes; ils participent à de nombreuses réunions scientifiques. Le *Liber Annualis* des années 1950-1960 révèle déjà le nombre croissant des congrès internationaux, auxquels contribuent les professeurs dans leur discipline ou dans des disciplines connexes. Nous y trouvons la liste des communications, des travaux de recherche que les professeurs y ont présentés. Le *Liber Annualis* donne également la liste impressionnante des livres et articles publiés par les professeurs. On y trouve aussi une description de leurs conférences et de leurs activités extra-académiques. L'ensemble de ces travaux manifeste une ouverture spirituelle et culturelle très notable, et indique surtout la remarquable émulation intellectuelle

qui règne depuis longtemps dans le corps professoral. L'enrichissement que les professeurs trouvaient dans ces activités se reflétaient dans leur enseignement, même si le cadre scolastique des cours ne permettait pas toujours une juste expression de ce riche matériel.

Il faut reconnaître, par ailleurs, que certains enseignements étaient très stables, presque routiniers, comme le montre l'examen de certains manuels de professeurs, qui se répétaient presque intégralement d'une édition à l'autre. Mais derrière une apparente stabilité, des changements profonds se préparaient. L'évolution de la théologie fondamentale, autrefois appelée "apologétique", constitue un exemple significatif. Le P. Chappin a montré que, durant les trente années de leur enseignement (1928 à 1958), les PP. Tromp et Zapelena avaient marqué la théologie fondamentale du "signe de la stabilité", leur approche apologétique était plus défensive qu'ouverte au dialogue, leur utilisation de l'Écriture Sainte restait souvent trop littérale. Nonobstant ces limites, leur patient effort contribua à promouvoir l'ecclésiologie au rang de la dogmatique. Ils pensaient que la fondamentale ne devait pas être conçue uniquement comme une préparation à la théologie, mais comme une constituante de celle-ci. Le Concile adoptera cette optique et consacrera définitivement l'insertion de l'ecclésiologie dans la dogmatique. Le P. Tromp, qui avait enseigné le *De Ecclesia* comme un traité apologétique, avait toujours favorisé ce changement et il l'avait préparé par ses recherches en vue de l'encyclique *Mystici Corporis* (1943), dont il fut l'un des principaux rédacteurs; en un sens, cette encyclique rendit possible le document conciliaire sur l'Église, *Lumen Gentium*. Comme le remarque le P. Chappin, sans la *Mystici Corporis*, la constitution dogmatique *Lumen Gentium* n'aurait probablement pas été le même doctrinalement (M. Chappin (1988). Cet exemple illustre, à côté de bien d'autres, l'influence souvent discrète mais réelle, que les recherches des professeurs de la Grégorienne ont pu exercer sur la préparation du Concile (Cf. R.Latourelle 1988).

2.6 Ferments intellectuels nouveaux

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque j'arrivai à l'Université Grégorienne en 1959, j'ai été agréablement surpris de voir comment les professeurs étaient très sensibilisés au renouveau théologique, dont discutait à l'époque les grandes revues, dont les *Études* sous le titre de la Nouvelle théologie. Les professeurs étaient très au courant du renouveau biblique, patristique, liturgique et catéchistique, tel qu'il s'exprimait en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, aux États-Unis.

Ils ne se laissaient guère impressionner par les attaques des intégristes, qui voyaient partout des tendances modernistes et dénonçaient les grands auteurs de l'époque: Daniélou, Bouillard, de Lubac, Teilhard de Chardin, Rahner, Congar. Ils savaient que Pie XII prenait ses distances face à ces dénonciations, comme lorsqu'il répondit à Mgr Gardette, Recteur des Facultés catholiques de Lyon, très inquiet des attaques du P. Garrigou-Lagrange contre la "nouvelle théologie". Réponse du Pape: "Le P. Garrigou-Lagrange est un très grand théologien, mais ce n'est pas l'Église". Mgr Montini, de la Secrétairerie d'État, allait plus loin et disait que Rome ne devait pas condamner le P. Chenu: il fallait continuer, disait-il, tout en ayant souci "des choses à ne pas dire" (J. Martin 1993). Ce qui se passait au Vatican était bien connu à la Grégorienne, grâce à l'étroite collaboration des professeurs avec Pie XII. Les professeurs étaient exactement renseignés sur l'état des recherches et des débats qui précédèrent et préparèrent le Concile. La bibliographie signalée dans leurs écrits se réfère aux études les plus récentes en théologie, en exégèse, en philosophie, en droit canon, en liturgie, en histoire, en anthropologie, en sciences sociales. Il suffit de consulter, par exemple, les publications des PP. Flick et Alzeghy, Lonergan, Alfaro, Gundlach, Bidagor, Lotz, Selvaggi, Droulers.

La méthode de l'Action Catholique, Voir, Juger, Agir, était passée dans la culture chrétienne de ce temps. Étant, moi-même, spécialisé en sociologie religieuse, je trouvais à l'Université Grégorienne un milieu généralement disposé à comprendre l'importance des sciences humaines du point de vue pastoral et académique. Jeune professeur en 1959, je confiais au Recteur, le Père Muñoz Vega, le rêve d'intégrer les sciences humaines avec la théologie, selon l'exemple de Saint Ignace, qui s'était proposé d'intégrer la théologie et l'humanisme de son temps en vue d'une pédagogie nouvelle. Je trouvai chez lui une compréhension et un encouragement qui se confirmèrent constamment. Nous en verrons plus d'un exemple, dans la section consacrée plus loin à la Faculté des Sciences Sociales. Le P. Muñoz Vega ne partageait pas les réticences de certains de ses collègues de la Faculté de Philosophie envers les sciences sociales. Il eut un rôle déterminant dans la consolidation de l'Institut des Sciences Sociales. Il appuyait entièrement la volonté du P. Janssens qui entendait donner une grande impulsion à l'engagement social des Jésuites dans le monde, particulièrement en Amérique latine, et la Compagnie comptait sur la contribution de la Grégorienne pour la réalisation de ce projet apostolique. Le livre du P. Miranda sur le P. Muñoz Vega, qui fut Recteur de 1957 à 1963, illustre bien les ferments de renouveau qui étaient à l'œuvre à la Grégorienne pendant ces années de l'avant-Concile (F.Miranda 1993).

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 3

Sous Pie XII, Jean XXIII et Paul VI

3.1 Rôle différent des Jésuites

[Retour à la table des matières](#)

Avec l'élection du Pape Jean XXIII, en 1958, de nombreux changements pouvaient s'observer à l'Université Grégorienne. J'arrivai à Rome exactement un an après la mort de Pie XII, survenue en octobre 1958. Plusieurs professeurs, qui avaient joué un rôle très actif comme conseillers de Pie XII et comme rédacteurs de ses discours, avaient du jour au lendemain cessé ce service vraiment exceptionnel auprès du Pape. Jean XXIII avait préféré rétablir les fonctions ordinaires de la Secrétairerie d'État et il ne s'adressait plus directement aux Jésuites comme l'avait fait Pie XII pour la préparation de ses principaux discours et allocutions. La nouvelle manière de procéder de Jean XXIII suscitait évidemment de nombreuses considérations dans la communauté de la Grégorienne, et nous nous interrogeons sur les suites que ce changement allait entraîner.

C'était la fin d'une période où les Jésuites de la Grégorienne avaient exercé auprès du Pape une influence que plusieurs à Rome jugeaient disproportionnée. Les circonstances y étaient pour quelque chose. Le conflit mondial avait obligé le Pape à redéfinir personnellement son action et son enseignement au plan international. Puis, après la guerre, Pie XII avait instauré un nouveau mode de communication avec les visiteurs de plus en plus nombreux provenant de toutes les parties de l'Église et du monde. Il accueillait continuellement des pèlerins et groupements catholiques, des délégations officielles, des congrès de spécialistes, des mouvements sociaux, professionnels et culturels de toutes sortes. A chaque groupe, il tenait à adresser un message adapté et bien documenté. Il voulait avoir à sa disposition une équipe capable d'étudier des problématiques très diverses et prête à élaborer rapidement des textes pour ses interventions. Il s'adressa dans ce but aux Jésuites de Rome. Le P. Leiber, qu'il avait connu à la Nonciature d'Allemagne, lui servit d'intermédiaire avec les Jésuites, surtout avec ceux de la Grégorienne. C'est ainsi que ses projets de discours, d'allocutions, de lettres apostoliques furent très souvent préparés par les Jésuites. Par exemple, le P. Tromp, professeur de théologie, avait été le rédacteur principal de l'encyclique *Mystici Corporis* (1943). Le P. Gundlach avait préparé pour le Pape de nombreux documents sur les problèmes sociaux, le droit et l'ordre international, le P. Hürth était très consulté pour les questions de morale. Le P. Bea, alors Recteur du Biblique, joua un rôle central dans la préparation de l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* (1943). En plus de ces textes majeurs, le Pape demandait des projets de discours pour ses innombrables audiences et rencontres. Le Père Leiber, professeur à la Faculté d'Histoire, faisait la navette entre la Grégorienne et le Pape. Chaque matin il apportait au Vatican des textes, des projets, des discours préparés par les professeurs, et ces documents allaient servir à l'enseignement du Souverain Pontife. Plusieurs Jésuites de la Grégorienne, du Biblique et de l'Orientale, de la Maison des écrivains et de Radio Vatican participèrent à cette coopérative au service du Pape. La Curie romaine était réduite à sa plus simple expression. Un observateur de l'intérieur, Mgr Jacques Martin a écrit dans ses mémoires, à propos

de Pie XII: "Une singularité de ce pontificat: l'absence de titulaires aux postes réputés les plus importants de la curie. Quand on a eu rédigé la bulle d'Indiction de la prochaine année sainte (1950), on ne trouva pour la signer ni secrétaire d'État, ni chancelier, ni camerlingue, les trois charges étant depuis des années sans titulaire! C'est le Pape lui-même qui a tout signé..." (J. Martin 1993, p. 41). Les critiques ne manquaient pas et elles englobaient naturellement les Jésuites.

Nous pouvions comprendre que cette méthode de travail assurait l'unité dans l'enseignement du Saint-Père, mais elle avait l'inconvénient de laisser de côté la Secrétairerie d'État et elle accentuait, avec les années, la tendance de Pie XII à un certain isolement, que la période de guerre avait encore renforcée. Plusieurs critiquaient le Pape à cause de son éloignement de la base et des épiscopats. Nous savions que le corps professoral de la Grégorienne se trouvait dans une situation tout à fait exceptionnelle, privilégiée même, mais certainement risquée. Le rôle joué par les Jésuites était loin d'être secret. Plus d'une fois, nous pouvions constater que nos professeurs publiaient dans les revues, des articles qui reflétaient, comme en un parallèle parfait, des enseignements que le Pape avait en pratique assumés et rendus officiels. La comparaison était facile avec certains écrits des professeurs, par exemple avec ceux du Père Hürth, dont le rôle dans l'enseignement moral de Pie XII a été notoire. Le P. Martina a bien décrit le rôle considérable de cette équipe de Jésuites auprès de Pie XII: "il est difficile d'exagérer l'importance exercée par ce groupe sur le gouvernement de l'Église dans ces années. Tout en admettant que cette pratique avait indéniablement de graves inconvénients, elle facilitait l'unité d'orientation et la fermeté des décisions, mais aboutissait à exaspérer les tendances de Pie XII à un gouvernement personnel" (J. Martina 1988).

Après la mort de Pie XII, les changements ne tardèrent pas à apparaître. Jean XXIII, qui avait lui-même été étudiant à l'Ateneo du Latran, concéda à cette institution le titre d'université en 1959. L'Ateneo de la Propaganda, l'Urbaniana, devenait aussi université pontificale en 1962 et l'Angelicum en 1963. Le Salesianum attendra enco-

re dix ans avant de devenir université en 1973 sous Paul VI. La décision de Jean XXIII de multiplier le nombre des universités représentait une transformation notable de la situation académique à Rome. Jusqu'ici, avec l'appui très net de Pie XI et de Pie XII, la Grégorienne avait été l'unique université pontificale de Rome. Nous prenions acte de la situation nouvelle, mais sans nous préoccuper outre mesure. Nous présumions que la coopération et l'émulation entre les universités seraient bénéfiques pour tous. C'est dans ce contexte, que l'idée d'intégrer tous les centres académiques de Rome en une seule université pontificale fut, pour la première fois, mise de l'avant, et la Grégorienne fut consultée à ce propos. Le Recteur et le P. Général, tout en ne refusant aucune collaboration, firent comprendre que la Grégorienne tenait à "conserver son nom", c'est-à-dire à rester distincte. L'hypothèse d'unifier les universités de Rome n'alla pas plus loin et elle resta en veilleuse jusqu'au milieu des années 1960, comme nous le verrons.

La Grégorienne continua son travail habituel tout en se faisant plus discrète auprès de l'autorité suprême. Jean XXIII d'ailleurs manifestait une grande bienveillance envers le Recteur et les professeurs de la Grégorienne, où il fut reçu très solennellement dans le grand atrium de l'Université. Les étudiants l'ovationnèrent et ils voulurent offrir au Pape un cadeau symbolique, une camionnette qui avait été véhiculée dans le vestibule de l'Université et qui était donnée pour les missions. Si le nouveau Pape ne recourait plus directement aux Jésuites pour l'élaboration de ses discours et documents, il faisait néanmoins souvent appel à eux par l'entremise de la Secrétairerie d'État. Lui-même soutint personnellement plusieurs travaux d'envergure, réalisés par des professeurs de la Grégorienne, par exemple, l'étude du pontificat de Pie IX, demandée au P. Martina, la publication critique des actes et documents du Saint-Siège relatifs à la deuxième guerre mondiale, entreprise par les PP. A. Martini, Schneider, Leiber, Blet, Graham, la collection sur les nonciatures de France, confiée au P. Blet. Il sera question de ces importantes recherches au chapitre V.

Divers milieux romains cependant n'oubliaient aucunement le rôle exceptionnel que les Jésuites avaient joué auprès de Pie XII. Cela

avait alimenté la critique et continuait de susciter une sourde opposition qui attendait seulement la mort de Pie XII pour s'exprimer au grand jour. L'attaque porta frontalement sur les positions doctrinales des professeurs jésuites de Rome. Pie XII une fois disparu, la menace qui planait sur eux s'abattit avec une rare violence.

3.2 Dénonciations et suspensions académiques

[Retour à la table des matières](#)

Certains ecclésiastiques, proches de la nouvelle Université du Latran et de la Congrégation des Séminaires et Universités, crurent que le moment était favorable pour attaquer l'enseignement des Jésuites de Rome. A leurs yeux, les Jésuites étaient identifiés aux nouveaux courants théologiques qui alimentaient déjà les préparatifs du Concile annoncé en janvier 1959. Les attaques s'étendirent principalement sur deux périodes entre les années 1960 et 1967. L'Institut Biblique fut d'abord la cible préférée d'accusations très graves. La Grégorienne subira à son tour de sérieux assauts, comme nous le verrons plus tard.

À la fin du pontificat de Pie XII, dont l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* (1943) avait apporté un solide appui au renouveau de l'exégèse et de ses méthodes, des biblistes conservateurs, dont le meilleur représentant était Monsignore F. Spadafora, professeur au Latran, pensèrent qu'il fallait maintenant opérer une inversion de tendance. Le climat qui se créa alors et les péripéties qui marquèrent ces années ont été reconstitués en détail par Mauro Pesce dans *La Chiesa del Vaticano II*. (M. Pesce 1994). La polémique contre les positions de l'Institut Biblique s'amplifia, surtout en Italie et aux États-Unis. D'autres professeurs jésuites, tel le P. J. Levie de Louvain, furent pris à partie. Les professeurs de la Grégorienne suivaient ces événements avec préoccupation, surtout les professeurs d'Écriture Sainte, et tous partageaient les inquiétudes de leurs collègues du Biblique.

Devant l'ampleur des attaques, l'Institut Biblique estima qu'une prise de position publique s'imposait. Le P. Luis Alonso Schökel s'en chargea en publiant dans la *Civiltà Cattolica* un article intitulé "Dove va l'eseghi cattolica ?" (1960). L'article cherchait à justifier les méthodes historiques et littéraires pour l'interprétation de l'Écriture Sainte, méthodes que dénonçaient les opposants. L'argumentation du P. Alonso Schökel s'appuyait sur l'encyclique *Divino Afflante Spirito*, sur la Commission Biblique et sur le message que Pie XII avait adressé, deux mois avant sa mort, au Congrès international des biblistes catholiques, tenu à Bruxelles en 1958, et dans lequel il formulait un éloge à l'exégèse catholique, reconnaissant les progrès accomplis par l'étude des langues et des cultures antiques, un développement providentiel, reconnaissait-il, en ajoutant que les exégètes doivent "se prévaloir d'une telle lumière pour scruter les Pages divines" (O.R. 25-26 août 1958). Ce progrès, expliquait le P. Alonso Schökel, est le fruit d'une lente maturation: "il cambiamento non si è prodotto all'improvviso"; Pie XII n'avait rien fait d'autre que de sanctionner le lent progrès des connaissances historiques depuis un siècle. L'encyclique *Humani Generis* (1950) ne pouvait être invoquée contre l'usage prudent des méthodes historiques et littéraires, comme l'avait déjà montré le P. Bea, qui avait probablement pris part à la rédaction de ce document. Les nouvelles méthodes, employées avec compétence et discernement, loin de mettre en cause la vérité, ou l'inspiration divine et l'interprétation légitime de la Bible, permettent plutôt d'en approfondir la compréhension dans le plein respect de la tradition.

En pratique, l'article soutenait un point de vue tout à fait contraire à la thèse des adversaires, qui sans le dire explicitement, s'opposaient à l'encyclique *Divino Afflante Spirito* et à la Commission Biblique, laquelle se montrait favorable à la position de l'Institut Biblique. La *Civiltà Cattolica*, alors dirigée par le P. Tucci, fit paraître l'article après les vacances, le 7 septembre 1960. Le texte avait d'abord été soumis à deux censeurs du Biblique, puis à deux autres censeurs nommés par la Secrétairerie d'État.

La réponse ne se fit pas attendre: elle était signée de Monsignore Antonino Romeo et parut dans la revue *Divinitas* (1960), organe officiel de l'Académie pontificale de théologie romaine et expression de l'Université du Latran. Mons. Romeo enseignait au Latran et était employé comme "aiutante di studio" à la Congrégation des Séminaires et Universités; et même s'il n'écrivait pas en tant qu'officiel de la Congrégation, ses accusations revêtaient une signification très préoccupante. Son long article de 70 pages s'en prenait avec une rare violence à l'article du Père Alonso-Schökel, cherchant à démolir ses positions sur les nouvelles orientations de l'exégèse catholique. Plus grave encore, il condamnait l'Institut Biblique sous plusieurs chefs d'accusation. Les professeurs de l'Institut Biblique, soutenait Mons. Romeo, s'opposent à une tradition séculaire et sont des ennemis de la foi, corrupteurs du jeune clergé, prédicateurs d'une double vérité, des hypocrites qui se couvrent d'une fausse piété et collaborent à un vaste plan de conjuration pour détruire la foi traditionnelle (A. Romeo 1960). L'Institut Biblique crut que ces attaques méritaient une réponse appropriée et il publia une réfutation systématique du libelle de Mons. Romeo dans la revue *Verbum Domini* (E. Vogt 1961).

Plusieurs témoignages de solidarité arrivèrent en prenant la défense du Biblique, par exemple, la lettre du 20 février 1961 du Cardinal Lienart, archevêque de Lille et membre de la Commission Biblique, puis le message officiel de la Commission Biblique, du 8 mars 1961, adressé au Recteur du Biblique "per esprimere pubblicamente la...immutabile adesione e solidarietà con l'Istituto Biblico".

Le parti de la restauration continuait de s'activer et il trouva une expression très remarquée dans un article, paru en première page de *L'Osservatore Romano* et signé du Cardinal E. Ruffini: "Generi letterari e ipotesi di lavoro nei recenti studi biblici"; dans cet article, était condamnée la méthode des genres littéraires prônée par certains "novelli esegeti che dicono e pretendono di essere cattolici" (O.R. 24 août 1961). L'article fut envoyé à tous les séminaires d'Italie par la Congrégation des Séminaires et Universités et il fut publié dans *L'American Ecclesiastical Review* (1960).

C'est dans ce climat que deux professeurs de l'Institut Biblique, les PP. Lyonnet et Zerwick, furent avisés, le 1er septembre 1961, qu'ils devaient cesser leur enseignement. La revue *Divinitas* leur avait prêté des opinions gravement erronées (F. Spadafora 1960, A. Romeo 1960). Le P. Lyonnet était taxé d'erreur théologique pour son exégèse de Rom 5,12 sur le péché originel; le P. Zerwick aurait été coupable de nier l'historicité du primat de Pierre selon Mat 16,13-20.

Le Cardinal Bea, qui avait ses entrées au Saint-Office et à la Congrégation des Séminaires et Universités, cherchait avec grande habileté à maintenir un dialogue ouvert avec les Préfets respectifs, les Cardinaux Ottaviani et Pizzardo. Il s'efforça de défendre l'enseignement scientifique de l'Écriture Sainte auprès de la Curie romaine et dans les milieux qui avaient préparé le Concile Vatican. Plusieurs professeurs poursuivirent ce travail de défense et de justification durant la première session du Concile, grâce à leurs contacts avec les évêques, surtout à l'occasion des visites de ceux-ci et de leurs théologiens au Biblique et à la Grégorienne.

Les rapports du Cardinal Bea avec le Pape contribuèrent sans doute à éviter le pire. Jean XXIII semblait tolérer les excès de la polémique, sans s'y engager lui-même, laissant même faire la Curie romaine, car déjà il se situait dans la perspective du Concile, qui allait projeter une toute autre lumière sur la question biblique. Mauro Pesce a posé la question: "Ci si può domandare perche Giovanni XXIII non impedì nel triennio 1959-1962 l'azione degli ambienti conservatori. La risposta sta probabilmente nel fatto che la sua propria teologia biblica non era adatta a comprendere gli studi biblici recenti. Soprattutto, però, sembra che il pontifice non fosse in grado di controllare pienamente le azioni della Curia. Ciò non toglie tuttavia che si debba a lui la grande svolta che permise agli studi biblici di superare questo momento di crisi" (M. Pesce 1994, p.186). Au moment décisif, durant le Concile, Jean XXIII apporta son appui au parti le plus ouvert de la théologie catholique, laissant l'opposition conservatrice dans une position désormais dépassée et marginale

Les Jésuites du Biblique et de la Grégorienne étaient passablement troublés par les mesures disciplinaires portées contre les PP. Lyonnet et Zerwick et ils se demandaient comment se termineraient les tensions qui divisaient les groupes traditionalistes et l'aile la plus dynamique du Concile. Le P. Dezza, Délégué du P. Général, avait rassuré les professeurs en leur disant: "Soyez patients, ayez confiance, le Pape a ses plans". Avait-il des informations réservées, ou des raisons spéciales de prévoir une évolution heureuse? Un événement très significatif, survenu le 20 novembre 1962, apporta la confirmation que le Pape suivait la situation de près. Au moment où le Schéma sur la Révélation était discuté et où il apparaissait qu'il serait rejeté par la position la plus conservatrice, le Pape le fit retirer et le confia à une commission spéciale présidée par les Cardinaux Ottaviani et Bea.

Le lendemain, le 21 novembre, le P. Norbert Lofink, du Biblique, défendit sa thèse de doctorat sur le Deutéronome, devant un vaste auditoire composé de 12 cardinaux, de 150 évêques et d'autres visiteurs venus si nombreux qu'il fallut transférer la défense à l'Aula Magna de la Grégorienne. Le Cardinal Ottaviani n'était pas présent. Le Biblique avait voulu que cette thèse, dirigée par le P. William Moran et secondée par le P. Alonso Schökel, fut défendue devant les Pères Conciliaires, en signe de fidélité à la foi et à l'Église. La réponse, en si grand nombre des PP. Conciliaires, était interprétée par tous comme un témoignage de confiance envers le Biblique et les Jésuites, et elle produisit une profonde impression à Rome et à l'extérieur.

Le parti anti-conciliaire continua à se faire entendre, reprochant ouvertement à Jean XXIII d'avoir déstabilisé l'Église avec un Concile incontrôlable. Même à la mort du Pape, le 17 juin 1963, qui avait suscité une expression universelle de deuil et de sympathie, des voix discordantes répétaient cette phrase prêtée au Cardinal Siri, Archevêque de Gênes: "Il faudra cinquante ans pour réparer les dégâts de ce pontificat" (J. Martin 1993, p. 110). Les opposants durent cependant se résigner, car la dynamique du Concile avait évidemment donné raison à Jean XXIII et son successeur, Paul VI, entra sans hésiter dans la ligne de la réforme de l'Église et du dialogue avec le monde nouveau.

La suspension des PP. Lyonnet et Zerwick fut résolue grâce à une intervention de Paul VI, comme le raconta le P. Rodrick MacKenzie, devenu Recteur du Biblique. Il rappela qu'à sa première audience avec Paul VI, à la surprise des personnes présentes, il introduisit le cas des PP. Lyonnet et Zerwick au moment où l'audience allait prendre fin, et il expliqua au Pape que ces professeurs avaient reçu l'interdiction d'enseigner sans explication officielle. Paul VI, devant cette demande imprévue, se montra cependant très compréhensif et il promit de faire examiner toute l'affaire. Peu après, les deux professeurs reprirent leur enseignement. On sait que le Père Lyonnet, par la suite, fut nommé Consulteur à la Congrégation pour la Doctrine pour la Foi. Et Jean-Paul II lui demanda de prêcher les exercices spirituels pour la Curie romaine à laquelle le Saint-Père assiste personnellement. La retraite était toute centrée sur la doctrine spirituelle de l'Épître aux Romains.

À la Grégorienne, des attaques et des remous analogues se produisirent en 1966, lorsque l'Université déclara publiquement sa pleine adhésion au Concile Vatican II, comme son Fondateur l'avait fait au lendemain du Concile de Trente. Une véritable campagne de presse fut alors organisée contre l'Université et contre l'annonce de son projet de réforme académique. Ces événements et leur signification seront décrits au chapitre suivant.

Dès maintenant, il faut évoquer la mesure disciplinaire qui frappa le P. Joseph Fuchs en 1961. Les reproches formulés contre lui provenaient des milieux traditionalistes de la théologie morale. L'opposition venait aussi de l'intérieur de la Grégorienne, plus précisément du P. Hürth, professeur de théologie morale très écouté au Saint-Office. C'est lui qui avait demandé aux Supérieurs de faire venir le P. Fuchs à Rome en 1954, mais quelques mois plus tard il était en désaccord avec lui sur des questions de morale fondamentale. L'affaire s'aggrava et le Saint-Office finit par demander au P. Général d'intervenir. En 1961, le P. Arnou, alors Délégué du P. Général, vint annoncer au P. Fuchs de la part du Général, le P. Janssens, que son enseignement était suspendu. Mais le P. Dhanis, Préfet des Études, chercha une solution moins drastique, car il estimait les jugements du P. Hürth trop sévères et ses

dénonciations non suffisamment fondées. Le principal point en litige était la valeur universelle des normes morales. Un article que le P. Fuchs avait écrit pour la *Civiltà Cattolica* avait été refusé par la censure. Pour son enseignement, un compromis fut alors trouvé: le P. Fuchs n'enseignerait pas au premier cycle de théologie, mais donnerait des cours de spécialisation. Le P. Dhanis, qui était bien vu lui aussi au Saint-Office, sut défendre le P. Fuchs et le résultat concret fut finalement la nomination de ce dernier comme "Qualificatore" (ou expert) du Saint-Office en 1965. La nomination fut reconfirmée pour un autre quinquennium, jusqu'à l'extinction de ce groupe d'experts. Le P. Fuchs, qui avait présenté à Monsignore Parente, du Saint-Office, une réponse écrite aux objections soulevées contre sa doctrine, reprit alors son enseignement régulier, en abandonnant une partie de son programme au P. Hamel qui enseigna ensuite de nombreuses années le De Sexto et le De Septimo. Le P. Fuchs continua à être consulté par le Saint-Siège, il fut nommé pour plusieurs termes Consulteur de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, et il fut invité par la Secrétairerie d'État à préparer divers projets pour des documents officiels. Le Cardinal Garrone fut frappé par la valeur d'un de ses articles, paru en latin dans *Periodica*, qui présentait une synthèse de l'enseignement moral de Vatican II. Le Cardinal me parla avec grand éloge de cet écrit, disant que c'était l'un des meilleurs commentaires du Concile sur la question. Il décida de faire parvenir l'article à tous les évêques du monde. Par la suite, le Cardinal demanda au P. Fuchs un second article sur la morale, pour la revue de la Congrégation, *Seminarium* (J. Fuchs 1966, 1968).

L'esprit de polémique du début des années 1960, encouragé de façon plus ou moins voilée par certaines personnes proches du Vatican, avait fini par lasser le nouveau Pape Paul VI. Dans le feu des débats entourant le Concile, les attaques rejaillissaient sur le Pape lui-même. Il décida d'intervenir avec fermeté pour faire cesser le scandale des rivalités ouvertes entre les universités. Il profita d'une visite à l'Université du Latran en 1963 pour signifier sa réprobation en disant: jamais plus, "mai più". Dans son discours devant les autorités académi-

ques et plusieurs représentants du Concile, il souhaitait que l'Université Pontificale du Latran s'affirme "dans le concert des grands et célèbres instituts romains de haute culture ecclésiastique," mais toujours dans l'esprit "d'une fraternelle collaboration, d'une loyale émulation, d'un mutuel respect, et d'une amitié dans la concorde, mais jamais d'une jalouse concurrence, ou d'une polémique fatigante; non jamais!" (Discours, 31 oct. 1963).

La prise de position de Paul VI au Latran, en plein Concile, eut un vaste écho à Rome et dans les facultés ecclésiastiques. L'intervention mit un terme à une campagne de dénigrement, dont la violence risquait de paralyser par avance les réformes que le Concile s'appêtait à demander à toute l'Église et à toutes les universités.

3.3 Préparation de l'encyclique " *Humanae Vitae* "

[Retour à la table des matières](#)

La Grégorienne fut très étroitement mêlée aux études et aux discussions qui aboutirent à l'encyclique *Humanae Vitae* (1968). À la fin du Concile, les PP. Fuchs et Zalba furent nommés par Paul VI membres de la Commission internationale d'experts chargée d'étudier la question complexe de la famille, de la population et de la natalité. Le Pape, comme on le sait, avait demandé que le problème délicat de la contraception ne soit pas discuté par le Concile, car il se réservait lui-même d'y pourvoir par le gouvernement ordinaire de l'Église. Les principaux faits regardant cette commission, sa composition, ses méthodes de travail, ses nombreuses réunions, ainsi que la notoriété qu'elle suscita dans l'Église et dans le monde sont maintenant du domaine public et il me suffira d'y référer le lecteur. (J. Grootaers 1968, Ph. Delhaye et al. 1970, R.B. Kaiser 1987, *Tablet* 22 April 1967). Ce qu'il importe de rappeler ici, c'est le fait que les PP. Fuchs et Zalba, tous deux professeurs de théologie morale à la Grégorienne, apparurent comme les re-

présentants des deux tendances opposées lorsque vint le moment de tirer les conclusions des travaux de la commission. Le P. Fuchs représentait la majorité, qui soutenait une position favorable à l'emploi des moyens anti-conceptionnels de la part des époux de bonne foi. Le P. Zalba était identifié à la position minoritaire et plus traditionnelle, dirigée surtout par le P. John C. Ford, S.J., de la Catholic University of America de Washington, qui prohibait moralement les moyens anti-conceptionnels artificiels. Après un long et complexe débat, Paul VI dut décider et il opta pour une position proche de la thèse minoritaire; et c'est cette position plus traditionnelle qui fut intégrée dans la rédaction définitive d'*Humanae Vitae*. La réception de l'encyclique fut loin d'être sereine dans l'Église et le Saint-Siège avait pressenti la crise qui ne tarda pas de se manifester. La réaction des théologiens et des universités était suivie avec attention.

Le Cardinal Ottaviani, Préfet de la Congrégation du Saint-Office, convoqua les Recteurs des Universités pontificales de Rome et il nous commenta la publication de la nouvelle encyclique, en nous disant qu'il voulait nous communiquer deux points importants, l'un venant du Pape, l'autre de la Congrégation. D'abord, nous dit-il, le Pape invitait les Universités pontificales à accueillir loyalement les enseignements de l'encyclique, pour approfondir les divers aspects concernant la théologie du mariage et de la famille. La Congrégation, ajoutait le Cardinal Ottaviani, soulignait, pour sa part, le fait que Paul VI continuait l'enseignement traditionnel de ses prédécesseurs en ces matières, et qu'il ne pouvait en être autrement, car les Papes ne peuvent se contredire. Il souhaitait que les Universités fassent tout leur possible pour faire accepter l'encyclique, par le moyen de l'enseignement et des publications. Les Recteurs manifestèrent tous leur plein accueil du message du Saint-Père. Invités à s'exprimer librement sur l'état d'esprit des Facultés, ils notèrent que les opinions avaient été fort contrastées jusqu'à la publication de ce document pontifical; les débats sur la question étaient devenus publics et pratiquement toute la presse marquait sa préférence pour le point de vue de la majorité; plusieurs professeurs avaient été d'avis que la thèse majoritaire pouvait être rete-

nue; il fallait donc beaucoup de prudence pour faire pénétrer pacifiquement les positions de l'encyclique. Cela, remarquait-on, était plus facile dans l'enseignement du premier cycle que dans les travaux de recherche et les publications, où la diversité des opinions, jusqu'ici librement exprimées, devait être repensée ainsi que les raisons du choix final du Pape. Le Cardinal Ottaviani admettait toute la délicatesse de la situation et il confia à la prudence des Recteurs de guider les professeurs dans la période de transition qui s'annonçait. Je convoquai alors une réunion des responsables de nos publications et des professeurs de théologie morale, les PP. Fuchs, Zalba, Hamel, ainsi que le P. Greco qui enseignait au *Cursus Minor*, et nous avons discuté de la meilleure ligne de conduite, en distinguant les cours du premier cycle, les cours de spécialisation et les écrits. Il était décidé de répondre loyalement à la demande du Cardinal Ottaviani et d'intégrer la doctrine de l'encyclique dans l'enseignement de la théologie morale et de la pastorale; il était important, en outre, de conserver un climat serein, et une grande discrétion s'imposait, alors que la presse et l'opinion publique étaient en pleine effervescence; il fallait en particulier éviter toute interview, déclaration, ou publication qui risquait de provoquer la polémique, donnant l'impression d'une opposition irréconciliable des esprits. Dans la période d'agitation qui suivait la parution de l'encyclique, il fallait surtout éviter qu'aucune des publications de la Grégorienne n'apparaisse engagée dans une polémique inutile et nuisible. Mieux valait laisser les esprits se calmer, en écartant pour le moment tout ce qui pouvait être interprété, de bonne ou de mauvaise foi, comme des déclarations de triomphalisme ou d'amertume. L'entente était que, dans cette période transitoire, nous nous consulterions avant toute publication sur le sujet délicat de la contraception.

Un épisode inattendu vint confirmer les risques que pouvaient comporter toute déclaration intempestive. Sans rien dire au Recteur, le P. Greco décida spontanément d'envoyer à *L'Osservatore Romano*, vers la fin de 1968, une série d'articles illustrant la nouvelle encyclique. Cela déplût beaucoup aux autres professeurs, car ses articles étaient superficiels, écrits sur un ton passionné, et ils étaient présentés par le

journal comme venant d'un professeur de la Grégorienne. Emporté par son enthousiasme, le P. Greco commit une erreur qui obligea L'Osservatore Romano à se dissocier de ses articles, car il devenait évident que le triomphalisme et les invectives nuisaient à la cause à défendre. Dans un de ces articles, le P. Greco avait attaqué lourdement les industries pharmaceutiques, les accusant de combattre l'encyclique, parce que celle-ci risquait de ruiner leur commerce des contraceptifs. Devant les protestations des industries concernées et les critiques soulevées par les articles du P. Greco, le journal du Vatican publia une note en se désolidarisant nettement de l'auteur et déclarant que celui-ci n'exprimait que ses opinions personnelles, non point celles du journal. Cette expérience nous confirma dans la voie de la modération et de la discrétion, que les professeurs s'étaient fixée, afin d'éviter toute manipulation de la part d'une opinion publique encore très agitée. Le temps passa et par la suite les professeurs purent écrire librement sur toute la question.

Un jour, en 1970, le P. Zalba vint me dire qu'il voulait laisser l'enseignement de la morale et quitter l'Université car, disait-il, les courants contestataires de l'après-Concile avaient provoqué un état d'esprit avec lequel il se trouvait en contradiction; il ne se référait pas en particulier à la Grégorienne, mais à la situation des moralistes dans l'Église. Il ajoutait que les réactions négatives à l'encyclique Humanae Vitae créaient pour lui, comme pour plusieurs moralistes traditionnels, une situation de profond malaise. Il demandait de laisser l'enseignement, de quitter la Grégorienne et d'aller travailler dans un autre ministère en Amérique latine. Je regrettais vivement la volonté de partir de cet ancien compagnon, que j'avais eu le plaisir de rencontrer pour la première fois en 1959 aux Journées internationales de Saint-Sébastien dirigées par M. Santamaria, en Espagne, alors que nous nous préparions l'un et l'autre à commencer notre enseignement à Rome, à l'automne de cette année-là. La demande qu'il formulait maintenant me semblait injustifiée, sa réaction m'apparaissait excessive; et je cherchai à m'y opposer autant que je le pouvais, en le priant de continuer librement son travail de moraliste à la Grégorienne, quitte à redéfinir

sa tâche, par exemple dans la recherche et les publications. Mais l'insistance du P. Zalba était telle que le P. Général, tout en le regrettant et presque à contre-jour, lui permit d'aller travailler au Pérou. Cette décision déclencha une réaction inattendue: elle fut interprétée par quelques professeurs de la Grégorienne comme un renvoi du P. Zalba, à cause de ses positions en morale, et ils se plaignirent en haut lieu. Ceci se passait à la fin de l'année scolaire. Durant l'été, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, m'envoya, par l'entremise de la Congrégation de l'Éducation Catholique, une note sévère disant que le P. Zalba était Consulteur de la Doctrine de la Foi et que je n'avais aucune autorité pour l'éloigner de Rome. C'était une accusation à peine voilée, injuste, fondée sur une interprétation erronée de la situation. Je m'empressai d'aller discuter cette affaire avec le P. Général, qui se sentait également heurté par cette version des faits. Avec l'aide du P. Dezza, nous avons alors préparé une réponse ferme du P. Général pour le Cardinal Garrone, Préfet de la Congrégation pour l'Éducation Catholique. Le P. Zalba, qui n'avait pas encore quitté Rome, fut très offusqué par ce grave malentendu concernant son intention de quitter Rome, et il décida spontanément de m'écrire une lettre, que je pouvais utiliser librement, et dans laquelle il rétablissait toute la vérité, insistant sur sa décision personnelle de laisser l'enseignement, malgré l'insistance contraire des Supérieurs de la Grégorienne et de la Compagnie. La lettre du P. Zalba fut jointe à celle du P. Général à la Congrégation. Ce dossier fit grande impression auprès du Cardinal Garrone. Dans une entrevue qu'il accorda à cette occasion au P. Général et à moi-même, il admit simplement qu'il y avait eu une erreur et il était visible qu'il regrettait cette grave équivoque. Les faits subséquents nous firent comprendre qu'il saurait remédier à la situation. L'affaire n'était pas restée secrète et nous nous demandions comment la vérité allait être rétablie. Le Saint-Siège n'a pas l'habitude de s'excuser par lettre en admettant explicitement de s'être trompé. Le Cardinal profita de l'inauguration de l'année académique, en octobre 1970, pour déclarer publiquement toute sa confiance dans la Grégorienne et dans son Recteur. C'était une manière élégante de faire oublier les reproches contenus dans sa lettre de l'été précédent. Devant toute la commu-

nauté universitaire et ses invités, il tenait à redire toute la satisfaction de la Congrégation pour les réformes entreprises par la Grégorienne et il adressa des félicitations toutes spéciales au Recteur de l'Université, qui venait d'être élu Président de la Fédération Internationale des Universités Catholiques. La coïncidence arrivait à propos: en effet l'Assemblée Générale de la Fédération Internationale des Universités Catholiques, tenue à Boston, m'avait à peine choisi comme Président, au mois d'août 1970, et cette nomination avait été très bien accueillie par le Cardinal, comme un gage de collaboration pacifique avec toutes les universités catholiques (L. Michaud 1994). Le P. Général et la Grégorienne furent très heureux d'entendre les paroles du Cardinal qui, sans le dire, exprimait délicatement une forme de réparation en l'accompagnant d'un éloquent témoignage d'appréciation pour l'institution et ses responsables.

Le P. Zalba partit finalement pour son travail au Pérou où il resta assez longtemps, puis il revint séjourner quelques années à la Grégorienne. Il projetait une réédition du manuel de morale de Arregghi, mais le projet ne fut pas conclu. Le P. Zalba retourna définitivement en Espagne en 1992.

3.4 Participation aux travaux du Concile

[Retour à la table des matières](#)

Il est instructif de jeter un regard d'ensemble sur la participation de la Grégorienne aux travaux de Vatican II. Certes, l'implication de l'Université dans le déroulement et la réception du Concile est le thème sous-jacent de toute notre analyse; il convient toutefois de nous arrêter à quelques faits plus marquants qui illustrent l'action de la Grégorienne durant la période conciliaire.

L'annonce du Concile par Jean XXIII, le 25 janvier 1959, avait suscité dans la communauté universitaire une grande animation. Certains s'interrogeaient sur le sens de l'événement, quelques-uns étaient perplexes, mais en général c'est un sentiment de grande espérance qui dominait. La Grégorienne prit part aux consultations préparatoires qui avaient été adressées à tous les évêques et à toutes les universités. Les professeurs tinrent des réunions spéciales et formulèrent des propositions écrites, que le Recteur, le Père Muñoz Vega, synthétisa et fit parvenir aux autorités.

Il faut rappeler le rôle notable joué par les PP. Tromp, Bertrams et Bidagor. Le P. Tromp fut le premier Secrétaire de la Commission préparatoire de théologie, puis de la Commission doctrinale. Il rédigea les rapports de toutes les réunions des deux commissions, prépara des relations et collabora à la composition de plusieurs documents. Je me souviens qu'après le Concile, il continua encore à consacrer ses forces à la confection d'un Index systématique du Concile qui fut publié en latin. De temps à autre, il interrompait son travail pour réciter le chapelet dans les corridors de la Grégorienne. Malgré les critiques que certains lui avaient adressées pour son conservatisme, il était maintenant l'homme identifié au Concile Vatican II et sa sérénité nous édifiait grandement. Pendant des années, il avait consacré ses temps libres à la publication des œuvres de saint Robert Bellarmin. Toute l'Université s'est réjouie lorsque ses compatriotes hollandais lui décernèrent un honneur bien mérité (S.Tromp 1976).

Le P. Bertrams, canoniste réputé, fut consulté par Paul VI, durant le Concile, pour la rédaction de la fameuse *Nota praevia* qui accompagne maintenant la Constitution dogmatique *Lumen Gentium*. Cette *nota* avait pour but de concilier la diversité des opinions qui s'était manifestée sur le sens à donner au *collège épiscopal*; ces divergences avaient empêché jusque là le vote du document.

Le P. Bidagor fut l'un des experts du Concile, où il fut nommé Secrétaire de la Commission préparatoire pour la discipline des Sacrements, et il devint Secrétaire de la Commission conciliaire pour la même section. Il fut durant 16 ans doyen de la Faculté de droit canon et

il remplit la charge de Consultant auprès de plusieurs dicastères romains (U. Navarrete 1972).

Le Recteur, le P. Muñoz Vega, avait aussi été désigné comme expert et il assista aux deux premières sessions du Concile, avant d'être nommé Évêque Coadjuteur de Quito, le 7 février 1964. Les PP. Tromp et Bidagor, également experts, participèrent aussi aux réunions du Concile, mais en dehors d'eux pratiquement aucun professeur ne prit part activement aux sessions de Vatican II. Je me souviens que certains professeurs le regrettaient et s'en plaignaient, comme si les autorités de l'Université ou de la Compagnie avaient pu y changer quelque chose. C'était une attitude irréaliste face à une situation de fait. Rappelons que chaque évêque était libre de se faire accompagner par son propre théologien. Cela ne signifie pas que l'Université Grégorienne fut absente du Concile, mais son action y fut plutôt indirecte.

L'influence de la Grégorienne peut être perçue en examinant attentivement les enseignements de Vatican II en exégèse, en liturgie, en ecclésiologie, en théologie de la révélation, en théologie fondamentale, en morale, en missiologie, en matière sociale et internationale. On y observe de fréquentes ressemblances entre les propositions conciliaires et des thèmes que l'on pouvait déjà retrouver dans les cours et les écrits des professeurs. Par ailleurs, plusieurs d'entre eux collaborèrent activement aux groupes de travail et aux réunions d'experts suscités à l'occasion du Concile. Nous y reviendrons plus bas. Une certaine connaturalité s'est bientôt révélée entre les orientations conciliaires et l'attitude dominante à la Grégorienne. Cela explique, sans doute, pourquoi l'Université a accueilli si rapidement, presque spontanément, les enseignements de Vatican II dès la fin du Concile. On peut le constater dans les programmes, les enseignements, les cours, les sujets de thèses qui reflètent les grands thèmes de Vatican II concernant la Révélation, les rapports avec les évêques, l'ecclésiologie, le dialogue avec le monde moderne, la liturgie, la pastorale, l'œcuménisme, le dialogue interreligieux, les orientations nouvelles des sciences sacrées.

Le Concile attirait à Rome des personnalités de diverses confessions et plusieurs prenaient contact avec la Grégorienne. Lors d'une soirée mémorable, sur la terrasse de l'Université, au-dessus de l'infirmerie actuelle, le Recteur, le P. Dhanis, le P. Alfaro et quelques autres accueillirent le grand théologien Karl Barth et son épouse. Celui-ci fut extrêmement impressionné par la rencontre et il s'en exprima dans un écrit qui disait toute sa satisfaction et son admiration pour les théologiens de l'Université Grégorienne. Plusieurs années plus tard, le P. Karl Becker découvrit à Bâle en Suisse, une photographie prise à cette occasion, représentant Karl Barth avec les professeurs de la Grégorienne, et que personne n'avait pu identifier jusqu'ici.

Durant tout le Concile, les professeurs eurent de nombreux contacts privés et amicaux avec les Pères conciliaires, avec les théologiens, les experts et autres participants, dont plusieurs étaient des anciens de la Grégorienne. Ils étaient nombreux à visiter l'Université et ils en profitaient pour consulter les professeurs et pour les renseigner sur l'évolution des travaux. Il est aussi important de noter la contribution des professeurs aux nombreuses rencontres de spécialistes suscitées directement ou indirectement par le Concile. Il faut en effet se rappeler que le travail du Concile se prolongeait dans ces groupes de discussion, qui se réunissaient à Rome, en dehors de l'Assemblée. Ces rencontres se tenaient souvent dans un des Collèges romains et elles regroupaient librement des Évêques, des théologiens et des experts invités.

Plusieurs professeurs de la Grégorienne participèrent à ces réunions qui permettaient d'approfondir les principales questions touchant l'Église, l'évangélisation, le dialogue avec la culture moderne. C'est surtout à travers la conversation des professeurs que nous pouvions connaître leur participation à ces réunions, souvent assez informelles, mais non sans influence sur la maturation des questions débattues.

Ainsi les grandes délibérations conciliaires étaient suivies attentivement, de telle sorte que le corps professoral avait pu se préparer progressivement aux conclusions de Vatican II. La parution des docu-

ments conciliaires arrivait donc dans un milieu déjà informé et disposé à les assumer. Dans la communauté universitaire, un climat de grande attente s'était créé; et tous étaient maintenant appelés à affronter en pratique les réformes demandées par le Concile. Une nouvelle étape commençait qui allait exiger une mobilisation exceptionnelle de la part de tous.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 4

Vatican II et la réforme des études

4.1 Une réforme vivement attendue

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'ensemble, les professeurs de la Grégorienne étaient entrés progressivement dans le mouvement du renouveau théologique qui avait inspiré le Concile. Il fallait maintenant transposer dans les programmes d'études les grands enseignements de Vatican II qui situaient courageusement l'Église dans le monde moderne. Deux tendances se marquèrent encore plus clairement dans les programmes et les recherches de l'Université: d'une part, un approfondissement de la grande tradition chrétienne en ses aspects biblique, patristique, liturgique, par ailleurs une ouverture plus grande et plus explicite au monde moderne. Toutes les Facultés et tous les Instituts de l'Université adoptèrent sans hésitation les orientations de Vatican II et s'efforcèrent de les traduire dans leurs programmes et leurs travaux. Dans son enseignement et ses publications, l'Université devint encore plus sensible au mouvement œcuménique, au dialogue interreligieux et in-

terculturel et elle se sentait interpellée par la situation des nouvelles Églises, particulièrement celles d'Afrique et d'Asie, et par les besoins pressants des pays en développement. Nous percevions plus directement le drame des nations décolonisées et l'immense souffrance des populations sous régime communiste en Europe de l'Est et en Chine. Ces préoccupations n'avaient pas été absentes de la Grégorienne avant le Concile, mais elles prenaient une intensité et une actualité particulières, à la suite de la circulation extraordinaire des personnes et des idées suscitée par Vatican II. C'est dans ce contexte que l'Université s'apprêtait à redéfinir son service de l'Église et du monde.

Nous étions vivement encouragés par le Concile à hâter la réforme académique, en constatant tout l'intérêt apporté par les Pères Conciliaires à l'enseignement supérieur et aux sciences sacrées. Nous lisions avec grand intérêt des déclarations comme celle-ci: "l'avenir de la société et même de l'Église est étroitement lié aux progrès des jeunes qui font des études supérieures" (*Gravissimum Educationis* 10). Le Concile demandait aux facultés ecclésiastiques d'approfondir l'intelligence de la Révélation pour faciliter le dialogue avec les frères séparés, avec les non-chrétiens et pour mieux répondre aux questions posées par le progrès des sciences (*GE* 11). Très explicitement, le Concile demandait aux Facultés ecclésiastiques qu'elles "revoient opportunément leurs statuts, qu'elles développent intensément les sciences sacrées et celles qui leur sont connexes, qu'elles utilisent les méthodes et les moyens les plus récents pour préparer leurs étudiants à des recherches plus poussées" (*GE* 11).

La Congrégation pour l'Éducation Catholique présidée par le Cardinal Garrone s'engagea promptement à faire appliquer les recommandations du Concile. La tâche était complexe, car il fallait édicter les premières normes qui inviteraient, sans tarder, toutes les Facultés ecclésiastiques à entreprendre la révision de leurs programmes et la réforme de leurs statuts. La Grégorienne participa directement aux consultations qui élaborèrent ces normes d'orientation. La Congrégation tenait à la collaboration de la P.U.G., car la réforme qui s'opérerait à la Grégorienne et dans les Universités romaines allait plus ou

moins officieusement servir de point de référence pour toutes les Facultés ecclésiastiques. Nous y reviendrons dans la section qui décrit les phases de la réforme à la Grégorienne.

Le document d'orientation publié par la Congrégation prit le nom modeste de Normae Quaedam (1968), car il s'agissait encore, au lendemain du Concile, d'une première étape dans la rénovation des facultés. Cette stratégie par étapes se révéla judicieuse, car elle permit de mobiliser immédiatement les facultés sans attendre un plan de réforme définitif, lequel exigerait plusieurs années de consultation au plan international, ainsi qu'une maturation prudente à l'intérieur de la Curie romaine. Le document définitif a mûri durant onze ans, sous le pontificat de Paul VI, et il fut promulgué comme Constitution apostolique au début du pontificat de Jean-Paul II, sous le nom de Sapientia Christiana (15 avril 1979).

À la Grégorienne, un certain sentiment d'urgence se faisait sentir face aux réformes demandées par le Concile. Les Facultés anticipaient déjà la complexité de la tâche. Une grande attente régnait chez les étudiants; et les Collèges romains pressaient l'Université de s'attaquer aux révisions nécessaires. Les Collèges étaient très influencés par le mouvement de contestation universitaire de la fin des années 1960, lequel avait gagné les étudiants de Rome, comme ceux de tous les pays. Les attitudes des étudiants d'alors sont difficiles à comprendre par les générations d'aujourd'hui. Les jeunes de cette époque étaient remplis d'un idéalisme qui confinait parfois à l'utopie, ce qui les portait à la critique radicale de toutes les structures et les illusionnait sur leurs capacités de changer les institutions, les universités en particulier, par le grand moyen de la contestation sous toutes ses formes. Une idée faisait son chemin partout: les étudiants devaient prendre une part active aux réformes et au gouvernement des universités, même si leur participation ne pouvait objectivement être mise sur le même pied que celle des experts et des professeurs. Cette volonté de puissance des jeunes des années 1960-1970 peut sembler illusoire pour les étudiants d'aujourd'hui, mais l'état d'esprit qui régnait alors constituait un fait massif, impossible à contourner et ne

pouvant aucunement être résolu par la simple intervention des autorités. Le dialogue, la patience et l'apprentissage réciproque des professeurs et des étudiants étaient l'unique voie pour entrer pacifiquement dans la situation universitaire nouvelle.

La démarche anticipée que proposait le document *Normae Quaedam* répondait à cette attente, une attente mêlée d'une certaine inquiétude de la part des professeurs et de sérieuses tensions entre les étudiants et l'Université. Paul VI fut déconcerté au début par ces contestations, qui semblaient mettre en cause l'ordre traditionnel des Collèges romains et des Universités pontificales. Un jour le Cardinal Garrone me prit à part lors d'une réception et me confia, assez troublé, que le Pape lui avait demandé récemment: ne faudrait-il pas faire *tabula rasa* et tout recommencer dans ces collèges et ces universités? Paul VI, le Pape du dialogue, fut d'abord désemparé par la montée de la contestation; il comprit vite, cependant, les limites et même l'inutilité des interventions disciplinaires face à la nouvelle mentalité des jeunes. Une mutation générationnelle mettait l'autorité devant l'exigence d'un patient échange et d'un nouveau type de dialogue avec les jeunes, si l'on voulait réformer les institutions.

Cette prise de conscience fut laborieuse pour la Curie romaine et pour tout le corps professoral. Le P. Arrupe m'encourageait à suivre la voie patiente du dialogue avec les étudiants. Le plus difficile était de comprendre la mentalité de la jeune génération, tout en reconnaissant qu'il s'agissait d'un état d'esprit très mobile et changeant. La Secrétairerie d'État cherchait à interpréter cette évolution et l'Université répondit à diverses consultations qui lui furent adressées à ce propos. Je participais à des échanges fréquents avec le Cardinal Garrone et avec le personnel de la Congrégation qui était passablement inquiet par le comportement des étudiants. Le Saint-Père prit connaissance de l'analyse de la situation que j'avais rédigée dans mon rapport annuel. Le P. Arrupe me rapporta que, durant une audience privée en août 1971, caractérisée par une grande cordialité et simplicité, Paul VI aborda spontanément la question de la Grégorienne, en manifestant beaucoup de compréhension pour la situation de l'Université et expri-

mant son plein encouragement au Recteur engagé dans le dialogue pratique de la réforme. "Le Saint-Père lui-même, m'écrivait le P. Arrupe, a soulevé la question de l'Université Grégorienne. Pour lui, cette institution est d'une très grande importance non seulement pour la Compagnie mais pour l'Église. Il apprécie les changements survenus à l'Université, dont la lecture du rapport annuel du Recteur l'a exactement informé. Il a insisté pour que je vous dise à quel point il vous appuie dans votre tâche délicate. Il a même mentionné au cours de cette entrevue qu'il avait l'intention de faire, à l'occasion du Synode, un appel spécial auprès des Évêques pour qu'ils envoient leurs meilleurs sujets à la Grégorienne" (19 août 1971). Ces paroles venant du Pape et du P. Général prenaient une signification toute particulière dans les circonstances, et nous révélaient l'opportunité de maintenir un dialogue confiant avec les autorités supérieures aussi bien qu'avec tous les éléments de la communauté universitaire (cf. H.Carrier 1967-1977). A cette époque, Paul VI dût affronter plusieurs fois le problème préoccupant de la contestation, comme l'ont démontré les textes publiés par V. Levi (1970).

4.2 Un transition mouvementée

[Retour à la table des matières](#)

Ainsi donc, le contexte psychologique dans lequel nous devons opérer la réforme des études et des statuts à la P.U.G. était loin d'être serein. Comme je l'ai dit plus haut, au fur et à mesure qu'avançaient les années 1960 des pressions de plus en plus fortes s'exerçaient sur les professeurs et sur la direction académique pour que soit hâtées les réformes dans tous les secteurs de l'Université. La situation s'aggrava au cours de l'année 1965-1966, car les critiques et les revendications devenaient collectives et commençaient à s'organiser.

Le Recteur de l'époque (1963-1966), le Père Dhanis, entreprit d'apaiser les esprits en s'adressant directement aux étudiants convo-

qués dans l'atrium de l'Université. Il dut alors affronter une assemblée d'étudiants passablement agitée. Il parvint très difficilement à calmer leurs protestations et leurs cris. Les professeurs, qui avaient été témoins de l'événement, s'inquiétaient vivement et se demandaient si l'Université n'était pas en train de perdre le contrôle. Les Recteurs des Collèges, tout aussi préoccupés, décidèrent alors de recourir directement à la Congrégation pour l'Éducation Catholique, en demandant notamment que les heures de cours soient allégées. La Congrégation elle-même se sentait pressée par la tournure des événements et elle fit aux Recteurs des Collèges une concession qui mettait la direction des Facultés romaines dans un grand embarras: il était décidé, selon une formule tout à fait romaine, que les Facultés devaient maintenir un minimum de douze heures d'enseignement par semaine. En langage clair, c'était demander aux Facultés de réduire drastiquement les heures de cours qui totalisaient environ vingt heures par semaine. Les Recteurs des Collèges et les étudiants pouvaient maintenant accentuer leurs pressions sur l'Université. Ce qui était nouveau, c'est que les revendications et les contestations n'étaient plus seulement dispersées, elles devenaient collectives, organisées et beaucoup plus pressantes. La contestation ne portait pas seulement sur les horaires et sur les examens oraux en latin, elle réclamait globalement et impatientement une adaptation de l'Université à tout le renouveau conciliaire.

Face à ces demandes de réforme, auxquelles plusieurs professeurs prêtaient une oreille compréhensive, les Facultés pontificales et la Grégorienne avaient le sentiment d'entrer dans une impasse, car la rigidité des normes en vigueur et les exigences académiques permettaient bien peu de flexibilité: les horaires prescrits pour les cours, la durée des cycles académiques, les matières obligatoires, les examens, le latin comme langue d'enseignement, constituaient un système officiel auquel il était pratiquement impossible de déroger.

C'est dans ce contexte précis, alors que se célébrait la 31e Congrégation Générale où j'étais moi-même capitulaire, que je fus nommé Recteur de la Grégorienne. Le rectorat du Père Dhanis avait

duré trois ans. Il avait été Préfet des études et il était très respecté dans les milieux de la théologie romaine. Il avouait ne pas se sentir à l'aise dans le dialogue avec les jeunes générations. Le Père Dhanis était l'homme de confiance du P. Général, le Père Jannsens, et avait été nommé par celui-ci visiteur des scolasticats en France au moment de l'Encyclique *Humani Generis*. Le Saint Siège recourut aussi plusieurs fois à ses services pour des missions très délicates, par exemple, lors de la publication très contestée du Catéchisme hollandais. Il joua aussi le rôle de médiateur du Saint-Siège auprès de l'intégriste anti-conciliaire, Monseigneur Lefebvre, qu'il visita à diverses reprises en Suisse. Je me souviens qu'au retour d'une de ces rencontres cordiales et priantes avec Monseigneur Lefebvre, il avait reçu de Monsignore Benelli, Substitut de la Secrétairerie d'État, un grand crucifix, une pièce artistique de grande valeur. Il en était très ému et voulait me le remettre, mais je lui dis de le conserver dans sa chambre car il l'avait bien mérité. La pièce fut ensuite mise en sécurité. On disait que le Père Dhanis avait été préféré par la Congrégation des Séminaires et Universités au Père Dezza (premier sur la *terna*) comme candidat au rectorat de la Grégorienne. Le Secrétaire de la Congrégation, Monsignore Staffa, n'approuvait pas la position jugée trop flexible du Père Dezza concernant la reconnaissance *de facto*, comme catholiques, des Universités de la Compagnie de Jésus, qui n'avaient jamais été érigées canoniquement par Rome, position, soit dit en passant, qui fut retenue finalement par Jean-Paul II dans *Ex Corde Ecclesiae*.

4.3 Une inauguration dramatique

[Retour à la table des matières](#)

Dans la période d'intermission de la Congrégation générale (juillet-août 1966), et après des vacances d'été au Canada, je rentrai à Rome et je fus appelé d'urgence par le Père McCool, le nouveau Délégué du Père Général pour les institutions académiques de Rome. Celui-ci m'annonça que mon nom avait été soumis par le nouveau Général, le P.

Arrupe, au Saint Père pour le poste de Recteur de la Grégorienne. C'est en octobre finalement que la confirmation arriva. En attendant, il fallait "faire comme si", et tout prévoir pour l'inauguration de l'année académique du 15 octobre 1966. Des consultations intenses se multiplièrent avec le Père Général, ses Assistants, le Délégué, les doyens et les professeurs de l'Université. L'un de mes premiers soucis fut d'étudier soigneusement les Statuts de l'Université pour mieux comprendre mon rôle et les règles du gouvernement de la Grégorienne. L'inauguration de l'année académique était toujours une célébration solennelle, où assistaient le Père Général et sa Curie, plusieurs cardinaux et ambassadeurs, les représentants des universités romaines, les recteurs des collèges, les étudiants et les amis de l'Université.

J'allai inviter le Préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités, le Cardinal Pizzardo, Grand Chancelier de l'Université Grégorienne, pour présider la cérémonie d'inauguration. Déjà âgé, le Cardinal Pizzardo arrivait en fin de mandat et Paul VI venait de nommer à ses côtés un Pro-Préfet, S.E. Mgr Gabriel-Marie Garrone. Le Cardinal Pizzardo me reçut brusquement en me disant: allez demander au "Pro": "Vada chiedere al Pro", puis il se radoucît et finalement accepta l'invitation en me priant de lui faire préparer un discours en latin selon la coutume.

Encouragé par le Père Arrupe, je fus aidé dans cette difficile période de transition par le Père Juan Alfaro, Préfet des études, qui se montra très courageux et pleinement disposé à collaborer avec un jeune Recteur aux prises avec une difficile transition. En tenant compte des événements et des directives récentes de la Congrégation concernant les horaires, il fallait définir l'attitude pratique à adopter envers les professeurs, les collèges, les étudiants. Le temps pressait, le 15 octobre approchait vite et il fallait annoncer la ligne que la Grégorienne entendait suivre pour répondre aux attentes. Des réunions intensives furent organisées avec les professeurs des diverses Facultés, surtout avec les théologiens et les philosophes séparément. L'atmosphère était lourde et les professeurs n'étaient guère disposés aux concessions. Face à l'hypothèse de diminuer les heures de cours, ils

répondirent fermement par la négative, alléguant que les exigences du programme ne le permettaient pas, que nos étudiants n'étaient pas plus surchargés que les étudiants des grandes universités civiles. Je ne pouvais me résigner à cette impasse. Nous avons alors abordé la question d'un autre angle, en nous rappelant que certaines facultés ecclésiastiques, même dans la Compagnie, avaient institué un jour de la semaine consacré à l'étude personnelle: le Studium. C'est la solution que nous avons retenu finalement après beaucoup de consultations et de réflexion: nous avons proposé que le mercredi serait jour de Studium, c'est-à-dire libre de cours et organisé pour l'étude personnelle des étudiants dans chaque Collège.

Par ailleurs, l'Université devait reprendre l'initiative en suscitant un nouveau climat de dialogue avec nos interlocuteurs, les étudiants et les responsables des collèges. Deux projets furent mis de l'avant: d'abord la création d'une Association des Recteurs des Collèges, dont le Président serait élu par ses pairs, qui tiendrait des réunions régulières où seraient abordés collégalement les problèmes d'intérêt commun concernant l'Université et les collèges.

Un second organisme était institué: un Segreteriato Relazioni Studenti, c'est-à-dire un bureau officiel de l'Université qui serait comme une porte ouverte où les étudiants pourraient s'exprimer librement et formuler leurs demandes, suggestions, critiques. L'idée de ce Secrétariat m'était venue en étudiant comment les grandes entreprises se dotaient d'un service de relations humaines pour faciliter les rapports humains et les communications entre le personnel et la direction. Le nouveau bureau serait dirigé par un professeur, nommé par le Recteur et bien accueilli par les étudiants. Le directeur servirait d'intermédiaire régulier entre les étudiants, l'Université et le Recteur.

Avec les éléments de ce programme, je rédigeai un projet intégré qui serait à présenter lors de l'inauguration du 15 octobre prochain. Après maintes discussions à l'intérieur de l'Université, je le soumis à l'approbation du Père Général lors d'une réunion à la Curie, à laquelle assistait le Délégué, le Père McCool.

Le jour de l'inauguration, dans la procession d'entrée avec les professeurs vêtus de leur *mantello*, j'accompagnais à la tribune le Cardinal Pizzardo au pas chancelant, l'aidant à gravir lentement les marches de la tribune. Pour l'assistance et pour le nouveau Recteur, c'était une mise en scène qui accentuait le suspense. Il y eut d'abord l'allocution du Cardinal Pizzardo, favorable à la réforme des Universités, telle que demandée par le Concile. L'auditoire me fixait vivement alors que je m'approchais du micro pour prononcer mon discours, en latin comme c'était la coutume. Le discours était rédigé en phrases latines les plus courtes, les plus simples et les plus claires possibles.

Tout d'abord, j'exprimais l'engagement officiel de la Grégorienne d'accueillir pleinement les enseignements du Concile Vatican II, qui venait de se conclure. J'y voyais une analogie, pleine d'inspiration, avec l'attitude du Collegio Romano qui avait accueilli en son temps et dès son origine, les enseignements du Concile de Trente. C'était réaffirmer, pour nos jours, la vocation ecclésiale et la fidélité centenaire du Collège Romain devenu Université Grégorienne, en même temps que sa détermination d'entrer dans les temps nouveaux de l'Église.

Le discours annonça ensuite la création des deux organismes mentionnées plus haut: l'Association des Recteurs des Collèges dont les fonctions et les attributions étaient décrites, puis le *Segreteriato Relazioni Studenti*, qui manifestait la disponibilité entière de l'Université à entrer en un dialogue ouvert et confiant avec les étudiants, en vue d'une maturation communautaire des projets de réforme concernant les études et toute la vie universitaire. J'annonçai que le Père Fuchs serait le responsable de ce Secrétariat, assisté du Père Malatesta, deux professeurs bien vus des étudiants et qui acceptèrent généreusement cette difficile, mais importante mission.

En troisième lieu, le discours annonçait que le mercredi serait désormais un jour de *Studium*, expliquant le sens de l'étude personnelle et encourageant les collèges à tout faire pour que cette journée s'intègre à leur programme régulier.

La réaction de l'auditoire à l'annonce de ce programme fut enthousiaste, les étudiants lui réservèrent une ovation, les Recteurs des Collèges aussi manifestaient leur satisfaction et leur volonté de collaborer. Les professeurs, eux, restaient plus discrets, mais ils étaient soulagés que l'Université fasse les premiers pas dans un genre de dialogue nouveau. Le Pro-Préfet de la Congrégation, Monseigneur Garrone, s'approcha et il me dit, en présence du Père général: "la réaction de l'auditoire manifeste que le message a été reçu, vous avez repris la situation en main". Il était, lui aussi, visiblement soulagé et content. Il estimait profondément la Grégorienne et il sut le manifester très concrètement tout au long du processus de réforme, lequel ne faisait alors que commencer.

4.4 Attaques et justification de la réforme

[Retour à la table des matières](#)

Cette cérémonie d'inauguration ne resta pas sans écho à l'extérieur de l'Université. La presse conservatrice de droite lança une campagne contre la réforme annoncée, en prétendant que l'Université s'inspirait des méthodes communistes, en particulier des comités d'entreprise soutenus par les syndicats marxistes. Les journaux affirmaient, en outre, que le Père Dhanis avait été limogé et remplacé par un nouveau Recteur, un sociologue, qui risquait de mettre en crise les méthodes traditionnelles de l'autorité. L'accusation semblait assez grave pour qu'un démenti apparut nécessaire. Le Délégué, le Père McCool, et moi-même, aidés du Père Tucci, alors directeur de la *Civiltà Cattolica*, nous préparâmes un communiqué et nous allâmes le porter au directeur de *l'Osservatore Romano*, qui le publia avec une mise au point, affirmant que le changement de Recteur rentrait dans les modes de succession ordinaire, tout à fait selon le droit.

Le P. Flick, théologien italien réputé et bien vu au Vatican, où il prêcha la retraite de la Curie devant le Saint Père, accepta d'écrire immédiatement, dans la *Civiltà Cattolica*, un article sur "La réforme des études à l'Université Grégorienne". Se référant au discours inaugural du Recteur et à la "nouvelle époque" qui semblait s'ouvrir à la Grégorienne, il expliquait l'attitude de l'Université face à la crise des universités dans le monde, partout contestées par les étudiants et en recherche d'une pédagogie renouvelée. La Grégorienne, disait-il, est déjà engagée dans cette recherche, en s'insérant dans le courant d'un profond renouveau théologique, qui se fonde sur un retour aux Pères de l'Église et plus encore à la Sainte Écriture, afin d'élaborer une synthèse anthropologique et christocentrique, en redéfinissant les rapports de la philosophie et de la théologie, en accueillant les catégories de la pensée contemporaine dans une didactique adaptée à notre temps. Utilisant une formulation habile, le P. Flick défendait l'Université, en décrivant ses efforts de renouvellement comme une anticipation des réformes aujourd'hui exigées par Vatican II: la Grégorienne, disait-il, y trouve une heureuse confirmation de son propre travail. "L'Università Gregoriana ha accolto con profondo compiacimento queste direttive, in cui essa vede approvati gli sforzi che sta facendo da anni per rinnovare il proprio insegnamento". Il ajoutait que le changement le plus visible, et le plus surprenant pour plusieurs, était la réduction des heures de cours à 12 ou 15 par semaine et la diminution des jours de classe à 4 par semaine. Ce changement fut difficile et mûrement réfléchi, cette décision, note-t-il, "lungamente discussa...non è stata fatta a cuor leggero": elle se situe dans la recherche d'une nouvelle pédagogie où la formation personnalisée de l'étudiant est primordiale, selon la tradition de la Compagnie de Jésus. Il rappelle à ce propos le souvenir d'un ancien étudiant, maintenant évêque, qui parlait d'une "sixième faculté" de la Grégorienne, constituée par la direction spirituelle des étudiants, toujours libres de venir directement à la chambre des professeurs. La véritable nouveauté à la Grégorienne, concluait le P. Flick, est d'accepter avec toute l'Église d'entrer dans un *aggiornamento* constant de ses programmes et de ses structures, pour répondre aux besoins de chaque époque, "La vera

novità nella vita della Gregoriana consiste nel fatto che essa, come tutta la Chiesa, ha acettato di vivere in un periodo di trasformazione, in cui le strutture non possono essere una volta per sempre rivedute, ma dovranno essere costantemente aggiornate" (M. Flick 1966). Cet article, dans les circonstances, prenait une signification qui ne pouvait échapper à personne, encore moins à nos détracteurs, car ils ne pouvaient ignorer que tout écrit publié dans *La Civiltà Cattolica* est d'abord soumis à la Secrétairerie d'État.

Les attaques s'atténuèrent, mais ne cessèrent pas; et elles prirent un style plus pernicieux. Des critiques ambiguës décrivaient de manière fantaisiste le programme réformateur de la Grégorienne, des reportages parurent dans des hebdomadaires et même dans des revues pornographiques, en employant le procédé de l'amalgame et de la diffamation par assimilation. On publiait par exemple, des photos de séminaristes attablés avec des étudiantes au bar-café de la Grégorienne, en laissant entendre que l'Université était devenue un lieu louche. Il s'agissait d'une véritable campagne de dénigrement de l'Université dans le but d'atteindre la Compagnie et le Saint-Siège. Dans un rapport sur l'année académique 1966-1967 que j'adressais au P. Général, je décrivais ainsi ces faits: "La volonté déclarée de la Grégorienne de procéder à une réforme des études, d'accord avec la Congrégation des Séminaires et Universités et dans l'esprit du Concile, nous a valu ces derniers temps beaucoup d'attaques. Comme je vous l'ai dit récemment, nous sommes l'objet d'une campagne de calomnies de la part de journaux d'extrême droite. On nous accuse de néo-modernisme, de progressisme, de marxisme même et d'opportunisme post-conciliaire. Ce qui nous rassure et qui nous attriste, c'est que nos adversaires nous associent toujours au Saint-Siège et même au Saint-Père dans leurs attaques. Il semble bien que l'on veuille nous discréditer chez certains évêques. Il semble aussi que ces attaques proviennent plus ou moins directement d'ecclésiastiques, dont certains se trouveraient à l'intérieur du Vatican" (lettre du 12 juillet 1967). J'ajoutais que la Grégorienne avait amplement informé la Congrégation et la Secrétai-

rière d'État de ces pénibles événements, de manière à trouver ensemble un remède à la situation.

Il est indispensable de rappeler les attaques dont la P.U.G. fut l'objet en cette période, car ces faits révèlent clairement le contexte dans lequel devait s'opérer la réforme académique et ils aident à comprendre l'attitude de l'Université face à la critique. C'est un aspect important de la réforme alors entreprise par la communauté universitaire.

4.5 Paul VI soutient la Grégorienne

[Retour à la table des matières](#)

Tout cessa comme par enchantement, lorsque Paul VI me reçut en audience, en mars 1967, en tant que nouveau Recteur. Le Saint Père m'écouta attentivement et me fit préciser la nature des attaques, puis frappant doucement la table de son poing, il dit simplement: "nous allons faire cesser tout cela". Je n'ai jamais oublié ce geste de Paul VI et j'en ai admiré l'efficacité. La campagne de calomnie cessa aussi vite qu'elle avait commencé. Ces assauts contre la Grégorienne et la Compagnie de Jésus rejaillissaient sur le Pape lui-même, premier héritier du Concile. Le Pape devinait qui étaient les responsables de ces basses attaques et il prit les moyens de les faire arrêter. Nous étions convaincus à la Grégorienne que les attaques contre l'Université étaient plus ou moins directement inspirées par les milieux anti-conciliaires, qui en voulaient à la Compagnie et à Paul VI. Le Pape, semble-t-il, avait une idée assez précise de la provenance de cette campagne et de bien d'autres qu'il eut à subir durant son pontificat.

Durant cette audience, le Pape encourageait avec grande bienveillance nos projets de réforme, dont lui avait déjà parlé sans doute Mgr Garrone. Je confiai au Saint-Père mes sentiments profonds comme Jésuite ayant promis d'accueillir toute mission venant du Pape, tout particulièrement cette nouvelle mission qu'il me confiait directement à

la Grégorienne. Le Pape me regarda intensément avec ses yeux pénétrants et j'y lus un signe très paternel d'encouragement qui me soutint tout au long de mon rectorat, lequel se termina pratiquement à la mort de Paul VI, en 1978. J'ai recueilli mes principaux souvenirs sur les rapports de la Grégorienne et de Paul VI, dans un article de *Gregorianum* paru au lendemain de sa mort (H. Carrier 1978). Paul VI considérait la Grégorienne comme "son université", il voulait suivre son évolution au lendemain du Concile. Il s'intéressait à tout y compris la question financière. Le P. Général m'avait encouragé à informer exactement le Pape sur ce point, lorsque l'occasion se présenterait. J'avais proposé au P. Général d'aller visiter ensemble le Pape pour lui exposer l'ensemble de l'état financier de la Grégorienne. En réponse à notre demande d'audience et en prévision du sujet à traiter, Paul VI fit savoir qu'il souhaitait être informé de la situation exacte des finances de l'Université. En fait, le financement de la Grégorienne jusqu'à nos jours a toujours été assuré par les Jésuites, avec la contribution des étudiants et les dons des bienfaiteurs. L'audience fut fixée en novembre 1969. Avec l'Économe, le P. Damboriena, je préparai pour le Pape un dossier complet des finances depuis les 10 dernières années, avec des projections pour l'avenir, le tout illustré de courbes, de graphiques et de tableaux statistiques. Le rapport, rédigé le plus clairement possible, fut envoyé au Pape, quelques jours avant l'audience. Le Pape nous accueillit avec une très grande bienveillance. Avec beaucoup de simplicité, il examina le dossier et, suivant du doigt les graphiques, il posa des questions très concrètes et il me dit: "venez ici Père Recteur". Il me fit passer derrière son grand bureau, tout près de lui pour que je lui explique en détail les courbes de nos entrées et dépenses et l'accélération de nos déficits prévisibles. Paul VI leva les bras et nous dit: "vous ne pouvez pas continuer ainsi". Le P. Général souriait et le Pape le regarda en disant: "Nous devons faire quelque chose: le Saint-Siège n'est pas très riche, mais nous allons vous aider et nous allons tout faire pour encourager de nouveaux bienfaiteurs à vous aider davantage". Le P. Arrupe et moi-même sommes sortis de l'audience avec un profond sentiment de reconnaissance et de réconfort. Quelques jours plus tard, un chèque généreux était envoyé au P. Général pour la

Grégorienne. Dans une lettre, je confiais au P. Général: "C'est avec une infinie reconnaissance que nous avons reçu la somme de 50 millions (de Lires), que la bonté du Saint-Père nous a fait parvenir. Cette nouvelle a causé une grande joie dans la communauté et nous a apporté un réconfort certain. C'est une preuve de plus de l'intérêt du Saint-Père pour la Compagnie et en particulier pour la Grégorienne" (8 février 1970). En plus de l'aide directe que représentait le don de Paul VI, son geste prenait valeur d'exemple et se révéla plein de promesse dans nos démarches auprès des bienfaiteurs. Le soutien de Paul VI ne se démentit pas et nous y reviendrons à plusieurs reprises en parlant plus tard de la réforme académique et administrative, et aussi du Fund Raising (chapitre 10).

J'avais déjà eu une révélation saisissante des liens très intimes qui existent entre la Grégorienne, la Compagnie de Jésus et le Pape, lorsqu'un jour je consultai un vieux Catalogue de l'Université, portant la date de 1921. Mes yeux tombèrent sur la liste des étudiants en Droit canon, et je vis le nom de Jean-Baptiste Janssens et un peu plus bas, dans l'ordre alphabétique, celui de Jean-Baptiste Montini. Ces deux étudiants, Janssens et Montini, avaient fréquenté ensemble la Grégorienne. Or le P. Janssens, qui allait devenir Général des Jésuites, était celui qui m'avait appelé à la Grégorienne; l'autre était le futur Pape Montini, Paul VI, qui me nomma et me reconfirma deux fois Recteur de l'Université. La récente audience que Paul VI venait de nous accorder au P. Général et à moi-même prenait une signification toute spéciale, elle confirmait encore une fois le lien très particulier qui rattache la Grégorienne au Siègne de Pierre. L'Université avait besoin de toute la force de ce soutien pour affronter un avenir plein d'incertitudes mais riche aussi de promesses. C'est donc avec la confiance et tout l'appui de Paul VI que l'Université s'engageait maintenant dans la tâche complexe de la réforme académique demandée par les temps nouveaux.

4.6 Autonomie de l'Université

[Retour à la table des matières](#)

L'appui de Paul VI fut décisif, lorsque la Grégorienne eut à se défendre contre plusieurs tentatives plus ou moins avouées de fusionner toutes les Universités et Facultés romaines. La ferme position du Pape fut, en effet, déterminante durant la dizaine d'années (1967-1976) où la Grégorienne eut à protéger son autonomie contre les tendances unificatrices qui se manifestaient dans les milieux romains y compris à l'intérieur de la Congrégation pour l'Éducation Catholique. Dans la première audience que Paul VI m'avait accordée en mars 1967, j'avais moi-même soulevé la question en confiant au Pape l'inquiétude de l'Université face aux bruits qui couraient à ce propos. La réponse de Paul VI fut claire et ferme: la Grégorienne doit garder son caractère propre tout en s'efforçant de collaborer avec les autres universités romaines. L'affection qu'il manifestait à la Grégorienne, à cette occasion, en l'appelant "notre université", la comparant à "une ruche distillant un miel précieux", ne laissait aucun doute sur ses sentiments et son appréciation. Je promis de rapporter ses paroles aux professeurs; il sourit, m'encouragea, tout en faisant remarquer qu'il s'agissait d'une conversation intime, comme "des propos de table", ajoutait-il. Ce souvenir a valeur de témoignage et rappelle un aspect important du rôle de Paul VI à l'égard de la Grégorienne. La communauté de la Grégorienne fut heureuse d'entendre le récit que je lui fis de l'audience et, sans tarder, nous avons étudié un plan de collaboration avec les autres universités. Les inquiétudes demeuraient cependant et j'écrivis au P. Général en lui rapportant des informations à l'effet que le Pape aurait bloqué, à la Congrégation, l'idée de l'unification des universités: "J'ai déjà eu l'occasion de vous exprimer mes appréhensions sur ce projet d'une future Université unique à Rome. Je dois cependant vous faire part de nouvelles qui me sont parvenues récemment à l'effet que le Saint-Père aurait découragé le cardinal Garrone de poursuivre tout

projet d'unification des Universités romaines. D'après ce que l'on me rapporte, le Saint-Père aurait donné comme directive que chaque Université se développe selon son caractère propre, tout en collaborant avec les autres institutions romaines. Cela confirmerait ce que le Saint-Père me confiait dans l'audience du mois de mars précédent". J'ajoutais que, tout en protégeant notre autonomie, nous chercherions à élargir le champ de notre collaboration avec les autres Universités. "De notre côté, nous allons donc préparer un plan de révision de nos programmes que nous présenterons à la Congrégation et nous nous efforcerons de favoriser les contacts amicaux avec les autres institutions romaines, prêts à de nouvelles collaborations. Nous avons d'ailleurs étudié au Sénat académique un document de base, que nous pourrions éventuellement présenter au Cardinal Garrone, lorsqu'il jugera à propos de réunir tous les Recteurs d'Universités pour un projet de collaboration universitaire" (29 janvier 1968). Les pressions toutefois continuaient à se faire sentir en vue d'une collaboration plus organique ou même d'une fusion des Universités et des Athénées de Rome. Je revenais encore sur le même sujet dans ma lettre du 8 juillet 1968 au P. Général.

Il faut se rappeler que jusqu'en 1959 la Grégorienne avait été l'unique Université pontificale à Rome. D'autres institutions, appelées Athénées, décernaient des degrés académiques en théologie, en philosophie, en droit canon et civil: le Latran, l'Urbaniana, l'Angelicum, l'Anselmianum, l'Antonianum, le Salesianum. Comme nous l'avons vu, au début de ce chapitre, le titre d'Université fut accordé au Latran en 1959, à l'Urbaniana en 1962, à l'Angelicum en 1963 et au Salesianum en 1973. C'est après la multiplication des institutions universitaires à Rome que commença le mouvement en vue de leur fusion. Y avait-il là une relation de cause à effet? Après les attaques portées contre l'œuvre universitaire des Jésuites à Rome, et que nous avons décrites au début de ce chapitre et dans le chapitre précédent, il n'est pas exclus que certains cherchaient maintenant de fusionner la Grégorienne dans une nouvelle Université dirigée par d'autres. La réalité en fait était très complexe et ne trouve pas une seule explication. À part les

ambitions fort possibles de quelques-uns, il y avait certainement la difficulté objective de plusieurs institutions d'accéder vraiment au niveau universitaire, par manque de moyens adéquats et de professeurs. Les pressions continuaient de se faire sentir sur la Congrégation, où des collaborateurs du Cardinal Garrone étaient partisans de l'unification. L'un des projets aurait consisté à regrouper toutes les Universités romaines dans une "Pontificia Universitas Vaticana". Cette proposition était alors attribuée au P. Alfons M. Stickler, ancien Recteur de l'Ateneo Salesiano, et qui devint plus tard Cardinal, Bibliothécaire de la bibliothèque vaticane. Son avis avait un certain poids, mais il était loin de convaincre les Recteurs en exercice.

En mai 1970, la Congrégation décida de passer à l'action en convoquant une réunion spéciale de tous les Recteurs des Universités et Athénées pour discuter de la coordination de toutes les Facultés romaines. La rencontre marqua un tournant, car elle amena la Congrégation à rajuster ses positions face à l'attitude des Recteurs et grâce à la compréhension du Cardinal Garrone. Il est important de reconstituer le contexte dans lequel se déroulaient ces événements.

Non seulement la Grégorienne, mais aussi d'autres Universités s'inquiétaient des projets visant à établir un unique *Studium Universitarium* dans la Ville Éternelle. Les Recteurs s'étaient déjà fait une opinion sur le projet. En effet, dans leurs rencontres régulières, qui se tenaient ordinairement à la Grégorienne autour d'une bonne table, les Recteurs avaient examiné avec soin la proposition avancée par la Congrégation et avaient souligné son caractère irréaliste. Ils ne refusaient pas à priori l'idée d'intégration et ils savaient que plusieurs universités catholiques dans le monde jugeaient opportun d'unir leurs forces et leurs ressources, même si ces fusions se révélaient en général plus difficiles que prévu. Rome cependant présentait des conditions tout à fait particulières dont il fallait tenir compte. Les Recteurs insistaient sur la liberté spéciale dont doivent jouir, les grandes familles intellectuelles et religieuses, dans la Ville Éternelle. Rome revêt un caractère interculturel unique, où nulle personne, culture, ou institution ne se sentent étrangères, bénéficiant toutes de droits égaux, ga-

rantis par le Centre de la catholicité. Les Recteurs provenant des divers Instituts religieux présentaient des arguments non négligeables dans ce débat. Les Dominicains faisaient valoir leur désir légitime de poursuivre leur propre tradition intellectuelle au sein de l'Angelicum, devenu Université de Saint-Thomas en 1963. Les Bénédictins demandaient la liberté de continuer, en toute autonomie, leurs recherches et leur enseignement en théologie et en liturgie à l'Ateneo Anselmianum. Le Recteur de l'Ateneo Salesianum manifestait l'espoir des Salésiens d'avoir une Université spécialisée dans la tradition pédagogique de Don Bosco; le titre d'Université leur sera concédé en 1973. Le Recteur de l'Antoniano était particulièrement convaincant sur la difficulté des fusions académiques à Rome, lorsqu'il rappelait l'échec des trois grandes familles franciscaines dans leurs tentatives répétées d'unir, en une unique Université, les Facultés romaines dirigées par les Frères Mineurs, les Conventuels et les Capucins. Malgré l'accord des Chapitres généraux des trois Ordres, malgré l'approbation des Sénats et des Conseils académiques des Facultés concernées, il ne fut jamais possible d'intégrer toutes ces institutions en une seule Université Franciscaine. Le véritable obstacle provenait de la volonté tenace de chaque famille franciscaine de continuer librement dans sa propre tradition intellectuelle et spirituelle. Le Recteur de l'Urbaniana, un Religieux, insistait aussi sur la vocation spéciale de son Université pour le service des Missions. Quant à Mgr Pavan, Recteur du Latran, il nous confiait la grande difficulté de recruter des professeurs compétents et stables, mais il comprenait que la fusion était une solution abstraite et irréaliste. Dans cette perspective, il apparaissait à tous que le projet de fondre la Grégorienne dans un nouvel organisme universitaire aurait signifié en fait le déclin d'une institution existant depuis plus de 400 ans et sur laquelle comptaient encore tant de diocèses et d'Instituts religieux dans le monde. Les Jésuites, comme d'ailleurs les autres Ordres religieux, continueraient-ils, au prix de lourds sacrifices, à destiner leurs meilleurs professeurs à une Université dont ils n'auraient plus la principale responsabilité?

Par ailleurs, il était clair qu'un nouveau type de coordination et de collaboration s'imposait entre toutes ces facultés, d'abord pour éviter les doubléments inutiles, mais surtout pour mieux coordonner leurs efforts et leurs recherches dans l'esprit du Concile. En effet, la multiplicité des Institutions universitaires à Rome, la concentration de leurs ressources, le grand nombre d'étudiants qu'elles continuaient et continuent toujours d'accueillir, la qualité et l'importance de leur corps professoral comptant plus de 600 spécialistes, les obligeaient à affronter ensemble et méthodiquement les réformes académiques et le grand projet d'évangélisation des cultures voulu par le Concile.

Tous ces arguments étaient présents à l'esprit des Recteurs au moment de l'importante réunion convoquée par la Congrégation en mai 1970. Après avoir exposé leur ferme volonté de promouvoir efficacement la collaboration entre toutes leurs Institutions, les Recteurs insistèrent sur la signification particulière de l'autonomie académique à Rome. La ligne de défense des Universités fut d'expliquer que, avant toute tentative de fusion, il fallait d'abord connaître les forces en présence et les conditions d'une éventuelle collaboration entre des partenaires si divers. Un inventaire méthodique des programmes offerts, des ressources, des personnes, des moyens de financement semblait la première opération à tenter.

L'essentiel de la discussion lors de cette réunion et les décisions qui en résultèrent ont été consignés dans le rapport que j'envoyai au P. Général à la fin de l'année académique, en juillet 1970; je décrivais ainsi la réunion auprès de la Congrégation: "Nous avons pu orienter toute l'opération vers un mouvement de collaboration libre entre les Facultés ecclésiastiques de Rome. Nous avons proposé de procéder d'abord à un inventaire systématique de la situation dans les Facultés romaines: professeurs, étudiants, publications, bibliothèques, moyens matériels, etc. Un "Comité d'animation" a été formé à cette fin et, à la réunion tenue à la Congrégation, on m'a élu Président de ce Comité. Cela nous donne une possibilité d'initiative nous permettant d'orienter la collaboration dans un sens qui garantisse l'autonomie et la liberté de chaque Institution". Au cours de la réunion, le Cardinal Garrone nous

donna l'impression de comprendre que ce serait une erreur de poursuivre l'idée de l'intégration. J'ajoutais dans mon rapport au P. Général que le Cardinal Garrone accordait plutôt la priorité à la collaboration efficace entre les Universités pontificales: "Je crois comprendre que c'est le vrai but poursuivi par le Cardinal; c'est également ce que le Saint-Père nous a répété à plusieurs reprises. Il désire l'autonomie des Universités, mais il espère qu'elles puissent collaborer intimement entre elles" (1er juillet 1970).

Toutefois, le rêve d'une Université unique à Rome ne quitta pas entièrement les esprits et continuait plus ou moins directement à être soutenu par certains personnages dans l'entourage de la Congrégation. Le 10 janvier 1971, je le disais au P. Général, en notant que le péril semblait cependant s'atténuer; le Comité d'animation, appelé aussi Comité des Recteurs, "permet de poursuivre, entre nous et volontairement, une forme de collaboration qui nous semble compatible avec la liberté et la juste autonomie de chacune des Institutions romaines". La volonté de collaboration inter-universitaire était très réelle et devenait de plus en plus efficace. Les effets se faisaient sentir au niveau des échanges de professeurs, de la reconnaissance des cours, de la circulation des étudiants, de l'information réciproque. Le Comité des Recteurs organisa méthodiquement des rencontres entre Doyens de Théologie, de Philosophie, de Droit Canon, de Sciences humaines, entre Secrétaires Généraux, entre Bibliothécaires. Ces réunions étaient maintenant convoquées régulièrement par les secrétaires élus dans chaque groupe. Le Cardinal Garrone apprécia vivement l'esprit de collaboration qui progressait dans l'ensemble des Universités. En outre, des rencontres conjointes avec les Recteurs des Collèges permirent de mieux coordonner les objectifs communs de tout le milieu académique à Rome. Mais les partisans de l'unification des Universités ne désarmaient pas pour autant et poursuivaient leur action souterraine. Encore en 1976, je rapportais au P. Général que "les Recteurs des Universités romaines ont récemment tenu des réunions pour définir notre position en face de nouvelles tentatives visant à concentrer nos institutions dans une sorte de *Studium Urbis pro universo orbe*" (29 juin

1976). Mais la petite guerre prit bientôt fin, car les partisans de la fusion universitaire finirent par reconnaître le caractère beaucoup trop abstrait et contre-productif de leurs recommandations.

Il devenait de plus en plus clair que les Institutions romaines défendaient leur autonomie en se référant au bien de l'Église universelle, elles n'étaient pas motivées uniquement par des raisons d'intérêt égoïste; elles se sentaient responsables d'assurer le progrès d'un milieu académique pluraliste, en garantissant la tradition vivante de toutes les familles intellectuelles, culturelles et spirituelles qui considèrent Rome comme leur maison propre. Paul VI, tout en laissant libre cours à la discussion dans cette affaire, exerça un rôle décisif, en faisant comprendre doucement aux milieux romains que l'autonomie des Facultés pontificales n'était pas à considérer comme un simple privilège, mais bien plutôt comme le dynamisme vital par lequel tous les Instituts religieux, les diocèses, les communautés et les mouvements ecclésiaux peuvent investir tant de ressources et de personnes qualifiées dans un milieu universitaire très spécial à Rome. La ligne de Paul VI s'imposa d'elle-même et elle fut confirmée par les développements plus récents des Facultés romaines. Dans les années 1980 et 1990, d'autres Instituts et mouvements catholiques demandèrent aussi l'autorisation de créer des Facultés à Rome. La Secrétairerie d'État le leur permit, surmontant même les objections et les réticences de la Congrégation pour l'Éducation Catholique. C'est ainsi que l'Opus Dei créa ses Facultés de Théologie, de Philosophie, de Droit Canon, qui devinrent l'Ateneo della Santa Croce; les Légionnaires du Christ créèrent aussi leurs Facultés et leur centre académique, l'Ateneo Regina Apostolorum, qui accueille plus de 400 séminaristes. Vue de l'extérieur, cette politique académique peut sembler peu fonctionnelle, irrationnelle même, mais Rome étant le centre de l'Église, tout groupe qualifié s'attend légitimement à y trouver une ample liberté d'initiative au plan académique. Toutes les vocations religieuses et culturelles trouvent dans la maison commune l'espace de liberté intellectuelle qui correspond à leurs charismes et à leurs compétences.

Dès l'année 1959, alors que la Grégorienne cessait d'être l'unique Université pontificale, nos professeurs n'ont jamais boudé la pluralité des Facultés, laissant au libre jeu de l'émulation entre les Institutions le développement de chaque centre universitaire. Cette concurrence ne peut que bénéficier à tous ceux et celles qui viennent étudier à Rome. C'était sans doute le présupposé de Paul VI dans son fameux discours à l'Université du Latran en 1963, que nous avons commenté au chapitre précédent, dans lequel il invitait tous ses auditeurs à entrer "dans le concert des grands et célèbres instituts romains de haute culture ecclésiastique," dans l'esprit "d'une fraternelle collaboration, d'une loyale émulation, d'un mutuel respect, et d'une amitié dans la concorde..." Le message de Paul VI, prolongé par celui de Jean-Paul II, explique la signification de l'autonomie universitaire et du pluralisme académique à Rome.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 5

Premières étapes de la réforme académique

5.1 Latin et langues modernes

[Retour à la table des matières](#)

L'une des décisions les plus délicates et les plus mouvementées que la Grégorienne a dû affronter après le Concile, ce fut celle concernant la langue de l'enseignement. Fallait-il maintenir le latin, ou le remplacer par une ou plusieurs langues modernes? Officiellement, le latin était prescrit par les normes officielles régissant les études ecclésiastiques. Quand je commençai mon enseignement en 1959, je me suis conformé à la pratique courante de l'Université et je donnai mes cours en latin. Il n'était pas facile de transposer en latin les concepts techniques des sciences sociales et la préparation des cours demandait beaucoup de temps, mais c'était le défi de tous les professeurs qui cherchaient à communiquer la pensée moderne aux étudiants. C'était la règle de tous les centres universitaires ecclésiastiques et la Grégorienne l'observait fidèlement. Encore au début des années 1960, j'avais été frappé par la qualité du latin de plusieurs étudiants prove-

nant, par exemple, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Amérique latine. Mais la situation se dégrada rapidement à cause de plusieurs facteurs convergents.

Il y avait des signes avant-coureurs d'une crise qui allait secouer la Grégorienne comme toutes les Facultés pontificales. Après le Concile, il devenait de plus en évident que les étudiants arrivaient à la Grégorienne avec une connaissance toujours plus déficiente du latin, un nombre croissant n'avait jamais étudié les rudiments du latin, ils étaient incapables de suivre des cours et encore moins de répondre aux examens oraux dans cette langue. Un changement culturel de portée considérable se produisit en ces années, dans la plupart des pays qui avaient jusque-là gardé une solide tradition d'enseignement du latin. Une nouvelle philosophie de l'éducation tendait à remplacer l'humanisme classique par les "humanités modernes", axées sur les sciences et le développement des formations techniques. En certains pays, la suppression du latin prenait également une signification idéologique, voire même anticléricale, la culture classique étant identifiée comme le privilège des classes dominantes. Un ensemble de facteurs à la fois culturel et idéologique militaient contre le maintien du latin. Les politiques scolaires reflétèrent bientôt ces tendances: les langues classiques étaient alors marginalisées, sinon tout simplement abandonnées.

À l'Université Grégorienne, les résultats se firent bientôt sentir: nos étudiants étaient le produit d'un type de scolarité et d'études secondaires qui avaient supprimé le latin comme base de formation humaniste. Le latin et le grec étaient réservés à des programmes spéciaux pour un nombre limité d'étudiants. Le Saint-Siège continuait à exiger le latin comme langue d'enseignement pour les sciences sacrées, mais il se rendait compte des difficultés croissantes et décida d'intervenir avec un document qui ferait autorité. C'est alors que Jean XXIII publia la Constitution apostolique *Veterum Sapientia* (22 février 1962), avec la signature solennelle du document à l'autel majeur de Saint-Pierre, un geste tout à fait inhabituel, pour souligner avec éclat la grande importance apportée à la défense du latin. Rappelons que le Concile s'ouvrait solennellement huit mois plus tard, le 11

octobre 1962 et que Jean XXIII décédait l'année suivante, le 3 juin 1963. La Grégorienne accueillit officiellement la Constitution avec satisfaction, comme le montre une lettre du Recteur, le P. Muñoz Vega, à la Congrégation des Séminaires et Universités: "Après la promulgation d'un document si insigne, nous ressentons profondément en cette Université le désir de manifester au Saint-Père notre filiale adhésion, en même temps que notre joie sincère pour une Constitution que nous considérons d'une immense importance pour l'avenir des études ecclésiastiques" (7 mars 1962).

Mais l'évolution culturelle ne s'arrêtait pas et les humanités latines continuaient leur déclin progressif, même dans les pays qui les avaient défendues traditionnellement. Le recul de la langue latine s'accroissait rapidement dans les lycées, les collèges et aussi dans les Facultés ecclésiastiques. Jean XXIII s'en rendit compte bientôt et comprit que *Veterum Sapientia* arrivait trop tard. On raconte qu'il avait répondu: "cette malheureuse Constitution", à un Évêque français qui l'avait interrogé sur les difficultés de son application.

L'état d'esprit des étudiants ne facilitait pas les choses. Vers la moitié des années 1960, à Rome comme dans la plupart des milieux universitaires, la contestation étudiante s'organisait et s'exprimait avec vigueur. Parmi les critiques les plus tenaces des étudiants, il y avait l'enseignement et les examens oraux en latin, une exigence liée dans leur esprit à une pédagogie désuète. Au-delà des revendications les plus excessives des étudiants, plusieurs professeurs s'interrogeaient avec préoccupation et se demandaient comment aborder la question de la langue d'enseignement dans le contexte tout à fait nouveau qui s'était créé en l'espace de quelques années. Les jeunes professeurs qui arrivaient à la Grégorienne savaient très peu de latin, pas assez en tout cas pour enseigner dans cette langue. Cela était encore plus vrai de plusieurs professeurs non-jésuites qui s'intégraient maintenant dans les diverses Facultés.

La direction de l'Université et des Facultés devait affronter le problème dans toute sa complexité. Toucher à la langue d'enseignement ne se réduisait pas à une question technique, cela soulevait de

fortes passions, non seulement entre ceux qui étaient décrits comme traditionalistes ou réformateurs, mais surtout entre les groupes nationaux et linguistiques. Il était impossible d'esquiver la question, mais les réponses restaient très contrastées. Quelle langue pourrait remplacer le latin? L'italien ou l'anglais proposaient certains, au grand mécontentement des hispanophones, des francophones. Dans un milieu international comme la Grégorienne, il fallait avancer avec une prudence extrême. En devenant Recteur, j'héritais de ce grave problème et j'en discutai sans tarder avec les Doyens et le Préfet des Études. Je consultai expressément le P. Général sur la question, qui m'encouragea à chercher une solution le plus pacifiquement possible. J'étais certain qu'il me soutiendrait dans cette phase délicate. Je pris aussi le soin d'avertir la Congrégation pour l'Éducation Catholique, où je trouvais également une attitude compréhensive, car on y partageait les mêmes soucis et incertitudes qu'à la Grégorienne. Plus d'une fois, j'ai compris qu'il était prudent d'informer par avance les autorités supérieures lorsque des décisions risquées devaient être envisagées.

Comment fallait-il procéder? Ensemble, nous avons décidé de faire savoir à la communauté académique que la question était à l'étude et que tous les intéressés seraient entendus. Tous les professeurs furent interrogés par écrit, une enquête fut conduite auprès des étudiants, les Recteurs des Collèges furent consultés. En possession de toute cette documentation, où émergeait une assez claire volonté de remplacer le latin, mais où la langue de remplacement n'apparaissait pas à l'unanimité, quoique l'italien semblait préféré par un grand nombre, le Sénat de l'Université voulut approfondir la question en tous ses aspects pédagogiques et pratiques.

Nous avons alors organisé une session élargie du Sénat, tenue à Villa Cavalletti, le 7 décembre 1967, avec la présence de tous les Doyens et de tous les conseillers des Facultés. La réunion avait été précédée d'une consultation écrite de tous les participants, synthétisée dans un dossier qui fut remis d'avance à tous et discuté pendant une journée entière. La synthèse des délibérations mérite d'être rappelée dans sa substance, car elle illustre à la fois la complexité du problème que nous

devions affronter et les raisons pédagogiques et culturelles qui suggéraient d'envisager un changement de la langue d'enseignement.

Le rapport de la réunion note "la grande difficulté d'exprimer en latin les matières qui exigent un langage scientifique moderne, inconnu de la langue et de la mentalité latines, spécialement dans les Facultés de Missiologie et de Philosophie et partiellement aussi en Histoire de l'Église. Il existe en outre une difficulté fondamentale pour exprimer les nuances (qui ne sont pas marginales) même dans les matières principales, et pour traduire avec précision le langage moderne qui est devenu consacré en certaines matières, comme en philosophie, en spiritualité, et autres sujets, tout cela étant intraduisible en latin. Cette difficulté en entraîne une autre, c'est-à-dire, l'abaissement du niveau des cours, ou au moins l'impossibilité d'exprimer tout ce qui devrait l'être. Cette même difficulté comporte pour les étudiants une assimilation amoindrie, et pour la matière elle-même le danger de la rendre trop rigide, moins vivante ou du moins perçue comme telle, et moins adaptée au monde d'aujourd'hui. En conclusion: à cause de ces difficultés, qui provoquent aussi une opposition à l'usage du latin, on note au fond la prise de conscience d'une rupture psychologique entre le monde moderne et le latin, entre les cours exprimés en latin et l'évolution de la culture actuelle". (Cf. M. Fois et J. Alfaro, *Relazione*, 7.XII.1967).

Plus le temps passait, plus se faisait sentir l'inquiétude de la communauté universitaire. Le milieu étudiant était particulièrement agité et les opinions les plus diverses trouvaient des partisans même parmi certains professeurs. La question linguistique soulevait forcément des réactions nationalistes, des craintes, des incertitudes, des oppositions plus ou moins avouées publiquement. La consultation avait déjà exploré les divers aspects de la problématique et il devenait nécessaire de décider pour une solution pratique. Au cours d'une réunion des professeurs, j'annonçai la solution qui avait mûri et qui semblait l'unique voie réaliste, à aborder par étapes. Pour ce qui est des examens oraux, les professeurs auront la liberté de permettre aux étudiants de répondre soit en latin, soit dans une autre langue connue de l'examineur. Pour

ce qui regarde la langue d'enseignement, chaque Faculté procédera librement, avec la possibilité d'utiliser une langue moderne à la place du latin. Il était spécifié que l'italien serait naturellement l'une de ces langues. En pratique, il devint évident que l'italien servirait pour les cours obligatoires, et les autres langues telles que l'anglais, l'espagnol, le français, pour les cours optionnels.

Les professeurs impliqués dans cette délicate délibération regrettaient tous très vivement le déclin du latin dû à la pression adverse des faits, nul d'entre eux n'étant animé d'une quelconque désaffection envers le latin en lui-même, mais ils se rendaient compte que l'Université devait affronter l'inévitable et ils acceptèrent en général la voie pratique qui était proposée. Des oppositions cependant se firent entendre et, dans une rencontre des professeurs en mai 1967, l'un d'entre eux, contesta même par écrit la légitimité de la décision annoncée, car elle n'aurait pas été soumise précédemment à une Assemblée formelle du corps professoral. D'autres professeurs rejetèrent ce point de vue. Devant cette contestation formelle de légitimité, je déclarai que la note écrite du contestant serait soumise au P. Général, comme Vice-Chancelier de l'Université. Je consultai alors le P. Bidagor sur la valeur juridique de cette contestation écrite. Celui-ci répondit, le 20 mai 1967, dans une avis circonstancié de quatre pages disant en substance: *non valet*, l'objection n'infirme pas la décision prise. Je transmis alors au P. Général, la note du professeur avec l'avis du P. Bidagor, qui était l'admoniteur du Recteur. Le P. Arrupe manifesta son soutien à la ligne qui avait été décidée et il me demanda de continuer la discussion, avant d'annoncer la décision finale à toute l'Université, ce que je fis en réunissant à nouveau l'ensemble des conseils de Facultés. Le P. Dezza, inspiré par son expérience romaine, avait conseillé de présenter la décision comme une mesure "ad experimentum", ce qui évidemment donnait une mince satisfaction au groupe restreint mais ferme des opposants.

Finalement, je fis connaître officiellement à toute l'Université la décision prise "ad experimentum" de pouvoir utiliser l'italien ou une autre langue moderne dans les examens oraux, avec le consentement

des professeurs. Pour ce qui de la langue des cours, chaque Faculté était invitée à préciser collégalement la politique qui convenait le mieux. Dans une lettre du 1er juillet 1968, je faisais connaître au P. Général le résultat d'un vote exprimé à large majorité lors du Conseil Général des Professeurs, en faveur d'une solution qui s'énonçait comme suit: pour la Faculté de Droit Canon, maintien du latin comme langue d'enseignement; pour la Faculté de Théologie, maintien du latin comme langue d'enseignement avec possibilité de quelques expérimentations dans la langue italienne; pour les autres Facultés, liberté de faire des expérimentations dans la langue italienne pour les cours obligatoires ou au moins pour les cours libres, et aussi dans d'autres langues modernes pour les cours libres.

Par la suite, les Facultés étudièrent donc la question dans leur propre Conseil et elles passèrent graduellement du latin à l'italien pour l'enseignement des cours obligatoires, avec l'usage possible de l'anglais, de l'espagnol et du français pour les cours optionnels. Les faits eux-mêmes nous obligeaient à trouver des solutions de compromis. Par exemple, le P. Jean Galot, venu d'urgence de la Belgique, en février 1968, pour remplacer le professeur de christologie, le P. Richards, me confia qu'il enseignerait en italien et non en latin. La Faculté n'avait qu'à laisser faire, en prévoyant que d'autres professeurs l'imiteraient bientôt.

Cependant la Faculté de Droit canon, alléguant à bon droit l'importance toute spéciale du latin pour la compréhension et l'explication du Code, décida de maintenir le latin comme langue officielle d'enseignement, et comme langue de la revue *Periodica*. Les canonistes restèrent fidèles à cette pratique jusqu'en 1991, lorsque le latin fut remplacé par l'italien comme dans les autres Facultés. La revue *Periodica* accepta des articles dans d'autres langues que le latin. Même dans cette Faculté, le parcours ne fut pas entièrement rectiligne: le P. Dortel-Claudot, venant chaque année de Lyon pour son cours sur l'Histoire de la vie religieuse, commença à enseigner en italien en novembre 1970. Il revint au latin en 1975, à la demande du P. Beyer et donna le dernier cours en latin de la Faculté en mai 1991.

Les tensions qu'avait soulevées la question du latin s'apaisèrent assez rapidement, surtout avec la parution des *Normae Quaedam* en 1968, où la norme traditionnelle concernant la langue latine n'était plus exigée. Mais si la crise, dans sa phase la plus aiguë avait été relativement brève, elle laissait des conséquences durables. Elle obligeait les professeurs à passer, presque du jour au lendemain, à un enseignement en italien, un effort très onéreux qui n'a jamais été réussi par tous. Seule la grande tolérance et la compréhension des collègues italiens a rendu cette pratique pacifique et humainement acceptable. L'apprentissage de l'italien s'est d'ailleurs révélé très utile, non seulement pour l'enseignement, mais aussi comme langue de communication revalorisée dans l'Église. Avec le déclin du latin, nous découvrons que l'italien est devenu pour un grand nombre, spécialement pour ceux qui ont étudié à Rome, un moyen de communication international parmi les plus importants dans l'Église, dans les synodes, les congrès, les échanges, les rencontres, les visites et les réunions d'Évêques.

Le grand déficit, c'est évidemment l'appauvrissement humaniste lié à l'ignorance du latin chez un très grand nombre d'étudiants arrivant à la Grégorienne. Les jeunes formés à la culture des médias modernes ont évidemment acquis des aptitudes et une mentalité qui comportent bien des aspects positifs, dont la pédagogie doit tenir compte, mais ces avantages ne peuvent remplacer la formation intellectuelle et humaniste enracinée dans la culture gréco-latine, d'autant plus que les médias ne favorisent guère la réflexion méthodique, l'attention prolongée, la concentration et la méditation, indispensables aux études supérieures et à la recherche. L'Université doit envisager, si possible, des compensations et des ajustements.

En fait, les Facultés ont cherché à assurer un minimum de latin, en exigeant des examens d'entrée et en organisant des cours systématiques de latin pour ceux qui en ont manifestement besoin. Le Droit canon et l'Histoire ecclésiastique ont institué un propre programme de latin pour leurs candidats. La Philosophie et la Théologie comptent sur un Cours annuel ou triennal, réparti selon les divers niveaux et assuré par un professeur attitré, le P. Sebastiano Grasso. Pour les candidats

de langue anglaise, un Cours quinquennal leur est offert depuis 1977 par le P. Reginald Foster, ocd, selon une méthode de conversation directe qui attire beaucoup d'étudiants et qui a été remarquée par plusieurs latinistes (A. Stille 1994).

Ces cours de latin se donnent dans le cadre de la "Schola Superior Litterarum Latinarum", qui avait été érigée par Pie XI en 1924 pour la formation de latinistes au service de la curie romaine et des offices diocésains, et qui fut longtemps dirigée par le P. Springhetti, un humaniste latin qui rendit de grands services à l'Université et auquel les Recteurs recouraient souvent pour les discours officiels en latin. Les PP. Gallán et Navarrete continuèrent son œuvre, avec le concours du P. Félix Sánchez Vallejo, de notre curie généralice. Tenant compte des circonstances nouvelles et des besoins pressants des étudiants, la Grégorienne suspendit, au milieu des années 1980, les cours académiques de cette Schola qui n'accueillait plus qu'un nombre fort limité de candidats, et concentra ses efforts sur l'enseignement du latin pour le plus grand nombre des étudiants de l'Université, cherchant à leur rendre accessible les sources et documents de l'Église, comme le demande Vatican II: "ut eam linguae latinae cognitionem acquirant qua tot scientiarum fontes et Ecclesiae documenta intelligere atque adhibere possint" (*Optatam Totius*, 13). Tous ces efforts ont un aspect médical, qu'il est nécessaire de poursuivre, mais qui ne réussit que faiblement à améliorer la connaissance du latin, car il est très difficile de reprendre au niveau universitaire ce qui n'a pas été appris durant les études secondaires.

Si les professeurs reconnaissent en général, que le changement de la langue d'enseignement était inévitable et que l'emploi des langues modernes a apporté de grands avantages pédagogiques et a favorisé le dialogue avec les cultures modernes, ils reconnaissent néanmoins que le déclin du latin comporte des inconvénients graves. Plusieurs Doyens notent que la plupart des étudiants sont incapables de lire et de comprendre une citation latine, certains même en droit canon ne saisissent pas la formulation latine officielle des articles du code, s'ils ne sont pas traduits. Au niveau de la recherche et du doctorat, les conséquen-

ces sont très visibles: de moins en moins de candidats choisissent pour sujet de leur thèse une matière qui suppose la capacité de consulter directement les sources écrites en latin. Le nombre de doctorandi qui se concentrent sur des sujets concernant le 20e et le 19e siècle augmente notablement.

Ce qui s'est produit pour le latin est révélateur d'une mutation culturelle de vaste portée qui affecte la Grégorienne comme toutes les Facultés ecclésiastiques. Un retour au passé est évidemment impossible, mais la question reste ouverte et l'expérience devrait suggérer des solutions pratiques et adéquates. Plusieurs pensent qu'un enseignement intensif du latin devra être envisagé, au moins pour ceux qui se destinent à certains types de recherches en patristique, en théologie et philosophie médiévales, en histoire, comme le font les grandes universités qui n'hésitent pas à imposer des connaissances linguistiques approfondies pour l'obtention de certains degrés académiques.

L'affaire du latin, comme on le voit, provoqua à la Grégorienne durant les années 1960 une crise qui, dans sa phase la plus aiguë, dura environ deux ans, de 1966 à 1968. Le Saint-Siège prenait acte de la situation nouvelle et les *Normae Quaedam*, le document publié par la Congrégation de l'Éducation en 1968, avait en pratique aboli la norme antérieure imposant le latin comme langue d'enseignement. C'était là un changement considérable, si on se souvient que les directives de *Veterum Sapientia* (1962) ne dataient que de quelques années plus tôt. Si la crise aiguë ne dura que deux ans environ, nous voyons avec les années que le vrai problème du latin, langue d'humanisme, inséparable de la recherche dans les sciences sacrées, reste en souffrance et demandera une solution d'ensemble repensée avec soin par la communauté académique.

Dans le cadre du Concile qui venait de se terminer, la question du latin était replacée dans un contexte doctrinal et culturel plus ample, qui mettait l'accent sur des changements profonds concernant toute la vie de l'Église. Ce furent là les grands défis que la réforme académique de la Grégorienne devait affronter.

5.2 La "Responsio" de la Grégorienne

[Retour à la table des matières](#)

Les directives du Concile concernant la réforme des études ne survenait pas comme une demande inattendue à la Grégorienne. L'Université était déjà passablement informée du renouveau biblique, théologique, liturgique, patristique, pastoral, qui avait caractérisé les années précédant le Concile. L'article du P. Flick (1966), cité plus haut, porte un témoignage éloquent sur la disposition de l'Université face aux exigences de Vatican II. La Grégorienne n'était pas surprise dans un état d'impréparation, elle avait en quelque sorte devancé, ou du moins prévu, les orientations que le Concile venait de formuler, en bénéficiant des recherches et des expériences qui s'étaient multipliées dans l'Église ces dernières années.

Un témoignage très révélateur de la mentalité de la Grégorienne en ce moment de transition, se trouve dans l'étude collective que l'Université fit parvenir à la Congrégation pour l'Éducation Catholique, en 1967. Retenons ici les grandes lignes du dossier en le situant dans son contexte précis, qui est la préparation des *Normae Quaedam*.

En vue d'élaborer les *Normae Quaedam* la Congrégation pour l'Éducation Catholique s'adressa en 1966 à toutes les Universités et à toutes les Facultés ecclésiastiques en leur demandant de répondre à cinq questions concrètes. C'était une des affaires urgentes qui allait retenir mon attention dès le début de mon rectorat.

La Grégorienne prépara collégialement sa réponse dans un document de 40 pages, envoyé à la Congrégation le 14 février 1967. La Présentation expliquait que la *Responsio* était le fruit d'une consultation par écrit de tous les professeurs, elle incorporait les positions amplement discutées et votées dans chacune des Facultés, avec l'approbation finale du Sénat académique. L'opération dura trois mois de

réflexion et de discussions communes. Rarement, la Grégorienne n'avait été appelée à un tel exercice de collégialité académique et l'expérience s'avéra très profitable. C'était comme un apprentissage pour le futur style de direction des Facultés et de l'Université. La consultation fut coordonnée par le Père Juan Alfaro, Préfet des Études, qui présida, par la suite, la Commission générale pour la réforme de l'Université.

En relisant cette réponse, on s'aperçoit que les positions exposées par la Grégorienne sont très voisines de celles qui furent retenues par les *Normae Quaedam* (1968). Il y eut sans doute convergence entre notre réponse et celles que les autres Facultés ecclésiastiques envoyèrent à Rome à ce moment, mais il est juste de reconnaître que l'avis de la Grégorienne eut un poids appréciable auprès de la Congrégation et dans les rencontres des experts et des rédacteurs qui élaborèrent les *Normae Quaedam*.

Comme noté plus haut, la réponse de la Grégorienne porte témoignage sur l'état d'esprit et sur les convictions académiques qui régnaient en ce moment à l'Université. Ce fait constitue un argument qui vient contrebalancer les critiques excessives sur le conservatisme présumé de la Grégorienne d'alors.

Le document décrivait avec réalisme les changements survenus depuis trente-cinq ans, c'est-à-dire après l'entrée en vigueur de la Constitution *Deus Scientiarum Dominus* de 1931. Le texte insiste sur divers points qui conservent encore aujourd'hui toute leur importance: la présence de la théologie dans le monde non-ecclésiastique, l'enrichissement théologique provenant des études bibliques, une meilleure connaissance des théologies des autres dénominations chrétiennes et des religions non-chrétiennes, l'ouverture aux philosophies extra-scolastiques, la dimension pastorale, œcuménique et missionnaire de la théologie, l'attention à apporter à la mentalité moderne et au pluralisme, une meilleure intégration de la formation sacerdotale, le rôle des laïcs dans l'Église et leur présence en théologie. La Grégorienne demande d'éviter une trop grande rigidité dans la structure des universités et des facultés en laissant plus de place à la diversification.

Il est noté qu'il faut dépasser la ségrégation entre les facultés ecclésiastiques et les facultés civiles, et il est nécessaire d'introduire la sélection et la spécialisation des études dans les facultés catholiques. Il est souhaitable d'établir des Instituts spécialisés pour stimuler la recherche.

Concernant les structures, il est demandé de redéfinir l'autonomie des facultés et d'instaurer des structures collégiales; une attention spéciale doit être apportée à la valeur des degrés académiques ecclésiastiques, en examinant les causes de leur faible crédit et stimuler les exigences académiques aptes à les revaloriser. Il est important de développer une collaboration active avec les facultés civiles et d'assurer une reconnaissance des degrés ecclésiastiques.

Quant aux relations entre philosophie et théologie, la Grégorienne réaffirme vigoureusement le rôle de la philosophie dans la formation sacerdotale et décrit avec soin les rapports entre le programme de philosophie et celui de théologie. La philosophie est située dans l'ensemble des études humanistes et scientifiques. Une distribution des cours de philosophie est indiquée, en demandant d'éviter les doublages inutiles durant la théologie.

Dans une section particulièrement importante, la responsio de la Grégorienne consacre une dizaine de pages à la question des études préparant au sacerdoce et aux études conduisant à des degrés académiques. Une diversification est demandée selon les finalités poursuivies. La formation de base doit être commune pour tous dans la faculté de théologie, elle comprendra trois ans (triennium, vix minus). Pour l'admission des étudiants dans les facultés de philosophie et de théologie, des critères de sélection sont à appliquer aux candidats provenant des séminaires.

Il est intéressant de noter que, dans cette responsio, la Grégorienne esquisse déjà le programme de licences spécialisées. Elle propose, en effet, qu'une structure spéciale soit établie pour former les étudiants à l'enseignement et au travail scientifique. Un biennium de spécialisation est demandé. Nous verrons toute l'importance que cette

recommandation apportera, en pratique, au renouvellement de la Faculté de théologie.

Au cœur de toute la problématique, il y a l'esprit qui doit animer les études ecclésiastiques. La *responsio*, en s'inspirant du récent Concile Vatican II, affirme que la théologie doit intégrer les dimensions suivantes: une dimension historique, une dimension biblique, une dimension pastorale, une dimension spirituelle, une dimension œcuménique et missionnaire.

La théologie doit dépasser une présentation encyclopédique, fragmentaire, trop dispersée, répétitive, ou simplificatrice de la matière. Il est essentiel que les étudiants puissent découvrir un centre d'unité pour leur vie intellectuelle et leur vie spirituelle. Ce centre, comme l'indique le Concile, c'est le mystère du Christ auquel converge toute l'histoire du Salut, d'où découlent toute la Révélation et l'économie de la grâce, qui y trouvent leur unité. La réponse cite en référence plusieurs textes conciliaires, y compris *Gaudium et Spes* qui insiste sur le dialogue salvifique de l'Église avec le monde et l'homme d'aujourd'hui.

Une attention spéciale est donnée à la formation biblique des professeurs de théologie, de manière à vivifier tout leur enseignement, et pour développer une théologie biblique et une spécialisation biblique au niveau de la licence et du doctorat.

Cette *responsio* de la Grégorienne apparaît aujourd'hui significative à plusieurs titres. Elle démontre d'abord que le corps professoral de l'Université avait déjà assimilé, en 1966, l'essentiel des enseignements du Concile qui venait à peine de se terminer. Cela signifie que les professeurs avaient suivi de près la maturation des principaux textes conciliaires concernant la Révélation, l'ecclésiologie, la liturgie, les missions, le dialogue œcuménique et interreligieux, l'éducation, la formation sacerdotale, la rencontre avec le monde moderne. On peut dire que, dans l'ensemble, il n'y eut aucun retard intellectuel entre la conclusion du Concile et la réorganisation des programmes d'enseignement. Cela ne signifie pas que le renouveau des études allait se réaliser sans effort et sans un dur travail, comme nous le verrons en examinant

les étapes de la réforme au niveau de chaque Faculté et Institut. Mais c'était le signe que l'Université, dans son ensemble au moins, était déjà passablement sensibilisée aux courants théologiques et pastoraux qui avaient préparé et guidé le travail conciliaire. La responsio révèle, en outre, que les professeurs surent rapidement établir une relation concrète entre les enseignements du Concile et les exigences d'une pédagogie foncièrement renouvelée, en tenant compte évidemment des normes didactiques déjà indiquées par le Concile, touchant surtout la place de l'Écriture Sainte, l'unité de la préparation sacerdotale, la rencontre des cultures modernes et la revalorisation des études en vue de la recherche.

Par ailleurs, on constate que les esprits étaient mûrs pour le passage à un style collégial de travail en commun. Nous verrons avec quelle attention minutieuse, scrupuleuse même, les professeurs s'adaptèrent au travail très exigeant des consultations répétées, des discussions en groupe, des délibérations méthodiques pour arriver à des décisions communément acceptables.

La Responsio de la Grégorienne fut très bien accueillie de la Congrégation. Le Cardinal Garrone me dit alors en privé: "C'est l'une des réponses les plus complètes et les plus équilibrées". Elle avait déjà été soumise au P. Général, qui avait aussi exprimé son appréciation. Ce document de réflexion et de prospective académique a bientôt servi de référence pour la réforme des études dans un grand nombre de facultés et de théologats. Cette brève analyse révèle en somme que la Grégorienne en 1966-1967 était déjà entrée dans l'esprit du Concile et qu'elle se disposait très activement à transposer les enseignements conciliaires en un programme universitaire déjà ouvert à ce que plus tard on appellerait l'inculturation.

5.3 Organisation de la réforme

[Retour à la table des matières](#)

Stimulée par les événements, la Grégorienne s'engagea courageusement dans la difficile entreprise de la réforme académique avec la conscience que l'Université devait maintenant revivre, après Vatican II, une expérience analogue à celle qui l'avait marquée à ses débuts, au lendemain du Concile de Trente. La Compagnie de Jésus, pour sa part, avait officiellement décidé de promouvoir la réforme de ses institutions académiques de Rome par le Décret 31 de la 31e Congrégation générale (1966). Selon la recommandation de ce Décret, le P. Arrupe nomma un Conseil de Planification Académique pour guider la réforme et prévoir l'avenir des Institutions académiques de la Compagnie à Rome. Une grande importance était accordée à toute cette opération et, pour la bien préparer, le P. Arrupe demanda à une commission de réfléchir, du point de vue de la Compagnie, au mandat à confier au Conseil de Planification: la commission comprenait les PP. Dezza, McCool, MacKenzie, Zuzek, Alfaro et elle se réunit les 28-30 septembre 1968.

Le Conseil de Planification Académique put se mettre à l'œuvre au début de l'année académique en octobre 1968. Des orientations précieuses furent fournies par ce Conseil qui publia un volumineux rapport de 90 pages en juin 1969. Présidé par le P. Latourelle, le Conseil de Planification comprenait sept professeurs, les PP. Alfaro et Henrici de la Grégorienne, les PP. Lofink et Martini du Biblique, les PP. Mateos et De Vries de l'Oriental, qui préparèrent un premier document de travail, discuté ensuite, dans un deuxième temps, avec les autres membres du Conseil, provenant du dehors: Mgr J. Alston, Recteur du Collège anglais de Rome, le P. P. Beauchamp, S.J., de Lyon-Fourvière, le P. P. Fransen, S.J. de Louvain, Mgr. P. Haubtmann, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, Mgr G. Leclercq, Secrétaire de la Fédération Internationale des Universités Catholiques, le Professeur P. Prini, le P. M.

Walsh, S.J., Président de Fordham University, le P. D. Stanley, S.J., de Toronto. Selon son mandat, le Conseil de Planification Académique considérait à la fois la Grégorienne, le Biblique et l'Oriental. Il examinait les fonctions traditionnelles de ces institutions, leurs structures, leurs activités académiques, leurs publications et décrivait la situation nouvelle dans laquelle elles se trouvaient.

Le Conseil soulevait 12 grands problèmes, posés à ces institutions et à toute la Compagnie de Jésus: les questions étudiées concernaient le statut de la recherche, la liberté académique, la distinction entre l'autorité académique et l'autorité religieuse, l'œcuménisme, les rapports entre sciences sacrées et sciences humaines, les rapports avec les laïques, le sens d'une Institution centrale dans une Église décentralisée, la capacité et la volonté de la Compagnie de maintenir les Institutions romaines, la langue d'enseignement, la complémentarité des Institutions romaines, le problème didactique, le maintien du premier cycle de théologie. Le Rapport explorait soigneusement les éléments essentiels des questions indiquées plus haut. Il ne prétendait pas apporter des réponses définitives, mais il définissait les problématiques, offrait des orientations et des recommandations, qui furent très utiles lorsque des décisions académiques durent être prises dans chaque Institution et dans chaque Faculté, concernant, par exemple, la restructuration des programmes en théologie et en philosophie, concernant le rôle des sciences humaines à l'Université, ainsi que la solution à long terme du problème de la langue d'enseignement.

S'adressant à la Compagnie de Jésus, le Rapport considérait diverses hypothèses regardant l'avenir des Institutions romaines; première hypothèse: le développement des structures présentes en abandonnant le caractère jésuite de ces Institutions; deuxième hypothèse: leur développement sélectif, adapté aux ressources limitées de la Compagnie; troisième hypothèse: la constitution d'Instituts hautement spécialisés à direction jésuite au sein d'une Université romaine unique; quatrième hypothèse: l'abandon des Institutions romaines comme ministère propre de la Compagnie. Après avoir pesé le pour et le contre des quatre hypothèses précédentes, chacune étant décrite comme un

Pattern distinct (1, 2, 3, 4), la Commission concluait en proposant la solution suivante, décrite comme le Pattern 5: "Développement des Institutions, sous la direction et responsabilité de la Compagnie, avec recrutement plus diversifié du personnel enseignant".

Il était précisé qu'un Centre académique romain, international et libre, ouvert à l'œcuménisme, centré sur les besoins et le service de l'Église, est une nécessité. L'hypothèse de fusionner toutes les universités en une seule est apparue irréaliste et inacceptable pour la Commission. "L'idée d'une université ecclésiastique romaine unique a été rejetée par tous". Pour ce qui est de la Grégorienne et des Instituts associés, le recrutement des professeurs devrait compter sur des professeurs non-jésuites, "à partir des étudiants des Institutions romaines S.J., à partir des assistants (avec le secours éventuel des collègues), à partir des autres Institutions et communautés de Rome, à partir de professeurs étrangers bien rémunérés". Cette proposition cependant doit "rester un élément limité de solution"; autrement, il y a le risque qu'on altère progressivement et irréversiblement l'originalité et la raison d'être propre des Institutions (internationalité, liberté académique, dynamisme scientifique, etc.). Le recours à des professeurs non-jésuites suppose qu'une juste rémunération et des conditions de travail adéquates leur soient assurées. Leur venue rendra encore plus urgente la question de la langue d'enseignement, dont le Rapport a bien décrit les données, mais sans pouvoir encore arriver à une solution pratique. Par ailleurs, un engagement efficace de la Compagnie est indispensable. Il faut, souligne le Rapport, "une prise de conscience, au niveau des Provinces et Assistances SJ, de la nécessité de maintenir les Institutions romaines de la Compagnie". L'avenir de ces Institutions dépend essentiellement du soutien de la Compagnie, d'abord pour le recrutement du personnel et aussi pour la solution du problème économique, en cherchant à établir un système de financement qui garantisse les conditions de travail du corps professoral.

L'essentiel des travaux du Conseil de Planification se déroula durant l'année académique 1968-1969; il tint une session intensive de deux jours (12-13 avril 1969) avec les membres n'appartenant pas aux

Institutions romaines. Le Rapport fut communiqué au corps professoral et soumis aux divers Conseils académiques, il fut discuté dans chacune des Institutions et au niveau du gouvernement central de la Compagnie. Par volonté du P. Général, une copie du Rapport fut offerte personnellement à chacun des professeurs le 3 Octobre 1969; et il fut très bien accueilli, comme une étude réaliste et positivement prospective, émanant d'une équipe dont tous reconnaissaient la compétence et l'intérêt pour l'avenir de l'Université. Les orientations et les directives du Rapport furent progressivement assimilées par les Facultés et par la direction générale de la Grégorienne et des Instituts Biblique et Oriental. La communauté universitaire y trouva une solide inspiration ainsi que les critères d'une politique réaliste pour la réforme en cours.

La publication du Rapport (R. Latourelle 1969) se situait dans un contexte déjà sensibilisé aux réformes prônées par Vatican II, comme nous l'avons noté plus haut. Les *Normae Quaedam* (1968) venaient de paraître et l'Université vivait un moment intense, se préparant à de grands changements et se sentant fortement appuyée par les plus hautes autorités, celles du Concile, du Saint-Siège et de la Compagnie de Jésus. Partout dans l'Église, d'intenses discussions avaient lieu sur le renouveau des études ecclésiastiques et sur la formation des prêtres. Une longue étude bibliographique sur ce thème parut dans la revue *Gregorianum* en 1969 et rapportait les nombreux travaux en cours en divers pays (J.B. Libanio 1969).

L'un des aspects les plus remarquables du renouveau de la Grégorienne fut la participation collective de toute la communauté académique à la réforme des statuts, des programmes et de la manière de gouverner l'Université. Cela n'était pas acquis dès le départ. Avant le Concile, la Grégorienne avait un gouvernement fortement hiérarchisé. Le Recteur, le Préfet des Études, les Doyens avaient la haute autorité sur toute la vie académique. Comme nous l'avons vu, au chapitre 2, la structure académique était très centralisée, les Doyens étaient nommés *ad annum* par le P. Général sur désignation du Recteur. La participation des professeurs se limitait à des consultations occasionnelles, sans conseil délibératif, sans le pouvoir d'élire les Doyens et les mem-

bres des conseils. Les étudiants n'avaient aucune voix reconnue au chapitre. Ces faits sont à rappeler pour prendre conscience de l'ampleur des changements survenus après le Concile. De fait, la réforme des études s'est accompagnée parallèlement d'une réforme des structures académiques, qui introduisait des commissions délibérantes et constituait des conseils de facultés avec pouvoir de décision et d'élection des responsables. Ce système démocratique et collégial, ressemblant à un régime capitulaire, n'était guère coutumier dans la Compagnie de Jésus et dans ses institutions telles que la Grégorienne.

Il est significatif de relire aujourd'hui les recommandations très prudentes que la 31e Congrégation Générale formulait en 1966 à propos des institutions universitaires de la Compagnie à Rome: "Qu'on examine aussi s'il ne conviendrait pas d'attribuer au corps professoral, pour lui donner un rôle plus important dans ce domaine, un vote consultatif, et même, pour certaines décisions, un vote délibératif" (Décret 31). Si les paroles de cette recommandation apparaissent aujourd'hui exagérément mesurées, c'est qu'elles reflétaient l'hésitation de nombreux jésuites face au gouvernement délibératif des facultés. Dans ma lettre au P. Général, en 1969, je remarquais qu'un esprit nouveau doit être créé pour que les professeurs acceptent intérieurement et avec toutes ses conséquences "la procédure exigeante des décisions obtenues par délibération et par vote majoritaire". Je notais les objections soulevées par certains professeurs: "On sent chez plusieurs une réticence et chez quelques-uns une résistance. Certains disent: "On ne veut pas obéir à une majorité, ce n'est pas l'esprit de la Compagnie"; ou encore: "discuter avec des représentants d'étudiants c'est perdre son temps..."; "le régime parlementaire engendre la sécularisation de cette Université de la Compagnie..." (lettre du 26 juin 1969). C'est dire qu'une transformation psychologique et culturelle s'imposait, ce qui n'allait pas de soi au départ.

Le corps professoral entra progressivement dans cet esprit de collaboration collégiale, qui constituait l'élément dynamique de la réforme académique voulue par les *Normae Quaedam*. Comme nous le verrons plus loin, l'apprentissage de la collégialité fut une des conditions et un

des fruits de la réforme. Les professeurs jésuites s'y engagèrent résolument, lorsqu'ils apprirent à mieux distinguer l'autorité académique de l'autorité religieuse, et lorsqu'ils comprirent que la Compagnie conservait toujours la haute autorité sur les décisions majeures concernant la Grégorienne, telles l'approbation et la confirmation des principales nominations académiques.

Le P. Arrupe suivait les développements avec un vif intérêt, toujours prêt à encourager et à soutenir les initiatives de l'Université, qu'il visitait régulièrement quelques fois dans l'année. En octobre 1969, à mon invitation, il vint séjourner plusieurs jours dans la communauté de la Grégorienne pour être complètement à la disposition des professeurs, pour écouter leurs observations et leurs propositions. Cette attitude du P. Général avait valeur de signe et soulignait l'importance que la Compagnie attachait à la réforme de l'Université. La Grégorienne opéra cette transition en y impliquant toute la communauté universitaire. En conséquence, les changements requis devaient s'accompagner d'ajustements psychologiques, pédagogiques et structurels très profonds comme nous le verrons encore plus clairement dans les sections suivantes. C'était là une exigence du renouveau académique demandé dans toute l'Église.

5.4 Transformation des structures

[Retour à la table des matières](#)

De fait, le renouveau conciliaire et les indications des *Normae Quaedam* obligeaient l'Université non seulement à transformer ses programmes, mais aussi à opérer cette réforme avec la participation active de tous les membres de la communauté académique, professeurs, assistants, étudiants, incluant toutes les parties intéressées, comme les responsables des collèges et en écoutant aussi les évêques avec lesquels de nombreux contacts eurent lieu, lors de leur venue à Rome, ou à l'occasion de voyages spéciaux pour aller expliquer

aux Conférences épiscopales la signification de la réforme entreprise à la Grégorienne. Plusieurs professeurs participèrent à ces rencontres d'information des évêques. C'est ainsi, par exemple, que j'allai rencontrer les évêques des États-Unis et ceux du Mexique, lors de leurs assemblées plénières. Ces informations étaient indispensables, d'abord pour faire connaître la réorientation académique de l'Université, et parfois même pour rectifier les faits, ou apaiser des craintes. Par exemple, quelques évêques s'étonnaient que la Grégorienne enseigne maintenant "le protestantisme", alors que nous avions commencé à faire venir chaque année, comme professeur invité au niveau de la spécialisation, et avec le *placet* de la Congrégation, un théologien réputé des Églises orthodoxes ou protestantes. Ces explications et ces justifications contribuèrent à faire accepter nos réformes et à renforcer la confiance des évêques, qui continuèrent à nous envoyer fidèlement de nombreux étudiants malgré la crise des vocations qui commençait à sévir un peu partout.

La Grégorienne avait été jusqu'ici une Université ecclésiastique et pour ecclésiastiques, où tous les professeurs étaient Jésuites et où les étudiants provenaient presque exclusivement des diocèses ou des congrégations religieuses, avec quelques unités de laïcs masculins. Cette Université, dont l'identité cléricale avait été circonscrite au milieu ecclésiastique, s'ouvrait presque du jour au lendemain à des candidates féminines dans toutes les facultés. La Grégorienne restait une Université dont la Compagnie de Jésus assurait statutairement la direction et la gestion, mais le corps professoral s'ouvrait maintenant à la collaboration de professeurs provenant des diocèses, des congrégations religieuses d'hommes et de femmes, avec la collaboration de laïques qualifiés. Le corps étudiant accueillait de plus en plus de laïques, hommes et femmes. Pour la première fois des femmes accédaient comme candidates à tous les niveaux académiques, y compris le doctorat, et elles entraient progressivement dans le corps professoral. Les trois premières étudiantes de théologie étaient membres du mouvement de Chiara Lucich, des Focolarine. Les étudiantes, qui se comptaient par rares unités en 1965, constituaient 23 pour cent du

corps étudiant en 1993 avec 723 étudiantes. Ces chiffres révèlent non seulement un accroissement numérique, mais la venue à la Grégorienne d'une clientèle étudiante nouvelle à laquelle l'Université devait apporter une réponse correspondant à leurs aspirations. Par ailleurs, un effort considérable fut porté à l'accueil académique et économique des étudiants du tiers-monde, dont la montée transformait la société et l'Église.

On imagine les transformations que ces changements nécessitaient au niveau du financement de l'institution, de l'adaptation des locaux pour les bureaux des professeurs et pour l'accueil d'une communauté universitaire beaucoup plus diversifiée. La réforme de l'Université exigeait forcément une refonte des modes de gouvernement de l'institution et de son administration. La Compagnie de Jésus et l'Université s'efforcèrent de trouver les ressources et les collaborations nécessaires à cette restructuration. L'Économe de l'Université, le P. Angel Damboriena, et l'Économe général de la Compagnie, le P. Eugen Hillengass, jouèrent un rôle de premier plan. Dès le début de mon rectorat, je fus grandement aidé par la constitution d'un Conseil d'administration, dont le rôle avait été prévu par les Statuts de l'Université, mais qui n'avait jamais été mis en opération. Jusqu'alors, le Recteur se contentait de demander l'avis des consultants de la maison, pour les questions touchant à l'administration, comme pour les affaires de la Grégorienne en général. Les questions administratives devenaient maintenant beaucoup plus complexes et il s'avérait très utile et prudent de pouvoir gérer les affaires avec l'aide d'un vrai Conseil d'administration. Le P. Damboriena, le nouvel Économe, s'attaqua avec ardeur et compétence à la réorganisation de tous les secteurs administratifs de la Grégorienne, en distinguant soigneusement les comptes de l'Université de ceux de la communauté religieuse.

Jusqu'ici, les droits d'inscription des étudiants demeuraient pratiquement nominaux et il était impossible de les augmenter pour deux raisons: d'abord, ils avaient été fixés statutairement par la Congrégation des Séminaires et Universités, selon un système désuet, et l'Université ne pouvait les changer; par ailleurs, les étudiants s'opposaient

à tout rajustement et ils en faisaient un point fort de la contestation organisée. La Congrégation, qui poussait l'Université à des réformes impliquant évidemment des dépenses nouvelles, abandonna ses normes devenues irréalistes et approuva l'idée de rajuster les frais d'inscription des étudiants. Avec la collaboration des Recteurs des Collèges, il fut possible de surmonter l'opposition des étudiants, en faisant comprendre que le coût de la réforme, comme par exemple la venue de professeurs invités, les améliorations introduites dans l'enseignement, la transformation des locaux, et les nouveaux services exigés à la bibliothèque, justifiaient une augmentation des frais d'inscription. A la suite d'un dialogue avec tous les intéressés, il fut possible de déterminer en 1968 que les étudiants payeraient 40 pour cent des dépenses de l'Université, celle-ci s'engageant à récupérer le reste auprès des bienfaiteurs et de la communauté des Jésuites. Pour faciliter cette nouvelle politique, l'Université institua un système de bourses d'études pour aider les étudiants moins fortunés. Le système, basé sur un examen indépendant et objectif des formules de demande reçues des étudiants, a fonctionné avec satisfaction jusqu'à nos jours.

La réforme concernait également les relations de l'Université avec le personnel salarié. Le nombre des employés augmentant, à la bibliothèque, au Secrétariat, aux Éditions et à la Typographie, un contrat collectif de travail fut négocié en 1970 avec leurs organisations syndicales, et conclu grâce aux tractations patientes dirigées par le P. Giorgi, qui fut Ministre, puis Supérieur de la communauté; et qui avait un talent spécial pour la rénovation des édifices, un don mis amplement à contribution lors de l'occupation du Palazzo Lucchesi acheté des Sœurs Marie Réparatrice en 1974.

Pour faciliter la gestion des affaires administratives, en lien avec la Curie généralice, je proposai au P. Arrupe, d'accord avec les PP. Martini et Zuzek, Recteurs du Biblique et de l'Oriental, la constitution d'un organisme à cet effet: de là est né, en 1970, le Consiglio Amministrativo Istituti Accademici Romani, appelé communément le **C.A.I.A.R.**, réunissant, pratiquement chaque mois, le P. Général, le P. Délégué, avec les trois Recteurs de la Grégorienne, du Biblique et de

l'Oriental. Le CAIAR a permis d'aborder méthodiquement les grandes questions administratives des trois Instituts, regroupés dans le Consortium de la Grégorienne. De manière plus générale, le CAIAR devint une instance très utile pour examiner avec le P. Général tous les problèmes importants concernant la vie des trois institutions: le recrutement des professeurs, les rapports avec les Provinces, les modifications des Statuts, les initiatives communes des Facultés et des Instituts, ainsi que leur financement. Le CAIAR eut un rôle décisif à jouer pour le lancement du Fund Raising destiné à recueillir des donations en vue d'un fonds de dotation pour les trois institutions. Nous y reviendrons au chapitre X.

Tous à la Grégorienne avaient le sentiment qu'un vaste chantier était ouvert: la direction générale de l'Université, tous ses services ainsi que chacune des Facultés devenaient activement impliqués dans une opération très complexe, qui consistait à changer en même temps les mentalités et les habitudes ainsi que les structures et les programmes de l'Université.

5.5 L'apprentissage de la collégialité

[Retour à la table des matières](#)

Les réformes envisagées par le Concile et explicitées dans les Normae Quaedam de 1968 fournissaient des orientations claires, mais leur mise en application supposait une participation active de tous les intéressés: tous devaient s'engager dans une réflexion commune et dans de patientes discussions pour formuler les nouveaux programmes académiques. Il fallait absolument compter sur la motivation du corps professoral, sur la participation des responsables des collèges et des étudiants. L'apprentissage de la collégialité représentait l'un des enjeux les plus délicats, car l'exercice de l'autorité académique n'avait guère préparé les esprits à ce type de participation et de responsabilité. Le grand exemple du Concile avait cependant sensibilisé le milieu

universitaire à l'importance du dialogue et de la collégialité. Les professeurs, malgré certaines réticences initiales, comprirent que leur participation personnelle était indispensable aux travaux des Conseils chargés d'instaurer les réformes, surtout que maintenant les étudiants y avaient leurs représentants.

Les Recteurs des Collèges, désormais unis en une Association reconnue et encouragée par l'Université, entrèrent activement dans les discussions touchant tous les sujets d'intérêt commun. Il savaient se faire les interprètes des étudiants auprès de l'Université et, vice-versa, ils aidaient à expliquer le point de vue académique à leurs collaborateurs et aux étudiants. Le P. Général attachait une grande importance au dialogue avec les Recteurs des Collèges, qui représentent tant de nations et d'Instituts religieux envoyant des étudiants à Rome. Le P. Arrupe accepta de présider une réunion spéciale des Recteurs, où fut étudiée notamment la manière d'instaurer un système d'Assistants qui feraient le lien entre les Facultés et les Collèges. Plusieurs Recteurs acceptèrent même que certains de leurs collaborateurs soient reconnus comme Assistants par l'Université. La participation des Recteurs aux recherches communes devint encore plus active et efficace, lorsqu'ils acceptèrent de se faire représenter dans un "Comité des Recteurs" comprenant douze membres élus par leurs pairs. En effet, à cause de leur grand nombre, dépassant la soixantaine, il était difficile d'approfondir les questions en assemblée générale. Les réunions des représentants des Recteurs permirent donc aux Collèges de participer étroitement à la réforme universitaire. Le succès de ces réunions fut tel que la Congrégation décida de créer une Association similaire pour tous les Recteurs des Collèges, y compris ceux qui envoyaient leurs étudiants dans les autres Universités et Facultés romaines. La nouvelle Association des Recteurs, présidée par Mgr. Hickey, du Collège Américain, tout en suscitant une saine émulation, n'empêcha pas les Collèges reliés à la Grégorienne de continuer leurs activités dans leur propre Association.

Le climat de collaboration qui se développa, au cours de ces années, entre la Grégorienne et les Collèges s'est perpétué jusqu'à nos jours

et constitue encore l'un des facteurs les plus positifs de la communauté universitaire. Les Recteurs ont grandement apprécié de pouvoir dialoguer très librement avec l'Université, tout en se réservant, à l'occasion, de recourir directement à la Congrégation pour faire valoir leurs requêtes, comme il arriva à propos de la réduction des heures d'enseignement; nous avons rappelé cet épisode au chapitre précédent. L'essentiel était l'esprit de dialogue et la confiance réciproque qui se consolidaient entre nous. Il se créa ainsi une communauté de vue et d'intention qui se révéla très bénéfique, pour faire mûrir les grandes décisions académiques et, en particulier, lorsqu'il fallut affronter ensemble la contestation étudiante.

Instaurer le dialogue avec les étudiants fut une opération beaucoup plus complexe que certains ne l'avaient imaginée. Aujourd'hui encore, il est difficile de saisir la mentalité qui s'était développée parmi la jeune génération. L'Université leur reconnaissait le droit de participation et de délibération aux conseils des Facultés et au Sénat, ils pouvaient élire librement leurs représentants, discuter et décider démocratiquement de tous les aspects de la réforme académique. Mais bientôt ils revendiquaient des mesures encore plus radicales, dénonçant même le système de la représentation étudiante, n'accordant aucune confiance à leurs propres délégués, les accusant d'apporter simplement une caution au régime, proposant plutôt une consultation permanente de la base et une libre négociation incluant tous les professeurs et tous les étudiants. Les professeurs étaient désemparés par ce mouvement utopique de démocratie directe et de régime d'assemblée. Il fallut un certain temps pour discerner la signification de cet activisme, prôné par des meneurs profitant de l'émotivité collective.

Pour comprendre la mentalité et les critiques des étudiants, il peut être utile de rappeler les principales observations que je communiquais alors par écrit au P. Général, à la suite d'une réflexion commune. Quelques extraits de ce rapport de 1971 permettent de reconstituer l'atmosphère du temps: "Comme partout ailleurs, on peut dire que la masse des étudiants est plus ou moins indifférente et passive. Mais, ces derniers temps, on observe l'action incisive de certains leaders, qui

entraînent les étudiants plus jeunes (surtout ceux du premier cycle de théologie) dans une action concertée de contestation, de critique, et de mise en question des autorités, des programmes, des méthodes et des structures de l'Université". Parmi les griefs des étudiants, je notais le rejet du système de représentation, les objections contre une théologie non engagée, la critique des méthodes pédagogiques; et j'ajoutais: "Plusieurs refusent le système même de la représentation étudiante dans les conseils et le Sénat de l'Université. Une campagne a été menée contre cette représentation cette année; elle a obtenu comme effet pratique de suspendre l'élection, en mai dernier, des délégués-étudiants aux conseils de diverses facultés: en Théologie, en Spiritualité et en Sciences Sociales. Heureusement, nous sommes parvenus à faire élire les délégués-étudiants à l'Association Générale des étudiants". La contestation s'attaquait surtout à l'enseignement de la théologie. "On dit et on écrit que la théologie enseignée à l'Université reste trop académique et trop loin des problèmes qui agitent le monde actuel. Notre théologie ferait trop facilement abstraction des problèmes "politiques" ainsi que des questions urgentes comme celles du développement, de la justice, de la paix, de la libération des opprimés, etc." Ces critiques provenaient notablement des étudiants latino-américains, dont certains étaient encouragés par des compatriotes séjournant à Rome et désireux de faire pression sur l'Université et le Vatican. Plusieurs de nos étudiants avaient déjà fréquenté des universités civiles et appris les techniques de la contestation, en recourant à la formation de groupes spontanés de cinq ou dix étudiants, qui prolifèrent et agissent, dans l'anonymat, manœuvrés par des leaders difficiles à identifier. Et je précisais dans ma lettre: "Les étudiants actuels ont appris de manière étonnante les techniques de l'activisme: recours à l'opinion publique, aux journaux, grève, sit-in, publication clandestine de feuilles ronéotypées, articles dans le journal étudiant, boycottage des classes, refus de participer à l'Association officielle des étudiants, refus d'élire leurs délégués et de participer aux structures collégiales des conseils universitaires". Face à ce phénomène, qui créait pour les professeurs une situation pénible de frustration et d'inquiétude, le rapport montrait comment l'Université s'était fixée

une ligne de conduite en quatre points: un effort sympathique d'intelligence pour comprendre la nouvelle génération; tenter de désarmer, d'isoler et même d'éliminer les éléments de mauvaise foi; intensifier la collaboration avec les collègues pour favoriser une meilleure sélection et un meilleur accompagnement des étudiants; tenter un effort spécial pour rajeunir le corps professoral, surtout en Théologie. Le rapport notait enfin qu'il ne fallait pas s'arrêter uniquement aux aspects négatifs de ce tableau; bien au contraire, il faut découvrir la réalité positive: "En effet, cette génération présente des qualités exceptionnelles de générosité, d'idéal, de désir de rendre la foi vivante dans les personnes, les groupes, les structures. C'est une des caractéristiques de ces étudiants de se demander sans cesse, devant tout événement, devant tout enseignement: 'comment cela s'intègre-t-il avec notre vie de foi, comment cela peut-il contribuer à la réforme spirituelle de l'Église?' S'ils sont portés à négliger les structures externes et les institutions, ils sont cependant généreux dans la méditation de l'Évangile et dans la recherche d'une jonction vitale entre la théologie, la justice et la charité dans le monde"(lettre du 30 juin 1971).

L'impatience des étudiants, leur négligence du facteur temps ne pouvaient être corrigées qu'à travers l'expérience; cette génération était solidaire d'une époque qui n'avait pas encore mesuré les limites et les contradictions de la contestation sur les campus universitaires. Certes, les revendications et les pressions des jeunes contribuèrent aux réformes nécessaires, mais celles-ci ne se réalisèrent pas comme leurs leaders l'avaient imaginé. Les réformes positives ne pouvaient résulter d'un simple jeu de pouvoir ou d'un coup de force unilatéral. Par ailleurs, la simple intervention de l'autorité et les mesures disciplinaires comportaient aussi leurs propres risques et limites. De part et d'autre, le temps permit de procéder à un long apprentissage de la collégialité. Le dialogue, la patience et la compréhension portèrent bientôt leurs fruits. En 1975, je disais dans mon rapport au P. Général: "Dans l'ensemble, l'année qui vient de se terminer a été relativement calme. Les étudiants sont tranquilles" (23 juin 1975). C'est dans ce laps de temps, durant les années 60 et 70, que fut réalisé l'essentiel

de la réforme académique. Pour comprendre les transformations qui advinrent à l'Université en ces années, il est indispensable de se rappeler l'esprit du temps et le climat d'effervescence qui régnaient alors dans les jeunes générations; les réformes n'auraient pu se réaliser sans leur apprentissage de la participation académique, de manière à instaurer une collégialité effective dans toute la communauté universitaire.

Pour les étudiants d'aujourd'hui, l'attitude des générations précédentes reste difficile à comprendre, surtout cette volonté exaspérée de la participation et de la collégialité dans tous les secteurs de la vie universitaire. De nos jours, une situation inverse s'est pratiquement imposée, à tel point que les étudiants donnent l'impression de se soucier assez peu de leur participation active aux Conseils des Facultés. L'indifférence ou la passivité des étudiants à cet égard ne saurait faire oublier que l'instauration de la collégialité académique a été un acquis décisif qui mérite d'être conservé avec grand soin.

La manière dont la réforme fut menée dans la Faculté de Théologie illustre bien les défis de la tâche extraordinaire à réaliser, en ces années. La restructuration devait s'opérer avec la collaboration de tous les intéressés et se conclure dans un temps plutôt limité, car les activités ordinaires de la vie académique ne pouvaient s'interrompre ni être trop retardées par l'intense travail des commissions et comités de révision.

L'idée de *Planification* était centrale dans toute la réforme de l'Université. Pensant à l'avenir, le Père Imoda, alors Recteur, avait lancé un vaste projet nommé *Planification stratégique*. Toute l'opération dura deux ans (du 20 novembre 2002, au 15 mars, de l'année 2004).

La direction fut confiée au P. Daniel McDonald, assisté d'une Secrétaire, Mlle Annalisa Pisu.

L'Université Grégorienne avait demandé les services du Prof. John Davies, de l'Angleterre, un expert bien connu dans les milieux universitaires (cf. Internet : John Davies). Durant son absence, il pouvait communiquer avec la Grégorienne par Fax.

Un bulletin était publié tous les 15 jours. Les 11 numéros du bulletin, de deux pages, montrait l'histoire de cette expérience, et ils ont conservés avec soin.

Des repas furent organisés avec le Recteur et les Vices- Recteurs, une idée qui se révéla très profitable. Ces repas étaient appréciés des invités, qui étaient choisis par les professeurs, les étudiants et le personnel non enseignant. Les invités pouvaient discuter librement des thèmes à l'étude. Le Délégué du P. Général, le P. Rodriguez-Irquierdo, prenait une part active à ces opérations. Il suivait toutes les phases du projet.

Un Comité de Planification, formé de 23 membres fut nommé pour discuter les points forts, les faiblesses, les chances et les défis concernant l'avenir de la PUG.

Le Comité soulignait les 18 aspects les plus importants pour l'avenir de la PUG. Un mot d'ordre était souvent répété souvent : « le succès de l'opération dépend de la coopération de tous ».

Des ateliers et des séminaires furent organisés pour étudier les divers aspects de la vie de l'Université : les structures, facultés, instituts, centres, méthodes d'enseignement, programmes, examens, publications, archives, services, recherche et développement, engagement du personnel, recrutement des professeurs, administration, finances, utilisation les médias, connaissance des langues, liens avec les Collèges, tâches de la Secrétairerie, image de l'Université.

Les Fondations et les bienfaiteurs devaient être informés. M. James Miscoli, de la *Gregorian University Foundation*, était très heureux intéressé par cette recherche, il venait de New York, pour prendre part aux travaux en cours.

L'Université consultait fréquemment la Congrégation Catholique des Études, durant toute cette recherche, de manière à obtenir son approbation

Le projet fut présenté au *Général de la Compagnie de Jésus*, qui manifesta son appui, pour cet important programme, si vital pour l'avenir de l'Université Grégorienne.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 6

Les Facultés et l'esprit de Vatican II

6.1 Restructuration de la Faculté de Théologie

[Retour à la table des matières](#)

Ainsi donc, pour donner une idée de la complexité et de l'intensité qui ont marqué le renouveau de la vie académique, j'aimerais me concentrer sur ce qui fut alors réalisé par la Faculté de Théologie. Toutes les Facultés et tous les Instituts de l'Université ont accompli un travail analogue. Ce qui est décrit ici à propos de la Théologie, la faculté centrale et la plus nombreuse, est révélateur de ce qui a dû être entrepris à une autre échelle dans tous les secteurs académiques de l'Université. L'inspiration maîtresse de la réforme provenait du Concile et de l'impulsion qu'il donnait au renouveau des études en vue de l'évangélisation.

La Faculté de Théologie s'engagea avec beaucoup d'énergie et de vision dans la réforme de ses statuts, de ses programmes et de son organisation. Les principales étapes de cette restructuration ont été très bien documentées dans des notes périodiques parues dans la revue *Gregorianum* entre 1969 et 1974, écrites par les doyens de l'épo-

que, les PP. Sullivan et Latourelle. Signalons aussi l'important article du P. Flick, déjà rappelé plus haut, et qui décrivait les intentions de réforme de la Faculté dès 1966, au lendemain du Concile (M. Flick 1966). On peut déceler, dans cette documentation et dans le souvenir des professeurs, les motivations profondes ainsi que les modes de réalisation de la réforme. En référence constante au Concile, la Faculté procéda à la réorganisation de ses structures, à la redéfinition des programmes, au renouvellement des méthodes d'enseignement ainsi qu'à l'évaluation constante des résultats déjà obtenus. On a peine à imaginer aujourd'hui l'effort exceptionnel qui fut alors fourni durant plus de six ans: il fallait savoir allier la direction collégiale et le patient dialogue entre tous les intéressés; et pendant ce temps devaient continuer les cours et le travail ordinaire de la Faculté.

Quelques années plus tard, en 1974, le P. René Latourelle, alors doyen, constatait que la réforme était achevée pour l'essentiel, comme il l'écrivait dans son essai, "Nouvelle image de la faculté de théologie", un article qui fut largement diffusé, et qui contribua à faire connaître les nouveaux programmes et inspira plusieurs Facultés à Rome et ailleurs dans leur effort de renouveau (R. Latourelle 1974). En l'espace de près de sept ans, une transformation radicale de la Faculté s'était produite, fruit d'un engagement et d'une ténacité vraiment notables.

Il est éclairant de rappeler brièvement les principales phases de cette réforme. En se référant à l'année académique 1968-1969, le Père Sullivan, alors doyen, décrit minutieusement le processus et les premières étapes du travail. Fait remarquable, le Général, le Père Arrupe, assista à une des réunions de la Faculté à l'automne de 1968, durant laquelle furent précisées les orientations pratiques et la méthode de la réforme.

On est encore étonné, après plus de 25 ans, de voir avec quelle minutie et avec quelle application une équipe de professeurs, dans la force de l'âge, procédèrent ensemble à une révision en profondeur de leur Faculté qui équivalait pratiquement à une refondation. On entrevoit la qualité du travail entrepris collégialement, en rappelant le nom

des neufs professeurs, tous réputés, qui furent alors élus membres de la Commission de réforme: les PP. Alfaro, Alzeghy, Antón, Flick, Fuchs, Hamel, Latourelle, Mollat et Sullivan. Le P. Alzeghy fut élu président et le P. Hamel secrétaire. Le travail fut conduit de façon parfaitement collégiale, associant les professeurs, les étudiants et les assistants. La Commission présidée par le P. Alzeghy prépara des schémas de programmes qui furent soumis à tous les professeurs, aux représentants des étudiants et des assistants. Les projets furent, en outre, discutés dans cinq réunions spéciales avec les autres doyens de théologie des Facultés romaines.

Le principe directeur de la rénovation s'inspirait de Vatican II, qui avait demandé aux Facultés de théologie de préparer les étudiants, non seulement en vue du ministère sacerdotal, mais aussi pour l'enseignement supérieur et pour la recherche, de manière à répondre aux grands défis intellectuels de l'époque (*Gravissimum Educationis*, n.11). Le programme antérieur, le quadriennium de théologie, se révélait de plus en plus inadapté, trop indifférencié et inadéquat pour bien préparer les étudiants à la recherche et à la spécialisation.

En pratique, il n'y avait alors que deux niveaux d'études: quatre années menant à la licence non spécialisée, suivies d'une période supplémentaire pour le doctorat. La répartition des étudiants entre ces deux niveaux est éclairante: les candidats se préparant à la spécialisation constituaient une faible minorité par rapport à la masse des étudiants. En effet, avant réforme, la Faculté de Théologie comptait près de 1500 étudiants au premier niveau de la Licence et environ 100 au Doctorat. Les professeurs autant que les étudiants critiquaient le système, voyant la Faculté comme un "grand séminaire", plutôt que comme une Faculté universitaire. Tout l'effort des étudiants était centré sur la préparation de l'examen *De Universa Theologiae*, qui comprenait un ensemble plutôt encyclopédique de *100 thèses* inscrites au titre de la Licence.

Les *Normae Quaedam* de 1968 introduisirent deux changements très notables: d'abord, une année était ajoutée au quadriennium et puis une distinction très nette était apportée entre la formation de

base et la spécialisation. Les cinq années se divisaient maintenant ainsi: un premier cycle de trois ans menant au baccalauréat, et ensuite deux années de spécialisation conduisant à une des licences spécialisées.

Les professeurs furent tous invités à formuler par écrit le contenu de chaque nouveau cours. Les schémas furent discutés en commission, puis dans toute la Faculté, avec la participation toujours active des étudiants. La Faculté en arriva à accorder aux étudiants un tiers des votes dans le Conseil. Le P. Sullivan a décrit avec beaucoup de précision et de détails comment ces consultations furent scrupuleusement suivies, de manière à donner aux étudiants pleine liberté de parole, même si leur avis ne correspondait pas forcément à la compétence et à l'expertise des professeurs. À un quart de siècle de distance, cette attention accordée aux étudiants peut sembler excessive, alors qu'aujourd'hui il est plutôt difficile d'obtenir la participation des étudiants dans les Conseils des Facultés et de l'Université; mais il faut se replacer dans le contexte de l'époque, où la contestation étudiante n'imposait aucune limite aux revendications, et où il était pratiquement impossible d'apaiser les tensions par un simple geste d'autorité. La Faculté de Théologie et la Grégorienne ont réussi à canaliser toutes ces forces et toute cette effervescence de manière à créer un consensus qui s'est finalement révélé créateur.

Ce qui domina, dans ce travail collégial, fut une inspiration doctrinale permettant de recentrer tout l'enseignement autour du mystère du Christ Sauveur de l'humanité. La Faculté se restructurait en se donnant un fondement à la fois christologique et anthropologique. La lumière du Christ illuminait tout le programme d'enseignement. Le 9 mai 1969, la Faculté approuva les thèmes suivants pour le premier cycle:

- pour la première année: le Christ plénitude de la Révélation;
- pour la deuxième année: l'Église sacrement du Christ;
- pour la troisième année: l'homme dans le Christ.

La réforme de la Faculté était loin d'être un simple remaniement des programmes et des méthodes: elle s'accompagnait d'un approfondissement

dissement des enseignements du Concile pour les intégrer dans toute la vie de la Faculté. La restructuration de la Faculté constituait véritablement un acte d'adhésion aux grandes affirmations du Concile, sur la Révélation, sur l'Église hiérarchique et le Peuple de Dieu, sur la liturgie, sur le rôle des prêtres, des religieux, des laïques, sur l'œcuménisme, sur le dialogue interreligieux, sur la rencontre et le service des cultures modernes. La Constitution *Dei Verbum* fournissait comme la clef de voûte de la nouvelle structure pédagogique, en redonnant son rôle central à la Parole révélée. Pour chaque semestre, les cours d'Écriture Sainte se situaient dorénavant en première place, tout l'enseignement était guidé par le principe de Vatican II rappelant que l'Écriture Sainte est l'âme de la théologie (Cf. É. Hamel 1966, 1971).

L'une des innovations les plus remarquables a été la réorganisation radicale du second cycle, qui est devenu véritablement un temps de spécialisation, sanctionné par des titres académiques distincts, c'est-à-dire par des licences spécialisées, dans chacune des matières suivantes: théologie biblique, théologie dogmatique, théologie fondamentale, théologie morale, théologie spirituelle, missiologie. Avec le temps et l'expérience, ces spécialisations se précisèrent et furent complétées par d'autres. Le nouveau système de cours monographiques et spécialisés permettait de recourir à des professeurs invités pour un semestre ou une pour période limitée.

En ces années, l'Université eut à opérer un changement radical concernant la langue d'enseignement. Comme nous l'avons expliqué, dans un chapitre précédent, le latin avait été jusque là l'unique langue pour les cours et les examens oraux. Après de longues et difficiles consultations de la communauté académique, l'italien devint la langue d'enseignement pour les cours obligatoires en théologie, et quatre autres langues officielles pouvaient désormais être utilisées pour les cours optionnels et les examens (l'anglais, le français, l'espagnol, l'allemand). L'usage des langues modernes apporta plus de souplesse et de vigueur à l'enseignement et, fait très significatif, permit d'inviter plus facilement de l'extérieur des professeurs de renom, pour enrichir les programmes des licences spécialisées. Trois ans après le début de

l'expérience, plus de vingt-cinq professeurs des grandes Facultés théologiques du monde avaient déjà apporté leur contribution au programme des licences de la Faculté. Par ailleurs, plusieurs professeurs de la Grégorienne étaient invités à donner des cours dans d'autres facultés et universités. Cet échange de professeurs s'est accentué et perpétué jusqu'à nos jours, mettant ainsi en relief la collaboration inter-universitaire et internationale de la Faculté, comme de l'ensemble de la Grégorienne.

Un intense effort fut consacré à l'aspect pédagogique et au renouveau des méthodes d'enseignement, en donnant une plus grande place à la collaboration interdisciplinaire et à la coopération entre toutes les Facultés. L'enseignement magistral et les cours monographiques s'inséraient dans un ensemble didactique enrichi par les séminaires propédeutiques, les travaux de groupe, le travail avec les assistants, la recherche personnelle, l'élaboration de travaux écrits.

La réorganisation de la Faculté amena une redistribution du corps étudiant. Le nombre de candidats aux degrés supérieurs fut multiplié par trois au moins. Rappelons qu'avant la réforme, les candidats à la spécialisation ne dépassaient guère la centaine. Or, en 1974, on comptait 225 étudiants au cycle des licences spécialisées et 150 pour le doctorat. Maintenant, ces candidats d'élite prenaient un grand poids et donnaient un ton nouveau à l'ensemble de la Faculté.

Avec le nouveau régime, les candidats au doctorat qui ont déjà obtenu la licence spécialisée, et qui ont satisfait aux exigences requises à la Grégorienne, ne sont pas tenus à une scolarité ultérieure. Des cours et des compléments seront toutefois exigés pour les étudiants dont la licence ne correspond pas aux conditions de la Grégorienne. L'essentiel, pour tous les candidats au doctorat, consistera dans la recherche personnelle et la rédaction d'une thèse sous la direction d'un professeur.

Tel est l'essentiel de la réforme réalisée en cette intense période par la Faculté de Théologie (R. Latourelle 1971, 1974, 2000). Des améliorations continues et des ajustements périodiques ont été appor-

tés au cours des années, mais la structure d'ensemble s'est maintenue jusqu'à nos jours. La valeur de la Faculté a reçu la confirmation du temps et des faits: elle a continué d'accueillir un nombre considérable d'étudiants aux trois cycles, en attirant toujours un contingent important de candidats de grande qualité pour la licence et le doctorat.

Vingt-cinq ans après Vatican II, on perçoit plus clairement le profond renouvellement de la théologie et des sciences sacrées qui fut suscité par le Concile. Un ouvrage collectif, auquel ont contribué plus de 70 professeurs de la Grégorienne, du Biblique et de l'Oriental, a établi un bilan convaincant des progrès de la réflexion théologique et de l'évangélisation culturelle durant cette période de l'après-Concile. Cette exploration commune reflète, en un sens, l'enrichissement dont a grandement bénéficié l'enseignement dans toutes les Facultés et surtout en Théologie. L'ouvrage, paru en plusieurs langues, porte un témoignage très éclairant sur le dynamisme de la réforme académique entreprise par la Faculté de Théologie dans le sillage de Vatican II (cf. R. Latourelle et al. 1988). L'un des traits marquants de la réforme, c'est l'étroite collaboration qui s'est instituée avec l'Institut Biblique et l'Institut Oriental, au niveau des programmes, de la recherche, et des publications. Un échange très fécond s'est aussi développé entre toutes les Facultés et les Instituts de l'Université, ce qui contribue à enrichir le programme des Licences spécialisées. Par ailleurs, les professeurs de théologie, comme aussi ceux de philosophie, apportent une participation pratiquement décisive à l'Institut de Sciences Religieuses, comme nous le verrons plus loin. Les programmes de toutes les Facultés deviennent de plus en plus imbriqués, et il en résulte un effort commun favorisant l'approche interdisciplinaire dans l'enseignement et la recherche.

Le dynamisme ainsi que les défis actuels de la Faculté de Théologie sont clairement illustrés dans le rapport présenté par le Doyen, le P. Jared Wicks pour la période 1985-1995. Nous retiendrons quelques indicateurs comme particulièrement significatifs.

Pour ce qui est des inscriptions des étudiants, nous avons un ordre de grandeur suffisamment exact en rappelant les chiffres arrondis qui

suivent. Les inscriptions au Ier cycle ont varié entre 600 et 700, ce qui témoigne d'une confiance constante dans la Faculté. L'augmentation des inscriptions est surtout remarquable au IIe et au IIIe cycles. Au cycle de la Licence, durant la décennie 1985-1995, les inscriptions sont passées d'environ 325 à 480, et il est à noter que 28% de ces étudiants viennent d'Amérique Latine et près de 10% de l'Europe centrale et orientale. Pour le cycle du Doctorat, le nombre des candidats est passé d'environ 140 à 200.

Entre 1980 et 1990, 65% des candidats ont satisfait aux exigences du Doctorat. Le rapport du P. Wicks donne une liste sélective de 40 thèses déjà publiées durant ces années et qui représentent une contribution remarquable à la recherche dans les divers secteurs de la théologie.

Pendant les années 1985-1995, un nombre impressionnant d'ouvrages scientifiques ont été publiés par les professeurs de la faculté. En consultant les numéros récents du *Liber Annualis*, le P. Wicks signale, à titre d'exemple, les ouvrages du P. Orbe en patrologie, des PP. Dupuis et O'Collins en christologie, du Rév. Fisichella en fondamentale, du P. De Fiores en mariologie, du P. Ladaria en anthropologie théologique, du P. Demmer en morale fondamentale. En outre, plusieurs ouvrages ont été réalisés en collaboration, dont celui du P. Latourelle et du Rév. Fisichella sur Vatican II, ouvrage mentionné plus haut; puis la collection dirigée par le Rév. Fisichella, *Introduzione alle discipline teologiche*, à laquelle ont collaboré les professeurs Wicks, Padovese, Gilbert, Fisichella, O'Donnell, Dupuis, Pié Ninot, Ladaria, Rosato, Demmer, Ver-cruysse, Szentmártoni, Bernard, Chappin, Ghirlanda. A noter aussi un commentaire théologique sur le *Catéchisme de l'Église Catholique*, réalisé sous la direction du Rév. Fisichella en collaboration avec plusieurs professeurs de la faculté. Le P. Dupuis a réédité avec la participation d'une dizaine de professeurs de la faculté, *The Christian Faith*, une collection systématique en langue anglaise des documents du magistère.

Le livre du P. Dupuis, *Toward a Christian Theology of Religious Pluralism* (1997), a suscité de vives et amples discussions à Rome et dans le monde. (Voir: *The Tablet*, 7 April 2001, pp.483-484; *La Civiltà Cattolica*, 7 Ottobre 2000, pp. 54-76).

En 1999, le P. Klaus Demmer a reçu un doctorat *honoris causa* de l'Université de Fribourg en Suisse, en reconnaissance de l'élaboration d'une théologie morale sensible aux stimulants du Concile Vatican II, et pour ses travaux depuis plus de trente ans à l'Université Grégorienne, lieu privilégié de tant de rencontres entre diverses cultures, traditions et formes conceptuelles. Le P.Demmer a publié surtout dans la collection *Études d'éthique chrétienne*.

En 2000, il faut nommer aussi des professeurs bien connus, comme les PP. Antón, Arranz, Bastianel, Becker, Breton, Brodeur, Caba, Elberti, Galot, Hall, Meynet, McDermott, Millas, Mruk, Rasco, Schmitz, Vanni.

Le plus grand défi de la Faculté dans les années qui viennent sera le recrutement des professeurs. En accueillant un nombre croissant d'étudiants, surtout aux IIe et IIIe cycles, la Faculté doit affronter une tâche beaucoup plus lourde, mais elle n'a pas réussi à accroître proportionnellement le nombre des professeurs à plein temps. En comparant la situation actuelle avec celle d'il y a 20 ans, on observe une évolution préoccupante.

En mars 1995, le P. Wicks révélait des chiffres significatifs: pour l'année académique 1993-1994, la Faculté comptait 1433 étudiants (dont 654 au 1er cycle, 487 au 2e, 187 au 3e et 105 hôtes) mais elle ne disposait que de 29 professeurs à temps plein (sans les émérites) et sur ces 29 professeurs, 6 sont non jésuites. Le contraste est frappant avec la situation de 1975, où il y avait 500 étudiants de moins, soit 933, avec cependant une équipe de 37 professeurs à plein temps tous jésuites sauf un (Cf. *Liber Annua*, 1975). La surcharge des enseignants s'est visiblement accrue, avec un total de 674 candidats aux cycles supérieurs et une diminution sensible du nombre des profes-

seurs. Pour l'année 1995-1996, le Doyen doit recruter, à l'extérieur et en dehors du Biblique et de l'Oriental, 56 professeurs invités ou "incaricati", i.e. chargés de cours (dont 6 sj et 50 autres) pour combler tous les postes prévus par le programme ordinaire et des licences spécialisées. En un sens, le succès de la Faculté l'obligera à mesurer avec soin les programmes qu'elle offre, ainsi que les forces dont elle pourra disposer dans les années qui viennent.

Depuis plus de vingt ans, des projets prévisionnels pour le recrutement des professeurs ont été élaborés et présentés aux Supérieurs de la Compagnie, par les Doyens qui se sont succédé, les PP. Sullivan, Latourelle, Pelland, O'Collins, Wicks, mais le succès de ces demandes a été relatif et la Faculté doit maintenant envisager un avenir incertain. Pourra-t-elle encore longtemps assurer la masse actuelle du travail académique avec un corps professoral qui va toujours en diminuant? L'espoir de la Grégorienne repose sur la conviction que le principe ignatien, du bien le plus universel, continuera à guider efficacement la sélection des ministères dans la Compagnie: "Bonum quo universalius, eo divinius est" (*Const. S.J.*, n.622)

Le rayonnement de la Faculté s'étend aussi auprès de diverses Institutions qui sont académiquement associées à la Grégorienne. En 1995, l'Université entretenait des liens académiques avec 13 Instituts ou Séminaires "agrégés", "affiliés", ou "annexés" à une Faculté (Théologie, Philosophie, Droit Canon, Sciences Sociales) ou qui sont "sponsorisés" par l'Université. La Grégorienne a toujours été prudente et même réticente à accepter ces conventions académiques, mais des raisons et des circonstances spéciales peuvent les recommander. S'agissant ici de la Faculté de Théologie, nous retiendrons seulement deux de ces institutions, à titre d'exemple et pour en souligner le caractère particulier: l'Institut "Regina Mundi" de Rome et le Seminarium de Erfurt, alors en Allemagne de l'Est.

Institut Regina Mundi

La Faculté de Théologie eut un rôle central à jouer dans la réforme de l'Institut Pontifical "Regina Mundi" pour les Religieuses. En 1970, l'Institut fut "annexé" à la Grégorienne avec le pouvoir de décerner, au nom de l'Université, le titre de Maîtrise en Sciences Religieuses (Magistero in Scienze Religiose) aux candidates ayant terminé les quatre années d'étude de l'Institut. Au début des tractations, la Congrégation des Séminaires et Universités refusait que l'Institut fût affilié directement à l'Université, demandant que l'affiliation se fasse plutôt à la Faculté de Théologie. Finalement, le Cardinal Garrone donna raison à nos requêtes; et la Congrégation approuva l'annexion à l'Université en précisant le rôle de la Théologie, dans les rapports de Regina Mundi avec la Grégorienne. En fait, c'est à travers la Faculté de Théologie que l'Université exerce la vigilance sur les matières académiques de l'Institut, où enseignent un grand nombre de professeurs des Facultés pontificales de Rome. Cette institution, porte un nom latin officiel qui souligne le lien étroit le rattachant, comme "institut conjoint" à la Grégorienne: "Pontificium Institutum "Regina Mundi" coniunctum Pontificiae Universitati Gregoriana". Cette "union académique", tout à fait spéciale, est le résultat d'une longue histoire remontant au temps du P. Paolo Dezza, qui devint le premier Président de "Regina Mundi", fondé en 1954, à la suite d'une demande formulée par l'Union Internationale des Supérieures Générales (U.I.S.G.) en 1952. L'Institut porta d'abord le nom d'"Istituto di Cultura Superiore per Religiose" et dépendait de la Congrégation des Religieux, où le Cardinal Valerio Valeri se montra dès l'origine un fidèle promoteur. La Mère Madeleine Bellasis, O.S.U. est considérée comme la co-fondatrice avec le P. Dezza. L'Institut a été voulu par Pie XII, "notre Père et Fondateur", disait le P. Dezza, à la mort du Pape en 1958. Le rôle du P. Dezza et la collaboration assidue de plusieurs professeurs de l'Université contribuèrent à développer des liens étroits entre l'Institut "Regina Mundi" et la

Grégorienne. Après Vatican II, les temps semblaient venus pour un développement ultérieur de l'Institut, dans la ligne de la promotion des femmes et des religieuses, comme le souhaitait le Concile et les Papes Jean XXIII et Paul VI.

L'une des premières visites que je reçus comme Recteur, à l'automne de 1966, fut celle de la Présidente de "Regina Mundi", Sister Ursula Blake, S.H.C.J. La conversation porta certes sur la collaboration de la Grégorienne, mais nous avons abordé aussitôt une question de fond et de plus large portée: comment développer l'Institut de manière à lui conférer un statut académique reconnu. Sister Blake osait à peine espérer un tel changement et elle s'en remettait, disait-elle, à l'expérience de la Grégorienne. Le P. Sullivan, Doyen de la Faculté de Théologie, donna son plein accord à l'idée et il fit mûrir un projet concret, au sein d'une commission de travail où l'Institut et la Grégorienne étaient officiellement représentés. Les objections ne manquaient pas: l'Institut avait ses propres traditions, il dépendait de la Congrégation des Religieux; et pour la Grégorienne, il apparaissait difficile de trouver un mode d'intégration de "Regina Mundi" et de ses études dans les structures de l'Université. Une simple affiliation à l'Université, comme dans le cas des Séminaires de Philosophie et de Théologie ne semblait pas convenir. La Congrégation de l'Éducation Catholique fut consultée, et le Cardinal Garrone fit comprendre qu'il favorisait et même qu'il soutiendrait un projet "d'union", encore à définir, avec la Grégorienne. Pendant ce temps, une solution mûrissait, à la lumière des recommandations concernant l'Institut de Sciences Religieuses de la Grégorienne. Le statut académique de cet Institut ainsi que le degré académique qu'il est aujourd'hui habilité à décerner servirent, par analogie, de guide pour tracer le profil de l'Institut "Regina Mundi", en tenant compte évidemment du fait que le premier est destiné aux laïques et le second aux religieuses. Après de longues et fraternelles tractations, les Statuts de "Regina Mundi" furent approuvés par les deux institutions et la Congrégation pour l'Éducation Catholique confirma *l'agrégation* ou la *connexion* de l'Institut à la Grégorienne. Parmi les Autorités académiques de l'Institut, figurent le Cardinal

Préfet de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, le Cardinal Préfet de la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique, le Recteur de la Grégorienne ainsi que le Délégué de notre Faculté de Théologie, ainsi que la Présidente et les Doyens des sections linguistiques de l'Institut. Sans faire partie des autorités académiques, l'U.I.S.G. est représentée aux principaux Conseils de l'Institut.

Le nombre total des étudiantes de "Regina Mundi" se maintient entre 650 et 700 provenant d'environ 80 nations. Elles sont inscrites dans l'une des quatre sections linguistiques: anglaise, espagnole, italienne, française. Le programme comporte un Premier cycle de trois ans conduisant au Diplôme de Sciences Religieuses; le Second cycle requiert une quatrième année de scolarité, dont les cours peuvent être suivis à l'Institut ou à la Grégorienne, et mène au "Magisterium in Scientiis Religiosis" (Master, Maîtrise, Magistero, Licenciatura). Les étudiantes viennent à l'Institut pour compléter leurs études théologiques, dans le cadre de leur formation religieuse, elles se préparent à des responsabilités pastorales, à l'enseignement de la religion dans les écoles secondaires, et plusieurs se spécialisent ensuite dans diverses Facultés de la Grégorienne ou dans d'autres Universités. Un grand nombre d'anciennes étudiantes ont assumé de hautes responsabilités dans leurs Communautés, dans l'Église et dans la société. Tout en jouissant de son autonomie interne, l'Institut fait désormais partie de l'œuvre apostolique de la Grégorienne. Lorsque Paul VI reçut en audience l'Université Grégorienne, le 13 mai 1972, en l'honneur du 4e centenaire de l'élection de Grégoire XIII au Souverain Pontificat, le Recteur de la Grégorienne fut présenté au Pape avec les Recteurs du Biblique et de l'Oriental, les PP. Martini et Zuzek et il y avait également la Présidente de "Regina Mundi", Sister Ursula Blake. La photo de cette rencontre avec le Pape, en compagnie du P. Arrupe, est le symbole d'une collaboration académique qui s'est révélée très féconde pour le service de l'Église universelle et pour tous les pays représentés par les étudiantes de "Regina Mundi" et leurs professeurs. Cf. M. CUËF 1964.

Séminaire de Erfurt

Une seconde institution a bénéficié des services tout-à-fait exceptionnels de la Faculté de Théologie: le Séminaire de Erfurt. Ce "Seminarium Regionale" ("Philosophisch-Theologisches Studium Erfurt") est lié d'une manière très spéciale à l'Université Grégorienne depuis plus de trente ans.

Situé en Allemagne de l'Est (D.D.R.), le Séminaire de Erfurt ne pouvait pas envoyer de candidats pour le doctorat en théologie à l'extérieur du pays, à cause des lois du régime communiste. Par ailleurs, toute affiliation publique avec une Université Pontificale était exclue, car elle aurait été perçue comme une forme d'ingérence étrangère dans les affaires académiques de la D.D.R. Le corps professoral du Séminaire, fondé en 1952, commençait à vieillir et ne pouvait se renouveler. Pour ces raisons, l'Achevêque-évêque de Berlin, Mgr Alfred Bengsch adressait, le 7 mai 1962, au nom du Séminaire Régional et des Ordinaires de l'Allemagne de l'Est, une demande à la Congrégation des Séminaires et Universités, dans le but d'obtenir que "l'Université Grégorienne ou l'Université du Latran" autorise le corps professoral du Séminaire, présidé par l'Évêque de Berlin, à faire passer toutes les épreuves du doctorat à des candidats dûment qualifiés et à leur décerner le titre de docteur au nom de l'Université. La procédure s'appliquerait aussi pour le titre de la Licence. Mgr Bengsch mentionnait qu'il avait discuté de la question avec le Cardinal Bea, de passage à Berlin. La demande était exceptionnelle, car elle équivalait à déléguer au Séminaire de Erfurt l'autorité de décerner les titres de Docteur et de Licencié de la Grégorienne à des candidats examinés par les professeurs de cette institution. Il ne s'agissait ni d'une affiliation, ni d'une agrégation, mais d'une véritable délégation académique.

Toute l'affaire fut traitée avec une étonnante rapidité et se conclut en moins de trois mois, ce qui n'est pas le rythme habituel pour ce genre de procédure à Rome, surtout l'été. La Grégorienne recevait

dès le 8 mai, le lendemain même de son arrivée à la Congrégation, la supplique de Erfurt, et l'Université envoyait à la Congrégation sa réponse positive le 30 juillet, et le décret de la Congrégation approuvant cette délégation académique est daté du 31 juillet. Entre temps, le P. Dhanis, Préfet des études et Mgr Haendly, représentant de l'Évêque de Berlin, qui demeurait dans la partie Ouest de Berlin, se rencontrèrent à Rome et fixèrent les conditions de l'entente, qui furent rapidement approuvées par la Congrégation. La délégation académique de la Grégorienne à Erfurt était concédée "ad quinquennium et ad experimentum". Par la suite, elle a été renouvelée régulièrement jusqu'à nos jours, et a été reconfirmée même après la réunification de l'Allemagne, Ces dernières années elle a été reconduite "ad triennium", dans la perspective d'une redéfinition éventuelle de la situation académique du Séminaire Régional et dans le cadre d'une Université en développement à Erfurt.

Le premier étudiant à recevoir le doctorat de la Grégorienne à Erfurt fut Joachim Meisner, qui devint Évêque Auxiliaire à Erfurt, puis Cardinal évêque de Berlin, et Archevêque de Cologne. En 1992, 30 doctorats de la Grégorienne avaient été décernés à Erfurt. Le P. Karl Becker a longtemps suivi les rapports de l'Université avec Erfurt et a mérité la vive reconnaissance des professeurs de cette institution, qui se souviennent également du grand intérêt du P. Burkart Schneider en leur faveur surtout dans les premières années. Le P. Schneider, qui était professeur d'Histoire et fut plus tard Vice-Recteur, racontait qu'il avait été un des premiers à explorer la possibilité de l'entente avec l'Évêque de Erfurt, Mgr Aufderbeck. Ces préparatifs amicaux et informels expliqueraient la rapidité avec laquelle les démarches officielles ont abouti en 1962. Longtemps demeurée secrète, pour des raisons politiques adverses, l'entente a représenté un service discret mais très efficace que la Grégorienne a rendu, de manière exceptionnelle, à l'Église d'une République communiste dans sa longue et courageuse attente de la liberté.

6.2 Les Canonistes et le nouveau Code

[Retour à la table des matières](#)

C'est en 1983 que le nouveau Code de Droit Canonique de l'Église latine entra en vigueur, mais déjà depuis près de vingt ans, la Faculté de droit canon était entrée dans l'esprit de la réforme annoncée par Vatican II. La Faculté avait surtout pris une part active aux travaux qui préparèrent la refonte du Code. Le P. Bidagor, doyen de la Faculté de 1941-1957 et très écouté dans les principaux dicastères du Saint-Siège, fut nommé le 24 février 1965 Secrétaire de la Commission Pontificale pour la réforme du Code de Droit canon. Il y exerça un rôle décisif. (Cf. U. Navarrete 1972). Le P. Beyer aussi participa activement au travail de la Commission pendant près de 15 ans. Plusieurs autres professeurs de la Faculté y prirent part à divers titres, soit dans la Commission ou les sous-commissions, dans les matières de leur spécialité. Leurs interventions eurent souvent un grand poids dans les délibérations finales: par exemple, le votum du P. Beyer sur la nature du pouvoir de juridiction dans le Code, le votum du P. Gordon sur la révision de la sentence affirmant la nullité du mariage, le votum du P. Navarrete concernant la nullité du mariage dûe aux anomalies psychiques, au manque de raison, au dol (*Acta et Documenta* 1991).

Lorsque le Code fut arrivé à un stade avancé de préparation, la Faculté s'efforça d'introduire aussitôt la nouvelle législation dans les cours ordinaires et les écrits des professeurs. Il s'agissait là d'une anticipation pédagogique assez remarquable, qui fut conduite avec prudence et avec succès. Durant ces années d'attente et de transition, deux initiatives importantes de la Faculté méritent d'être soulignées, comme un effort méthodique pour préparer les esprits à la réforme qui s'annonçait: d'abord, la tenue de Colloques annuels pour les

anciens étudiants de la Faculté, et aussi l'organisation de sessions spéciales pour les juges et les avocats ecclésiastiques.

L'idée des Colloques annuels fut lancée et réalisée par le P. Jean Beyer à partir de 1965. Ces rencontres connurent un grand succès et elles se succédèrent régulièrement chaque année jusqu'à nos jours, sauf en 1976, alors que la Faculté célébrait son centenaire par un Congrès international à Rome. La plupart de ces Colloques se tinrent à Brescia et ont permis à la Faculté de garder des contacts réguliers et enrichissants avec ses anciens élèves occupant des positions importantes dans les curies diocésaines, dans les tribunaux et offices ecclésiastiques. Tous les participants appréciaient de pouvoir discuter avec leurs anciens professeurs des progrès de la recherche et de la pratique canoniques. Une solide amitié s'est ainsi créée entre la Faculté et un réseau toujours plus étendu de canonistes engagés dans de hautes responsabilités ecclésiales. Le *Liber Annualis* a fidèlement donné un rapport de ces Colloques chaque année. Le P. Beyer, qui fut doyen durant 16 ans, fut l'inspirateur et l'animateur de ces rencontres, lesquelles se révélèrent comme une initiative très féconde de la Grégorienne après Vatican II. La Faculté a célébré la 35^e de ces réunions, en juin 2000, avec 75 participants venant de 14 pays. La rencontre eut lieu à Brescia. La Faculté a aussi tenu avec succès des réunions spéciales pour les anciens étudiants des États-Unis: notons surtout le "P.U.G. Canon Law Colloquium", en 1998, et les sessions qui furent organisées en 1982, 1984, 1986, 1988 (cf. G. Ghirlanda 1999).

À Rome même, une autre initiative assez remarquable était lancée dans les années 70, alors que la Faculté décidait d'offrir un Cours annuel pour les Juges ecclésiastiques. Chaque cours durait six semaines et accueillait des juges, des évêques, des défenseurs du lien, des avocats, des notaires et des professeurs intéressés à l'*aggiornamento* de leurs connaissances en droit canon. Le cours, qui s'intitulait "Cursus renovationis canonicae pro iudicibus et tribunalium administris", commença en 1971 et fut répété dix années jusqu'en 1983, interruption en 1976, date du centenaire de la Faculté, qui organisa alors un Congrès international. En ces dix années, 804 stagiaires assistèrent au Cours

de rénovation. Toute la Faculté participait activement à ces sessions, mais l'âme en était le P. Ignazio Gordon, qui se chargeait de la tâche complexe de l'invitation des conférenciers, de l'accueil des stagiaires à Rome, de la direction pratique des programmes adaptés à chaque groupe. Le P. Gordon a publié dans la revue *Periodica* un rapport sur la plupart de ces stages de 1972 à 1981. Les participants appréciaient tout autant la compétence des professeurs que l'esprit fraternel créé par le P. Gordon, grâce à une attention personnelle pour chaque stagiaire, dont le nombre certaines années dépassait la centaine.

Le Cours de rénovation visait à la fois l'enseignement doctrinal et les applications pratiques. La Faculté réussit à intéresser directement plusieurs organismes Pontificaux au déroulement des sessions: le Tribunal de la Rote, le Tribunal de la Signature Apostolique, la Congrégation pour l'Éducation Catholique, ainsi que le Vicariat de Rome, qui acceptèrent de fournir aux stagiaires un matériel précieux pour l'étude de dossiers réels et de cas matrimoniaux. Plusieurs responsables de la curie romaine furent invités régulièrement comme conférenciers, par exemple, le Cardinal Pericle Felici, Président de la Commission pour la réforme du droit canon, le Cardinal Dino Staffa, Préfet de la Signature Apostolique, qui donna la leçon inaugurale du 5e Cours en 1975 (D. Staffa 1976).

C'est au moment de la septième édition du Coursus en 1978, que fut introduite la méthode systématique de l'étude et de la discussion des cas. L'expérience se révéla très positive et elle amena la Faculté à réévaluer l'ensemble des résultats obtenus par le Coursus depuis le début. Il devenait clair que pour profiter pleinement de cet enseignement, les candidats avaient besoin d'une préparation adéquate et d'un temps raisonnable d'assimilation.

Après une étude attentive, la Faculté décida de redéfinir l'ensemble du programme et de créer, à partir de l'expérience, une véritable spécialisation pour le doctorat, sous le titre de "Cursus ad Doctoratum cum specialisatione in iurisprudencia obtinendum". Le projet fut présenté confidentiellement au Doyen de la Rote, Mgr Ch. Lefebvre et au Préfet de la Signature Apostolique, le Cardinal P. Felici, qui se montrè-

rent très favorables. C'est alors que, comme Recteur, je soumis officiellement le projet à la Congrégation pour l'Éducation Catholique, le 28 avril 1978. Celle-ci répondit en exprimant son approbation et en formulant ses vœux pour le succès de l'initiative: "Questa S. Congregazione, tenendo in considerazione che l'iniziativa ha incontrato il gradimento del Supremo Tribunale della Segnatura Apostolica e della Sacra Romana Rota, non ha nulla in contrario, per quanto la riguarda, a che essa venga promossa e attuata secondo le finalità indicate nel summenzionato progetto. Questa S. Congregazione, inoltre, formula i migliori voti perchè l'iniziativa porti i frutti sperati, a vantaggio della Chiesa universale".

Le nouveau programme doctoral de Jurisprudence fut inauguré au cours de l'année 1978-1979 et il coexista avec l'ancien Coursus de 1978 à 1983. Les candidats du nouveau programme reçoivent un approfondissement doctrinal et s'initient aux principaux aspects de la jurisprudence, par l'étude pratique d'une douzaine de causes matrimoniales, où les étudiants jouent eux-mêmes le rôle de défenseur, d'avocat ou de juge. La Faculté répond ainsi à un grand besoin dans toute l'Église, où la solution des causes matrimoniales, notamment, requiert un personnel expert et expérimenté, qui soit bien informé de la praxis judiciaire universellement approuvée.

Encore une fois, les plus hautes autorités venaient appuyer la création d'un nouvel organisme académique considéré comme un service pour toute l'Église. Je rappelai ce fait lors de la mort de Paul VI, qui avait toujours suivi la Grégorienne avec beaucoup d'intérêt et d'attention: "On peut dire que c'est avec le Pape Paul VI que des nouveaux organismes ont vu le jour à l'Université Grégorienne, par exemple, (...) le cursus renovationis pro Iudicibus, qui devint peu à peu un "Institutum", comme le dit le Pape un jour dans une audience à ce groupe, et on sait qu'en 1978 ce cours s'est développé en un programme de Doctorat spécialisé en Jurisprudence. Tout cela est arrivé sous Paul VI. Lui-même a eu connaissance de ces initiatives, ou il est intervenu personnellement pour participer à ces développements" (H. Carrier 1978). Le Pape Jean-Paul II lui-même apporta à ces initiatives une confirmation

autorisée, sous forme d'approbation, de louange et d'encouragement, lorsqu'il reçut en audience les étudiants du 8e Coursus, le 13 décembre 1979: "*Nobis placet insuper hac occasione approbare atque laudare novum huius Facultatis Iuris Canonici studium, quod specialem Iurisprudentiae lauream ad iustitiae praxim melius fovendam nuper instituit. Aequum est hoc conamen laudis verbo sustinere, atque paterno Nostro exoptare voto ut ad prosperum perducatur exitum haec specialis Iurisprudentiae schola et palestrd*" (A.A.S. 1979, p.1529; cf. M. Hilbert 1993).

En 1994, la Faculté voulant répondre aux vœux du Vicariat de Rome, institua un Cycle de cours du soir, pour le perfectionnement en droit canon, des spécialistes de Jurisprudence, spécialement de ceux et celles qui sont au service des familles en difficulté. Ces cours du soir, une nouveauté pour la Grégorienne, se donnent de 20 à 22 h. deux fois la semaine, durant un biennium, et attirent un grand nombre de candidats, intéressés principalement par les tribunaux et les questions juridiques et canoniques regardant les familles. Les candidats sont considérés comme étudiants extraordinaires et soumis aux normes générales de l'Université pour l'obtention d'un Diplôme de fin de cours.

Selon sa mission propre, la Faculté est entrée pleinement dans l'esprit de Vatican II, en approfondissant les aspects à la fois académiques, ecclésiaux et pastoraux du nouveau Code, rendant des services signalés au Saint-Siège, aux évêques, au clergé, aux religieux et religieuses et aux laïques, aux familles tout particulièrement, participant ainsi à l'effort d'inculturation poursuivi par la Grégorienne depuis le Concile.

Le P. Wilhelm Bertrams a rendu de grands services à Paul VI et au Concile, comme l'attestent ses écrits (cf. J. Beyer 1999). Il faut souligner les recherches du P. Robleda sur le droit romain; il a dirigé la revue *Periodica*, près de 20 ans. Au début, tous les articles étaient publiés en latin. Lorsque le P. Ghirlanda est devenu directeur, il fut décidé que d'autres langues seraient maintenant utilisées pour la revue *Periodica*. La revue est tirée à 1200 copies. La Dr. Mirjam Kovac

est chargée de l'excellente Bibliographie, qui paraît dans le premier fascicule de chaque année. La Faculté compte des collègues bien connus comme les PP. Ghirlanda, Hilbert, De Paolis, Mons. Ferme, plusieurs jeunes professeurs se sont adjoints à l'équipe: les PP. Sugawara, Kowal, Geisinger. En 1993-94, le P. Navarrete a reçu un doctorat honoris causa de l'Université de Salamanca et des Mélanges lui furent offerts. Le 2 mai 2000, l'Università Cattolica Péter Pázmány a décerné le doctorat honoris causa, au P. Navarrete, en présence du Cardinal Paskai, primat de Hongrie.

6.3 La Faculté de Philosophie avant et après le Concile

[Retour à la table des matières](#)

Pour la Faculté de Philosophie aussi, le Concile a marqué un temps de restructuration profonde et il est important de décrire le contexte dans lequel s'est produite cette évolution, aussi bien dans les méthodes que dans le contenu de l'enseignement. Rappelons qu'une tension dynamique s'était depuis longtemps exprimée entre les deux fonctions généralement attribuées à la Faculté de Philosophie: d'une part, la préparation intellectuelle des étudiants en théologie et des candidats au sacerdoce; par ailleurs, la recherche et l'approfondissement de la philosophie en vue de la spécialisation, du doctorat et de l'enseignement supérieur. Ces deux fonctions ne s'excluaient pas nécessairement, mais elles commandaient en pratique des attitudes différenciées par rapport au curriculum traditionnel. Les uns insistant sur le rôle de la philosophie "perennis" comme "servante de la théologie", les autres défendant la philosophie comme discipline autonome, enracinée dans l'histoire et tournée vers la pensée moderne.

À l'annonce du Concile, ce débat se reflète dans les prises de position que la Grégorienne soutenait devant la Commission pré-conciliaire sur les études et les séminaires. En évoquant ces souvenirs, nous dé-

couvrons que la Faculté et toute l'Université vivaient alors une période de transition, dans une attitude d'auto-critique et d'interrogation, cherchant à se situer dans le contexte de la nouvelle culture universitaire. Le P. Pablo Muñoz Vega, membre de la Faculté de Philosophie et Recteur de l'Université, avait été nommé expert du Concile en 1960. Dans ses interventions, et spécialement dans un mémoire sans doute préparé en commun qui fut présenté à la Commission pré-conciliaire en 1962, il se fait l'écho de la crise culturelle qui affecte l'Église. Aujourd'hui, observe-t-il, plusieurs souhaitent que la théologie ne s'adresse plus seulement à "ceux de son propre ghetto". Le P. Muñoz Vega est comme partagé entre deux attitudes. D'une part, il indique avec beaucoup de lucidité que la philosophie doit "reconquérir l'Université moderne", de manière à approfondir les questions nouvelles posées par les rapports de la philosophie et de la religion. Il se demande si la théologie ne doit pas emprunter "une forme nouvelle et une méthode moderne"; ne doit-elle pas se détacher de la philosophie scolastique? De diverses parties, des questions radicales sont posées, note-t-il: "La théologie scolastique conserve une structure intellectuelle provenant de systèmes philosophiques que le monde moderne ne considère pas suffisants pour la solution de ses problèmes; n'est-il pas nécessaire de détacher notre théologie de ces systèmes, en lui donnant une présentation philosophique qui la rende plus apte à reconquérir l'Université moderne?" Il cite la pratique de plusieurs centres ecclésiastiques qui ont remplacé le latin par une langue moderne; "et ils font abstraction de la forme scolastique, ils traitent les problèmes théologiques selon l'usage des Universités d'État".

Mais tout en admettant les défis dramatiques posés à l'Église par la pensée moderne, le P. Muñoz Vega défend néanmoins avec vigueur la valeur permanente de la scolastique thomiste, il la considère comme la meilleure école pour assurer les grandes synthèses métaphysiques et théologiques. Il déclare que les Facultés romaines doivent rester fidèles au système "thomiste-scolastique" et à la "formation gréco-latine scolastique", et conserver le latin comme langue d'enseignement. Face aux problèmes nouveaux, la solution ne consiste pas, selon lui, à aban-

donner cette formation, mais à l'enrichir par les recherches modernes, en assumant leurs progrès scientifiques et pédagogiques. Lorsque paraît la Constitution *Veterum Sapientia* sur le latin, il écrit le 7 mars 1962 une lettre à la Congrégation des Séminaires et Universités, exprimant toute la satisfaction de la Grégorienne: "Après la promulgation d'un document si insigne, nous ressentons profondément en cette Université le désir de manifester au Saint-Père notre filiale adhésion, en même temps que notre joie sincère pour une Constitution que nous considérons d'une immense importance pour l'avenir des études ecclésiastiques. Ces sentiments constituent la matière de ma dernière lettre au Saint-Père" (Voir documentation in F. Miranda 1993, pp. 99-103). Nous avons déjà cité une partie de cette lettre dans le chapitre 5, où a été traitée la question du latin. Il est bon de rappeler ici la position du P. Muñoz Vega, alors Recteur, qui exprime l'orientation de la Faculté de Philosophie ainsi que de toute l'Université concernant la méthode scolastique. Soulignons que cette lettre de circonstance, au ton convenu, et surtout le mémoire officiel, mentionné plus haut, se réfèrent encore à la période pré-conciliaire. Le mémoire, présenté à la commission préparatoire de Vatican II, reflète une attitude de recherche, et même une sensibilité face aux nouvelles cultures. Tout en admettant le poids des circonstances, nous devons reconnaître que cette position intellectuelle apparaît aujourd'hui assez ambivalente; tout en réaffirmant la valeur de la méthode scolastique, elle en souligne avec perplexité les limites.

La Grégorienne s'ouvrait certes aux nouveaux défis de la culture universitaire, mais elle restait attachée formellement à l'expression de l'humanisme scolastique, car telle était la ligne officielle qui prévalait encore à Rome à la veille du Concile. La méthode scolastique restait liée encore à l'usage du latin comme langue d'enseignement. Ce régime, encore officiel, allait bientôt prendre fin avec le Concile et avec la réforme des études qui s'annonçait déjà au milieu des années 1960.

L'évolution que nous observons ici à propos de la Philosophie vaut d'être rappelée, car elle est assez typique des changements survenus

dans toutes les Facultés. Avec le recul du temps, nous percevons que l'Université arrivait alors à un tournant, elle entrait dans une période intense de réflexion critique, de recherche et de transition. À peine quelques années plus tard, comme nous l'avons noté au chapitre V, la Grégorienne prendra une part active au renouveau académique proposé par Vatican II, et elle jouera un rôle remarqué dans les réformes élaborées par la Congrégation pour l'Éducation Catholique.

En pratique, la méthode scolastique-latine était loin d'être aussi rigide qu'on pourrait l'imaginer. Les sciences et la pensée modernes trouvèrent, en ces années, une place honorable au sein de la Faculté de Philosophie. Dès 1943, le P. Marcozzi, qui jouissait déjà d'une solide réputation dans le monde universitaire, enseignait à la Grégorienne les questions scientifiques et morales touchant la biologie, la paléontologie et l'anthropologie; dans les années 1950, le P. Godin puis le P. Cruchon sont chargés des cours de psychologie scientifique, le P. Nowlan assure les cours de psychologie sociale. Une Section de sciences sociales se développe dans le cadre de la Faculté avec les PP. Goenaga et Gundlach. Plusieurs cours spécialisés, comme les statistiques, la démographie, l'économie ne se donnent plus en latin, mais en italien. Le P. Muñoz Vega avait été professeur de cosmologie et de philosophie des sciences au début de son enseignement et il laissa, en quittant la Grégorienne, (il fut nommé Évêque Coadjuteur de Quito au début de 1964), un ouvrage sur la foi et la science moderne: *Fe e Intelligenza en la génesis de la ciencia moderna*, publié, en 1963, dans la collection créée par la Faculté, *Studi Critici sulle Scienze*, qui sera dirigée par le P. Selvaggi, Doyen de la Faculté.

Le P. Selvaggi fut l'homme de la transition, exerçant la fonction de Doyen durant vingt ans, servant de médiateur avisé pour l'introduction des nouvelles réformes et faisant collaborer de manière créative les professeurs plus âgés avec les nouveaux professeurs qu'il introduisit dans la Faculté. Il fut un grand serviteur de la Grégorienne, un Doyen plusieurs fois reconfirmé, un conseiller apprécié au Sénat académique; il accepta après son décanat la lourde charge de Secrétaire général de l'Université; puis il fut nommé Directeur du personnel laïque non en-

seignant, enfin Ministre de la grande communauté des Jésuites de la Grégorienne. Ses mérites comme religieux et universitaire furent rappelés avec un certain éclat lors de ses funérailles en avril 1995. La ligne tracée par le P. Selvaggi dans la Faculté, fut poursuivie avec énergie par le P. Peter Henrici, lui aussi très engagé dans les diverses opérations de la réforme à la Grégorienne. Il faut aussi mentionner le rôle des PP. Salvino Biolo et Carlo Huber qui participèrent effectivement, comme Doyens, à la restructuration de la Faculté.

Des professeurs de renom surent allier l'héritage intellectuel de la philosophie *perennis* avec les problématiques les plus urgentes de la culture moderne: mentionnons le P. Lotz, dont l'enseignement et les publications témoignent d'une créativité intellectuelle remarquable; le P. Gundlach qui était un philosophe social réputé, constamment consulté pour les discours de Pie XII sur les questions de la justice et de la politique sociale; le P. de Finance qui, en plus de son enseignement en Éthique, dirigeait un groupe d'étude sur les textes de Saint-Thomas d'Aquin, contribua à renouveler la réflexion sur l'agir humain, sur les valeurs et la morale, et ses publications ont connu un rayonnement exceptionnel et ont été rééditées par la Libreria Editrice Vaticana durant les années 1990. (Cf. P. Gilbert 1998). Le P. Selvaggi a poursuivi durant des années une recherche et un débat suivi avec grand intérêt sur la constitution moléculaire et atomique de la matière en rapport avec la question de la transsubstantiation de l'Eucharistie (voir son article: "Il mio itinerario filosofico", in *Gregorianum* 1993). Le P. O'Farrell savait cultiver la connaissance de la scolastique avec la réflexion sur la philosophie de Hegel, comme le démontrent ses articles dans *Gregorianum*. Le P. Wetter s'est mérité une réputation internationale par ses recherches sur la philosophie marxiste; son nom figure parmi les meilleurs spécialistes en la matière dans les encyclopédies, même dans celles publiées à Moscou. Il fut secondé avec grande compétence par le P. Eduard Huber, qui prolongera son enseignement à la Grégorienne et ira plus tard enseigner à l'Université de Novosibirsk en Sibérie. Le P. Gilbert est connu pour ses études sur saint Anselme: cf. Gilbert 1999.

Le P. Lonergan, tout en appartenant à la Faculté de Théologie, a joué un rôle international de premier plan dans le renouvellement de la philosophie traditionnelle confrontée à la rationalité scientifique et à l'anthropologie moderne. Déjà au début des années 1960, il comptait de nombreux disciples à la Grégorienne et dans le monde, et son influence continue de se faire sentir surtout dans les milieux anglophones. Ses ouvrages les plus connus, *Insight* et *Method of Theology* ont été traduits en plusieurs langues. L'Université de Toronto a entrepris l'édition complète de ses œuvres y compris tous ses manuscrits non publiés. La publication de ses *opera omnia* a aussi été commencée en italien par les éditions Città Nuova, dans la collection *Opere di Bernard J.F. Lonergan*. En 1995, cinq thèses de doctorat sur la pensée de Lonergan avaient déjà été écrites à la Grégorienne.

La réforme des études réalisée par la Grégorienne après Vatican II amena des changements majeurs dans les programmes de la Faculté de Philosophie. Comme nous l'avons montré plus haut, au chapitre V, la *Responsio* de la Grégorienne de 1967 encourageait l'ouverture aux *philosophies* "extra-scolastiques", elle proposait une redéfinition de la formation philosophique par rapport à la formation théologique, et recommandait surtout une nette distinction entre le premier cycle du baccalauréat et les licences spécialisées. Avec l'appui de nouveaux professeurs, le curriculum fut complètement restructuré dans les trois cycles. Les étudiants venaient encore nombreux au premier cycle du baccalauréat, la plupart se préparant aux études de théologie. La politique de la Faculté, malgré certains avis contraires, a été de maintenir le premier cycle, à la fois pour des raisons de pédagogie, pour des motifs de collaboration avec la théologie, et aussi pour assurer une solide préparation aux études du second cycle. Les faits sont venus confirmer le bien-fondé de cette politique. Il est à noter, toutefois, que la réduction du premier cycle à deux années a occasionné l'abandon des cours obligatoires en sciences et en sciences humaines, abandon compensé partiellement par des cours optionnels dans l'ensemble du programme. Tel qu'il a été conçu, le premier cycle assure une base solide pour les études de niveau supérieur. Par comparaison, plusieurs

candidats qui arrivent directement à la Grégorienne pour le second cycle n'ont pas la préparation requise, et il est devenu nécessaire d'instituer un Cours complémentaire d'une année pour les introduire au niveau de la Licence. Certaines années, plus de 50 candidats sont inscrits à ce Cours complémentaire, ce qui pose parfois un problème d'intégration et d'équilibre à l'intérieur de la Faculté, car ce qui était proposé comme un complément pour une minorité tend à devenir une institution. L'expérience devrait démontrer les adaptations qui seraient nécessaires.

Aujourd'hui la Faculté se présente beaucoup plus nettement comme un centre équipé pour accueillir des candidats aux études avancées en philosophie. En quelques années, le nombre des étudiants du second cycle passa de 35 à 150. La Licence n'est pas seulement le couronnement de l'ancien *triennium* de philosophie, mais elle est clairement un diplôme supérieur, exigeant deux années de spécialisation dans l'une des branches suivantes: la philosophie systématique, l'histoire de la philosophie, la philosophie chrétienne; plus récemment s'est ajoutée la philosophie politique. Autre indice de progrès évident: selon le témoignage des professeurs, la qualité des candidats au doctorat s'est sensiblement améliorée par rapport à l'ancien système. Après 1994, il n'y aura que deux *sections* de spécialisation: La *Philosophie Chrétienne* et La *Philosophie de la Politique*.

L'introduction des langues modernes à la place du latin, dans l'enseignement et les examens, a affecté non seulement l'expression linguistique, mais entraîné des changements pédagogiques profonds, mettant en cause la forme même de la méthode scolastique, telle que la Faculté la définissait encore cinq ans plus tôt, dans les termes du P. Muñoz Vega rapportés plus haut.

En référence aux exigences des *Normae Quaedam* (1968), comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, et selon l'éclairage des grands documents conciliaires, surtout *Gravissimum Educationis* et *Gaudium et Spes*, la Faculté s'est mise courageusement dans la perspective du renouvellement des études supérieures voulue par le Concile. Sans négliger la tradition thomiste et augustinienne, les jeunes pro-

fesseurs cherchèrent un équilibre nouveau entre la scolastique, l'histoire de la philosophie, les courants scientifiques et culturels modernes. Les tensions classiques de la philosophie, entre le savoir spéculatif, l'héritage des anciens et les défis de la pensée moderne, ont stimulé l'engagement d'une nouvelle génération de professeurs, très appréciés de leurs étudiants et des cercles internationaux: les PP. Henrici, Biolo, Sprokel, Carlo Huber, Eduardo Huber, Valori, Welten, Magnani, Paul Gilbert, Don Babolin assistés par plusieurs professeurs provenant du clergé diocésain et religieux et par des professeurs laïques. Plus récemment, de nouvelles recrues ont été intégrées à la Faculté et sont venues apporter un espoir solide à la poursuite de cette riche tradition philosophique de la Grégorienne: les PP. Caruana, Flannery, Lelerc, Lucas Lucas, McNellis, Pangallo, Walsh, les Prof. Di Maiao, Fabrocini. du Ier cycle, doit maintenant assumer un surcroît d'obligations envers les étudiants beaucoup plus nombreux des IIe et IIIe cycles. Le problème s'est aggravé par le fait que, pendant la décennie 1985-1995, le nombre des candidats aux cycles supérieurs a presque doublé (passant de 107 à 206), alors que le nombre des professeurs jésuites stables s'est réduit de moitié (de 14 à 7). Des efforts considérables ont été entrepris pour obtenir des jeunes professeurs jésuites, dont plusieurs sont en préparation. La Faculté devra compter sur ces nouvelles recrues pour conserver son profil jésuite et pour maintenir le haut niveau de ses activités académiques.

Le dynamisme de la Faculté s'est en outre manifesté dans le rôle que les professeurs ont joué dans la création et la consolidation de nouveaux organismes académiques à la Grégorienne: par exemple, le développement d'un nouvel Institut des Sciences Sociales, qui devint plus tard une Faculté autonome; le renouvellement de l'Institut de Sciences Religieuses; le lancement d'un Centre de Communications Sociales; l'instauration d'un Centre d'Études Marxistes, œuvre du P. Wetter, dont les programmes ont été intégrés récemment dans la section de philosophie politique. L'évolution de ces organismes sera décrite plus loin, dans les sections qui leur sont consacrées. Plus récemment, s'est ajoutée, sous l'impulsion du P. Busa, avec la collaboration

du Dr. Di Maio, la Scuola di Lessicografia ed Ermeneutica tomistica e computerizzata, pour l'analyse des textes patristiques et thomistes, au moyen de l'ordinateur et par l'usage des CD-ROM.

La Faculté de Philosophie constitue l'une des colonnes portantes de la Grégorienne. Le dynamisme qu'elle a manifesté depuis Vatican II, le nombre considérable d'étudiants qu'elle continue d'accueillir, la qualité de ses candidats à la Licence et au Doctorat, le recrutement plus récent de plusieurs jeunes professeurs hautement qualifiés, sont autant de signes qui permettent à la Philosophie d'affronter l'avenir avec de solides motifs de confiance.

Dans l'effort d'inculturation de la Grégorienne, un rôle-clé revient à la Philosophie. Celle-ci prend une actualité nouvelle, car elle scrute les problèmes-frontières de notre temps, en se référant méthodiquement à la "vérité des choses". Face au relativisme, à l'utilitarisme et aux courants anti-intellectuels qui minent la culture moderne, l'Église a besoin d'hommes et de femmes formés à la philosophie, aptes à discerner, à aimer la veritas pour elle-même, et à la défendre contre les scepticismes engendrés par toutes les formes du pensiero debole. Il ne suffit pas seulement de savoir ce que pensent les hommes, dit saint Thomas, il faut découvrir la vérité des choses, veritas rerum, quelle qu'elle soit: "quia studium philosophiae non est ad hoc quod sciatur quid homines senserint sed qualibet se habeat veritas rerum" (in De cælo et mundo, lib.1, lectio 22, par. 8).

La mission de la Philosophie est emblématique du "service rendu à la vérité" par la Grégorienne, en tant qu'université catholique. C'est l'attente principale qui lui est adressée par l'Église, selon Ex Corde Ecclesiae (1990) rappelant, en substance, que le service propre de l'université catholique est de servir la cause de la vérité, en tout ce qui touche la nature, l'homme et Dieu. La Faculté de Philosophie opère au cœur même de cette recherche, au service de la veritas, considérée comme la valeur essentielle sans laquelle s'écroulent la liberté et la justice (Ex Corde Ecclesiae, Constitution apostolique sur les Universités catholiques, 15 août 1990, n.4).

6.4 La Faculté d'Histoire, de Pie XII à l'après-Vatican

[Retour à la table des matières](#)

La Faculté d'Histoire Ecclésiastique, célébrait en 1958 son 25^e anniversaire et alors s'ouvrait pour elle une période particulièrement féconde de recherches et de publications. Plusieurs de ses maîtres avaient rendu de grands services à Pie XII, notamment le P. Kirschbaum, qui avait suivi de près les fouilles sous la Basilique Vaticane pour l'identification de la tombe de saint Pierre et dont les travaux eurent un retentissement international. Le P. Leiber fut lié encore de plus près à Pie XII, comme secrétaire particulier et comme intermédiaire entre le Pape et la Grégorienne, continuellement sollicitée pour des textes et des discours pontificaux. Nous avons décrit au chapitre III, la contribution tout à fait spéciale des professeurs de la Grégorienne sous le pontificat de Pie XII. Un autre genre de services allaient maintenant être offerts aux Papes suivants par la Faculté.

Dans la période qui a suivi la mort de Pie XII, ce qui retient surtout l'attention, c'est la qualité des recherches et des publications entreprises par la Faculté. Le nouveau Pape, Jean XXIII, historien lui-même, encouragea et soutint explicitement des projets de longue portée, qui donnèrent des résultats durables. En 1960, une nouvelle collection, dirigée par le P. Pierre Blet, fut lancée par la Faculté avec la collaboration de l'École Française de Rome. Il est intéressant de noter que l'idée d'une collection sur les nonciatures en France est venue de Jean XXIII, qui lui-même avait été Nonce à Paris. Le P. Blet a rappelé les débuts de cette collection: "Informé par le chanoine Lestoquoy de mon travail sur un nonce en France (Ranuccio Scotti 1639-1641), Jean XXIII m'appela le 1^{er} janvier 1960 pour me dire qu'il désirait la publication de la correspondance du nonce en France Girolamo Ragazzoni, évêque de Bergame, en ajoutant qu'il faudrait penser également

aux autres nonces en France. C'est ainsi qu'avant même de publier la correspondance de Scotti, j'ai publié celle de Ragazzoni dès 1962, sous le titre dicté par le Saint Père, Girolamo Ragazzoni, évêque de Bergame. Correspondance de sa nonciature (1583-1586). Il formait le deuxième volume de la collection, Acta nuntiaturae gallicae, commencée avec le soutien financier de Jean XXIII et sous le patronage de la Faculté d'histoire de la P.U.G. et de l'École française de Rome" (P. Blet 1995). Seize volumes ont paru dans cette collection à ce jour.

Une autre initiative de grande importance a mûri au sein de la Faculté au cours des années. C'était le projet d'une revue spécialisée sur l'histoire des Papes, une idée qui fut longuement étudiée par la Faculté et qui vit le jour en 1963 sous le nom de Archivum Historiae Pontificiae. La revue paraîtra au rythme d'un volume par année; elle comporte deux parties distinctes, une première section consacrée aux articles, notes et recensions, puis une seconde partie réservée à la Bibliographie, intitulée Bibliographia Historiae Pontificiae, qui retrace méthodiquement les publications touchant l'histoire des divers pontificats. Le P. Burkhardt Schneider, qui devint plus tard Vice-Recteur, fut le premier directeur de la revue, auquel succéda le P. Rabikauskas, qui lui aussi fut Vice-Recteur. La section Bibliographie fut confiée au P. Pál Arato, qui vint de Naples à Rome pour cette tâche et qui se consacra, avec une énergie et une application admirables, à une recherche bibliographique qui le conduisait en diverses bibliothèques d'Italie et d'Europe. Pendant près de 30 ans, il prépara la section Bibliographia, dont les fascicules furent aussi imprimés séparément et qui représentent un précieux instrument de travail, en grande demande dans les universités et les bibliothèques de recherche. La réputation internationale de la revue Archivum Historiae Pontificiae ne tarda pas à s'imposer aux chercheurs et aux spécialistes. Comme l'a rappelé un article du P. Monachino, dans le volume que la revue dédia à celui-ci en l'honneur de son 80e anniversaire, le projet de publier Archivum demanda une longue préparation et plus de 15 ans de discussions, après que le P. Pedro Leturia, le fondateur de la Faculté, en eût proposé l'idée en 1946; "origine un pó laboriosa", note le P. Monachino, ce qui n'étonne pas

trop, quand on sait que les institutions durables de la Grégorienne ont généralement supposé une lente et prudente gestation (V. Monachino 1990).

Longtemps doyen de la Faculté, le P. Monachino sut encourager activement les publications des professeurs et des doctorandi, notamment dans la collection *Miscellanea Historiae Pontificiae*, dirigée par le P. Grisar, dans laquelle le P. Kempf publia trois volumes qui font autorité sur Innocent III (1945, 1947, 1954). Le P. Monachino jouissait d'une expérience directe des milieux de recherche dans le monde universitaire et ecclésiastique. Il assura un enseignement en histoire à l'Université de Chieti, pendant de nombreuses années. Il fut à l'origine de l'Association Italienne des Archives Ecclésiastiques, qui fut fondée lors d'une réunion d'archivistes tenue à l'Université Grégorienne en 1956. Il en fut le Président et dirigea ses congrès et ses publications jusqu'en 1993 (V. Monachino 1993). La force de la Faculté a été, depuis le début, l'accès de ses chercheurs aux Archives du Vatican, auprès des principaux organismes du Saint-Siège, de la Compagnie de Jésus et des riches archives italiennes. L'archivistique a toujours revêtu une importance quasi stratégique pour les étudiants et les professeurs, et l'expérience du P. Monachino auprès des meilleurs archivistes de l'Église a grandement facilité les contacts et l'accès aux principales sources de documentation. Le P. Leturia avait d'ailleurs été l'un des premiers à pouvoir consulter les archives vaticanes de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, pour écrire l'histoire des premiers rapports entre le Saint-Siège et les nouveaux États en Amérique du sud (P. Leturia 1959-1960).

Une mention spéciale revient à la recherche du P. Martina sur Pie IX, un travail de portée exceptionnelle, qui demanda plus de 25 ans. Le P. Martina en avait reçu le mandat du Pape Jean XXIII et il s'y consacra avec énergie, tout en enseignant l'histoire de l'Église dans la Faculté de Théologie, à laquelle il appartenait d'abord, avant de passer à la Faculté d'Histoire. Les résultats de ses recherches furent publiés en trois volumes très favorablement reçus par la critique (G. Martina, 1974, 1986, 1990). Il y défendait courageusement des interprétations

qui n'étaient pas de nature à plaire à certains partisans intransigeants du pontificat de Pie IX. Le P. Monachino fit paraître dans L'Osservatore Romano (18 mai 1991) une recension sur les trois volumes du P. Martina, qui était apte à décourager les critiques malveillantes. Paraissant dans le journal du Vatican et signé par le P. Monachino, l'article coupait court aux attaques injustifiées. L'ouvrage du P. Martina s'impose désormais sur Pie IX: il demanda une recherche patiente qui s'étendit durant quatre pontificats (cf. J. Benítez et al. 1996).

La Faculté collabora en outre à une édition des documents du Vatican relatifs à la guerre de 1939-1945, dans le but de montrer à l'opinion publique qu'elle avait été la véritable attitude de Pie XII durant le conflit. L'initiative venait de la Secrétairerie d'État et tendait à réfuter la campagne de dénigrement dont était l'objet le Pape Pie XII, et cherchait à illustrer la vérité à partir de documents authentiques et originaux. Mons. Samorè et Mons. Laghi suivaient ce dossier et eurent recours aux services du P. Angelo Martini de la Civiltà Cattolica, qui s'associa en 1965 aux PP. Schneider, Blet et Leiber, de la Grégorienne. Le P. Robert Graham s'adjoignit au groupe à partir du troisième volume. De là est née la collection en 12 volumes des Actes et documents du Saint Siège relatifs à la seconde guerre mondiale. Le premier volume parut en 1965 et le dernier en 1982. Le P. Martini avait vu le manuscrit du dernier volume avant sa mort. Le P. Schneider est décédé en 1976 après la parution du 9e volume auquel il avait spécialement travaillé. J'étais allé le voir à Freiburg avec le P. Kempf, peu de temps avant sa mort en lui apportant la croix que le Saint-Siège lui avait destinée ainsi qu'aux autres collaborateurs des Actes et Documents. Cette vaste recherche témoignait à la fois de la compétence des experts et de la volonté de transparence du Saint Siège dans une question, où les passions avaient créé de graves confusions et suscité un discrédit immérité envers Pie XII. La Faculté a joué patiemment un rôle de premier plan dans cette opération à la fois scientifique et diplomatique. En 1999, le P. Blet a publié à Rome un résumé des 12 volumes de l'ouvrage: Pie XII et la Seconde guerre mondiale d'après les

archives du Vatican. Jean-Paul II a mentionné plusieurs fois les articles du P. Blet sur cette question.

Il faut mentionner en outre l'importante contribution du P. Kempf au manuel d'histoire ecclésiastique de Jedin, auquel a aussi contribué le P. Schneider. Les travaux du P. Kempf lui valurent une grande autorité auprès des historiens allemands de Rome et facilitèrent les rapports de la Faculté avec leurs instituts de recherche. Le P. Kirschbaum avait aussi été très apprécié dans le milieu des chercheurs allemands, et il avait aidé à la reconstitution de l'Institut romain de la Görres-Gesellschaft. Pour cette raison, il a reçu le privilège d'être enseveli dans le Camposanto teutonico, à l'intérieur de la Cité du Vatican, où est situé cet Institut. Je me souviens de sa grande joie lorsqu'il m'apprit cette nouvelle, alors qu'il était atteint d'un cancer incurable et qu'il se préparait sereinement à la mort, comme un serviteur reconnaissant d'avoir pu accomplir une grande tâche.

On voit ainsi apparaître une des caractéristiques de la Faculté de cette période: l'engagement des professeurs dans des recherches de longue durée, celles que nous avons déjà mentionnées, celles aussi des PP. Grisar sur Mary Ward, du P. Villoslada sur Luther, sur saint Ignace, sur l'histoire de la Grégorienne de 1551 à 1773, les recherches des PP. Fois, Rabikauskas, Martinez Fazio, de Medina, Pfeiffer, Gutiérrez et Diaz de Cerio et les travaux signalés du P. Blet sur les nonciatures en France et en particulier ses trois ouvrages sur les assemblées du clergé en France, qui ont renouvelé l'historiographie des relations entre la France et le Saint Siège au 17^e siècle et qui lui ont mérité d'être élu Correspondant de l'Institut de France en 1985. Ces travaux préparaient le P. Blet à enseigner l'histoire diplomatique à la Pontificia Accademia de 1968 à 1985 et à publier son Histoire de la représentation diplomatique du Saint Siège des origines à l'aube du XIX^e siècle. (Cité du Vatican, 1982; ouvrage que la Secrétairerie d'État envoya en cadeau à tous les cardinaux).

Après Vatican II, la Faculté participa pleinement à l'effort de la réforme académique. Le P. Schneider qui était devenu Vice-Recteur, joua un rôle-clé dans les travaux du Sénat académique, organisant des

"comités sénatoriaux" pour discuter et approuver en première instance les articles des nouveaux Statuts. Un autre professeur, le P. Rabi-kauskas, Doyen à plusieurs reprises, exerça aussi la fonction de Vice-Recteur et m'apporta une aide très appréciée durant les premières années de la réforme universitaire. Les programmes de la Faculté furent revus en tenant compte des grands changements accompagnant le Concile, en réfléchissant notamment au développement des jeunes Églises et à leur besoin de former des historiens capables de comprendre à la fois l'histoire de l'Église universelle aussi bien que l'évolution des Églises locales, une exigence vitale pour assurer l'unité ecclésiale, dans un monde de plus en plus complexe et contrasté. Ce que le P. Leturia, fondateur de la Faculté, avait fait en instituant des cours spéciaux sur l'histoire de l'Amérique latine, devait maintenant être étendu aux autres continents, où l'Église s'enracinait suite à l'effort missionnaire, à l'indigénisation et à la décolonisation. Il apparaissait indispensable pour l'unité des jeunes Églises de se doter d'historiens capables de retracer leur propre histoire chrétienne, comme aussi celle des pays leur ayant apporté la première évangélisation.

Le programme de la Faculté inclua aussi des cours sur l'histoire de la question sociale, particulièrement illustrée par les travaux du P. Paul Droulers, qui ont documenté avec précision les nombreuses interventions des Évêques français et d'autres pays européens sur les problèmes sociaux au 19^e siècle, bien avant la parution du Manifeste Communiste. Les travaux d'érudition et de documentation du P. Droulers ont contribué efficacement, et sans polémique inutile, à renverser les thèses des historiens communistes sur les prétendus compromis des catholiques avec les classes dominantes au moment de la révolution industrielle et de la colonisation. En lisant les enquêtes minutieuses du P. Droulers, on reste impressionné par la vigueur et le nombre des interventions, des lettres pastorales, des dénonciations des injustices sociales provenant des Évêques de France et d'ailleurs au 19^e siècle. En outre, le P. Droulers s'intéressa de près à l'essor de la sociologie religieuse, promue par Gabriel Le Bras et le Chanoine Boulard et c'est à un congrès de spécialistes de cette matière que je le rencontrai pour

la première fois, à Louvain en 1956. Sa monographie sur le P. Desbuquois, l'âme du centre social des Jésuites français appelé l'Action Populaire, constitue une source de documentation exceptionnellement riche sur la situation sociale en France des années 1900-1945. Il y travailla à Rome et à Paris durant toute sa carrière de professeur (P. Droulers 1968, 1981). A l'occasion de ses 75 ans, un groupe d'amis et d'anciens étudiants publia un volume de plus de 500 pages contenant une sélection de 21 de ses articles sur le catholicisme social et la sociologie (P. Droulers 1982). A sa mort, le P. Martina écrivit une ample synthèse de sa vie, de ses recherches et de ses écrits (G. Martina 1993). L'enseignement du P. Droulers fut continué dans la Faculté des Sciences Sociales par le P. Joseph Joblin, qui arrivait à la Grégorienne avec une riche expérience, acquise durant ses années de service au Bureau International du Travail à Genève.

Plusieurs recherches de la Faculté n'ont révélé leur utilité pratique que longtemps après la mort de leurs auteurs. Par exemple, le P. Joseph Grisar, qui fut l'une des colonnes de la Faculté, avait publié en 1936 un volume sur l'histoire de l'Église en Autriche, où il défendait le rôle de l'Évêque de Trente, Giovanni Nepomuceno Tschiderer face au gouvernement de Vienne et au Joséphisme des années 1800. La recherche du P. Grisar resta longtemps inutile pour faire avancer la cause de Tschiderer; mais voici que soixante ans après, en 1995, ses études portèrent leurs fruits lorsque Jean-Paul II décida de béatifier cet évêque.

Certains courants après Vatican II, interprétant le Concile dans un sens plus activiste que culturel, avaient provoqué une désaffection envers l'histoire et le passé de l'Église. La Faculté a su réagir avec promptitude contre cette tendance, qui aurait pu être ruineuse pour une saine compréhension de la tradition vivante du christianisme, et elle réussit à attirer à la Grégorienne des étudiants provenant des pays de tradition chrétienne aussi bien que des pays dits de missions et du tiers monde. Elle a établi des liens prometteurs avec les jeunes Églises et avec les pays libérés des régimes communistes.

Une nouveauté se manifesta dans la venue à la Faculté de candidats non catholiques, dont certains obtinrent le doctorat avec succès. C'est une forme de participation intellectuelle au dialogue interreligieux et à la compréhension des cultures. Par ses recherches et ses publications, la Faculté s'est acquis un grand prestige parmi les historiens et elle occupe une place unique dans le monde des universités catholiques (cf. J. Benítez 1996).

6.5 Renaissance de la Faculté de Missiologie

[Retour à la table des matières](#)

La Faculté de Missiologie offre un excellent exemple de renouveau académique coïncidant avec les grandes inspirations du Concile. La reprise était nécessaire et elle fut entreprise avec courage. A la veille du Concile, la Faculté de Missiologie, qui avait été créée en 1932, ne donnait pas grand signe de vie: en 1959, elle était réduite à 5 étudiants. Or en 1959, le Pape Jean XXIII annonçait le Concile en accentuant la dimension missionnaire de l'Église; on trouvait la même insistance dans les encycliques de Jean XXIII, *Ad Petri Cathedram* et *Princeps Pastorum* (1959).

Le P. Muñoz Vega, Recteur et le Doyen, le P. Prudencio Damboriena, ancien missionnaire de Chine, entreprirent alors une réorganisation et une restructuration de la Faculté. Avec l'appui du P. Général, une équipe de nouveaux professeurs fut reconstituée, en appelant des jeunes jésuites en provenance des pays de missions. En 1964, le P. Joseph Shih, chinois, terminait son doctorat et il commença à enseigner la catéchèse et la religion chinoise. En 1965, le P. Vincenzo Poggi avait complété son doctorat en islamologie et devait enseigner cette matière à la Faculté, mais il fut transféré à l'Institut Oriental. Le P. López-Gay, provenant du Japon, obtint son doctorat en 1965 et fut chargé du cours sur la théologie des missions. Le P. Dhavamony, originaire de

l'Inde, après son doctorat à la Grégorienne, obtint le doctorat à Oxford en 1966, et il fut nommé pour enseigner la phénoménologie des religions et l'Hindouisme.

Les nouvelles recrues vinrent enrichir la contribution de professeurs chevronnés, tels les PP. Van Bulk et Goetz en anthropologie, Delía, en sinologie. Le P. Joseph Masson participa activement à ce renouveau, en devenant Doyen et tout en partageant son temps à la direction des Semaines Missiologiques de Louvain, ce qui mettait la Faculté dans un circuit important de spécialistes. Avec les années, de nouveaux professeurs s'adjoignirent à la Faculté: le P. George De Napoli, ancien missionnaire en Irak, compléta ses études à Cambridge dans les années 1970 et vint enseigner l'anthropologie sociale; le P. Arij Roest Crollius, après une large expérience dans les missions et à la curie généralice, s'intégra au corps professoral en 1972 pour enseigner l'islamisme et l'inculturation. Il faut signaler en outre la contribution remarquable de Monsignore Pietro Rossano, qui fut chargé en 1968 d'enseigner la théologie des religions. Il fut longtemps Secrétaire du Conseil Pontifical pour le dialogue inter-religieux et il devint ensuite Recteur de l'Université du Latran. Sa collaboration avec la Faculté dura 20 ans et fut particulièrement précieuse pour les rapports avec les religions non-chrétiennes et leurs représentants, que Mons. Rossano rencontrait régulièrement à Rome et dans ses nombreux voyages.

La Faculté retrouva un nouvel élan, le nombre des étudiants augmenta notablement pour dépasser le chiffre de 50 en 1980 et atteindre 110 en 1995. Parmi les étudiants, sont inscrits des non-chrétiens, des bouddhistes, des musulmans, et des membres d'autres religions; et plusieurs d'entre eux préparent le doctorat.

Un développement important, fut la collaboration de la Grégorienne et de la Faculté avec l'Université d'Ankara, qui se concrétisa dans l'échange de professeurs, de rencontres culturelles et inter-religieuses, à Rome et en Turquie. Résumons brièvement ici ce que nous décrirons plus au long au chapitre VII (cf. 7.4). Cette entente académique était le fruit de longues discussions, dont les premières phases remontaient aux échanges personnels que j'avais eues avec le Recteur

d'Ankara, à l'occasion de la Conférence des Recteurs Européens dans les années 1970. Plus d'une fois, il m'avait dit l'intérêt réciproque que les universités catholiques et les universités de culture islamique pourraient tirer de ces échanges, car il avait connu les catholiques lors de ses études aux États-Unis. Après de nombreuses tractations officielles, la collaboration commença et le P. Roest Crollius fut le premier professeur de la Grégorienne à présenter un cours sur la pensée catholique à l'Université d'Ankara. Des professeurs de Turquie vinrent à la Grégorienne pour des cours et des rencontres interuniversitaires. Le P. Gilles Pelland, alors Recteur, encouragea ces échanges et y participa activement.

Le renouveau de la Faculté se manifesta aussi dans la recherche et les publications. En 1964, une série de monographies scientifiques est lancée, *Studia Missionalia. Documenta et Opera*, qui publie des travaux des professeurs. A partir de 1972, cette publication devient *Documenta Missionalia*, dans laquelle paraissent des thèses de doctorat; la même année, une publication annuelle commencera à paraître, *Studia Missionalia*, chaque numéro étant consacré à un thème de recherche sur la missiologie ou l'histoire des religions, et suscitant la collaboration des meilleurs spécialistes sur ces questions. Ces publications, dirigées avec persévérance et compétence par le P. Dhavamony, ont beaucoup contribué au renom et au rayonnement de la Faculté.

Plus récemment, le corps professoral s'est enrichi de noms nouveaux: les PP. Wolanin, Farahian, Rupnik, Ryan, Shelke, avec la collaboration de professeurs invités, par exemple, le P. Boka di Mpasi, directeur de la revue *Telega*, qui vient chaque année du Zaïre, pour un cours sur les religions et la pastorale africaines, et aussi Don Michael Fuss venant régulièrement de Cologne pour traiter des nouveaux mouvements religieux et des sectes.

La force de la Faculté a été de rester en rapport étroit avec les territoires de missions, en favorisant les visites des professeurs dans ces pays, les contacts avec les Évêques, les recherches et les thèses doctorales portant sur les problèmes missionnaires. Tous les Doyens de cette Faculté ont eu une expérience missionnaire: les PP. Damborie-

na, Masson, López-Gay, Dhavamony, Roest Crollius. Le programme des études s'est ouvert à de nouvelles problématiques, telles que la nouvelle évangélisation, le dialogue inter-religieux, l'inculturation, les nouveaux mouvements religieux, ainsi que les grands défis posés aux nouvelles Églises par le développement et la modernisation, thèmes abondamment soulignés par l'encyclique *Redemptoris Missio* (1990), par la Conférence de Santo Domingo (1992) et le Synode Africain (1993), trois documents auxquels plusieurs professeurs de la Grégorienne ont contribué, directement ou indirectement. Voir sur l'inculturation, A. Roest Crollius 1978. La majorité des professeurs de la Faculté sont consultants des dicastères romains plus directement intéressés par l'évangélisation, le dialogue inter-religieux et les missions.

C'est grâce au soutien des plus hautes autorités, que la Faculté a pu se restructurer et progresser à partir du Concile, surtout avec le P. Muñoz Vega, le P. Janssens et le P. Arrupe, lui-même ancien missionnaire au Japon et le P. Kolvenbach, longtemps engagé au Proche-Orient (Voir: J. López-Gay 1995, F. Miranda 1993, pp.79-80).

6.6 Les sciences sociales: pour la foi et la justice

[Retour à la table des matières](#)

Le développement de l'Institut des Sciences sociales mérite un examen attentif, non seulement parce que l'auteur de ces notes y fut mêlé de près, mais parce que la naissance et le renouvellement de cet institut sont emblématiques à plusieurs titres.

Remarquons d'abord que c'est par intervention des autorités supérieures que l'Institut des Sciences Sociales prit naissance. J'ai rappelé plus haut que Pie XII lui-même en avait proposé la création au P. Janssens, car l'après-guerre exigeait d'urgence la formation de chrétiens compétents pour la reconstruction d'un monde juste et plus hu-

main. Le P. Janssens lui-même était très disposé à accueillir ce souhait du Saint-Père. Dès ses premières lettres et décisions, comme Général, il avait mis l'accent sur l'engagement social des Jésuites et favorisé leur spécialisation pour ce difficile ministère.

Rappelons-nous la situation dramatique de l'Europe à la fin des années 1940. L'Italie notamment avait été traumatisée par la menace d'une arrivée au pouvoir des communistes, risquant de faire basculer le pays dans la sphère des démocraties populaires. C'était le début de la guerre froide et le temps de la division de la planète entre le Premier, le Deuxième et le Tiers Mondes. La Chine devenait un autre géant communiste. La situation était très préoccupante en plusieurs pays d'Europe, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, tentés par l'avance du communisme international. Le marxisme pénétrait efficacement les milieux intellectuels et les universités. Dans les anciennes colonies, les mouvements pour la libération et l'indépendance s'organisaient avec force et portaient à la violence révolutionnaire. Pie XII voyait la nécessité d'aborder les problèmes complexes de la justice et de la politique mondiale dans une optique nouvelle, avec beaucoup plus d'efficacité et de compétence. La Compagnie de Jésus partageait pleinement ces préoccupations et plusieurs Jésuites spécialisés dans les sciences sociales étaient déjà à l'œuvre en divers pays.

Dès 1951, un Institut des Sciences Sociales fut créé comme un institut dépendant, à l'intérieur de la Faculté de Philosophie, qui avait jusqu'ici dispensé des cours d'éthique sociale avec les PP. Gundlach et Goenaga. Ce programme, avec les années, prit la forme d'une "Section sociale". Par volonté du P. Général, cette Section sociale devint un Institut, avec sa direction propre, tout en restant académiquement dépendant de la Philosophie. La présidence en était confiée au Père Clément Mertens, démographe appelé de Belgique, assisté des PP. Jarlot, Cereceda et Beltrão et de quelques professeurs de Philosophie, les PP. Gundlach et Goenaga. Ces derniers apportaient leur crédit et leur compétence au jeune Institut. Par exemple, il est notoire que le P. Gundlach fut un conseiller très écouté au Vatican, spécialement du temps de Pie XII, qui sollicitait sa collaboration pour toutes les ques-

tions touchant aux problèmes socio-politiques et à l'enseignement social chrétien.

Le P. Jarlot succéda au P. Mertens quand celui-ci dut retourner en Belgique pour cause de maladie. En général, les Pères de la Faculté de Philosophie n'étaient guère favorables à cette nouvelle institution qui débordait le cadre de la philosophie et se développait en incorporant les sciences sociales empiriques; l'Institut était vu comme un corps étranger et certains estimaient que ces sciences empiriques n'avaient pas leur place à la Grégorienne. Mais l'appui du Père Général et des Recteurs successifs de la Grégorienne permit de résoudre ces premières difficultés et l'Institut connut une croissance rapide.

Le grand projet apostolique de la Compagnie pour l'Amérique latine, qui entra en opération en ces années, fut l'occasion de restructurer et de renforcer les Sciences sociales à la Grégorienne. En 1954, le Père Général donna mission et autorité au Père Foyaca de parcourir l'Amérique latine pour recruter des jeunes Jésuites comme animateurs de Centres sociaux. Ce projet, dont on admire encore l'audace aujourd'hui, visait à rien de moins qu'à établir des Centres d'action et d'étude sociales dirigés par la Compagnie, dans toutes les capitales du Continent latino-américain. Le P. Foyaca avait pleine autorité auprès des Provinciaux et il procédait librement à la sélection des Jésuites pour réaliser le projet du P. Général. Les candidats choisis pour cette mission étaient destinés à des études spéciales et un grand nombre vinrent à l'Institut des Sciences Sociales de la Grégorienne. Ce contingent d'étudiants jésuites s'ajoutait aux nombreux candidats qui provenaient des divers pays d'Europe et des autres Continents. Plusieurs étudiants formés en ces années, eurent un rôle notable dans les grandes réunions de l'Église latino-américaine, à Medellin, à Puebla et plus tard à Santo Domingo. Un grand nombre devinrent évêques en divers pays, en Afrique notamment, et se firent souvent remarquer dans les Conférences épiscopales et les Synodes romains. Le Cardinal Thiandoum, archevêque de Dakar, Mgr Hamelin, Président de la Conférence des Évêques du Canada, Mons. Grillo, Évêque di Civitavecchia, figurent parmi les anciens étudiants de cette époque. L'ancien arche-

vêque de Durban en Afrique du Sud, Mgr Dennis Hurley, O.M.I., qui fut l'un des leaders les plus écoutés dans le combat pour la justice raciale, confiait au P. Robert White en 1995, que son inspiration première lui était venue en écoutant à la Grégorienne un cours sur la doctrine sociale de l'Église, "enseignée par un professeur allemand" (le P. Gundlach, sans doute). Mentionnons aussi Mgr Grémillion, qui fut Secrétaire de la Commission Justice et Paix.

L'Université Grégorienne manifestait une fois de plus qu'elle pouvait s'ouvrir aux disciplines nouvelles; elle s'attaquait résolument aux problèmes complexes que les sciences sociales permettent d'approfondir selon une approche moderne. La création de l'Institut des Sciences Sociales illustre par ailleurs une certaine constante dans le processus de développement des nouveaux instituts académiques à la Grégorienne, comme aussi dans les autres universités. On constate, en effet, que les changements les plus exigeants et les créations audacieuses doivent souvent être promus et soutenus par les plus hautes autorités académiques. Le fait s'est vérifié pour les Sciences Sociales, soutenues par le P. Janssens, comme aussi pour la Psychologie et pour les Communications Sociales, promues par le P. Arrupe comme nous le verrons.

Dans une université toute consacrée aux sciences sacrées, il fallait concevoir et organiser pratiquement un programme de sciences sociales, où les disciplines empiriques, comme la sociologie, la science économique, la science politique, la démographie, s'harmoniseraient avec la philosophie, l'éthique sociale et l'enseignement social de l'Église. La première phase du développement de l'Institut commença, comme nous l'avons dit, au début des années 1950.

En 1959-1960, une consolidation et une spécialisation des programmes s'imposaient pour mieux répondre aux besoins nouveaux. Le Général, le P. Janssens, appela alors à Rome de nouveaux professeurs, les PP. Pin, Mulder et moi-même, qui venais juste de terminer mon doctorat à la Sorbonne. Le Père Muñoz Vega, Recteur de l'Université, prit l'initiative de consulter les jeunes professeurs, pour la modernisation du programme en sociologie et en économie. Un nouveau Président fut

nommé, le Père Mulder, économiste formé aux Pays-Bas et aux États-Unis, ancien Recteur du philosophat dans sa Province. Il fallut toute la volonté du Recteur et du Père Général pour que le nouveau programme prenne forme et consistance. La nouvelle organisation de la Faculté offrait un programme de Licence en trois ans, avec spécialisation en Sociologie ou en Économie. Les cours de doctrine et de philosophie sociales étaient harmonisés avec l'étude des sciences sociales empiriques, comme la sociologie, la science économique, la démographie, la science juridique et politique, l'anthropologie. Un enseignement spécialisé de sociologie de la religion fut développé, qui attira des étudiants nombreux et de qualité. Le renouveau pastoral de l'après-Concile avait suscité une grande demande de spécialistes en sociologie religieuse, pour les projets de "pastorale d'ensemble" qui se multipliaient dans un grand nombre de diocèses. Le programme de sociologie de la religion répondait à un besoin reconnu, et plusieurs anciens étudiants formés à cette discipline exercèrent plus tard une grande influence dans leur milieu, par exemple le chanoine Jacques Grand'Maison qui s'imposa au Québec comme l'un des meilleurs sociologues de la culture et de la religion, et aussi le P. Jean Waret, chercheur au Japon. La contribution du Recteur de l'époque à la restructuration de l'Institut des Sciences Sociales a été rappelée dans la biographie du P. Muñoz Vega (F. Miranda 1993).

Les jeunes professeurs commencèrent à donner des conférences à l'extérieur, à prendre part avec les étudiants à des rencontres et à des recherches sur les problèmes sociaux, conduisant par exemple des enquêtes sur les projets de développement de l'"agro romano". Le P. Pedro Beltrão, brésilien, qui avait gagné un prix pour la publication de sa thèse à l'Université de Louvain, avait obtenu, après beaucoup d'insistance, la permission d'acheter une petite voiture Fiat 500 pour l'Institut des Sciences Sociales. Le P. Beltrão et les autres professeurs purent circuler plus librement, ce qui facilitait leur travail, leurs rencontres et leurs recherches avec les étudiants. En cette époque, il n'y avait pas d'autre voiture que celle du Recteur Magnifique, avec son propre chauffeur. C'était une innovation qui faisait parler, mais qui

indiquait aussi que l'Université entraînait dans un nouveau style d'activités. Les objections de la Faculté de Philosophie continuaient à se faire sentir, mais il faut rendre hommage à plusieurs de ses professeurs qui collaborèrent néanmoins généreusement aux nouveaux programmes de l'Institut, notamment les Pères Gundlach, Jarlot et Goenaga.

Un professeur du Latran, Mons. Pietro Pavan, faisait partie de l'équipe. Il allait bientôt se faire remarquer comme l'un des principaux rédacteurs des encycliques de Jean XXIII, *Mater et Magistra* (1961) et *Pacem in Terris* (1963). Je retrouvai Mons. Pavan comme Recteur de l'Université du Latran, alors qu'il succédait à Mons. Piolanti. Il fut nommé Cardinal par Jean-Paul II en reconnaissance de ses mérites au service de l'enseignement social de l'Église. Plusieurs années plus tard, un autre professeur du Latran, Mons. Franco Biffi, Suisse d'origine, vint enseigner à la Faculté. Lui aussi devint Recteur du Latran et il écrivit des études appréciées sur les problèmes des droits de l'homme ainsi qu'un ouvrage approfondi sur la pensée sociale de Mons. Pavan (F.Biffi 1990). En 1982, lorsque Jean-Paul II me nomma Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture, Mons. Biffi me succéda comme directeur du Centre de Recherche de la Fédération Internationale des Universités Catholiques, dont les bureaux étaient alors situés au Palazzo Frascara de la Grégorienne.

La nouvelle équipe réussit avec des moyens modestes, mais avec beaucoup de conviction, à mettre sur pied un programme moderne d'enseignement des sciences sociales. Le défi était de taille, surtout si l'on considère la provenance des étudiants, qui arrivaient des pays riches comme des pays plus pauvres. Dans un milieu international, il fallait penser, non seulement en termes européen ou américain, mais également tenir compte des nombreuses cultures où les sciences positives et les sciences humaines sont moins développées. La jeune équipe de professeurs, presque tous formés à la fois en Europe et aux États-Unis, s'attela à la tâche. Le programme fut vite connu et attira des étudiants nombreux et d'excellente qualité. Pour les professeurs de la Faculté, commença ainsi une époque féconde de participation aux congrès scientifiques et à diverses expériences de collaboration inter-

universitaire. Chaque année, durant un mois, quelques-uns d'entre nous allions donner un cours intensif de sciences sociales à l'Institut Catholique de Paris, dont l'Institut social était confié aux Jésuites. En échange, deux ou trois professeurs de cet Institut venaient donner des cours à l'Institut des Sciences Sociales de la Grégorienne; rappelons en particulier les noms des PP. de Lestapis et de Farcy.

En 1962, la Conférence Internationale de Sociologie Religieuse, qui se tenait à Königstein en Allemagne cette année-là, choisissait comme thème de la rencontre: *l'Appartenance à l'Église*; et dans l'élaboration des travaux du congrès on s'inspira largement de mon ouvrage, *La psycho-sociologie de l'appartenance religieuse* (Rome, P.U.G., 1960), qui fut par la suite traduit en diverses langues et qui fut introduit comme texte d'enseignement en plusieurs universités, et que je rééditai en italien en 1988.

La Faculté organisait chaque année, comme encore maintenant, des recherches sur le terrain, pour initier ses étudiants aux enquêtes pratiques et à la recherche scientifique. Au cours des années, nos d'étudiants entreprirent des projets de recherche en diverses parties d'Italie, en France, en Espagne, en Amérique latine, au Canada, en Afrique.

Plusieurs professeurs publièrent à cette époque des ouvrages remarquables, par exemple, le P. Jarlot sur l'histoire de la doctrine sociale de l'Église, le P. Beltrão sur la sociologie de la famille et sur la démographie. Ma collaboration régulière avec l'Institut d'études sociales de l'Institut Catholique de Paris et avec les Jésuites de *l'Action Populaire* me donnait l'occasion d'approfondir les problèmes de la sociologie urbaine. En 1965, avec la collaboration du P. Philippe Laurent, je publiai à Paris *Le phénomène urbain* (Aubier-Montaigne).

L'Institut social devenait de plus en plus connu et de tous côtés on nous demandait des collaborations, des communications, des articles. Des consultations et des recherches nous étaient demandées par le Saint-Siège, par le Vicariat de Rome, par les diocèses, et les Instituts religieux. Durant le second semestre de 1965, je fus chargé de mener

une enquête de sociologie religieuse sur les ministères des Jésuites au Canada français. Quand le P. Arrupe devint Général il décida d'organiser un Survey similaire dans toute la Compagnie. Plusieurs professeurs des Sciences Sociales y participèrent; et la direction de l'enquête fut confiée à Émile Pin. Lui et moi avons regroupé environ vingt-cinq de nos conférences ou articles qui datent de cette époque, dans Essais de sociologie religieuse publiés à Paris (1966). Pratiquement, tous les volumes cités plus haut ont été traduits dans plusieurs langues et quelques-uns ont connu plus d'une édition.

L'Institut devint Faculté en 1972. Il avait été érigé officiellement par la Congrégation des Séminaires et Universités le 29 juin 1955, en dépendance de la Faculté de Philosophie. L'Institut acquérait maintenant son autonomie et recevait le titre de Faculté des Sciences Sociales par décret de la même Congrégation, le 11 septembre 1972. Une première réforme des études porta la scolarité pour la Licence à trois ans, avec une année consacrée à l'initiation méthodique aux sciences sociales. Dans le régime antérieur, cette première année pouvait être omise par les étudiants plus qualifiés, mais l'exigence des trois années pour tous les candidats à la Licence s'avéra nécessaire. Pour répondre plus adéquatement à la diversité des besoins des étudiants, la Faculté constitua un programme spécialisé selon trois orientations: la Doctrine et l'Éthique Sociales, l'Économie et le Développement, la Sociologie.

Le développement de la Faculté a supposé la constitution d'une bibliothèque moderne dotée des ouvrages et périodiques reconnus dans les principales branches des sciences sociales. Les professeurs de la Faculté ont participé méthodiquement à l'organisation et à la mise à jour de cette bibliothèque. En plus des ouvrages doctrinaux, historiques et juridiques de la bibliothèque centrale, les professeurs et étudiants disposent d'une bibliothèque spécialisée en sciences sociales, avec plus de 25 000 volumes et 600 périodiques, ainsi que du riche Fonds Wetter (voir plus loin la section consacrée au Centre d'Études Marxistes).

Spontanément, le dicastère romain qui s'occupe de Justice et de Paix s'est adressé à la Faculté des Sciences Sociales. Le premier Se-

crétaire de la Commission Justice et Paix, Mgr Joseph Grémillion finissait son doctorat à l'Institut alors que j'arrivais à la Grégorienne. Je l'aidai à éditer sa thèse intitulée The Catholic Movement of Employers and Managers (1961) dans la collection Studia Socialia.

Presque tous les professeurs de la Faculté ont collaboré d'une manière ou d'une autre aux travaux et recherches de ce dicastère qui prit plus tard le nom Conseil Pontifical Justice et Paix. Les Présidents successifs, les Cardinaux Roy, Gantin, Etchegaray ont entretenu des rapports cordiaux et féconds avec la Grégorienne. Le P. Roger Heckel vint de l'Action Populaire à Paris pour succéder à Mgr Grémillion et il enseignait à la Faculté. Il eut un rôle à jouer dans l'élaboration de la Lettre apostolique de Paul VI au Cardinal Maurice Roy, Octogesima Adveniens (1971) à l'occasion de Rerum Novarum. Le P. Heckel fut ensuite nommé Évêque de Strasbourg. Le P. Philip Land, professeur d'Économie, devint un officier à plein temps du dicastère Justice et Paix. Le P. Jalot était souvent consulté pour des documents officiels de ce dicastère ou par la Secrétairerie d'État. Les P. Joblin, Bernal, Schasching et moi-même avons collaboré activement aux recherches et rencontrer de Justice et Paix comme consultants. Le P. Joblin y a publié des études sur les droits l'homme et sur les aborigènes. Il fit paraître de nombreux articles dans la Civiltà Cattolica, sur l'enseignement social de l'Église, sur la vie internationale, sur le commerce des armes. Pendant une dizaine d'années, le P. Joblin travailla comme expert à la Secrétairerie d'État dans la section des affaires publiques de l'Église. Quand il arriva à la Grégorienne en 1981, il jouissait d'une grande expérience de plus de vingt-cinq ans, ayant exercé des responsabilités spéciales auprès du Directeur général du Bureau International du Travail. Mettant son expérience et ses recherches à contribution, il publia L'Église et la guerre, un ouvrage qui fut cité par le Ministre français de la défense (J. Joblin 1988).

La Faculté organisait chaque année un Séminaire de haut niveau réservé aux spécialistes, aux professeurs et aux experts de sciences sociales. Pendant trois jours, les participants discutaient les communications écrites préparées par les conférenciers. Les professeurs des

autres Universités romaines prenaient part aux discussions et donnaient un ton interdisciplinaire. Des sujets de grande actualité y furent discutés: les documents sociaux les plus récents de l'Église, les conditions du développement, les problèmes éthiques de l'économie, le travail humain, la théorie de la dépendance, la question des migrants, subsidiarité dans l'Église, etc. Régulièrement, le Conseil Justice et Paix prenait une part active à ces Séminaires, notamment par la présence de Mons. Schotte, de Mons. Mejía, Vice-Présidents du dicastère.

Justice et Paix édita en anglais, en français et espagnol, mon livre *The Social Doctrine of the Church Revisited, A Guide for Study*, traduit aussi en italien (1990-1993).

Le P. Schashing, qui eut part à la préparation de l'encyclique *Centesimus Annus* (1991) et profita de ses contacts avec le Vatican et obtint de Jean-Paul II la permission de consulter les archives vaticanes afin d'étudier tout le dossier préparatoire à l'encyclique *Quadragesimo Anno* (1931) et il a retracé l'influence principale du P. Nell-Breuning (appelé le "Nestor der Katholischen" par ses compatriotes allemands), dans l'élaboration du manuscrit. On y voit comment Pie XI avait demandé au P. Général, le P. Ledóchowski, de faire de participer des experts jésuites à l'élaboration de la future encyclique, à laquelle participèrent les Pères de l'Action Populaire de Paris, avec le P. Desbuquois (J. Schasching 1994, cf. P. Droulers 1968).

La Faculté a toujours joué un rôle important au plan de la collaboration inter-facultaire. De nombreux étudiants des autres Facultés s'inscrivent aux cours des Sciences Sociales. Des échanges constants ont lieu spécialement avec la Missiologie, où les problèmes de l'inculturation, de l'anthropologie, du développement et des missions suscitent un intérêt commun. Les questions concernant l'éthique sociale, la philosophie politique, l'histoire sociale, la sociologie de la religion, la sociologie culturelle, le droit politique, le dialogue inter-religieux et la justice constituent autant de matières susceptibles de favoriser un échange entre Facultés. Plus explicitement, les professeurs des Sciences Sociales participent aux programmes de la Faculté de Théologie en

offrant des cours sur la Doctrine Sociale de l'Église, par exemple les PP. Bernal et Wagner Suarez, et ils dirigent, à l'occasion, des thèses de doctorat en théologie sur ces questions. L'esprit qui préside à ces collaborations s'inspire de Vatican II, spécialement de *Gaudium et Spes*, un document dont l'application au renouveau des études conserve toute son actualité et sa fécondité.

En 1998, un accord a été conclu entre la Faculté et l'Université de Whales (Galles), au sujet de la reconnaissance des titres académiques. La Licence en sciences sociales de la Grégorienne et le "Bachelor of Arts (Honor)" de Galles ont été reconnus officiellement.

Plus d'une fois, le P. Général, le P. Kolvenbach, a demandé d'examiner comment les sciences sociales peuvent contribuer à l'enrichissement des autres Facultés et surtout de la théologie. Des progrès notables ont été réalisés et une mentalité de collaboration inter-faculté s'est développée au cours des années.

Il faut mesurer le progrès réalisé en 50 ans; le P. Janssens avait publié sa lettre sur *'Apostolat Social'*, en 1949, et les jésuites voulaient s'engager publiquement en faveur de la justice, dans tous leurs travaux. Ils ont stimulé les études dans les sciences sociales, en insistant surtout sur la formation des jeunes. La récente lettre du P. Kolvenbach, sur *'Apostolat Social'* (24 janvier, 2000), reflète les efforts de la Compagnie pour promouvoir ensemble la foi et la justice. Sa lettre résume les progrès des quatre Congrégations Générales qui ont suivi le concile Vatican II. On y voit des éléments remarquables, mais il y a aussi des faiblesses inquiétantes, dûes aux grandes difficultés de cet apostolat aujourd'hui. Il fait savoir affronter les problèmes très complexes comme l'écologie, la mondialisation, les changements rapides et imprévisibles, la montée de la violence dans le monde, la corruption. C'est pourquoi le P. Kolvenbach et la Compagnie ont voulu entreprendre un examen de *'Apostolat Social'*, à l'échelle mondiale.

Pour l'ensemble de l'Université, il devient plus évident que les sciences humaines apportent à la Grégorienne une dimension nécessaire pour la poursuite de l'inculturation et la promotion d'un monde plus

juste. C'est dans l'interdépendance des disciplines et des Facultés que l'Université a progressé depuis Vatican II, une ligne d'orientation vers le dialogue, voulue par le Concile, et qui exige une constante attention de la part de toute la communauté universitaire. Dans l'optique de la 34e Congrégation Générale (1995), qui a vigoureusement rappelé à toute la Compagnie de Jésus, l'inséparabilité de l'inculturation de l'Évangile, de la promotion de la justice et du dialogue interculturel et interreligieux, la Faculté des Sciences Sociales doit raffermir ses objectifs fondateurs et s'efforcer d'être à la Grégorienne comme la conscience sociale de toute la communauté universitaire.

6.7 Statut académique de la spiritualité

[Retour à la table des matières](#)

Comme plusieurs créations académiques de la Grégorienne, c'est à partir d'une Faculté déjà existante, celle de la Théologie, que l'Institut de Spiritualité a pris naissance. Déjà en 1919, la Grégorienne, répondant au désir de Benoît XV, avait institué une Chaire de Théologie Ascétique et Mystique, qui se développa en une Section de la Faculté de Théologie en 1950, puis devint une Schola Theologiae Spiritualis en 1955. Cette époque annonçait déjà le renouveau théologique et pastoral qui préparait le Concile, en révélant un grand besoin de spiritualité dans l'Église. La Grégorienne décida alors de créer, dans le cadre de la Théologie, un véritable Institut de Spiritualité, qui fut officiellement érigé par décret de la Congrégation des Séminaires et Universités, le 20 mai 1958. L'Institut regroupait les enseignements en spiritualité offerts jusque-là par les PP. de Guibert, Ledrus, Liuima, Mendizábal, Truhlar. En 1960, le P. Gervais Dumeige fut appelé de France, où il était Vice-Recteur du scolasticat de Chantilly, pour devenir le premier Président de l'Institut. Le P. Paolo Molinari s'adjoignit à l'équipe, en continuant son travail à la curie généralice, où il sera Postulateur du-

rant de nombreuses années, s'occupant des causes des Jésuites et d'autres instituts religieux et des causes de plusieurs laïques. Le P. Charles Bernard vint aussi de France en 1962, pour une longue carrière consacrée à l'enseignement, à la recherche, à la publication et à la direction de l'Institut comme Président. L'équipe des professeurs s'enrichit par l'addition de plusieurs Jésuites, dont les PP. Queralt, Rambaldi, Navone, Faricy, Gumpel, Deblaere, et plus récemment des PP. Maruca, Alphonso, Ruiz Jurado, Martinez, Szentmártoni, Servais, García Mateo, et d'autres religieux comme les PP. Secondin, Favale, Triacca, Cupia, Padovese, Jansen, De Fiores, Sr. Anne Hennessy, et des laïques comme les Professoressa Bruna Costacurta, Maria G. Muzj, Donna L. Orsuto.

Au début, l'Institut n'avait que deux catégories d'étudiants, les candidats au Diplôme et les Doctorandi. A la suite des réformes introduites par les Normae Quaedam (1968), l'Institut offrit une Licence et un Doctorat en Théologie avec mention "Spiritualité", et un Diplôme en Spiritualité. Les nouveaux programmes attirèrent de nombreux étudiants du monde entier. En 1958-1959, il n'y avait que 10 étudiants; or leur nombre dépassait largement la centaine vers la fin des années 1960, dépassant même les 300 dans les années 1980, pour se fixer aux environs de 250, dont environ 110 candidats à la licence, 25 au doctorat, les autres inscrits pour le Diplôme et les auditeurs libres, ceux-ci étant strictement sélectionnés, malgré une demande toujours croissante. Parmi les candidats à la Licence, au Doctorat et au Diplôme, un tiers environ sont des femmes et les deux-tiers des hommes.

Il est intéressant de voir comment le statut académique du nouvel Institut s'est précisé au cours des années. Durant la première phase de son existence, plusieurs questions se posaient qui suscitèrent de patientes discussions et exigeaient des décisions collégiales. Fallait-il concevoir la spiritualité comme une discipline académiquement distincte de la théologie, fallait-il décerner des degrés académiques propres à l'Institut? Quand fut créé l'Institut de Psychologie, un problème surgit concernant le rapport académique entre les deux instituts. Cer-

tains se demandèrent même s'il ne convenait pas de transformer l'Institut en une Faculté de Spiritualité. La Congrégation ne semblait pas s'y opposer à priori. Je me souviens des tractations avec la Congrégation, qui se montrait disponible, et des nombreuses discussions qui eurent lieu avec les Présidents successifs et les Conseils de l'Institut et de la Faculté de Théologie et au Sénat Académique, lors de la préparation des Statuts de la Spiritualité.

Toutes ces questions trouvèrent leur réponse dans une réflexion approfondie sur les rapports de la spiritualité et de la théologie. Les délibérations de l'Institut dirigées d'abord par le P. Dumeige et les recherches méthodiques des professeurs, notamment celles des PP. Bernard et Molinari, contribuèrent à la maturation d'une conception de l'Institut qui a permis de mieux définir sa situation académique. Il est significatif aujourd'hui de rappeler l'essentiel des discussions qui conduisirent à cette clarification. Au départ, il importait de reconnaître les éléments propres de la spiritualité comme discipline distincte. Toutefois, cette distinction une fois établie ne devait pas faire oublier les rapports intrinsèques qui doivent exister entre la spiritualité et la théologie, au bénéfice des deux disciplines. D'une part, la Spiritualité peut revendiquer des sources de connaissance qui sont typiquement siennes: les grands courants de la spiritualité chrétienne, les écrits des mystiques, la vie et l'enseignement des Saints, des Fondateurs et Fondatrices des diverses formes de vie consacrée, l'étude des charismes dans la vie de l'Église, l'histoire des vocations à la vie contemplative et apostolique. L'analyse de ces sources requiert le concours des sciences humaines, comme l'histoire, la psychologie, la sociologie, l'anthropologie.

D'autre part, la Spiritualité doit entretenir des liens intrinsèques avec la Théologie et avec l'Écriture. En effet, tout en admettant la spécificité de ses propres sources, il faut souligner que la Spiritualité risquerait de rester une étude pratico-pratique, utile sans doute à la dévotion, mais très limitée comme discipline scientifique, si elle se dissociait trop nettement de l'étude de la théologie. La compréhension des dynamismes les plus authentiques de la vie spirituelle suppose un

recours obligatoire à l'analyse théologique. C'est dans cette collaboration des deux disciplines que peut s'opérer une étude approfondie de la vie chrétienne, saisie dans sa dimension intellectuelle, morale, contemplative. Le concept d'expérience spirituelle est ici décisif. Comme le dit le P. Bernard: "Cardine di tutta l'argomentazione è il concetto di esperienza spirituale" (Ch. Bernard 1993). En effet, la théologie, telle qu'elle a été pratiquée par les grands maîtres à travers l'histoire, est inséparable de la connaissance et de l'expérience de Dieu; les Pères et les Docteurs de l'Église furent des Saints par excellence. La spécialisation de la théologie, la division de la discipline en théologie dogmatique, morale, spéculative et positive, la répartition en traités distincts répondaient certes à des besoins nouveaux et aux progrès de la recherche, mais ces développements ne peuvent faire oublier la dimension spirituelle et mystique de la découverte de Dieu; c'est là le présupposé nécessaire d'une science devant inclure par hypothèse la contemplation du mystère divin. La contrepartie, c'est que la Spiritualité a un apport très riche à fournir à la théologie et aux sciences sacrées dans la mesure où elles sont ordonnées à la sanctification du monde. Le P. Molinari a rappelé que c'est là leur raison principale: "la suprema ragion d'essere di ogni disciplina scientifica che si occupa di cose di Dio e dei suoi rapporti con la umanità, quella cioè di aiutare gli uomini a giungere secondo la loro chiamata ad una sempre più profonda unione con Dio, ossia alla santità" (P. Molinari 1984).

Autour de ces coordonnées, un consensus s'est établi aussi bien dans la Faculté de Théologie que dans l'Institut de Spiritualité. Une Convention a été stipulée entre les deux parties, pour régler les questions pratiques touchant les professeurs, les étudiants, les degrés académiques, et cette entente bilatérale a été périodiquement mise à jour, selon les besoins et l'expérience. L'Institut jouit ainsi d'une autonomie fonctionnelle qui lui laisse une grande liberté académique; et en retour son rattachement à la Faculté de Théologie permet à ses licenciés et à ses doctorandi d'enseigner dans les instituts théologiques, à tous les niveaux, car ils sont licenciés et docteurs en théologie

(avec la mention "Spiritualité"), sur un pied d'égalité avec leurs collègues spécialisés dans les diverses branches de la théologie.

L'orientation et les programmes de l'Institut ont été nettement marqués par l'apport doctrinal et spirituel du Concile. L'essor de l'Institut coïncidait avec une forte demande de spiritualité dans l'Église, qui avait été stimulée par un Concile centré sur la vie pastorale, qui traitait explicitement des états de vie, des prêtres, des religieux, des laïques, de la formation et de la direction spirituelle, qui mettait en évidence l'Écriture et la Liturgie au cœur de la vie chrétienne, qui insistait sur l'unique sainteté proposée à tous les chrétiens, qui rappelait l'importance de l'expérience spirituelle pour la connaissance théologique. Ces enseignements venaient enrichir le contenu des programmes de spiritualité et, sans retard, ils furent transposés dans l'enseignement des professeurs, dans leurs recherches et dans les dissertations des étudiants. Du reste, l'Institut a toujours trouvé inspiration et orientation dans les directives du Saint-Siège, à partir notamment de la lettre de Benoît XV, du 10 novembre 1919, au P. Ottavio Marchetti félicitant la Grégorienne pour avoir institué "la cattedra di teologia asectico-mistica, mirante a procurare una più profonda formazione religiosa del clero". Les principaux documents du Saint-Siège concernant l'enseignement de la théologie spirituelle ont été étudiés par le P. de Guibert (1931), par le P. Rambaldi (1974); cf. Joséf Strus (1993).

Tout en étant attentif à toutes les grandes traditions spirituelles et mystiques, l'Institut s'efforça constamment d'approfondir la spiritualité ignatienne, par des enseignements explicites, tels ceux du P. Iparraguirre, puis du P. Ruiz Jurado, et par des recherches spéciales. Un lien étroit s'est établi entre l'Institut et le C.I.S. (Centro Ignaziano di Spiritualità), dont le Directeur, le P. Herbert Alphonso a été professeur de l'Institut depuis 1978 et en est devenu le Président en 1993. Le P. Alphonso avait d'abord été professeur et Recteur du Scolasticat de Poona, en Inde. Plus de trente thèses de doctorat ont été écrites sur la spiritualité ignatienne, dont plusieurs ont connu un grand rayonnement, par exemple, celle du P. Gilles Cusson, devenu un

ouvrage de référence sur la pédagogie de l'expérience spirituelle dans les Exercices.

Le profil didactique de l'Institut est désormais caractérisé par l'insistance sur un ensemble de matières fondamentales prescrites pour tous les étudiants: Méthodologie de la spiritualité, Théologie spirituelle systématique et spiritualité ignatienne, l'Écriture Sainte dans la spiritualité, Histoire de la spiritualité chrétienne, la Psychologie dans la spiritualité, Spiritualité des états de vie. Ces matières s'intègrent dans un cadre comprenant des cours et séminaires optionnels de spiritualité, des cours de théologie, et un choix d'enseignements offerts par les autres Facultés. Le curriculum se fonde sur une longue expérience poursuivie par plusieurs centres dans le monde, comme l'a montré le Symposium international organisé par l'Institut sur "La Spiritualité comme Théologie" (Ch. Bernard 1993).

L'Institut se fit connaître surtout par ses anciens étudiants, au nombre de plus de 5000, qui occupent des postes de responsabilité dans la formation des prêtres et des religieux, dans la direction spirituelle, dans l'enseignement, la recherche, le travail pastoral, l'animation des œuvres, plusieurs devenant Supérieures et Supérieurs majeurs, et certains consacrés Évêques.

En 1983, l'Institut commémorait son 25^e anniversaire et publiait les travaux des participants (B. Secondin et J. Janssens 1984). L'Institut, plus récemment, a organisé trois Symposia remarquables, avec des experts de divers pays et la participation d'une douzaine de facultés et instituts universitaires: un premier Symposium portait sur l'Anthropologie des Maîtres spirituels, l'autre sur la Spiritualité comme Théologie, un troisième sur le Cœur du Christ, lumière et force (Ch. Bernard 1991, 1993, 1995). Un quatrième Symposium est programmé pour 1996 sur "La liberté spirituelle chrétienne". Par les publications de ses professeurs, l'Institut connaît un rayonnement international, par exemple les écrits des PP. Ruiz Jurado, Navone, Molinari et en particulier du P. Bernard, dont l'impressionnante bibliographie a été publiée dans les *Miscellanea* qui lui ont été offerts pour son 70^e anniversaire (H. Alphonso 1995).

Une mention honorable revient au P. Antanas Liuima, spécialiste de Saint François de Sales, qui consacra plus de 35 ans à la direction de l'Académie Lituanienne Catholique des Sciences, en exil, ayant son siège à la Grégorienne. Comme Président de l'Académie, il suscita des collaborations fidèles parmi les Litvaniens à l'étranger et réussit à publier à Rome une collection d'ouvrages qui comprend 50 volumes. Le Saint-Siège lui envoya, en 1991, un message spécial pour le 25e Congrès de l'Académie tenu à Vilnius, dans sa patrie. En 1994 il était nommé citoyen honoraire de sa ville natale Utena, près de Vilnius et en 1995 le Président de la Lituanie lui décernait les plus hauts honneurs de la nation. Son œuvre est emblématique, elle représente une remarquable contribution aux relations fidèles de la Grégorienne avec les pays de l'Est européen qui furent longtemps privés de liberté sous le régime communiste.

Après le Synode sur la Vie Consacrée (1994) et après la 34e Congrégation Générale des Jésuites (1995), l'Institut s'engage dans une autre étape de son histoire au service de l'inculturation de l'Évangile et de la sanctification du monde. Le rôle interdisciplinaire de l'Institut consiste surtout à témoigner de la finalité des disciplines professées à la Grégorienne: elles concourent finalement à approfondir "la science des saints", comme le rappelait le Symposium de 1991, en citant saint Jean de la Croix: "Et si vous voulez le savoir, cette science suprême consiste dans la haute perception de l'essence divine, c'est l'œuvre de sa clémence de nous laisser sans comprendre et transcendant toute science" (*Obras completas*. Madrid 1980, p. 105).

6.8 Paul VI et l'Institut de Psychologie

[Retour à la table des matières](#)

À la fin des années 60, la création d'un Institut de psychologie à la Grégorienne représentait une innovation remarquable. L'initiative avait été favorisée par le récent Concile qui avait insisté sur le rôle des sciences humaines dans la compréhension de la culture moderne. Jusqu'à là, les universités pontificales ne reconnaissaient pas la psychologie empirique comme la matière propre d'un degré académique.

L'introduction de la psychologie dans les cadres de la Grégorienne ne fut pas une opération simple. Il fallut d'abord préciser le caractère spécifique d'un programme psychologique dans le contexte de la Grégorienne; puis constituer avec soin une équipe de professeurs capables de donner vie au nouvel Institut et d'en assurer l'avenir. Au cours de la phase préparatoire, il fut indispensable de recourir aux plus hautes autorités de l'Université et du Saint-Siège pour résoudre les questions de fond qui se posaient. Comme nous le verrons, Paul VI lui-même intervint au moment de l'approbation décisive. Retraçons les principales étapes de son développement.

Concrètement, on peut dire que la naissance de l'Institut est liée à l'expérience du P. Luigi Rulla durant ses recherches en psychologie. Devenu jésuite dans la Province de Turin en 1954, alors qu'il était déjà médecin-chirurgien, le P. Rulla se spécialisa en psychiatrie à l'Université McGill de Montréal et en psychologie à l'Université de Chicago. Il obtint le doctorat à Chicago en 1968, à la suite d'une recherche empirique sur la maturation psychologique de 1000 jeunes religieux et religieuses durant leurs quatre premières années de formation. L'enquête montrait l'utilité d'un accompagnement psychologique dans l'ensemble de la formation humaine et spirituelle des jeunes candidats. Cette recherche et ses applications potentielles ont donné l'idée de faire bé-

néficer les responsables de la formation sacerdotale et religieuse des résultats éclairants obtenus par le P. Rulla.

En 1968, le P. Rulla vint à Rome et présenta par écrit les conclusions de ses recherches au P. Général, le P. Arrupe, et il les illustra ensuite dans une conférence à tous les PP. Assistants. Je discutai alors longuement avec le P. Rulla, en évoquant l'hypothèse d'un enseignement spécialisé de Psychologie à la Grégorienne. Déjà des cours de psychologie étaient donnés à la Faculté de Philosophie et en Spiritualité, d'abord par le P. André Godin, puis ensuite par les PP. Edward Nowlan et Georges Cruchon, mais il n'existait pas de programme intégré de psychologie. Le moment semblait opportun de songer à un secteur académique consacré à cette discipline; car l'Université s'était déjà engagée dans l'enseignement des sciences humaines avec la Faculté des Sciences Sociales, et le Concile recommandait explicitement l'emploi des sciences humaines dans la pastorale, dans l'éducation et la formation spirituelle (cf. G.S. 62).

Le P. Arrupe, intéressé par cette recherche et par ses implications pratiques et même académiques, voulut en discuter, en présence du P. Rulla, avec les autorités de la Grégorienne, le P. Alfaro, Préfet des Études, le P. McCool, Délégué, le P. Dezza et moi-même. A la suite de cette réunion, il fut décidé d'informer le Cardinal Garrone, Préfet de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, et de solliciter son approbation pour la création éventuelle d'un Institut de Psychologie à l'Université Grégorienne.

L'idée d'un tel Institut constituait une sérieuse innovation par rapport au régime des degrés ecclésiastiques alors en vigueur. Tout en manifestant personnellement son intérêt pour le projet, le Cardinal Garrone me demanda de venir avec le P. Rulla pour en discuter devant une réunion plénière des officiers et des collaborateurs de la Congrégation. A l'aide de diapositives, le P. Rulla expliqua la nature et la signification de ses recherches. Puis le projet d'établir un Institut de Psychologie fut longuement examiné; certains approuvaient l'idée, d'autres contestaient que la Psychologie empirique puisse trouver sa place dans une université ecclésiastique. Nous répondions que Vatican

II insistait sur la connaissance et l'usage des sciences humaines, comme la sociologie et la psychologie, dans le renouveau pastoral et pédagogique. Nous ajoutons que Paul VI, dans son encyclique *Sacerdotalis Caelibatus* (1967), avait indiqué le rôle de la psychologie dans la formation sacerdotale, pour aider à la maturation affective en vue du célibat. Vu l'importance de la décision à prendre, le Cardinal Garrone décida de soumettre par écrit la proposition de la Grégorienne au Pape Paul VI. La réponse du Pape arriva environ un mois plus tard, avec une pleine approbation de principe et même avec le souhait que le projet se réalise. Avant de repartir pour Chicago, le P. Rulla reçut un téléphone du P. Dezza lui annonçant la bonne nouvelle que venait de lui communiquer le Cardinal Garrone: le projet d'un tel Institut avait reçu un *placet* décisif. L'intervention extraordinaire de la Compagnie, et du Saint-Père lui-même, aux origines de ce projet, constituait pour la Grégorienne un événement exceptionnel, venant confirmer, une fois de plus, que les initiatives académiques les plus audacieuses doivent souvent s'appuyer sur les plus hautes autorités.

L'idée de cet Institut était acquise, mais la réalisation du projet exigea encore beaucoup de travail, à commencer par l'élaboration d'un programme d'études, la rédaction des statuts et surtout le recrutement d'un corps professoral adéquat. Sans tarder, le projet d'un Institut de Psychologie fut discuté et approuvé formellement par le Sénat académique, non sans quelque réserve de la part de l'un ou de l'autre Doyens qui hésitaient devant cette nouveauté dans le cadre traditionnel de la Grégorienne.

En lien avec la Grégorienne, le P. Rulla s'était mis à la recherche de professeurs, ce qui n'était pas simple, car il fallait recruter des personnes compétentes, prêtes à entrer dans l'esprit du nouvel Institut et consentant à venir vivre à Rome. Plusieurs candidats et candidates furent considérés aux États-Unis, au Canada, en Europe. Après plusieurs tentatives infructueuses, un premier noyau de professeurs fut trouvé autour du P. Rulla à l'Université de Chicago: le P. Franco Imoda, venu étudier la psychologie à cette Université, ainsi que Sister Joyce Ridick, elle aussi candidate au doctorat en psychologie à Chicago, dont

la Supérieure Générale approuvait son engagement à la Grégorienne. Ensemble, ils firent mûrir le projet. En décembre 1970, je me rendis à Chicago pour le centenaire de Loyola University, et j'en profitai pour rencontrer ensemble le P. Rulla et ses deux collègues, puis je les vis chacun individuellement, recevant la confirmation de leurs intentions et de leur engagement.

Le P. Bartholomew Kiely, spécialisé en psychologie et avec un doctorat en théologie morale, se joignit à l'équipe des professeurs en 1976, suivi en 1979, par Don Giuseppe Versaldi, spécialisé en psychologie et détenteur d'un doctorat en droit canon. Le programme de l'Institut visait à intégrer un enseignement scientifique de la psychologie dans une perspective chrétienne, de manière à préparer des praticiens compétents à la fois dans le domaine psychologique et dans le domaine spirituel. C'est pourquoi, il était prévu que des professeurs invités seraient chargés de donner des cours spéciaux de spiritualité pour accompagner la formation des étudiants et des étudiantes.

Le début des cours fut fixé à l'automne 1971, de manière à pouvoir préparer soigneusement tous les éléments nécessaires: l'élaboration des programmes, l'arrivée des professeurs, l'annonce publique du nouvel Institut, la sélection des étudiants. L'Institut adopta dès le début le système "tutorial", qui suppose un rapport très étroit entre le professeur et l'étudiant, ce qui limite le nombre de candidats: environ une quinzaine de nouveaux chaque année, choisis après un examen très exigeant du dossier personnel de chacun. Le programme a une orientation plus professionnelle que théorique, cherchant à former des psychologues capables de pratiquer leur discipline dans la direction des personnes et des communautés. Le but de la formation est de préparer des hommes et des femmes à un exercice professionnel de la psychologie dans une perspective spirituelle et ecclésiale.

L'approche est interdisciplinaire et l'Institut favorise, avec la collaboration des autres Facultés, la préparation de spécialistes sachant allier la psychologie avec la théologie morale, avec le droit canon. C'est ainsi que Don Versaldi s'est formé à la fois en psychologie et en droit canon, le P. Kiely a fait une thèse en théologie morale après sa licence

en psychologie. Ces spécialités rendent de grands services dans les questions concernant le mariage, l'enseignement de la morale, l'activité pastorale; et le Saint-Siège consulte fréquemment ces experts.

L'équipe des professeurs a bénéficié, au cours des années, de la collaboration expérimentée de Sister Joyce Ridick, membre de l'Institut jusqu'en 1988, remplacée par Sr. Brenda Dolphin, puis par Sr. Mary Patricia Garvin et Sr. Cáit O'Dwyer. En 1990, le P. Timothy Healy s'est ajouté au corps professoral après avoir obtenu la licence en psychologie et le doctorat en théologie morale. Plusieurs professeurs des autres Facultés ont apporté une contribution appréciée dans le domaine de la formation spirituelle des étudiants: notamment, les PP. Gilles Cusson, Maurizio Costa, Ugo Vanni, Angel Terejina, la Dottoressa Bruna Costacurta.

Une exigence typique de l'Institut prévoit que les étudiants se soumettent à une analyse psychologique, laquelle leur apporte une meilleure connaissance d'eux-mêmes, tout en les initiant à la pratique de la consultation personnalisée. Un Centre de Consultation fut organisé pour accueillir les personnes intéressées à la croissance de leur vocation, à la maturation affective, à la réorientation psychologique. Les étudiants reçoivent ces personnes et s'exercent ainsi à la pratique de la consultation psychologique, sous la supervision des professeurs.

L'Institut s'est également fait estimer par ses publications, dont plusieurs ont été élaborées en commun; elles portent sur des thèmes connexes à la psychologie et à la vie spirituelle, comme la question de la vocation (L. Rulla et al. 1977, 1985). Ces recherches attirèrent bientôt l'attention des jurys internationaux. De fait, en 1976, le Prix Quinquennal de la Commission Internationale de Psychologie Religieuse était décerné aux PP. Rulla et Imoda et à Sr. Ridick pour leurs recherches publiées dans les ouvrages *Entering and Leaving Vocation* et *Structure Psychologique et Vocation*. Voir aussi F. Imoda 1995.

Des Cours d'été ont aussi été organisés dans une douzaine de pays, où les professeurs et les anciens étudiants de l'Institut approfondis-

sent ensemble les questions à la lumière de l'expérience acquise dans les diverses cultures.

Depuis le début, l'Institut a formé plus de 250 licenciés, dont le tiers est constitué de femmes. Chaque année, environ 80 demandes d'admission sont reçues, puis soumises à une sélection qui n'en retiendra qu'une quinzaine. Plus de 5500 personnes ont déjà recouru au Centre de Consultation de l'Institut, 2000 autres sont venues pour un colloque de croissance dans leur vocation. Environ 80% des anciens étudiants deviennent professeurs, formateurs, chargés de la direction des Instituts religieux comme supérieurs et supérieures, même au plus haut niveau.

Au moment de célébrer ses vingt-cinq ans d'activité, en 1996, l'Institut de Psychologie se présentait comme une création académique très féconde, qui a réussi à incorporer, dans son enseignement, une vision à la fois théologique et anthropologique du comportement humain, qui est sous-jacente à toute la réflexion de Vatican II. L'Institut a apporté une nouvelle dimension à l'horizon académique de la Grégorienne, qui prête désormais une attention spécialisée à l'analyse des conduites humaines, dans la diversité des contextes personnels et culturels. L'intérêt de l'Université pour les sciences du comportement s'en trouve élargi. Déjà engagée dans l'étude des sciences sociales, la Grégorienne pourra explorer plus à fond les conditions du dialogue interpersonnel et interculturel, en vue de l'inculturation de l'Évangile. L'avenir exigera que se consolide et se renforce encore la collaboration entre toutes les disciplines et toutes les facultés, de manière à approfondir, pour notre temps, l'approche théologique et anthropologiques qui a donné tout son dynamisme à Vatican II.

En 1996, l'Institut de Psychologie a célébré ses 25 ans avec *un Acte académique solennel*. Une belle photo fut publiée à cette occasion. À la table d'honneur, on voit au centre le recteur le père Pittau, avec plusieurs orateurs.

Le père Rulla prononça son discours avec une certaine émotion. Il a retracé les principales étapes de la création et du développement de

l'Institut. Il voulut surtout souligner, avec reconnaissance, le rôle central de la Compagnie, de la Grégorienne, du père Arrupe, du père Dezza, du cardinal Garrone et même du Pape Paul VI, dans l'établissement de cet Institut. Il a remercié tous les professeurs et les étudiants et les étudiantes qui ont contribué à l'essor de cet Institut.

Cet événement fut aussi plein de souvenirs pour le père Pittau, qui publia alors le premier numéro de la revue *La Gregoriana*, Informazioni P.U.G., sous sa nouvelle forme. Cette revue avait été créée 26 ans auparavant. Le père Pittau avait été très heureux de noter que le premier article de cette revue portait précisément sur l'*Acte académique solennel* de l'Institut de Psychologie.

Moi-même j'étais présent à cette commémoration. La photo me montre, avec mes cheveux blancs, dans le deuxième banc tout à fait à droite. C'était les derniers mois de mon enseignement à la Grégorienne. Depuis, le père Pittau, devint archevêque et secrétaire de la Congrégation des études. Le père Imoda devint recteur de la Grégorienne. Plusieurs amis de ces années sont décédés maintenant: le pape Paul VI, le cardinal Garrone et le père Arrupe.

6.9 Les sciences religieuses et le laïc

[Retour à la table des matières](#)

Il est très instructif de constater comment s'est développée, à la Grégorienne, la réflexion sur la formation et le rôle des laïques. Il s'agit d'une lente maturation qui s'est surtout manifestée lors des discussions préparatoires à la reconnaissance académique des Sciences Religieuses au sein de l'Université. Au lendemain du Concile, qui demandait une pleine promotion des laïques dans l'Église, la Grégorienne, d'accord avec la Curie généralice et la Province romaine de la Compagnie de Jésus, s'engagea dans une restructuration académique de

l'Institut, dont les origines remontaient à 1918. Un nouveau Président fut nommé, le P. Giovanni Magnani, appelé de Bologne en 1965, où il avait été le collaborateur du Cardinal Lercaro et du Professeur F. Battaglia, Recteur de l'Université civile. Après le Concile, le P. Magnani a été la cheville ouvrière et l'animateur des principaux développements de l'Institut. Ses écrits présentent une riche documentation sur la question (G. Magnani 1987, 1993).

Lorsque je devins Recteur en octobre 1966, l'Institut inaugurait un nouveau programme d'études de quatre ans, comprenant 12 heures par semaine, menant à un Diplôme de Sciences Religieuses. Cette réforme trouva une excellente réponse auprès des étudiants qui s'inscrivirent très nombreux. Cette restructuration, qui en appelait d'autres comme nous le verrons, avait été préparée, par une mentalité nouvelle à l'égard du laïcat, favorisée par le développement de l'Action Catholique, par les recherches du P. Congar sur la Théologie du Laïcat, et surtout par le décret conciliaire *Apostolicam Actuositatem*, sur l'apostolat des laïques. En 1965, le P. Dhanis, alors Recteur, et le P. Alfaro, Préfet des Études, avaient encouragé le P. Magnani et quelques collaborateurs, les PP. D. Grasso, P. Valori, R. Bortolotti, à repenser le programme et les Statuts de l'Institut, de manière à mieux répondre aux laïques, provenant du monde universitaire, éducatif, professionnel et associatif, ou se préparant au diaconat permanent, alors en phase de développement. Le succès du nouveau programme, inauguré au début de l'année académique 1966-1967, amena l'Université à mieux définir la configuration proprement académique de l'Institut. Il fallait lui donner des Statuts et consolider la valeur de son Diplôme, qui avait seulement été approuvé "ad experimentum" en 1967. L'Institut et ses étudiants demandaient à bon droit une pleine insertion dans l'Université, comme les Facultés et Instituts existants. Déjà, l'un des traits caractéristiques de l'Institut était son caractère interdisciplinaire et inter-facultaire: l'essentiel de son programme était assuré par les professeurs des Facultés de Théologie et de Philosophie. La discussion sur le nouveau profil de l'Institut intéressait à la fois ces deux Facultés et le Sénat de l'Université. Les autorités académiques étaient

favorables à la pleine intégration universitaire de l'Institut, mais les avis n'étaient pas unanimes et les oppositions ne manquaient pas. Certains alléguaient que le niveau des études ne justifiait pas un degré proprement universitaire, d'autres disaient que l'Institut ferait double emploi, car les laïques avaient maintenant plein accès à toutes les Facultés de l'Université; d'autres encore trouvaient difficile de définir "les sciences religieuses", selon les critères habituels des sciences sacrées.

Une Commission pour le développement de l'Institut fut créée pour approfondir l'ensemble de la question. Elle était présidée par le P. Peter Henrici, futur Doyen de la Faculté de Philosophie, qui prit la question très à cœur et qui s'en fit l'avocat auprès des diverses instances de l'Université. Il fallait tenir compte à la fois des *Normae Quaedam* (1968) sur le renouveau des études ecclésiastiques, ainsi que de la réforme en cours à l'Université, pilotée par une Commission générale dont faisaient partie les PP. Henrici et Magnani. Il était important de reconsidérer l'évolution historique de l'Institut, lié à la Grégorienne sous diverses formes depuis plus de 75 ans. De cet examen émergeait une constante: la volonté des Papes, continuellement réaffirmée, que l'Université s'engage dans la formation des laïques. Certes, les temps avaient beaucoup changé depuis l'institution du *Corso Pubblico di Religione* en 1918, comprenant un programme triennal dirigé par le P. Agostino Garagnani, attirant jusqu'à 1000 participants certaines années, comme l'attestent les photos de l'époque. Déjà en 1919, Benoît XV approuvait la fondation de l'Institut de Philosophie et de Sciences Religieuses ("Filosofia e Scienze Religiose"), dans une lettre au P. Garagnani (20 juillet 1919), où l'Institut est déclaré annexé à la Grégorienne qui en a la direction, et confié à ses professeurs, "annesso all'Università Gregoriana, retto dal Consiglio della stessa Università, e affidato ai professori del medesimo Ateneo". Le nom qui prévalut en pratique fut celui de "Istituto di Cultura Superiore Religiosa". Une confirmation particulièrement significative de l'Institut est venue au moment où l'Église se mobilisait en faveur de l'Action Catholique; c'était la grande heure du laïcat. C'est alors que Pie XI, dans le *Motu*

Proprio "Quod Maxime" de 1928, appela l'Institut, "Istituto per l'Azione Cattolica". Sur la pierre murale ornant le vestibule de la Grégorienne, et qui fut dévoilée devant Pie XI lors de l'occupation du nouvel édifice de Piazza della Pilotta, il est rappelé que ce Pape a enrichi l'Université en y associant les Instituts Biblique et Oriental et en y adjoignant un enseignement supérieur pour les laïques: "...Pius XI P.M. altiore pro laicis adiecto relig. magisterio..." (cf. J. Benítez 1996). On voit que, depuis les débuts, tous les Papes s'occupèrent directement ou indirectement de l'Institut et insistèrent sur la nécessité de former des laïques aptes à assumer leurs responsabilités chrétiennes, dans tous les secteurs de la vie sociale et dans l'évangélisation du monde moderne. Quant à Pie XII, il décrivait l'Institut comme Magistero Superiore di Religione, dans la lettre qu'il adressait à la Grégorienne pour le quatrième centenaire de l'Université (12 août 1953).

Au Concile Vatican II, ces directives des Papes sur la formation supérieure des laïques à l'apostolat, trouvèrent une expression particulièrement autorisée dans le décret sur l'Apostolat des Laïques. On y lit notamment cette recommandation, qui trouva un écho très attentif à la Grégorienne: "Qu'on organise des centres de documentation et d'étude, non seulement en matière théologique, mais aussi pour les sciences humaines: anthropologie, psychologie, sociologie, méthodologie, afin de développer les aptitudes des laïques, hommes et femmes, jeunes et adultes, pour tous les secteurs de l'apostolat" (Apostolicam Actuositatem, 32). La Grégorienne, qui s'inspirait clairement du Concile dans sa réforme académique, assumait pleinement ces directives sur l'esprit nouveau qui doit guider la formation spécifique à donner aux laïques dans le monde d'aujourd'hui. Le nombre des étudiants laïques augmentait notablement; en 1965, l'Institut de Sciences Religieuses accueillait les trois premières femmes étudiantes. Avec le temps, les femmes allaient atteindre les deux-tiers du total des étudiants.

La question pratique qui se posait était de formuler ces orientations dans les projets de restructuration de l'Université alors en cours. La Commission dirigée par le P. Henrici s'orientait vers un programme de quatre ans sanctionné par une Licence académique en

Sciences Religieuses, comme cela existait en diverses universités. La proposition de la Commission incorporait et précisait les principales réformes introduites ces dernières années dans l'Institut. Selon le rapport de la Commission, le programme de l'Institut comprenait une synthèse de la théologie et de la philosophie équivalent au premier cycle des Facultés correspondantes, mais l'approche pédagogique était définie spécifiquement en fonction des besoins de laïques s'orientant vers l'enseignement de la religion et de la catéchèse, vers la vie professionnelle, vers le diaconat permanent, vers le service missionnaire, et préparant aussi les étudiants qui le désireraient à poursuivre des études dans les Facultés ecclésiastiques. Des cours spéciaux sur la catéchèse, la pédagogie, la psychologie, la sociologie, l'histoire des religions, les communications sociales étaient destinés à spécifier encore plus nettement le programme académique offert aux laïques. Plusieurs nouveautés étaient notées dans le rapport, qui se retrouvèrent ensuite dans la réalité. Par exemple, c'est dans l'Institut que commença à la Grégorienne les premiers cours sur la pédagogie, sur les communications sociales et le cinéma. Le Sénat académique examina la proposition, le 18 décembre 1969, et approuva un projet de Statuts, avec un curriculum de quatre ans sanctionné par une "vraie Licence" en Sciences Religieuses. En principe, c'était reconnaître l'autonomie interne de l'Institut et son rang académique dans la structure de l'Université. Les discussions firent ressortir que l'un des éléments typiques de l'Institut consiste dans le fait que les laïques bénéficient d'un enseignement spécialement préparé pour eux, offert par des professeurs de compétence reconnue, appartenant aux Facultés de Théologie, de Philosophie, d'Histoire, et d'autres Facultés.

Le Cardinal Garrone, informé du projet de l'Université, se montrait favorable au développement de l'Institut, mais il répondit que la Congrégation pour l'Éducation Catholique, voyait des difficultés à accorder un Degré en Sciences Religieuses, et indépendamment de la Faculté de Théologie, et à reconnaître l'autonomie de l'Institut. Il nous fit comprendre que le projet de la Grégorienne allait servir de "prototype" pour des Instituts similaires dans le monde, et la Congrè-

gation voulait éviter que des Séminaires majeurs se transforment en Instituts de Sciences Religieuses annexés à des Universités civiles. La solution qui fut finalement retenue, après un long dialogue, consista à reconnaître l'érection académique d'un Institut opérant en connexion avec la Faculté de Théologie, et autorisé à décerner un titre universitaire appelé Maîtrise en Sciences Religieuses ("Magistero in Scienze Religiose", ou "Master in Religious Sciences").

Suite à cette décision, l'Institut jouit en pratique d'une autonomie fonctionnelle, tout en reconnaissant à la Faculté de Théologie un droit de regard sur son propre programme théologique et pour l'attribution du "Master". La structure actuelle de l'Institut fut reconnue par le décret du 31 mai 1971, de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, avec confirmation *in perpetuum* le 2 février 1983. La validité de cette formation pour l'enseignement de la religion dans les écoles secondaires a été reconnue par le Vicariat de Rome et par la Conférence Épiscopale Italienne; la Congrégation pour le Clergé en a confirmé la valeur pour le monde entier (23 octobre 1971).

C'est dans ce cadre institutionnel, avec un statut académique bien défini, que l'Institut s'est développé en démontrant qu'il répondait à un clair besoin de la population étudiante. En effet, depuis 1970, le nombre des étudiants s'est maintenu autour de 350. Environ 30% des candidats ont déjà un diplôme universitaire, une *Laurea*, ou exercent une profession. Il y a de jeunes étudiants et des personnes expérimentées intéressées à un recyclage approfondi. Entre 20 et 30 pourcent proviennent d'en dehors de l'Italie. Près de 30% sont des religieuses venant chercher à l'Institut une formation de deux ans, maintenant requise par les Congrégations religieuses après le noviciat. Ce biennium se termine par le Diplôme de Sciences Religieuses. Les étudiants de l'Institut se destinent en général à l'enseignement de la religion dans les écoles secondaires, à la catéchèse, à divers services spécialisés dans les Églises, à l'animation pastorale; d'autres se préparent à des professions, au journalisme; quelques-uns s'orientent vers le diaconat permanent. Tous reçoivent une formation axée sur la vocation propre des laïques dans l'Église et le monde. Une forte proportion

des professeurs de l'Institut sont maintenant des laïques, en majorité des femmes, dont plusieurs enseignent dans les autres Facultés de la Grégorienne, ou dans d'autres Institutions pontificales et civiles. La notion même de "laïque" s'est enrichi et élargi dans l'Église, surtout à la suite du Synode sur "La vocation et la mission des laïques dans l'Église et dans le monde", et avec la publication de l'Exhortation apostolique de Jean-Paul II, *Christifideles Laici* (1988). L'Institut a adapté en conséquence ses critères de recrutement en annonçant que son programme est offert "particulièrement aux laïques", sans exclure les religieuses, les candidats au diaconat permanent.

À la suite du Concile et du Synode sur les laïques, c'est toute l'Université qui s'est ouverte aux laïques, hommes et femmes, qui s'inscrivent nombreux dans toutes les Facultés et Instituts, comme nous l'avons vu dans les sections précédentes. Plusieurs laïques y enseignent. Des programmes spéciaux sont offerts à des professionnels laïques, par exemple, dans les cours de Jurisprudence pour la famille, les cours de formation Éthique et Managériale pour les opérateurs en médecine, les cours de spécialisation dans les Communications sociales. Dans ce contexte, l'Institut de Sciences Religieuses découvre de nouvelles avenues et explore la possibilité d'offrir un Second cycle correspondant, dans le jargon actuel, au "Post-Master". Le défi est double: d'abord, celui d'offrir des spécialités correspondant aux besoins des laïques chrétiens désireux de se perfectionner dans leur profession et leur service d'Église; ensuite et surtout, il faudrait que ce Second Cycle, commencé "ad experimentum" en 1993, puisse obtenir la reconnaissance officielle de la Congrégation. Ce serait une nouveauté, que la Congrégation cependant ne refuserait pas de considérer, si une demande officielle en était faite, selon une lettre du Cardinal Préfet: "Circa la possibilità di proseguire lo studio di un progetto di biennio oltre il Master, non abbiamo obiezioni che esso possa essere promosso dagli Organismi competenti" (10 octobre 1991). L'ancien Sous-Secrétaire du Dicastère, Monsignore Francesco Marchisano, estimait même que ce serait là un développement désirable, dans une conféren-

ce qu'il prononça en 1992 pour célébrer le 25^e anniversaire de l'Institut.

Ce qui semble assuré pour l'avenir, c'est une demande continue et même accrue des laïques choisissant de venir à la Grégorienne, malgré la forte concurrence d'Instituts similaires à Rome, en Italie et dans le monde. Le nom de la Grégorienne compte pour beaucoup. En outre, l'organisation pratique des programmes, la disponibilité des professeurs sur place, l'horaire des cours regroupés en fin de journée, la concentration des locaux, les services offerts aux étudiants sont autant de facteurs qui favorisent l'accueil des candidats laïques. Mais le facteur décisif, c'est surtout l'engagement de tant de professeurs hautement qualifiés des Facultés de la Grégorienne, qui offrent aux étudiants de l'Institut un enseignement particulièrement adapté, dans un esprit interdisciplinaire, inter-facultaire et international. Ces maîtres collaborent intimement avec l'équipe propre de l'Institut en donnant à celui-ci un esprit et une orientation qui lui sont caractéristiques. Dans la tradition de service au laïcat, illustrée par le fondateur, le P. Garagnani (cf. R. Lombardi 1944), l'Institut a été dirigé par des Présidents qui lui ont assuré son rang académique dans l'Université, parmi lesquels il faut rappeler, avec le P. Magnani, les PP. Biolo, Carlo Huber, Delmirani, Alzeghy, Szentmartoni. La Grégorienne porte ainsi un clair témoignage de son engagement pour la promotion des laïques, hommes et femmes, dans l'Église et le monde.

En 1995, l'Institut étudia un projet pour le développement de ses programmes, de manière à y ajouter un Second et un Troisième cycles conduisant à la Licence et au Doctorat. Les Statuts de l'Institut furent réélaborés et approuvés par la commission des doyens de théologie et de philosophie. Le projet d'un Second et d'un Troisième cycles fut ensuite discuté par le Conseil de l'Université; puis le Recteur, le P. Pittau, le soumit à la délibération du Sénat académique, le 14 décembre 1995. Devant l'impossibilité de conclure la discussion, ce jour-là, une réunion extraordinaire du Sénat fut convoquée le 18 janvier 1996. Les avis étaient partagés; certains favorisaient le projet, d'autres estimaient qu'il serait trop lourd à assumer par l'Université, par man-

que de professeurs et de financements adéquats. Finalement un vote qualifié des deux-tiers fut demandé, comme plusieurs l'exigeaient, puisque cette proposition équivalait en fait, à une modification des Statuts. La proposition ne fut pas acceptée et le projet d'un IIe et d'un IIIe cycles fut renvoyé sine die. Cela ne saurait signifier que la Grégorienne se désintéresse de la formation supérieure des laïques; il faudrait plutôt y voir le signe que l'occasion est venue pour l'Université de repenser le genre de service qu'elle entend rendre aux laïques et le service qu'elle attend d'eux. L'évolution de l'Université que nous avons observée tout au long de ce chapitre consacré aux facultés et aux instituts a mis en relief la place et le rôle de plus en plus marqués des laïques comme étudiants et comme professeurs. Le contraste à cet égard est très grand entre la situation actuelle et celle qui existait au moment du Concile, alors que l'ensemble de la communauté académique était presque exclusivement composée de jésuites, d'ecclésiastiques, de religieux, de séminaristes. Aujourd'hui, les laïques représentent une proportion considérable du total des étudiants et des étudiantes. Cette nouvelle situation demandera sans doute une réévaluation du service que l'Université veut apporter aux laïques comme tels, hommes et femmes. C'est dans cette vision d'ensemble que la Grégorienne devra s'interroger sur le service spécifique que devra offrir à l'avenir l'Institut de Sciences Religieuses. Il apparaît donc souhaitable que le développement de l'Institut devienne l'affaire de toute l'Université, et c'est avec la collaboration de toutes les Facultés que pourra être redéfini un projet d'ensemble, comprenant le projet spécifique de cet Institut, pour un meilleur service académique des laïques selon la vocation de la Grégorienne.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 7

Nouveaux centres académiques

[Retour à la table des matières](#)

Après Vatican II, l'effort d'inculturation de la Grégorienne s'est traduit dans une réforme en profondeur des programmes dans les Facultés et Instituts, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. L'Université s'est aussi portée au devant des besoins des nouvelles cultures en créant de nouveaux organismes académiques. Nous avons déjà décrit certaines de ces initiatives, telles que le Cours de Jurisprudence ainsi que les Cours de consultation matrimoniale, créés par la Faculté de Droit canon, et l'École de Lexicographie et d'Herméneutique reliée à la Faculté de Philosophie.

Parmi les nouvelles créations académiques, mentionnons le Centre Interdisciplinaire sur la Communication Sociale, le Cours Supérieur pour les Biens Culturels de l'Église, le Centre d'Études Marxistes, le Centre Cultures et Religions, le Cours pour Médecins et Dirigeants Sanitaires, le Centre pour les formateurs_ dans les Séminaires, l'Institut d'Études pour les Religions et les Cultures.

7.1 Le Centre Interdisciplinaire sur la Communication Sociale

[Retour à la table des matières](#)

La création de ce Centre académique symbolise la réponse que l'Université a cherché à donner au grand défi posé par la culture des médias. Aucun organisme créé par la Grégorienne n'a requis tant de discussions, de recherche, de collaboration à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Université. La croissance du Centre a été lente, pour des difficultés évidentes qui ne touchent pas uniquement au recrutement du personnel spécialisé et aux ressources nécessaires pour le développement d'un enseignement entièrement nouveau à la Grégorienne. La vraie difficulté ne concernait pas seulement les moyens, mais les finalités et la manière de concevoir la programmation académique. En pratique, le cheminement de la Grégorienne en ce nouveau domaine a été parallèle à celui de la Compagnie de Jésus. L'apprentissage de la Grégorienne a été long et patient, comme il le fut dans la Compagnie. Cette évolution mérite d'être rappelée, car elle éclaire l'engagement de l'Université dans son effort pour affronter la culture des médias, en accord étroit avec la recherche poursuivie par l'ensemble de la Compagnie.

Déjà, en 1963, le Général des Jésuites, le P. Janssens, avait créé à la curie un Secrétariat pour les communications sociales, dont le P. Robert Claude s'occupa en venant régulièrement de Belgique. Notons que le premier souci du P. Janssens, dans les années 1950, avait d'abord été d'interpeller les Jésuites sur l'usage des moyens de communication modernes; comment doivent-ils faire usage des journaux, des magazines, de la radio, de la télévision, du cinéma? Une longue instruction de sept pages avait été consacrée à ce problème en mettant l'accent sur le sens du discernement et sur l'esprit critique de chaque religieux, des communautés et des œuvres jésuites (Instruction du 27

décembre 1955). Le développement prodigieux des moyens de communication posait des problèmes sérieux pour l'équilibre de la vie religieuse, pour la formation des scolastiques, pour les étudiants des collèges. Cet aspect éthique, personnalisé, et même ascétique, de l'utilisation des médias conserve tout son sens encore aujourd'hui, mais la dimension sociale et culturelle des mass-media est apparue à la conscience de tous et ce fait place la Compagnie et l'Église devant l'un des plus graves défis de la nouvelle évangélisation. C'est pour affronter la question dans toute son ampleur que le P. Janssens institua en 1963, comme nous l'avons dit plus haut, un Secrétariat pour les communications sociales, dirigé par le P. Robert Claude.

Le P. Arrupe, successeur du P. Janssens, nomma à ce poste le P. Stefan Bamberger en 1968, et avec celui-ci, il établit en 1971 le JES-COM (Jesuit International Center for Social Communication), qui devenait un secrétariat redéfini et bien équipé. Le P. Arrupe que je voyais pratiquement tous les mois me parlait toujours des médias modernes comme d'une grande préoccupation pastorale. Il demanda à la Grégorienne d'explorer le domaine des communications comme matière d'enseignement et de recherche académiques. Il avait désigné le P. Domenico Grasso pour étudier la question selon sa propre spécialité, la théologie pastorale. La proposition fut discutée à plusieurs reprises dans les conseils de l'Université. Trois Facultés surtout manifestaient leur intérêt et examinaient la question: la Théologie, la Philosophie, les Sciences Sociales. L'idée était acquise, mais la voie à suivre n'était pas claire du point de vue des structures académiques et du rôle propre de la Grégorienne dans ce champ nouveau de la culture.

En attendant de pouvoir constituer un Centre interdisciplinaire, nous avons organisé, dans les années 1967-1968 les premiers cours sur les communications sociales, dans le cadre de l'Institut de Sciences Religieuses, qui n'était pas encore érigé académiquement, ce qui nous permettait beaucoup de flexibilité. Sans tarder, l'Institut offrait en 1968 les premiers cours sur les médias, centrés d'abord sur la lecture structurale des films, donnés par le P. Nazareno Taddei. Un programme de Pastorale des moyens de communication sociale fut progressi-

vement organisé dans l'Institut, articulé sur la méthodologie des moyens de communication, sur la civilisation de l'image et sur le cinéma; les cours y étaient donnés notamment par les PP. Nazareno Taddei, Ugo Misini, Enrico Baragli, Vigilio, Fantuzzi, Francesco Farusi. Ce programme dura jusqu'en 1979. Dans le cadre du programme, le P. Misini était chargé d'organiser, à la Grégorienne et dans les Collèges, les visionnements des films, pour lesquels il fallait obtenir la permission expresse du Vicariat de Rome. Évidemment, la révolution culturelle amenée par la diffusion massive de la télé n'avait pas encore transformé les mentalités à Rome et la prudence s'imposait. En 1972, le Sénat approuvait l'institution d'un "Diploma di pastorale della Comunicazione sociale", comme l'une des spécialisations de l'Institut. Ce programme dura jusqu'en 1979-1980 alors que débuta les cours du Centre Interdisciplinaire sur la Communication Sociale

Une impulsion nouvelle se fit sentir durant les consultations et les travaux qui préparèrent la 32^e Congrégation Générale (1974-1975), où il devenait de plus en plus clair que la Compagnie considérait les médias modernes parmi les priorités apostoliques de la Compagnie. Le JESCOM, dirigé par le P. Stefan Bamberger, fut chargé d'animer ce nouveau projet pastoral. L'objectif était nettement proposé, mais il fallait le traduire dans la réalité concrète du travail apostolique, éducatif et universitaire des Jésuites. Il vaut la peine de reconstituer la suite des événements, car on y découvre avec quelle patience la recherche progressa pas à pas, en impliquant un nombre impressionnant de personnes dans la Compagnie et d'ailleurs.

C'est dans ce contexte, et à la demande du P. Arrupe, qu'une réunion internationale de Jésuites, engagés dans les médias, se réunit à Rome en 1973 pour étudier le rôle de la Compagnie dans ce domaine. La réunion avait été préparée par une consultation internationale qui avait recueilli environ 40 réponses. Les experts se rencontrèrent d'abord à la Grégorienne, le 25 mars 1973, et les réunions continuèrent ensuite à Grottaferrata, à la Villa Cavalletti, jusqu'au 30. Parmi la douzaine de participants, il y avait, en plus des représentants de la Grégorienne, le P. Bamberger, secrétaire du JESCOM, le P. Michael Walsh, Président

de Boston College, le P. Michel Souchon, de la revue des Études de Paris, le P. Jean Desautels, de Hong Kong, le P. José M. de Vera, de Tokyo, le P. Alberto Ancizar, de Caracas, le P. John O'Brien, de Montréal. Dans leurs conclusions, les experts recommandaient que soit créé dès que possible, à la Grégorienne, un département des Communications sociales. Le Département, était-il spécifié, devrait être multidisciplinaire, ouvert à la théologie, à la philosophie, aux sciences humaines, orienté vers l'enseignement et vers la participation créative des étudiants, en utilisant un équipement modeste, et en cherchant à sensibiliser les professeurs aux conditions nouvelles de la communication. Une seconde recommandation des experts concernait l'établissement d'un Centre de Recherche international sur les Communications, qui deviendra le Center for the Study of Communication and Culture (CSCC), dont il sera question plus loin. Le département des Communications sociales de la Grégorienne (le futur CISC: Centre Interdisciplinaire sur la Communication Sociale) apparaissait déjà comme l'une des trois institutions centrales des Jésuites pour promouvoir leur action dans le monde des médias: à côté du JESCOM lié à la curie généralice, il y aurait un Centre académique à la Grégorienne, et un Centre international de Recherche, encore à créer et qui deviendra le (CSCC). Le groupe d'experts considéra les avantages et les inconvénients d'implanter ce Centre de recherche à la Grégorienne, solution qui me semblait préférable, malgré les difficultés prévisibles. Je faisais valoir qu'une telle création à Rome aurait un grand rayonnement international, dû à la situation unique de la Grégorienne. C'est Londres qui fut choisi finalement; le Centre s'y développa et acquit une solide réputation, surtout dans les milieux anglophones. En 1993, le Centre fut transféré à Saint Louis University aux États-Unis, dans l'espoir de trouver un appui universitaire à ses travaux et à ses publications. Comme nous le verrons plus loin, l'hypothèse d'un rattachement à la Grégorienne avait de nouveau été envisagée dans les années 1980, mais c'est Saint Louis qui fut retenu, en grande partie pour les préférences compréhensibles, des Jésuites américains qui étaient engagés dans le Centre.

Le projet d'un Centre académique pour les communications à la Grégorienne se précisait progressivement. L'homme-clé fut le P. Peter Henrici de la Faculté de Philosophie, dont il fut doyen plusieurs termes. Une collaboration étroite avec le P. Bamberger du JESCOM permettait d'harmoniser les projets de la Grégorienne avec ceux de toute la Compagnie. L'Université bénéficia des consultations intensives que continuait à encourager le P. Arrupe pour définir la ligne d'action des Jésuites face aux médias modernes. La Grégorienne participa à un important Symposium tenu à Marquette University, Milwaukee, en août 1975, où 20 experts de diverses disciplines cherchèrent à préciser l'engagement des Jésuites dans le champ des communications modernes, pour en comprendre les objectifs, la stratégie, les étapes de réalisation. Selon la recommandation du Symposium, le P. Général était invité à créer une "Commission pour la promotion des études interdisciplinaires sur les mass media dans les Universités des Jésuites". Le P. Carlo Huber participa en octobre 1975 avec le P. Bamberger à la rédaction des statuts de cette Commission. La Grégorienne était directement impliquée dans cet effort original de la Compagnie.

Après la première étape, représentée par les cours en communications sociales offerts par l'Institut de Sciences Religieuses, et dont il a été question plus haut, l'Université cherchait maintenant à créer un centre académique spécialisé pour les médias. En 1976, je proposai au P. Bamberger de venir établir ce nouveau Centre à la Grégorienne et d'en prendre la direction, mais à cause de ses autres obligations internationales il dut refuser. La même année, le P. Henrici fut alors chargé d'élaborer un projet concret à discuter avec les diverses instances de l'Université; le projet fut formulé de manière à être présenté à des Fondations pour le financement. Le P. Patrick Malone, responsable du "Fund Raising", jugeait le projet cohérent et crédible pour les bienfaiteurs.

Un développement significatif se produisit durant l'été 1978: la Fondation Fidel Goetz, du Liechtenstein, se déclarait disposée à financer le nouveau projet de la Grégorienne. Après consultation des Doyens de Théologie, de Philosophie, des Sciences Sociales et des PP.

Bamberger et Roberto Tucci, je nommai le P. Henrici pour rédiger le projet d'une "Cattedra di Comunicazione Sociale" à la Grégorienne et de traiter avec la Fondation (FFG). Dans une rencontre du P. Henrici et des responsables de la FFG, à Sankt Gallen en Suisse, le 4 juillet 1978, il fut convenu qu'une commission d'experts (Advisory Board) serait chargée d'évaluer et d'accompagner la réalisation du projet. Cette commission mixte comprendrait deux membres nommés par la Grégorienne, un membre nommé par le P. Général, et deux membres nommés par la FFG. Parmi les membres proposés, la FFG choisit le P. Dr. Franz-Josef Eilers, S.V.D., et le P. Agnellus Andrew, O.F.M.; le P. Général nomma le P. Tucci. Cette Commission, dénommée ensuite "Advisory Board", se réunit régulièrement deux fois par année jusqu'en 1986, puis ses réunions devinrent annuelles. Le dialogue avec ces experts a joué un rôle important dans l'orientation et la réalisation du Centre Interdisciplinaire sur la Communication Sociale. La Grégorienne trouvait là des interlocuteurs très compétents qui nous stimulaient et nous aidaient à définir une stratégie réaliste. Le problème était de trouver un titulaire pour la nouvelle "Chaire", un processus qui fut long. Après coup, nous voyons que la lenteur à décoller vraiment fut due à la très grande difficulté à trouver un Directeur à plein temps pour le nouveau centre. Comme nous le verrons, au moins cinq Jésuites furent approchés pour cette fonction de 1976 à 1990.

En juin 1979, l'Advisory Board se réunissait pour la première fois à la Grégorienne, sous la présidence du P. Carlo M. Martini, Recteur, et avec la présence du P. John O'Brien, pressenti pour être le premier titulaire de la nouvelle "Cattedra". Le P. O'Brien fut dans l'impossibilité d'accepter. Les noms des PP. David Eley et Alberto Ancizar furent proposés, sans qu'il fut possible d'arriver encore à une conclusion concrète. Le P. Henrici continuait à accompagner le projet en assumant la direction dans l'attente de trouver un Directeur stable. En octobre 1979, le Recteur, le P. Martini, annonçait dans sa relation académique le projet d'un Centro Interdisciplinare sulla Comunicazione Sociale, ayant comme but de "rendere un servizio a tutte le comunità cristiane nel loro dialogo con il mondo contemporaneo, mediante l'approfondi-

mento dei problemi e delle aperture che la diffusione delle comunicazioni di massa pone alla proclamazione del messaggio evangelico e al linguaggio filosofico e teologico in genere" (Relazione Accademica 1979-1980). Le 10 novembre 1979, avec l'accord des Doyens, le P. Martini nomme le P. Henrici délégué du Recteur pour la fondation de la chaire. A l'ouverture de l'année académique 1979-1980, le P. Simon Decloux, devenu Vice-Recteur, décrivait ainsi l'intention de la Grégorienne: "Scopo dell'Università... non è di proporre un insegnamento tecnico o semplicemente di educare all'utilizzazione dei mezzi di comunicazione sociale. Nel quadro d'insieme dell'insegnamento offerto delle nostre Facoltà, si tratta piuttosto di promuovere una presa di coscienza, una riflessione e una ricerca sui vari aspetti della problematica specifica dei mezzi di comunicazione nel nostro mondo" (Relazione accademica 1980-1981). Durant l'année 1979-1980, trois cours sont offerts sur les communications sociales, avec les PP. Henrici, Carlo Huber, Cereceda, et quelques conférenciers.

Un séminaire de sept professeurs fut alors constitué qui se réunissait chaque mois pour approfondir les problèmes interdisciplinaires liés à la communication sociale: en faisaient partie les PP. Pelland, Alzeghy, Latourelle, Henrici, C. Huber, Carroll, Steidl-Meier. En outre, les professeurs des trois Facultés de Théologie, de Philosophie, de Sciences Sociales exprimèrent leur avis sur la question. En mars 1980, le P. Ancizar arrive à la Grégorienne et est chargé d'une mission exploratoire sur les nouveaux programmes et la recherche de professeurs; en juin-juillet 1981, grâce à la Fondation Goetz, il visite une douzaine de centres en Europe et dans les Amériques, où il réussit à consulter 34 experts. Ce qui résulte de toutes ces études et consultations, c'est que le programme des communications sociales ne devrait pas être inséré dans une Faculté, par exemple en Philosophie ou en Sciences Sociales, mais devenir un Centre juridiquement distinct. Le P. Decloux, Vice-Recteur, en prend acte dans une réunion avec les Doyens intéressés. En 1980-1981, des cours optionnels sont offerts au premier cycle de Théologie, par les PP. Ancizar et de Vera; et le Conseil de l'Université approuve "ad experimentum" le Règlement du "Centro Interdisciplina-

re sulla Comunicazione Sociale" (CICS). En 1982-1983, un programme comportant 6 cours et 3 séminaires est inséré dans l'"Ordo Anni Academici". La rédaction des Statuts du CICS progresse bien, et ils sont présentés au Sénat de l'Université où ils sont approuvés "ad triennium", le 11 mai 1983. L'année suivante, le programme comprend 20 cours et séminaires; le premier examen final pour le Diplôme du CICS sera passé, le 29 novembre 1984, par Sister Ignazia Ishino Mioko, des Sœurs Paoline, responsable du programme japonais à Radio Vatican.

Pendant ce temps, le projet d'un Centre de recherche se précisait et aboutit à la fondation du Center for the Study of Communication and Culture (CSCC). Où devait-il être situé? Encore en 1976, le P. Bamberger hésitait et se demandait s'il ne fallait pas l'établir à Rome, où se trouvaient le JESCOM et le CICS de la Grégorienne. Après de longues discussions et diverses études de faisabilité, le P. Général opta pour Londres et le P. Bamberger y acheta, en 1977, une propriété pour y installer le Centre. Le P. Robert White devait en prendre la direction, mais comme il devait finir son doctorat à Cornell University, c'est le P. Bamberger qui commença les opérations du CSCC. La fondation Goetz, qui s'intéressait également à ce nouveau centre, proposa de mieux définir les opérations du CSCC de Londres et celles du CICS de Rome. Le P. White, maintenant devenu membre du Centre de Londres, fut chargé de préparer un rapport sur la situation actuelle et les projets futurs du Centre de la Grégorienne; le Rapport White fut déposé en avril 1982 et il fut très utile pour les décisions que les deux Centres devaient préparer avec les consultants de la Fondation Goetz. Le Centre de Londres, avec des collaborateurs qualifiés dont certains y resteront jusqu'à nos jours, par exemple le Fr. William Biernatzki, s'imposa dans les milieux de la recherche, surtout par la richesse de sa documentation bibliographique et par ses évaluations systématiques des principaux problèmes culturels, éthiques et spirituels reliés aux médias modernes. En 1993, comme nous l'avons indiqué plus haut, le Centre de Londres, alors dirigé par le P. Kevin Kersten, déménagea aux États-Unis et fut associé à Saint Louis University. En 1995, le P. Paul

Duffy, ancien Provincial d'Australie, succéda au P. Kersten et devint Directeur du CSCC.

À la Grégorienne, le CICS, animé avec conviction par le P. Henrici, qui conservait néanmoins tout son travail dans la Faculté de Philosophie, finit par acquérir son profil et sa position dans le cadre académique de l'Université. L'orientation qui a prévalu a été d'insister sur les aspects philosophiques, sociologiques et théologiques de la communication. L'aspect technique, le travail en studio, l'apprentissage des équipements audio-visuels ne devaient pas devenir la priorité ni monopoliser les énergies et les ressources du Centre. La finalité n'est pas de former des techniciens ou des professionnels de la communication. Le véritable enjeu du Centre est d'approfondir la signification des médias dans la culture moderne, au service des professeurs, des étudiants et des chercheurs de la Grégorienne, en tenant compte du caractère académique, interdisciplinaire, interculturel et international de l'Université. En 1990, le P. Robert White en devint le premier Directeur à temps plein. Le programme fut redéfini et amplifié, de nouveaux professeurs furent appelés, notamment les PP. Félix Cabasés, Lloyd Baugh et José Martinez de Toda Y Terrero, Johannes Ehrat, ainsi que plusieurs professeurs invités. Le Centre se dota d'importants équipements techniques, grâce à un don généreux du directeur de Sony, ami du Recteur, le P. Pittau, ce qui permit de monter des studios modernes de vidéo, confiés au P. Raymond Parent, Secrétaire de JESCOM et professeur au CICS jusqu'en 1995.

Le programme des études est articulé en 4 Sections correspondant à quatre dimensions: le Langage des communications, leur aspect socio-culturel, leur aspect philosophico-théologique, la pratique de la communication sociale. La spécialisation requiert 36 crédits et permet d'obtenir une Licence au nom d'une des trois Facultés suivantes: Théologie, Philosophie, Sciences Sociales; il est aussi possible d'obtenir un Masters dans la discipline de la part de l'Institut de Sciences Religieuses. Le régime actuel suppose une étroite collaboration entre les Facultés et le Centre, mais impose une limite à son autonomie académique. Le Centre entretient des rapports réguliers avec JESCOM,

avec le CSCS, avec le Conseil Pontifical des Communications Sociales, avec les principaux centres universitaires spécialisés dans les communications sociales. Un notable effort a été apporté à l'organisation d'une bibliothèque moderne sur les communications sociales.

La question principale qui se pose pour l'avenir est de constituer un corps professoral stable et d'obtenir une érection académique du Centre, lui permettant de décerner ses propres Licence et Doctorat aux nombreux étudiants qui fréquentent ses cours. La question d'une collaboration académique régulière avec le Center for the Study of Communication and Culture reste à explorer, pour le bénéfice commun des deux Centres.

En réfléchissant en détail, comme nous l'avons fait, sur l'évolution décrite en ces pages, nous prenons conscience de l'ampleur de l'expérience d'inculturation vécue par l'Université au cours des trente dernières années. Cette expérience est reliée à la tradition humaniste du Collège Romain, qui cultivait l'art de l'expression, de la communication orale et écrite, de l'éloquence, du théâtre, de la danse. Un fait révélateur en témoigne: en 1556, Saint Ignace avait assisté à une pièce de théâtre avec les étudiants de Rome et il décida d'acheter une presse pour la publication des livres des Jésuites. Cette presse provenait de Venise, qui était célèbre pour son avance technique, et elle comptait 30 000 caractères. Voir sur le sujet: "La communication chez les premiers jésuites" (J. O'Malley 1999). Un lien historique existe entre tous ces faits, car l'étude des "médias modernes" continue maintenant la même recherche pour comprendre le sens de la communication dans l'Église et le monde. Les "moyens" peuvent changer, mais les finalités nous inspirent toujours. C'est seulement en 1957, que la Compagnie de Jésus commença à utiliser le vocabulaire des "médias" dans ses textes officiels (cf. 30e C.G.). Nous pouvons donc mesurer le long chemin, depuis les premiers pas du Collège Romain jusqu'à nos jours: de la parole imprimée jusqu'à la radiodiffusion, la télé, l'audiovisuel, le cinéma et le WEB de l'Internet (cf. E. Diedrich and al. 1999; F. Lombardi 2000). Maintenant, les Jésuites sont connectés dans tous les pays, grâce à JESCOM, le Secrétariat pour des Communications Sociales à Rome:

<http://web.lemoine.edu/~bucko/jescom.htm>; (cf. Jesuits Resources on the World Web).

Les communications sociales, d'abord perçues comme une préoccupation complémentaire, s'imposent maintenant à nous comme un fait culturel central et comme le grand défi culturel de l'évangélisation. Cette prise de conscience est en train de devenir celle de toute l'Église, de la Compagnie et elle est partagée par toute l'Université. Au début, nous prêtions attention aux médias comme moyens d'expression et d'évangélisation; c'est leur usage qui posait un nouveau problème pour l'éducation et la pastorale. Aujourd'hui ce n'est plus seulement les médias comme moyens qui nous interpellent, c'est bien plutôt le besoin de comprendre le phénomène de la communication comme un fait culturel massif, comme une culture entièrement nouvelle transformant toutes les cultures. Aussi bien la culture populaire que la culture humaniste et scientifique sont entrées dans une nouvelle époque. C'est dire que les patientes discussions et les tâtonnements de l'Université dans la définition de son rôle, en cette nouvelle culture, apparaissent assez compréhensibles; et, à la lumière de l'expérience vécue, la recherche amorcée devra nécessairement se prolonger et s'approfondir avec les années qui viennent. L'inculturation en ce domaine n'en est qu'à ses débuts et elle devra mobiliser toutes les énergies de l'Université.

7.2 Cours supérieur pour les biens culturels

[Retour à la table des matières](#)

À partir de l'année académique 1991-1992, l'Université a inauguré un Cours Supérieur pour les Biens Culturels de l'Église (Corso Superiore per i Beni Culturali della Chiesa), sous la direction du P. Marcel Chappin, professeur d'histoire ecclésiastique dans la Faculté de Théologie. Le but du nouveau programme est de préparer des opérateurs

qualifiés pour la sauvegarde et la promotion des biens culturels des Églises: l'art sacré, l'iconographie, les musées, les édifices, monuments, archives, bibliothèques.

Le programme des études trouve son inspiration principale dans la mission de la Commission Pontificale pour les Biens Culturels de l'Église, dirigée par S.Exc. Mgr Francesco Marchisano, qui fut longtemps Sous-Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation Catholique (Cf. Constitution Pastor Bonus, 99-102). Au terme d'une année d'études, les candidats obtiennent un premier diplôme d'Opérateur pour les Biens Culturels de l'Église ("Diploma de Patrimonio Culturali Ecclesiae Conservando Colendoque"). Le programme complet de deux ans permet d'obtenir le Diplôme Majeur en la matière ("Diploma majus de Patrimonio Culturali...").

Grâce à l'appui de Mgr Marchisano, des Fonds ont été constitués pour le développement du Corso. En mai 1995, celui-ci me disait qu'en créant ce nouveau Corso, la Grégorienne rendait un grand service à l'Église, car un clair exemple est ainsi donné à d'autres institutions. Par exemple, l'Institut Catholique de Paris a décidé de commencer un Cours similaire en octobre 1995; des formations analogues sont offertes en Amérique latine et dans diverses parties de l'Église. Encore une fois, une initiative de la Grégorienne réussit à attirer l'attention en dehors de Rome et, par un effet d'entraînement, exerce un rayonnement élargi.

En 1996, le Corso a voulu fêter ses 5 premières années, avec divers programmes et rencontres spéciales. L'association ANASTASIS fut créé pour promouvoir l'art chrétien parmi les étudiants, les ex-étudiants et le public intéressé. Grâce à Mgr Marchisano, une collection d'œuvres sur l'Art a été concédée à la bibliothèque de la PUG. Le P.Pfeiffer succéda au P. Chappin comme directeur du Corso.

7.3 Centre d'Études Marxistes

[Retour à la table des matières](#)

Le Centre d'Études Marxistes (Centro Studi Marxistì) est lié au nom du P. Gustav Wetter (1911-1991). Originaire d'Autriche, il avait été étudiant (1930-1935) au Collège Pontifical Russe, "le Russicum", un des hauts lieux de l'engagement des Jésuites en faveur de la Russie. Après son ordination en 1935, il entra dans la Compagnie et fit son noviciat en Yougoslavie. La Compagnie avait envisagé de fonder une Province en Russie, mais l'idée ne put se réaliser. Le P. Wetter devint membre de la Province Romaine et il fut destiné au Russicum. Devenu membre actif, puis Recteur du Collège, le P. Wetter, se consacra méthodiquement à l'étude, à la documentation et à la recherche sur la culture russe et la pensée marxiste. De là est né le Centre d'Études Marxistes. Une première bibliothèque avait été constituée au Collège par le P. Stanislaw Tyszkiewicz, la "Bibliotheca scriptorum russicorum SJ", qui fut le noyau de la bibliothèque du Centre. Le P. Wetter en fit une bibliothèque spécialisée sur les auteurs russes, anciens et modernes et sur toutes les questions concernant le marxisme et les régimes communistes.

L'idée de donner au Centre un statut universitaire et un plus large rayonnement était vue avec faveur par le P. Wetter, par la Grégorienne et par la Curie généralice. Après une étude attentive avec les principaux intéressés, notamment avec le P. Wetter et ses collaborateurs, avec le P. Paul Mailleux, alors délégué pour les Jésuites de rite oriental, l'Université proposa officiellement le transfert du Centre à la Grégorienne. Par décision du P. Arrupe, du 21 décembre 1968, le Centre fut intégré à la Grégorienne avec sa bibliothèque spécialisée. Des locaux distincts furent aménagés pour la bibliothèque, pour une salle de consultation, pour le bureau du P. Wetter, pour le bureau d'un collaborateur, familier avec la langue russe, Marian Rebernik. En 1970, le P. Wetter vint habiter à la Grégorienne, où il enseignait à la Faculté de

Philosophie. L'équipe du Centre comptait des Jésuites spécialisés, rattachés à l'œuvre du Russicum, et professeurs à la Grégorienne, tels les PP. Eduard Huber, Josef Macha et plus tard le P. Bernd Groth, enseignant respectivement en Philosophie, en Sciences Sociales et en Théologie. Plusieurs autres Jésuites participèrent au travail du Centre pendant des périodes plus limitées. Le P. Wetter réussit à constituer une fondation pour le Centre avec l'aide de bienfaiteurs fidèles. Par exemple, la Conférence Épiscopale Allemande versa plus de 300.000 DM, de 1968 à 1983. Le Centre devenait un organisme de documentation, de recherche, et il participait dans une perspective interdisciplinaire à l'enseignement et à la direction des étudiants voulant se spécialiser dans les questions marxistes. La Faculté de Philosophie avait prévu une Licence spécialisée en philosophie marxiste, dont la direction était confiée au Centre. Les professeurs et étudiants de toutes les Facultés pouvaient recourir au Centre pour les besoins de leurs recherches, lorsque celles-ci avaient un rapport à la culture russe ou au marxisme.

La réputation du Centre s'imposa rapidement et il fut bientôt reconnu, dans les milieux universitaires, comme l'un des meilleurs organismes de documentation sur le marxisme. De nombreux spécialistes des affaires russes et marxistes venaient consulter le Centre, où ils trouvaient les auteurs traditionnels et modernes les intéressant, ainsi que les sources sur l'histoire des premiers soviets et des premiers congrès communistes, avec les encyclopédies, les collections, les périodiques, les commentaires internationaux sur l'évolution du monde communiste, y compris en Chine, un secteur suivi par le P. Joseph Shih, Chinois, professeur à la Faculté de Missiologie. Souvent, le P. Wetter recevait des chercheurs et même des représentants des ambassades, par exemple, des Républiques populaires de l'Est européen, qui admiraient la richesse de la documentation disponible au Centre. Le P. Wetter lui-même était connu en U.R.S.S., où il fut invité à divers congrès, et son nom paraissait en bonne place dans les encyclopédies officielles et les "Who's Who" soviétiques. Il y était décrit comme un spécialiste de la philosophie marxiste, "d'orientation thomiste". (Voir l'article sur

le P. Wetter paru dans l'Encyclopédie Philosophique de 5 volumes, publiée à Moscou 1960-1970, I, 247-248).

Quand survint la chute du mur de Berlin en 1989, le P. Wetter était déjà gravement atteint par la maladie de Parkinson. La direction du Centre fut alors continuée par le P. Groth (1990-1994). Avec la dissolution de l'empire soviétique et l'écroulement de l'idéologie marxiste, la situation du Centre exigeait un rajustement à l'intérieur de l'Université. La Grégorienne décida que l'avenir du Centre devait être redéfini en fonction des services de la bibliothèque. À partir du 1er mars 1994, le Centre d'Études Marxistes prit le nom de "Biblioteca Fondo Wetter" (BFW), conservé comme fonds spécial sous la responsabilité du Bibliothécaire de l'Université, assisté par une personne spécialiste de la langue et de la pensée russes (Cf. Informazioni PUG, 5 marzo 1994). Les enseignements qui étaient offerts par le Centre ont été intégrés dans une spécialisation en Philosophie Politique, dans la Faculté de Philosophie.

Le P. Wetter, qui a été témoin d'une époque dramatique marquée par l'essor du marxisme, et qui avait équipé la Grégorienne pour y répondre intellectuellement avec une compétence remarquable, a pu entrevoir à la fin de sa vie que le marxisme avait été vaincu politiquement et économiquement, mais ses propres recherches sur la culture russe et la pensée marxiste conservent une valeur durable et l'Université continuera à bénéficier de son travail de documentation et de critique. Son œuvre se prolonge maintenant en Russie même, où ses collaborateurs, les PP. E. Huber, Macha, Groth, étendent son influence au cœur de la culture russe, notamment en Sibérie, où ils sont professeurs invités à l'Université de Novosibirsk. Le "Fondo Wetter" de la Grégorienne devra être revalorisé en tenant compte des nouvelles ouvertures académiques et culturelles que le P. Wetter avait réussi à tracer. Le Centre a contribué pendant plus de 25 ans à une remarquable inculturation de l'Université à un monde dominé par le choc des idéologies et les tensions de la guerre froide. Si l'écroulement de l'U.R.S.S. et de son empire a renversé ces perspectives, le travail critique et constructif réalisé par le Centre conserve toute sa valeur his-

torique et préparera les voies d'un nouveau dialogue avec la culture russe. L'instrument de travail créé par le P. Wetter est à redéfinir en vue d'une phase ultérieure de l'inculturation, encore plus complexe, qui s'annonce.

7.4 Centre Cultures et Religions

[Retour à la table des matières](#)

Le Centre de Recherche "Cultures et Religions" embrasse un large champ d'étude comprenant le dialogue interculturel et interreligieux, particulièrement la rencontre des religions monothéistes et les problèmes de l'inculturation. Le Centre fut institué officiellement en octobre 1980 par le P. Urbano Navarrete, Recteur, qui nomma comme premier Directeur le P. Arij A. Roest Crollius, professeur de théologie et d'histoire des religions à la Faculté de Missiologie, qui avait déjà été conseiller spécial du P. Général pour les questions islamiques. Le Centre a pour fonction de faciliter la collaboration entre les Facultés et d'harmoniser les programmes de l'Université se rapportant au dialogue entre les cultures et les religions. Le P. Roest Crollius a été depuis le début l'animateur principal du Centre et le promoteur de nombreuses études, de rencontres et de publications visant à approfondir le dialogue entre la variété des cultures et les grandes religions du monde. Il est intéressant de constater que le Centre vient prolonger et consolider une tradition depuis longtemps affirmée à la Grégorienne, spécialement en Missiologie, concernant l'étude comparative du christianisme et des religions non chrétiennes. Déjà au temps du Collège Romain, l'Islam et les études juives étaient à l'honneur; plus récemment, la Grégorienne a compté parmi ses professeurs d'éminents islamologues, comme les PP. I. Pareja et R. Gramlich.

Le Centre "Cultures et Religions" a pris forme et consistance en cherchant à répondre aux demandes posées à l'Université par les défis actuels du dialogue interreligieux et de la compréhension intercul-

relle. Nous avons déjà évoqué ces questions en retraçant le renouveau de la Faculté de Missiologie (cf. 6.5). Quelques étapes significatives méritent d'être rappelées, concernant le Centre Cultures et Religions. En 1979, le P. Martini, alors Recteur, nomma le P. Roest Crollius comme son Délégué pour les Monothéismes et les Cultures, en lui demandant de prêter une attention spéciale au Judaïsme; de là est né le "Programme inter-faculté d'Études Judaïques", qui a déjà réalisé plusieurs recherches et conférences, notamment en collaboration avec la Hebrew University de Jérusalem, grâce au soutien de généreux bienfaiteurs. Des cours semestriels ont été offerts ces dernières années dans le cadre des "Judaic Studies at the Gregorian University", grâce à la collaboration d'experts provenant d'Israël et des universités romaines. Le but du programme, intitulé en italien "Programma Interfacoltà di Studi Giudaici" et qui comprend plus de 12 cours et 3 séminaires répartis en deux semestres, est d'approfondir le dialogue judéo-chrétien, spécialement dans le domaine de l'exégèse, de la théologie, de l'histoire, de la sociologie, de manière à promouvoir la collaboration scientifique dans la compréhension réciproque des aspects religieux et culturels du Judaïsme et du Christianisme.

Par ailleurs, la Grégorienne poursuivait une longue tradition remontant, comme nous l'avons vu, au Collège Romain, et encourageait l'étude de l'Islam. Le P. Roest Crollius organisa à partir de 1976 une série de conférences tenues par des spécialistes Islamiques; des fonds furent obtenus pour l'enrichissement de la bibliothèque de la Grégorienne, et un "Programme inter-faculté d'Études Islamiques" fut constitué en 1981-1982 avec la possibilité de décerner une Licence dans le cadre de ce programme.

Un développement très notable s'est réalisé dans les rapports de la Grégorienne avec le monde universitaire de la Turquie. Ce fut le fruit de discussions amicales qui commencèrent lors de mes rencontres, à diverses reprises, dans le cadre de la (CRE) Conférence des Recteurs Européens, avec le Recteur de l'Université d'Ankara, durant les années 1970; celui-ci avait étudié aux États-Unis et s'était familiarisé avec la culture chrétienne; puis il s'était convaincu des avantages d'un

dialogue culturel entre les universités de son pays et le monde académique catholique. Le souhait du Recteur d'Ankara fut communiqué aux autorités académiques de la Grégorienne, à la Congrégation pour l'Éducation Catholique et au Conseil pour le Dialogue avec les Religions Non-Chrétiennes, dont le Secrétaire était alors Mons. Pietro Rossano, professeur aussi à la Faculté de Missiologie, qui s'intéressa directement à l'affaire. Les pourparlers se déroulèrent lentement, impliquant le Pro-Nonce Apostolique en Turquie, Mons. S. Sebastiani, et les représentants des universités concernées. Finalement, une Convention de Coopération Académique fut signée en 1984 entre la Grégorienne et l'Université d'Ankara, au terme de laquelle des échanges de professeurs furent organisés. Des professeurs d'Ankara vinrent enseigner à la Grégorienne; deux jésuites, les PP. T. Michel et Roest Crollius, ainsi que C. Troll, ont donné des cours à Ankara et dans d'autres universités de la Turquie. Des Séminaires internationaux furent tenus alternativement à Rome et à Ankara et ont donné lieu à des publications dans les deux pays: voir par exemple les actes du Symposium sur le poète Yunus Emre, présidé conjointement par le P. Pelland, Recteur de la Grégorienne et le Prof. Necdet Serin, Recteur de l'Université d'Ankara (cf. Arij Roest Crollius 1994). Durant le rectorat du P. Pittau, l'entente entre les deux universités a été perfectionnée grâce à un protocole signé officiellement en 1994: ("A Protocol on Academic and Cultural Cooperation"). L'action de la Grégorienne au sein de la culture islamique prend aussi d'autres formes: par exemple, la tenue de conférences en diverses institutions académiques d'Iran par les PP. Pittau, Roest Crollius et Carlo Huber; des contacts universitaires qui s'étendent à la Tunisie, à Amman; la venue à la Grégorienne de quelques étudiants des pays islamiques tels que la Turquie, l'Égypte, la Tunisie.

Le rayonnement du Centre s'étend aux grandes religions d'Asie, l'Hindouisme, le Bouddhisme, le Shintoïsme; ce travail est organisé dans le "Programme inter-faculté pour les Religions de l'Inde et de l'Asie du Sud-Ouest". Le P. Roest Crollius est en rapport constant depuis 1976 avec les centres académiques et culturels de l'Inde, et aussi

avec le Japon, la Corée, l'Indonésie. Des ententes de coopération interculturelle sont en opération en ces divers pays.

Un programme analogue existe depuis 1982 pour l'étude de la Culture Chinoise; le succès le plus notable de ce programme a été la célébration du congrès pour le quatrième centenaire de l'arrivée en Chine de Matteo Ricci, congrès ouvert à Macerata et conclu à la Grégorienne en présence du Pape Jean-Paul II en octobre 1982 (cf. plus haut notre chapitre 1.4).

Le Centre s'est aussi acquis une réputation enviable spécialement dans ses recherches sur la question complexe de l'inculturation. Le P. Roest Crollius a rappelé en diverses circonstances comment je l'avais vivement encouragé lors de son arrivée à la Grégorienne en 1972 à étudier les rapports entre la foi et les cultures; et en 1976 je l'invitai plus explicitement à donner un enseignement systématique sur l'inculturation, un thème qui émergeait alors avec clarté à la suite de la 32e Congrégation Générale des Jésuites. L'orientation a été féconde. La question de l'inculturation fait désormais partie d'un enseignement systématique à la Grégorienne, principalement en Missiologie, en Théologie et dans les Sciences Sociales. En 1978, le P. Roest Crollius publiait un article remarqué et souvent cité depuis, "What Is So New About Inculturation?", dans *Gregorianum*. Le Centre a favorisé plusieurs rencontres de spécialistes sur la problématique de l'inculturation. En 1981, eut lieu à Jérusalem le premier Séminaire Interdisciplinaire sur l'Inculturation. Ce Séminaire fut suivi de plusieurs autres en diverses parties du monde et les actes de ces réunions d'experts a donné naissance à une collection scientifique intitulée "Inculturation: Working Papers on Living Faith and Cultures", publiée généralement en anglais par l'Université Grégorienne, comprenant 17 volumes depuis 1982 (cf. Arij Roest Crollius 1991).

Le Centre Cultures et Religions a apporté une innovation notable à la vie académique, à la recherche interdisciplinaire et aux relations interculturelles de la Grégorienne. Son activité représente un signe visible de l'intérêt de l'Université face aux défis que les nouvelles cultures posent à l'Église et à toutes les Religions. L'ensemble des Fa-

cultés et des disciplines sont désormais concernées par les questions urgentes de l'inculturation de la foi dans le monde actuel. La 34e Congrégation Générale de 1995 a consacré deux décrets qui spécifient la mission de la Compagnie à l'égard de la culture et du dialogue interreligieux, en demandant aux Jésuites et à toutes leurs œuvres de promouvoir efficacement ces nouvelles formes de l'évangélisation (Décrets 4 et 5). Une recommandation spéciale s'adresse à la Grégorienne: la Congrégation a en effet demandé au P. Général d'explorer "la possibilité d'établir un département pour l'étude des religions à l'Université Grégorienne. Ce département pourrait offrir des cours sur le Judaïsme, l'Islam, l'Hindouisme, le Bouddhisme et autres religions, et aussi sur la théologie des religions. Il pourrait établir des relations académiques avec d'autres universités et centres pour l'étude des religions en diverses parties du monde" (C.G. 34e, n. 156). La mise en application d'une telle recommandation aura à tenir compte des programmes et des enseignements déjà existants à l'Université et des projets élaborés conjointement avec la Faculté de missiologie.

Il y aurait lieu d'approfondir l'expérience de coopération avec les universités turques et d'explorer aussi la possibilité d'accueillir à la Grégorienne des étudiants musulmans, d'autres pays, intéressés à découvrir la pensée, l'histoire et la culture chrétiennes. De tels projets ont déjà été discutés dans les années 1970 avec des interlocuteurs musulmans qualifiés, mais n'ont pu trouver de réalisation pratique par manque de moyens. Les temps n'étaient pas mûrs pour des décisions académiques de cette nature. L'éventualité d'instituer un Département pour l'étude des religions, souhaité par la Congrégation Générale, pourrait être l'occasion de reconsidérer l'accueil à la Grégorienne de candidats qualifiés provenant des grandes religions et intéressés par le Christianisme.

L'avenir et l'examen attentif de la situation indiqueront la manière de consolider, de prolonger et d'institutionnaliser les recherches poursuivies jusqu'ici par le Centre Cultures et Religions. L'expérience acquise grâce à ce Centre constitue une étape notable qui permettra de développer ultérieurement le vaste domaine, encore trop peu explo-

ré, du dialogue interreligieux. Après Vatican II, une prise de conscience se fait jour dans l'Église et présidera au renouveau de l'évangélisation comme de la vie académique. Cette conviction fait comprendre que la grâce du salut en Jésus-Christ opère invisiblement dans le cœur de tous les hommes de bonne volonté. C'est pourquoi, comme l'a affirmé l'Encyclique *Redemptoris Missio* (1990): "Le dialogue interreligieux fait partie de la mission évangélisatrice de l'Église" (n. 55). Dès lors, une large avenue s'entrouvre pour le rayonnement académique de l'Université.

7.5 Cours pour médecins et dirigeants sanitaires

[Retour à la table des matières](#)

Une expérience académique originale a vu le jour en 1993, ayant pour but la formation éthique et managériale des médecins et des directeurs de services sanitaires: c'est alors que fut créé le *Corso di Formazione Etica e Manageriale per Medici e Dirigenti Sanitari*, né de la collaboration de la Grégorienne et de l'Istituto Dermopatico dell'Immacolata (IDI). Le Corso est régi selon les termes d'une convention bilatérale du 11 juin 1993, signée par le Recteur de l'Université et le P. Provincial des Figli dell'Immacolata Concezione. La convention fut revue en juin 1994. Avec l'encouragement du Cardinal Pio Laghi et du P. Général, le P. Pittau, Recteur, décida de commencer le Corso "ad experimentum", qui fut effectivement inauguré en novembre 1993. Le Siège du Cours est à la Grégorienne.

Le Cours est biennal et articulé en 18 modules, d'une semaine chacun (35 heures hebdomadaires), chaque module comprenant 14 heures de formation éthique. Les cours du programme managérial sont assurés par environ 65 professeurs universitaires, dirigeants des Ministères et professionnels des services sanitaires. Le programme managérial est sous la responsabilité du Dr. Tommaso Longhi, nommé par

l'IDI. Le programme éthique est dirigé par le P. Sergio Bastianel, nommé par le Recteur de la Grégorienne. Des cours de bioéthique, de morale médicale, d'anthropologie biblique et théologique sont offerts par une dizaine de professeurs de la Grégorienne et des Universités pontificales. Plusieurs autres spécialistes participent à l'enseignement.

Dès le début, il y eut 35 inscriptions à ce programme exigeant, et une vingtaine d'autres s'ajoutèrent l'année suivante, ce qui démontre que le Corso répond à une réelle demande. Comme dans toute initiative nouvelle, spécialement dans une entreprise bilatérale comme celle-ci, des problèmes de programmation, de coordination, de financement se sont posés. L'une des difficultés est de pouvoir intégrer le Corso, et de le diriger et de l'administrer, dans les structures académiques de l'Université.

En lien avec le Corso, d'importantes activités publiques ont eu lieu: un Congrès sur le thème "Etica e Medicina, formazione degli operatori" (octobre 1994); la présentation d'un Dictionnaire de Bioéthique (juin 1994); un débat télévisé sur le thème "Etica e Managerialità" (juin 1994); une conférence du Ministre de la Santé (mars 1995); une conférence du Président du Consiglio Nazionale delle Ricerche (avril 1995).

À la lumière de l'expérience, la PUG et l'IDI auront à préciser les voies d'une collaboration souple et efficace, en tenant compte des exigences à la fois professionnelle et académique de l'initiative. Malgré les problèmes inhérents à cette nouvelle création, concernant surtout le personnel et le financement, les résultats déjà obtenus permettent d'envisager l'avenir avec confiance. A la suite du rapport présenté par le P. Pittau en avril 1995, le P. Général approuvait définitivement le Cours, dans une lettre adressée au Recteur, le 25 avril 1995: "Condividendo il Suo giudizio positivo generale e accogliendo la Sua richiesta, approvo definitivamente l'intero programma di detto Corso..."

Pour la Grégorienne, la poursuite de ce programme original fournit l'occasion d'expérimenter une nouvelle manière de collaborer avec les

laïques, dans un secteur bien déterminé et complexe, celui de la santé, où les partenaires ont des liens directs avec les Services sanitaires et avec le Ministère de la Santé. En plus de la compétence scientifique, technique et managériale, qu'ils pourront acquérir dans les cours assurés par l'IDI, les étudiants demandent à la Grégorienne une formation éthique et théologique leur permettant de pratiquer leur profession dans un esprit chrétien. La collaboration de la PUG et de l'IDI dans l'harmonisation de ce nouveau centre académique exigera beaucoup de créativité et un constant dialogue avec les laïques. La Grégorienne explorera ainsi les nouvelles dimensions du service qu'elle offre déjà aux laïques, dans ses Facultés et surtout dans l'Institut de Sciences Religieuses (cf. S. Bastianel 1995).

7.6 Centre interdisciplinaire pour les formateurs dans les séminaires

[Retour à la table des matières](#)

Ce Centre, institué en 1996, permet une collaboration entre les Instituts de Spiritualité de Psychologie, afin d'offrir un programme spécifique, pour la formation des formateurs dans les Séminaires. Selon le désir explicite de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, la Grégorienne veut répondre aux Évêques aux Recteurs et Supérieurs des Séminaires qui demandent instamment des formateurs pour leurs institutions. Le but est d'offrir une formation sacerdotale, avec une vision spirituelle et pastorale, adaptée aux jeunes prêtres et aux personnes consacrées.

Le programme couvre deux semestres, ou avec la possibilité d'obtenir le titre en deux ans, il donne droit à une Licence en Théologie Spirituelle "pour la formation".

Le cours intègre les divers éléments d'une formation intégrale, incluant la théologie pratique, l'expérience spirituelle, le discernement

biblique, l'analyse des structures et du milieu du Séminaire; le programme ajoute aussi des dimensions d'anthropologie, et de psychologie sociale.

La création du Centre désire répondre à un nouveau besoin des Évêques et des Intitulions chargés du renouvellement des Séminaires; il travaille dans l'esprit du Concile Vatican II et dans la ligne l'inculturation de l'Évangélisation pour notre temps. Le P. Maurizio Costa devient le premier Directeur du Centre en 1999.

7.7 Institut d'Études pour les Religions et les Cultures

[Retour à la table des matières](#)

Cet Institut, lancé en 2002, est une initiative de la Grégorienne pour répondre à une recommandation de la 34^e Congrégation Générale des Jésuites. L'Institut vise à la collaboration des trois des institutions: la PUG, le PIB, le PIO ainsi que des universités et facultés des Jésuites dans le monde. Un échange de professeurs et un programme pour l'échange des étudiants est prévu. L'Institut collabore avec le Centre "Cardinal Bea" pour les Études Judaïques et la bibliothèque SIDIC.

Grâce à la présence de professeurs et d'étudiants provenant d'autres traditions religieuses, l'Institut offre une expérience directe pour le dialogue et la compréhension de ces traditions.

Les finalités de l'Institut:

- 1) Rendre un service à l'Église en formant des personnes capables de s'engager dans le dialogue, spécialement dans les régions où existe le pluralisme religieux, les chrétiens y étant en minorité

et toujours plus en Europe et dans l'Amérique du Nord, où les croyants d'autres confessions religieuses constituent des minorités en constante augmentation.

- 2) Rendre un service analogue aux personnes d'autres croyances qui veulent approfondir leur connaissance des chrétiens et de leur foi, pour promouvoir le développement des rapports plus cordiaux entre les communautés religieuses.
- 3) Offrir une formation plus ample aux étudiants des autres Facultés, pour obtenir une meilleure connaissance des religions dans le monde et de pouvoir enrichir leurs études et leur apostolat.
- 4) Offrir une base institutionnelle et un forum académique pour des activités reliées au dialogue interreligieux.

La Grégorienne a stipulé des accords de collaboration et d'échange académique avec des universités: en Israël, Tunisie, Turquie, Corée, Iran, Inde, Japon, Indonésie, Grande Bretagne et États-Unis.

Programme de base commun qui comprend des cours: anthropologie culturelle, psychologie, sociologie et philosophie de la théologie, la théologie des religions théorie et pratique du dialogue interreligieux, des cours d'introduction des plus importantes traditions religieuses en Occident et en Orient.

Sélection des spécialisations: Consulter le Centre "Cardinal Bea" pour les Études Judaïques; Hindouisme; Bouddhisme; Islam; Christianisme.

En général, les étudiants non-chrétiens veulent une spécialisation dans l'étude du Christianisme. Un programme spécial d'introduction leur est proposé pour profiter des cours des autres facultés. Une base en théologie est importante pour ceux qui désirent travailler dans le domaine du dialogue. Un choix de cours de la Faculté de Théologie est offert pour compléter leur formation.

L'Institut décerne le grade de Magistero in Studi delle Religioni e delle Culture, ou Master of Arts in the Study of Religions and Culture-s, après 2 années d'étude et après un examen final et la présentation et la défense d'une thèse. Les étudiants peuvent obtenir un Diplôme après une année d'étude.

Pour être admis il faut un diplôme universitaire du Baccalauréat ou équivalent. Pour les étudiants chrétiens il faut une solide préparation théologique. Pour les étudiants des autres religions, on demande une formation dans les diverses traditions religieuses, ou dans l'étude du Christianisme.

Avant l'inscription, les étudiants qui veulent obtenir un grade académique devront fréquenter un cours de base dans la langue italienne. L'enseignement se tient en italien ou en anglais.

Le P. Daniel Madigan est le Directeur de l'Institut.

madigan@unigre.it

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 8

Renouveau de la bibliothèque, des Éditions, des archives.

8.1 Modernisation de la Bibliothèque

[Retour à la table des matières](#)

La bibliothèque de la Grégorienne représente un instrument de travail unique en son genre, par la richesse de ses fonds anciens, par sa spécialisation dans les sciences sacrées, par son caractère international, par son ouverture sur l'ensemble des sciences religieuses et des sciences humaines. Elle a été constituée avec des moyens pauvres et enrichi grâce au travail d'un personnel très réduit. Lorsque j'arrivai à la Grégorienne, le Bibliothécaire, le P. Gathier, était assisté par le P. Schyns et par deux employés laïques. L'accès de la bibliothèque était réservé aux Pères de la Grégorienne, les étudiants n'y étaient admis qu'au moment de rédiger leur thèse. Les transformations successives de la bibliothèque offrent comme un miroir des réformes de l'Université. Sa modernisation a suivi les principales étapes du renouveau académique et administratif de la Grégorienne. Les phases les plus mar-

quantes du progrès récent de la bibliothèque peuvent être décrites en distinguant les moments suivants.

Il faut d'abord signaler l'œuvre du P. Marc Dykmans, appelé de Belgique, et qui fut bibliothécaire de 1961 à 1966: il s'attela à la tâche immense de procéder à une nouvelle classification des ouvrages en consacrant toutes ses énergies à établir un système mieux adapté à une bibliothèque ecclésiastique. En outre, il s'efforça de rationaliser la méthode d'acquisition des livres, surtout ceux de langues anglaise et allemande. Il abonna la bibliothèque à de grandes Collections d'intérêt général, en prêtant une attention spéciale au Concile Vatican II. C'est alors que se produisit un incident de parcours, très pénible pour le P. Dykmans et très critique pour l'Université. Au début de l'année académique 1966, le P. Dykmans fut frappé d'un ictus cérébral qui le paralysa partiellement et le rendit incapable de parler. En un sens, il s'était épuisé à la tâche. Le travail de reclassification de la bibliothèque s'avérait plus difficile que prévu; le P. Dykmans avait travaillé sous tension, en se rendant compte que son système devenait trop complexe à force de vouloir inclure trop d'informations sur les fiches du catalogue. Sa grave maladie privait l'Université de son bibliothécaire à un moment stratégique, alors que s'inaugurait l'année académique. Je venais d'être nommé Recteur et je dus chercher une solution d'urgence, qui consistait à trouver un bibliothécaire au moins provisoire et à préparer une décision pratique concernant le nouveau système du catalogage. Le Supérieur de la curie généralice m'accorda, "pour quelques semaines" précisait-il, les services du bibliothécaire, le P. Jacques Davy. Comme il arrive souvent, dans ces nominations provisoires, le P. Davy resta plus longtemps que prévu à la Grégorienne, où il fut bibliothécaire de 1966 à 1973. Avec le P. Davy, qui constatait lui aussi que la nouvelle classification était trop minutieuse et complexe, nous avons organisé une consultation des meilleurs bibliothécaires de Rome, qui nous facilitèrent une double décision: d'une part l'approbation en principe du système introduit par le P. Dykmans, par ailleurs, la nécessité d'une simplification dans le catalogage des livres, en omettant sur les fiches les indications non indispensables et qui auraient nécessité un

travail et un coût disproportionnés. Avec la participation des doyens et des spécialistes dans les différentes matières, le P. Davy réussit l'opération difficile de simplifier le système de classification et de revoir le fichier de la bibliothèque.

C'étaient les années où se réalisa l'essentiel de la réforme académique, qui insistait beaucoup sur le travail personnel des étudiants. Il devenait donc urgent de leur ouvrir largement la bibliothèque, en adaptant les locaux, les services et les horaires. Une autre extension fut bientôt rendue nécessaire pour répondre à une forte attente du public. En effet, des étudiants et des chercheurs des autres universités demandaient, de plus en plus nombreux, de fréquenter la bibliothèque. Au début les permissions étaient accordées une à une, sur recommandation d'un professeur connu, mais la multiplication des demandes rendait ce système impraticable. Il fut donc décidé d'ouvrir la bibliothèque à tous les lecteurs et lectrices qualifiés, selon un règlement et un contrôle bien définis. Cela supposait un nouveau service pour les lecteurs, des aménagements importants des salles de lecture, un accès plus facile aux périodiques et aux fichiers de consultation. Le personnel laïque de la bibliothèque fut augmenté pour répondre aux besoins nouveaux.

Au P. Davy, succéda le P. Neira, qui fut bibliothécaire de 1973 à 1977. Celui-ci continua l'œuvre entreprise par les PP. Davy et Dykmans. Entre temps, le P. Dykmans avait réussi à surmonter les principales limitations que lui avait imposées la paralysie. Il recouvra l'usage de la parole, put marcher librement, ne conservant qu'une légère trace de paralysie faciale, qui rendait sa conversation hésitante. Il consacra le reste de sa vie à la recherche historique, consultant régulièrement les archives du Vatican et préparant des publications appréciées. Il traita avec des éditeurs pour la reproduction anastatique de plusieurs livres anciens de la bibliothèque de la Grégorienne. Il était autorisé à utiliser les revenus provenant de ces contrats pour payer les services d'un secrétaire pour ses écrits. Il fut aidé aussi par une subvention de l'Académie royale de Belgique. Selon ses talents et le désir de son

cœur, il resta jusqu'à la fin de sa vie un chercheur et un homme de bibliothèque.

Avec le P. Neira, arriva comme Assistant-Bibliothécaire, le P. Maksimilijan Zitnik, qui avait été Vice-Recteur du Collège Damasceno. Le P. Zitnik, en plus de son service à la bibliothèque, fut chargé de la section des Recensions pour la revue *Gregorianum*. Pendant près de 30 ans, il consacra ses temps libres à la confection d'une bibliographie internationale sur les Sacrements; il en résulta un ouvrage monumental en 4 volumes comprenant près de 4000 pages (M. Zitnik 1992).

La période suivante fut marquée par des changements significatifs, avec la venue d'Espagne du P. Juan Gallán, qui prit la direction de la bibliothèque, de 1977 à 1993, et auquel succéda le P. Jos Janssens et ensuite le P. Karl Becker et aussi le P. Zitnik.

Trois transformations sont à signaler durant cette période. D'abord, le P. Gallán procéda systématiquement à une réunification de la bibliothèque, en supprimant les bibliothèques spécialisées qui s'étaient constituées, avec le temps, autour de divers secteurs, tels l'Histoire, la Morale et le Droit canon, les Sciences Sociales, la Psychologie, les Arts, les Études Marxistes. L'opération ne se réalisa point sans résistance, car les professeurs et les étudiants étaient attachés aux avantages de ces bibliothèques spéciales, organisées en fonction des cours et des séminaires. La multiplication de ces bibliothèques de séminaires avait cependant fini par créer des problèmes complexes pour la gestion, pour le catalogage de fichiers distincts, pour l'accès du public et la surveillance. La solution fut trouvée lorsque la bibliothèque multiplia, dans les grandes salles de lecture, les rayons destinés à la documentation par secteurs spécialisés. De cette façon, les matières des bibliothèques particulières étaient regroupées quant à l'essentiel, dans les étagères de la Documentation et devenaient accessibles à tous dans les salles de consultation. Tous les lecteurs pouvaient trouver en un même lieu la documentation spéciale des diverses disciplines.

Une deuxième grande salle de lecture fut ajoutée à la bibliothèque durant les années 1980, en occupant un vaste auditorium du premier étage qui servait autrefois pour les cours. Les travaux d'aménagements furent longs et coûteux, car il fallait supprimer des colonnes et les remplacer par une superstructure d'acier capable de porter aussi un balcon spacieux pour les périodiques. La bibliothèque doublait ainsi les grands espaces réservés à la consultation et à la lecture. Deux autres salles, plus restreintes ont aussi été réorganisées, l'une à l'étage inférieur, l'autre à l'étage supérieur, dans lesquelles les lecteurs peuvent travailler avec leurs ordinateurs portables. Les coûts de ces travaux et équipements, surtout ceux de la grande salle, furent payés en grande partie par les revenus de la Fondation Pie XII, que le P. Muñoz Vega avait créée en 1960 pour venir en aide à la bibliothèque et aux publications des professeurs. Nous parlerons plus longuement de cette Fondation au chapitre X. L'argent de la Fondation avait été prêté au Collegio Pio Latino, qui avait eu besoin de liquidité au moment de sa construction, dont était chargé le P. Pozzi, responsable aussi de la réfection du Palazzo Frascara. D'accord avec le P. Général, la Grégorienne avait reçu du Pio Latino des terrains en échange de l'argent prêté et avait en vain, depuis longtemps, cherché à récupérer les sommes investies. Ce n'est que 30 ans plus tard que les terrains purent enfin être vendus à bon prix, permettant à la Grégorienne de destiner à la bibliothèque l'argent de la Fondation qui avaient finalement fructifié au-delà des attentes et des espoirs.

Le signe le plus visible de la modernisation se produisit avec l'informatisation de la bibliothèque à partir de 1992, avec l'installation d'un ordinateur central (Microvax 3100 Digital) et de terminaux périphériques dans tous les bureaux et les salles de lecture. C'était l'aboutissement d'un projet discuté depuis longtemps et toujours remis, par manque de personnel et de moyens financiers. La réalisation du projet fut rendue possible, au début des années 1990, grâce à la généreuse contribution d'un bienfaiteur hollandais. Le personnel de la bibliothèque reçut alors une formation appropriée et s'initia à l'usage des nouvelles technologies et du système d'automation Aleph. Depuis

le début d'octobre 1992, toutes les nouvelles acquisitions de la bibliothèque sont cataloguées dans le Catalogue électronique; le catalogue des fiches sur carte s'est arrêté à septembre 1992. Par un système de conversion par scanner, les anciennes fiches sont progressivement intégrées dans le Catalogue électronique, qui augmente au rythme de 15 000 nouvelles entrées par année. Toutes les revues de la bibliothèque sont enregistrées au Catalogue électronique, qui doit aussi inclure le fichier des Thèses de doctorat. Les acquisitions de la bibliothèque, la gestion des achats, les inventaires systématiques, l'enregistrement de tous les livres en circulation sont maintenant traités par ordinateur. Un programme spécial de conversion électronique permet l'intégration au Catalogue des titres en langue cyrillique du Centre d'Études Marxistes, devenu Fonds Wetter. En septembre 1993, le Catalogue électronique a été activé et rendu accessible au public sur les terminaux situés dans les salles de consultation. Le projet de service électronique inclura la lecture des œuvres sur CD-ROM et la consultation par Internet des banques de données internationales. En 1993-1994, une importante extension des magasins de la bibliothèque fut réalisée en occupant deux étages de la *traspontina* au dessus du garage. Des étagères coulissantes furent installées, selon les techniques les plus modernes, grâce surtout à un don de la Banca di Roma, obtenu par le P. Recteur, le P. Pittau. Ces travaux nécessitèrent un renforcement des structures et la construction de piliers rejoignant le sol en profondeur. Le F. Consonno présida à ces travaux comme à la réfection des salles de consultation, et aussi à plusieurs transformations des édifices en ces années, par exemple la reconstruction de l'aula magna de l'Université réalisée durant le rectorat du P. Pelland.

Autre étape importante: en décembre 1993, la Grégorienne était reliée électroniquement à 13 bibliothèques romaines spécialisées dans les sciences sacrées. L'Université participait alors à la création du réseau URBE (Unione Romana Biblioteche Ecclesiastiche) qui comprend en plus de la Grégorienne, l'Université Salésienne, l'Ateneo S. Anselmo, l'Ateneo Antonianum, l'Ateneo Romano della Santa Croce, la Facoltà di scienze dell'Educazione "Auxilium", le Centro Pro Unione, l'Ate-

neo Regina Apostolorum, l'Accademia Alfonsiana, l'Université San Tommaso d'Aquino, les Instituts Biblique et Oriental, l'Université Urbaniana, la Facoltà Teologica Marianum. Grâce à ce réseau, les professeurs et les étudiants de chaque institution peuvent consulter les catalogues électroniques de toutes ces bibliothèques.

Le système est maintenant prolongé par un terminal au Palazzo Frascara et dans la salle communautaire du Palazzo central. Tous les Doyens ont accès au fichier de la bibliothèque ainsi que tous les professeurs qui le désirent; grâce à l'Internet, tous les usagers potentiels de la Grégorienne sont désormais reliés aux services internationaux et à aux banques de données utiles pour la recherche dans tous les domaines du savoir intéressant l'Université. La description de ces progrès semblera presque banale aux nouvelles générations, mais ces développements méritaient d'être signalés, car ils ont marqué une étape qui a requis un effort considérable et une longue patience.

Le chemin parcouru depuis 30 ans est impressionnant. Les progrès réalisés semblaient à peine imaginables alors, mais c'est la force d'une institution d'avancer grâce au patient engagement et à la vision de ses collaborateurs successifs. Il est intéressant de noter, par exemple, que l'idée d'introduire l'ordinateur dans la bibliothèque avait été sérieusement envisagée dans les années 1970. Le Comité des Recteurs et des Bibliothécaires des Universités pontificales avait plusieurs fois discuté la question et la Congrégation des Universités Catholiques nous encourageait à passer à l'action. Nous voyions comment les grandes bibliothèques du monde se mettaient à l'heure de l'électronique, nous en constatons les avantages, mais les obstacles semblaient infranchissables pour nos institutions. Les esprits n'étaient pas mûrs, les bibliothécaires et les professeurs n'avaient aucune expérience du nouveau système, les coûts financiers semblaient hors de portée, les personnes pour réaliser un projet aussi complexe n'avaient pas encore été identifiées.

La modernisation de la bibliothèque a exigé une longue maturation et l'étroite collaboration, durant des années, de tous les artisans de ce renouveau: les autorités académiques, les bibliothécaires, les pro-

fesseurs, les administrateurs et de nombreux bienfaiteurs, qui ont fait de la bibliothèque un extraordinaire instrument de recherche. Le progrès qui a été réalisé à la bibliothèque est à l'image de toute la réforme institutionnelle, il a été lent, complexe, exigeant des dévouements qui se sont étendus sur plusieurs générations. Il n'est pas sans importance que ces faits soient rappelés. La mémoire d'une institution, quand elle est activée, peut devenir un facteur de créativité pour l'avenir. Dans la trajectoire que nous avons décrite plus haut, une orientation semble tracée pour le futur. La bibliothèque de la Grégorienne a fait les pas décisifs vers la modernisation et pourra, sans doute, affronter avec réalisme les défis des années 2000, déjà annoncés par la révolution informatique, qui progresse à un rythme difficile à prévoir, mais annonçant une nouvelle phase de la culture des médias.

La Dott.ssa Marta Giorgi Debanne fut nommée Bibliothécaire, en 1999. Après son doctorat en Sciences Sociales (près le Centre Interdisciplinaire sur la Communication Sociale), elle est la première laïque à occuper ce poste. Elle avait travaillé 24 ans, au Conseil National de la Recherche. Elle m'avait aidée lorsque j'étais Secrétaire du Conseil de la Culture et elle nous a montré comment utiliser l'Internet et les secrets du WEB. Avec elle, nous avons fait nos premières "navigations", grâce à l'Internet. Nous étions très contents de pouvoir explorer, avec elle, les divers sens du mot "Inculturation". La Dott.ssa Marta Giorgi a prévu de rendre accessible, sur l'Internet, le contenu de la Home Page de la Bibliothèque, et on y trouvera aussi l'"Histoire de la Bibliothèque", avec la Bibliographie de mon livre: "L'Université Grégorienne après Vatican II".

8.2 Les Éditions et la typographie

[Retour à la table des matières](#)

Dès son origine, le Collège Romain s'est intéressé à l'impression et à la publication de textes utiles à la vie académique. Saint Ignace lui-même avait fait venir de Belgique un modeste équipement typographique pour les besoins du Collège qu'il venait de fonder à Rome. C'était les premiers pas d'une entreprise qui prit une certaine ampleur avec l'installation de l'Université à la Piazza della Pilotta, surtout après la Seconde Guerre mondiale. Le Frère italien Enrico Bortolotti y consacra plus de 30 ans de sa vie. Chassé d'Albanie avec les Jésuites en 1945, il fut appliqué à la Tipografia de la Grégorienne avec le P. Peri où il dirigea les travaux jusqu'à sa mort en 1977. Le Fr. Bortolotti avait un rare talent pour la conduite des hommes employés à la typographie, dont la production augmentait continuellement. La typographie imprimait principalement les publications de la Grégorienne, du Biblique, de l'Institut Historique et de la Curie des Jésuites; par un indult du Saint-Siège, renouvelable périodiquement, la typographie acceptait aussi des travaux provenant de clients extérieurs; ces commandes représentaient environ le tiers de la production. L'indult accordé avait pour but de faciliter le financement des éditions et des travaux académiques. Les Économes de l'époque, le P. Philip et puis le P. Damboriena, dirigeaient les Éditions et la Librairie. Avec les années, l'équipement artisanal de la typographie devenait démodé et des investissements considérables apparaissaient nécessaires pour moderniser l'entreprise. Plus d'une fois, l'Université et la Curie généralice se demandèrent s'il ne convenait pas de fermer la typographie. Mais le P. Général Arrupe maintenait qu'il était prudent pour la Compagnie de conserver à Rome une imprimerie qui lui garantissait la libre diffusion de ses imprimés; cet argument prenait plus de poids dans les années 1970, alors que la situation politique italienne, avec la montée du parti com-

muniste, donnait de sérieuses préoccupations aux institutions catholiques.

Après la mort du Fr. Bortolotti, la direction de la typographie fut confiée au P. Esquivel, qui assumait aussi la gestion des éditions de la Grégorienne et du Biblique. Des aménagements importants furent entrepris dans le sous-sol de la Grégorienne dans le but de moderniser les locaux et l'équipement de la typographie. Durant le rectorat du P. Navarrete, qui succéda au P. Martini en 1980, une réévaluation de toute l'entreprise fut rendue nécessaire, car la typographie se révélait une opération beaucoup trop coûteuse pour l'Université. Au lieu de rapporter des profits, la typographie aggravait le déficit de la Grégorienne; le nombre des salariés était trop élevé (arrivant à 44); des investissements considérables étaient nécessaires pour introduire les nouveaux équipements de reproduction et d'impression électroniques qui devenaient courants dans les typographies modernes. Les transformations requises et les capitaux nécessaires dépassaient les capacités de l'Université laissée à elle-même. Le P. Général Kolvenbach demanda l'avis d'experts venant de divers pays et il confia au P. Caldirola, en tant que directeur de la SOGRARO, la recherche d'une solution d'ensemble pour la typographie de l'Université et des Éditions de la Grégorienne et du Biblique. Le P. Général décida finalement de constituer à l'intérieur de la Compagnie de Jésus, l'"Associazione Poligraf", réunissant divers Instituts pour promouvoir les activités éditoriales des Jésuites à Rome; ces Instituts sont appelés à contribuer à la formation d'un capital et à sa gestion proportionnelle au sein d'une Assemblée d'actionnaires; les Instituts-membres sont la Grégorienne, le Biblique, l'Oriental, l'Institut Historique, la Province d'Italie, la Civiltà Cattolica et l'Éconamat Général (cf. lettre du P. Kolvenbach du 30 janvier 1985). Le P. Caldirola devint Président du Conseil d'Administration de la Poligraf et le P. Pasquale Puca fut nommé Directeur. Le Recteur de la Grégorienne, tout en restant le représentant légal, civil et canonique, de la typographie, concède une délégation générale au Président du Conseil d'Administration. Les Éditions de la Grégorienne et du Biblique furent unies tout en conservant leur personnalité juridique

distincte. La Poligraf est désormais responsable de toutes les activités techniques et éditoriales de la typographie et des Éditions de la Grégorienne et du Biblique. Selon cet arrangement en vigueur à l'intérieur de la Compagnie, le secteur de l'imprimerie et des éditions ne dépend plus de l'autorité du Recteur, mais du P. Général et de son Délégué (cf. Statuto dell'Associazione Poligraf, approuvé par le P. Général, 10 mars 1985). La modernisation de la typographie entraîna une diminution et un changement du personnel pour des raisons de compétence professionnelle, comme l'exigeaient les nouvelles technologies. Les départs suscitèrent des tensions compréhensibles; certains employés acceptèrent de bon gré les liquidations offertes par la typographie, mais d'autres refusèrent les arrangements prévus et citèrent l'Université devant les tribunaux. Toutes ces causes ont été perdues; la situation politique en Italie ne permettant pas de donner aux pactes du Latran une interprétation favorable à la liberté de la Grégorienne en tant qu'institution pontificale.

Dans le cadre de cette réorganisation, les bureaux des deux Éditions furent installés dans l'édifice du Biblique; les bureaux de la typographie restèrent au sous-sol de la Grégorienne; les deux Librairies de la Grégorienne et du Biblique furent unifiées et relogées à la Grégorienne, dans l'étage qui fut récupéré en divisant la chapelle des étudiants à la hauteur du jubé. L'espace adjacent, au-dessus du corridor de la chapelle, était déjà occupé par les Archives de l'Université, qui furent transférées et réaménagées complètement dans l'espace récupéré au dessus du Bar (cf. U. Navarrete et P. Puca 1996).

La typographie cessa ses opérations en 1997-1997 et le P. Puca quitta la Grégorienne.

Le P. Robert O'Toole du Biblique est devenu directeur des publications de la Grégorienne et du Biblique.

Le réaménagement des Archives est décrit dans la section suivante.

8.3 Les Archives

[Retour à la table des matières](#)

Les archives de l'Université Grégorienne contiennent un patrimoine de valeur exceptionnelle: elles conservent les écrits originaux des anciens professeurs du Collège Romain, dont les noms ont été rappelés dans les études récentes sur l'affaire Gallilée et dans les recherches sur l'histoire de la théologie, des sciences et de la pédagogie. On y trouve une documentation précieuse concernant les grandes questions théologiques des derniers siècles: les controverses sur la Réforme et la Contre-Réforme, les discussions sur les rites chinois, le molinisme, le quétisme, le jansénisme, les débats avec Louvain, la documentation sur les Conciles de Trente, Vatican I et Vatican II.

Aucune étude d'ensemble n'a encore été publiée sur les Archives de la Grégorienne; aussi nous limiterons-nous ici à une description de cette documentation qui renvoie à un rapport récent fourni par le P. Monachino, ancien archiviste pendant cinquante ans, de 1944 à 1994 (cf. V. Monachino 1996).

En 1983, sous le rectorat du P. Navarrete, les Archives furent transférées et réaménagées complètement dans l'espace récupéré au dessus du Bar, avec accès par l'ascenseur du demi-étage (amezzato). C'était la troisième localisation des Archives. Elles avaient d'abord été installées au 1er et 2e étages de la Traspontina, adossées aux murs romains; mais l'endroit se révéla exposé aux inondations et il fallut les déménager, en 1955-56, dans un local préparé au-dessus du corridor de la chapelle des étudiants. Cet espace ayant été destiné à la Librairie, comme nous l'avons vu dans la section précédente, un nouveau déménagement fut décidé en 1983 et l'opération demanda un très gros travail au P. Monachino.

Les Archives comprennent deux parties bien distinctes: la première, plus importante, contient des documents provenant de l'ancienne

bibliothèque du Collège Romain et des Archives générales de la Province romaine de la Compagnie de Jésus, où étaient recueillis un abondant matériel scientifique et des écrits en théologie, philosophie, droit canon, mathématiques et physique, astronomie, littérature classique. On y trouve les manuscrits du cardinal Tolomei, du cardinal Pallavicino et du P. Alciati et les 123 volumes sur le Concile de Trente qui servirent précisément à Pallavicino pour écrire l'Histoire du Concile de Trente contre l'interprétation de Paolo Sarpi. On y trouve, entre autre, la très riche Correspondance du P. Angelo Secchi. Cette section contient aussi les manuscrits originaux du célèbre mathématicien et géomètre, le P. Clavius, qu'on appelait l'Euclide des temps nouveaux, et dont Galilée consulta les écrits pour ses propres recherches; là se trouvent aussi le fonds très riche du Cardinal Bellarmin, la correspondance monumentale du P. Kircher et ses impressionnantes recherches, les écrits des enseignements du Père et futur Cardinal Franzelin, l'abondante documentation du P. Ugo Ojetti qui fut le principal collaborateur du Cardinal Gasparri pour l'élaboration du Code de droit canon de 1917, le fonds du P. Giuseppe Gianfranceschi avec ses notes de cours en physique et son journal de l'expédition au Pôle Nord en 1928 dans l'expédition Nobile (cf. F. Selvaggi 1976).

La seconde partie, ou section des Archives, contient environ 2000 dossiers, manuscrits, registres, codex, cartables, enveloppes, que la Bibliothèque Nationale Vittorio Emanuele restitua au P. Général des Jésuites en 1949, à la suite des confiscations qui avaient été effectuées par l'État italien après 1870. Cette section contient des manuscrits qui proviennent surtout des enseignements dispensés par les professeurs dans les diverses matières: théologie, philosophie, droit canon, mathématiques, physique, astronomie, et des traités d'ascétique.

Les Archives se sont enrichies et continuent de s'enrichir, depuis quatre siècles, de toute la documentation qui témoigne de la vie académique, de la création des nouvelles facultés et du renouveau de la Grégorienne après la restauration de la Compagnie, de l'installation de l'Université au Palazzo Borromeo en 1873, puis à la Piazza della Pilotta en 1930 et de sa participation aux Conciles Vatican I et Vatican II. On

y conserve la documentation se rapportant aux rectorats qui se sont succédés depuis les débuts, aux actes académiques, aux enseignements, aux écrits des professeurs, dont plusieurs ont marqué l'histoire des sciences sacrées et la vie de l'Église, et dont la cause, pour certains, est introduite à Rome, comme le P. Cappello.

En 1994, le Recteur, le P. Pittau nommait comme Archiviste, le P. Marcel Chappin, et en 1995 il lui adjoignait comme assistant le P. Wiktor Gramatowski. Comme le note le mémorial du P. Monachino, la richesse de la documentation et son accumulation successive ont fait que, dans l'état actuel, ce riche matériel constitue un dépôt plutôt que des Archives bien ordonnées. Un immense travail sera maintenant nécessaire pour identifier systématiquement chacun des documents, pour les cataloguer et pour les rendre accessibles sur un fichier électronique. Une fondation a déjà accordé une somme importante pour la réalisation de ce projet. Les Archives de la Grégorienne, comme celles des Archives secrètes du Vatican, ne sont ouvertes que pour les chercheurs qualifiés, et pour la documentation d'avant 1922. La modernisation des Archives est une tâche complexe qui représentera un aspect important du renouveau académique de la Grégorienne. Le monde scientifique a déjà signifié tout l'intérêt que représentent les Archives de la Grégorienne et du Collège Romain. Par exemple, W. Wallace (1984) a remis en évidence l'influence du Collège Romain sur Galileo Gallilée; et J. Blamont a décrit l'importance du Collège Romain dans le développement des politiques de recherche en Europe (J. Blamont 1993). En rendant encore plus accessible ses Archives, la Grégorienne répondra à une demande pressante des chercheurs en histoire, en théologie, en science: c'est une dimension notable de l'inculturation qu'entend poursuivre l'Université. Le P. Marcel Chappin fut remplacé par la Dott.ssa Lydia Salviucci Insolera, comme Archiviste de la PUG.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 9

Immeubles et propriétés

[Retour à la table des matières](#)

Durant les années de mon rectorat, plusieurs événements sont à signaler touchant le patrimoine immobilier de la Grégorienne. Les principaux faits sont décrits brièvement dans le présent chapitre, avec référence aux documents qui les concernent. En ces années, l'Université se prépara à occuper deux nouveaux édifices, le Palazzo Fracara et le Palazzo Lucchesi. En outre, la Compagnie envisagea vers la fin des années 1960 une vente éventuelle du Palazzo Borromeo (Collegio Bellarmino), propriété de la Grégorienne, avec toutes les conséquences que cette transaction auraient entraînées. De plus, la donation d'un vaste terrain de la part de l'Avvocato Morelli en 1968 souleva la question très complexe d'une possible relocation de l'Université à la périphérie de Rome. Par ailleurs, l'évolution de la situation politique en Italie, avec l'avance du Parti communiste, créait un climat d'incertitude et le Saint-Siège invita discrètement les institutions pontificales à bien définir et à préciser, avec justificatifs à l'appui, les titres de leurs propriétés.

Dans ce chapitre, nous examinerons les divers édifices qui constituent le patrimoine immobilier de l'Université, en commençant par une description du siège principal, situé à la Piazza della Pilotta.

9.1 Le Siège central de l'Université

[Retour à la table des matières](#)

Pour comprendre la situation immobilière de la Grégorienne et l'extension de ses propriétés après Vatican II, il faut d'abord rappeler quelques données concernant l'édifice central de la Piazza della Pilotta.

C'est à partir de 1930, que l'Université occupa ce nouvel édifice; avant cette date la Grégorienne était logée au Palazzo Boromeo, via del Seminario, appelé plus tard Collegio Bellarmino. Depuis 1876, par un rescrit de Pie IX, daté du 4 décembre, l'Université était autorisée à porter le nom de "Pontificia Universitas Collegii Romani", ou simplement "Pontificia Universitas Gregoriana"; c'est cette appellation plus brève qui s'est imposée définitivement lors du déménagement à Piazza della Pilotta et c'est le nom qui fut retenu lorsque fut créé le sceau de l'Université (Cf. *Universitatis Synopsis Historica*, in Lib. Ann. 1994).

La plupart des informations concernant le déménagement et l'installation de l'Université à la Piazza della Pilotta ont été recueillies par le P. Cyriel Van Doorsselaer dans le rapport de la commission d'étude sur la propriété canonique de la Grégorienne; le P. Dezza y avait reconstitué les principales étapes qui marquèrent les premières années du nouveau siège à la Piazza della Pilotta (cf. C. Van Doorsselaer 1977).

En 1907, le P. Wernz, Général, avait accordé le Palazzo Boromeo à la Grégorienne, en tant que Collegio Romano et Collegio Massimo des jésuites de la Province romaine. Après le transfert à la Piazza della

Pilotta, en 1930, l'Université resta propriétaire du Palazzo Boromeo et conservait le droit d'utiliser, selon ses besoins, les salles du Boromeo, même lorsque celui-ci devint le Collège Bellarmino pour les biennistes, c'est-à-dire, pour les prêtres jésuites étudiants au doctorat.

Les changements et les événements rapportés dans ce chapitre, nous amenèrent à clarifier le plus possible les titres de propriété de la Grégorienne et du Bellarmino. Avec l'aide de l'Avvocato Paolo Boitani, j'obtins, le 20 janvier 1969, copie de tous les documents officiels, illustrant l'achat en 1919-1921 de plusieurs parcelles de terrain sur la Piazza della Pilotta qui servirent à la construction du nouvel édifice de la Grégorienne (cf. H. Carrier 1995). Le caractère pontifical de la propriété de la Grégorienne résulte du fait que le Saint-Siège a été l'acheteur officiel des terrains sur lesquels fut construit l'édifice de Piazza della Pilotta. La propriété est inscrite au nom de l'Amministrazione dei Beni della Santa Sede, Città del Vaticano. L'Université conserve une copie authentique des actes de transaction intervenus entre le Saint-Siège et les propriétaires antérieurs. Un dossier récapitulatif fut préparé sur toute la question et déposé aux archives du Recteur. Cette documentation permet de clarifier la propriété de l'Université Grégorienne du point de vue civil, c'est-à-dire devant l'autorité italienne: c'est le Saint-Siège qui est propriétaire de l'Université. Mais canoniquement, c'est-à-dire devant le droit de l'Église, la question de la propriété de la Grégorienne n'est pas tranchée et elle a fait l'objet de discussions et d'études à la curie généralice, comme nous le verrons (cf. 9.6).

Le nouvel édifice fut construit par la Compagnie, grâce à des dons des bienfaiteurs. L'une des donations les plus généreuses provenait d'Argentine, comme l'indique une plaque de marbre commémorative, à l'entrée de l'Université, et dédiée "Illis Reipublicae Argentinae civibus qui singulari liberalitate ad hoc aedificium extruendum...pecuniam erogaverunt"... (cf. J. Benítez 1996). Selon un ancien document, retrouvé récemment, il est possible d'indiquer le prix payé pour l'achat du terrain et pour la construction du nouveau siège de la Piazza della Pilotta; les parcelles de terrain coûtèrent 2 millions et 383 mille Lires

(au taux de 1933); la construction et les équipements coûtèrent 21 millions de plus. La Compagnie de Jésus fournit environ 4 millions; les plus fortes contributions provinrent de l'Argentine (près de 10 millions) et des États-Unis (plus de 3,5 millions). Une Lire italienne de l'époque équivalait à 4.000 Lires de 1995. L'entreprise ne manquait pas d'audace, surtout à une époque gravement atteinte par la crise économique mondiale qui culmina en 1929 (cf. *Informazioni PUG*, n.137, Natale 1995, p.8).

Le P. Ledóchowski, Général, appuya ce grand projet avec ténacité et efficacité, mobilisant toute la Compagnie pour un service exceptionnel à rendre au Pape. Il ne voulait rien recevoir du Saint-Siège, il disait que la Compagnie s'engageait elle-même à trouver le personnel et les moyens nécessaires: c'est-à-dire les professeurs, les administrateurs et les fonds pour servir le Pape dans cette université. Une anecdote est révélatrice à ce propos: en 1930, une pierre murale fut dévoilée dans le vestibule de l'Université, en présence de Pie XI dont le nom figurait comme bienfaiteur de la Grégorienne: "Pontificiam Universitatem Gregorianam... Pius XI... nova in sede magnificencius constituit" (cf. J.Benítez 1996). Le Pape manifesta sa surprise et dit: "Mais nous n'avons rien donné" ("Veramente non abbiamo dato un soldo"). Le P. Giuseppe Gianfranceschi, Recteur, répondit: "C'est grâce à votre appui moral que nous avons obtenu cet argent" ("C'è stato il Suo appoggio morale ad ottenere i soldi"). Le Pape ajouta: "Bene, fate pure". Évidemment, il arrivait que les Papes faisaient des dons à la Grégorienne. Le P. Dezza, quand il était Recteur, se rendait en audience chaque année vers le mois de novembre, et Pie XII lui remettait discrètement une enveloppe pour combler le déficit du budget de la Grégorienne. Nous avons vu aussi comment Paul VI voulut contribuer aux dépenses de l'Université et participer ainsi à l'opération de Fund Raising en envoyant un chèque généreux au P. Arrupe (cf. 4.5).

Après la promulgation de la Constitution apostolique "Deus Scientiarum Dominus" (1931), la Grégorienne procéda à la rédaction de ses nouveaux Statuts qui furent prêts en 1934. Une commission restreinte procéda à toute l'opération, sans passer par toutes les phases de

consultation qui furent nécessaires pour réélaborer les Statuts de l'Université dans les années 1970. La commission qui travailla en 1932-1934 comprenait le P. Willaert, Recteur, le P. Lazzarini, Préfet des Études et les PP. Filograssi et Hoenen, Doyens, et le P. Dezza comme secrétaire. L'article premier des Statuts définissait ainsi l'Université: "Gregoriana Universitas, quae est Pontificium disciplinarum ecclesiasticarum Studium generale, proxime subiectum auctoritati ipsius Summi Pontificis, qui eidem moderatur per Sacram Congregationem de Seminariis et Studiorum Universitatibus, rectionem vero et procurationem Societati Jesu commisit". La formule mettait en relief le caractère pontifical, au sens fort, de la Grégorienne. Avec son nouveau siège et ses nouveaux Statuts, l'unique université pontificale de Rome, à laquelle étaient coassociés officiellement les Instituts Biblique et Oriental, prenait tout son prestige dans l'Église.

Le style sobre et imposant de la façade, bien adapté à la Place de la Pilotta, le fronton portant les dates historiques 1553 et 1930, années de la fondation et de la nouvelle occupation, les écussons monumentaux de Grégoire XIII et des Loyola, les hautes portes d'acier, le grand atrium à colonnes, les larges amphithéâtres, les escaliers de marbre, une aile de six étages consacrée à la bibliothèque, contribuaient à donner une digne image de la Grégorienne. Les deux étages supérieurs de l'édifice étaient réservés aux chambres des professeurs et à la communauté des jésuites.

Quand vint le temps des réformes académiques, les limites et les inconvénients de cet édifice massif, de style plus traditionnel que fonctionnel, commencèrent à apparaître: il y avait de nombreux amphithéâtres, mais peu de classes pour les petits groupes, peu de locaux pour les cours spécialisés qui devenaient plus nombreux, pour les travaux de séminaires requis par le renouveau pédagogique; il n'y avait aucun bureau pour les professeurs, qui recevaient les étudiants dans leurs chambres et plus tard les étudiantes dans un petit parloir. Dans les années 1960-1970, des bureaux furent aménagés d'abord pour les doyens, puis pour d'autres professeurs, puis pour l'Économat; la Secrétairerie fut agrandie; les Archives relocalisées, la chapelle des

étudiants redessinée, la librairie réinstallée, l'imprimerie modernisée. Dans les années 1970-1980, une nouvelle salle de lecture pour la bibliothèque fut aménagée en transformant deux immenses amphithéâtres, comme nous l'avons vu au chapitre VIII.

Les visiteurs étaient frappés par l'austérité des appartements réservés aux professeurs: les chambres n'avaient que deux chaises droites en plus du lit et du pupitre, il n'y avait pas d'eau chaude. Le contraste devenait frappant quand les nouveaux collèges des étudiants furent construits avec des chambres munies de tous les services, et avec piscine, théâtre et gymnase. Ce contraste avait attiré l'attention d'un grand ami des jésuites, qui en vint à projeter une modernisation de la Grégorienne, de manière à donner à l'Université et à la communauté les facilités qui conviendraient à l'importance de l'institution. Cet ami était l'Avvocato Morelli qui fit une donation très généreuse à la Grégorienne et dont nous parlerons plus longuement dans la section 9.5.

Ajoutons que l'évolution du contexte politique en Italie, avec la montée du parti communiste dans les années 1970-1980, qui menaçait le "sorpasso", c'est-à-dire le dépassement de la démocratie chrétienne alors au pouvoir, suscitait chez plusieurs de graves appréhensions; certains évoquaient même l'avènement d'une démocratie populaire en Italie, comme dans la moitié de l'Europe de l'époque. Ainsi donc, la documentation recueillie sur la propriété civile de la Grégorienne fut très utile, lorsque la Secrétairerie d'État demanda aux principales institutions, ecclésiastiques de Rome de lui faire parvenir, en toute confiance, une présentation de leurs titres de propriété; car, pensait-on, l'avance du parti communiste laissait craindre des temps difficiles pour l'Église en Italie. D'accord avec la curie généralice, je constituai et envoyai un dossier en insistant sur les justificatifs civilement reconnus et aussi sur tous les appuis internationaux sur lesquels l'Université du Pape, dirigée par la Compagnie, en rapport avec de nombreuses ambassades, pouvait compter dans son service en faveur des Collèges nationaux et religieux et des évêchés du monde. Le document, intitulé "Situazione patrimoniale della Pontifica Università Gre-

goriana", porte la date du 23 février 1977 et répondait à une demande du 11 décembre 1976 de la Congrégation pour l'Éducation Catholique (cf. H. Carrier 1995). L'évolution de la situation politique rendit heureusement ces précautions inutiles, mais la prudence nous avait amenés à préciser encore davantage notre situation patrimoniale.

Après Vatican II, le Palazzo Frascara et le Palazzo Lucchesi vinrent s'ajouter à l'édifice principal de la Grégorienne en apportant une notable extension à l'espace universitaire et à la communauté des jésuites.

9.2 Palazzo Frascara

[Retour à la table des matières](#)

C'est au début de l'année scolaire 1966-1967, que fut inauguré le Palazzo Frascara. Le P. Arrupe présida à la bénédiction de l'édifice, qui avait été acheté, payé et rénové par la Compagnie par décision du P. Janssens. Une transformation profonde de l'édifice fut nécessaire pour adapter les locaux aux besoins de l'université, qui demandait des bureaux, des salles de cours de petite et de moyenne dimensions. Les deux étages supérieurs furent destinés à la communauté jésuite. Les travaux furent supervisés par le P. Pozzi sous la dépendance directe de la curie.

Le titre de propriété du Palazzo Frascara fut attribué à l'Économe Général de la Compagnie, avec une dérogation au droit de la Compagnie, accordée par le Saint-Siège. Grâce à des démarches spéciales, appuyées par le Saint-Siège, la Compagnie réussit à étendre au Palazzo Frascara les conditions d'extra-territorialité dont bénéficie l'Université Grégorienne aux termes des Pactes du Latran. Le P. Dezza a rappelé que le Palazzo Frascara aurait pu être acheté à un prix beaucoup plus bas en 1943, lorsque déclinait le régime fasciste en Italie, auquel était lié le Banco di Lavoro, propriétaire du Palais. Mais la guerre n'était pas finie, le nouveau P. Général n'avait pas encore été élu, et

L'Économe général déclarait ne pas avoir l'argent nécessaire pour un tel achat. La transaction s'amorça avec le nouveau Général, le P. Janssens, et les Provinces de la Compagnie furent alors invitées à participer à l'achat du Palazzo pour l'extension de la Grégorienne. Devant le projet d'inscrire la propriété du Frascara au nom de la Curie Généralice, le P. Janssens demanda plutôt de l'inscrire au nom de l'Économe général, détenteur de l'Arca Foundationis, propriété de toute la Compagnie par dispense du Saint-Siège (cf. C. Van Doorsselaer 1977).

Le Palazzo est lié à l'histoire de la famille Pamphili et à Pie IX. Il fut construit vers 1580 et réadapté par le Conte Benedetto Filippini (une inversion du nom Pamphili), pour sa nombreuse famille de 14 enfants. L'aïeule Vittoria avait confectionné l'habit qui permit à Pie IX de fuir le Quirinal en 1848 pour se rendre à Gaeta. Benedetto fut un homme de confiance de Pie IX qui lui confia des missions importantes; il fut le rédacteur du Concordat entre le Saint-Siège et l'Argentine et la Colombie. Vers 1890, le Palais Filippini fut vendu à la famille Frascara qui est apparentée à Raimondo Orsini (H.Carrier 1995). En devenant une partie intégrante de la Grégorienne, le Palazzo Frascara a donc assumé un rôle nouveau au service des Papes.

Le Palazzo fut occupé principalement par la Faculté des Sciences Sociales, l'Institut de Spiritualité, l'Institut de Psychologie, l'Institut de Sciences Religieuses, par les bureaux des Relations Publiques, et plus récemment par des studios du Centre des Communications Sociales. Plusieurs bureaux pour les doyens et les professeurs furent installés, ainsi que des locaux pour la recherche et la consultation. Une chapelle fut aménagée pour les étudiants, en plus de la chapelle de la communauté au troisième étage du Palazzo. Le grand salon et les salles de cours du Frascara ont notablement augmenté l'espace utile à la vie de toute l'Université.

9.3 Palazzo Lucchesi

[Retour à la table des matières](#)

Le Palazzo Lucchesi, ainsi dénommé par nous, parce qu'il est situé Via dei Lucchesi, correspond à la moitié du couvent des Sœurs de Marie Réparatrice que nous avons acheté en 1975. Après des pourparlers complexes (cf. H. Carrier 1995), cette propriété fut achetée par la Compagnie de Jésus avec l'aide de bienfaiteurs généreux, parmi lesquels il faut mentionner les Évêques d'Allemagne et Mr. Harry John, président de la Fondation De Rancé, de Milwaukee, aux U.S.A.

Dans un premier temps, au début des années 1970, les religieuses nous avaient offert, selon notre droit de préemption, d'acheter l'édifice en entier, mais la Compagnie ne se sentait pas en mesure de payer le prix demandé. Un incident avait compliqué les communications lors de cette proposition des Sœurs. Celles-ci avaient adressé leur offre à *l'Amministrazione dei Beni della Santa Sede*, car l'Université Grégorienne est civilement reconnue comme propriété du Saint-Siège. Le Substitut, Monsignore Caprio, avait répondu, sans en avertir la Grégorienne, que le Saint-Siège n'était pas intéressé par cet achat. Informé de cette correspondance par les religieuses, je leur exprimai, au contraire, tout notre intérêt pour l'acquisition du couvent, mais que le prix demandé surpassait nos capacités financières. Les Sœurs ne trouvèrent pas d'acheteur et l'affaire traîna en longueur, d'autant plus que la vente éventuelle aurait entraîné un déménagement du couvent, décision très difficile et incertaine pour les religieuses. Finalement, elles décidèrent de rester sur place, près de leur chapelle où se trouve actuellement le corps de leur fondatrice, Émilie d'Oultremont (1818-1878), et de vendre seulement la moitié de leur couvent, c'est-à-dire, la partie qui donne sur la via dei Lucchesi. Elles nous communiquèrent, vers la fin de 1973, qu'un acheteur s'était présenté, mais qu'elles formulaient d'abord leur offre à la Grégorienne, détentrice d'un droit de préemption. La Grégorienne reconsidéra alors toute l'af-

faire, car le besoin d'espace se faisait sentir de plus en plus, avec la réforme des études, et il fallait éviter que de nouveaux propriétaires installent à nos côtés des habitations privées, des bureaux, ou même une hôtellerie. Le P. Arrupe décida sans tarder, au début de 1974, que la Grégorienne devait acheter la propriété offerte.

Une campagne efficace de collecte de fonds fut organisée, aidée par le Cardinal Villot, Secrétaire d'État qui accepta de faire appel à divers évêchés à cette fin. Le P. Arrupe engagea toute son autorité dans cette opération. Le P. Hillengass, Économe Général sollicita aussi les Évêques allemands, au nom de l'Université du Pape. Ceux-ci répondirent généreusement et contribuèrent pour une part très notable à l'achat et à la réfection de l'édifice.

Du côté des États-Unis, un million de dollars fut obtenu de la Fondation De Rancé, mais la donation comporta des péripéties inattendues. Mr. John, le président de la Fondation, vint plusieurs fois à Rome, je le visitai à Milwaukee, le P. Blewett, des Relations Publiques, restait en contact régulier avec lui; il était disposé à faire un grand don à la Grégorienne, mais il voulait d'abord imposer certaines conditions qui garantiraient, selon lui, "l'orthodoxie doctrinale" de l'Université, et il voulait l'assurance écrite qu'un cours sur le Sacré-Cœur serait offert chaque année; il demandait en outre que la chapelle des Sœurs change de nom et soit consacrée au Sacré-Cœur. Cette dernière exigence tomba d'elle-même, lorsque les Sœurs décidèrent de rester sur place en conservant la chapelle dans la partie de l'édifice qui leur était réservée; d'autant plus que le nom des églises ne se change pas si facilement, surtout à Rome, où les temples sont reliés à de vénérables traditions; par exemple cette chapelle de via dei Lucchesi était identifiée à l'Archiconfrérie des fidèles de Lucques (Lucchesi). Mr. John exigea cependant que le Saint-Siège lui exprime par écrit la fidélité doctrinale de la Grégorienne. Le Cardinal Garrone, que j'avais informé de toute l'affaire, se montra compréhensif et patient: il me fit parvenir une lettre dont la substance pouvait satisfaire l'étrange exigence du bienfaiteur. Le P. Arrupe usa aussi de grande patience avec ce donateur, qui ne se gênait pas pour accuser publiquement la

Compagnie d'erreur doctrinale, en citant par exemple le P. Robert Dignan, S.J., membre du Congrès américain, qui avait défendu une politique trop libérale, disait-il, concernant la sécurité sociale et l'avortement. Ces faits sont rappelés ici, car au-delà de l'anecdote, ils montrent comment la difficile opération de Fund Raising comporte très souvent des situations où la patience et même les humiliations font partie du jeu. Le P. Carlo M. Martini, qui était devenu Recteur lorsque Mr. John fit ses attaques dans la salle des thèses de la Grégorienne, sut trouver le ton juste dans sa réplique en anglais. Il fit remarquer que l'Université, bénéficiant de la générosité de Mr. John, était directement au service du Pape et s'engageait à défendre les positions de l'Église; elle n'entrait pour rien dans les débats concernant la politique sociale des États-Unis. Durant son court rectorat (août 1978-déc.1979), le P. Martini obtint, par l'entremise du Sénateur Giulio Andreotti, l'extension au Palazzo Lucchesi des privilèges d'extra-territorialité prévus pour la Grégorienne par les accords du Latran (le traité du Latran stipulait que l'Université jouissait d'"immunité" et d'"exemptions" (cf. A.A.S. XXI, 7 Iunii 1929, p.217; cf. H. Carrier 1995).

L'acquisition de cet édifice concluait un projet qui avait déjà été considéré trente ans plus tôt. Dès le début du généralat du P. Janssens, après la seconde guerre mondiale, des pourparlers avaient eu lieu entre la Compagnie et les Religieuses; les notaires représentant les deux parties procédèrent à des estimés distincts, mais les chiffres divergeaient considérablement. La Compagnie n'avait pas la somme requise. Pie XII offrit au P. Janssens, par l'entremise du P. Dezza, alors Recteur, de compléter ce qui pouvait manquer pour l'achat du couvent. Le P. Janssens ne voulut pas accepter, d'autant plus qu'il avait déjà en vue l'acquisition du Palazzo Frascara comme nous l'avons vu plus haut (cf. C. Van Doorsselaer 1977).

La réfection et l'adaptation du Palazzo Lucchesi pour les besoins de la Grégorienne demandèrent pratiquement trois ans. Il fallut préciser avec les Sœurs de Marie Réparatrice plusieurs aspects d'intérêt commun touchant, notamment, l'électricité, l'aqueduc, les égouts, les

toitures. Après beaucoup de réticence, les Sœurs concédèrent à la Grégorienne le libre accès à la porte latérale, du côté gauche du Palazzo, qui donnait à l'intérieur de leur mur. Ce mur, accolé à la chapelle, fut abattu et reculé de quelques mètres, en laissant un espace libre pour la sortie sur la rue par la porte latérale du Palazzo. À l'extérieur de cette porte latérale, importante pour raison de sécurité car elle donne sur un grand escalier, une plaque de marbre a été insérée à plat sur le pavé avec l'inscription "Proprietà Privata", reconnaissant le droit des Religieuses sur cet espace désormais situé en dehors de leur mur et de la grille d'entrée du couvent. La Mère Carmela, alors Supérieure Générale et les membres de son Conseil, facilitèrent les tractations; la Grégorienne fit également quelques concessions, comme l'indique l'accord écrit signé à ce moment; l'Université notamment laissa tomber certaines restrictions concernant les fenêtres mitoyennes et la terrasse du couvent, restrictions que la Grégorienne avait imposées lorsque l'édifice des Sœurs avait été restauré dans les années 1950.

Le Cardinal Martini profita d'un passage à Rome pour venir bénir les nouveaux locaux du Palazzo, en se réjouissant de la conclusion des travaux auxquels il avait pu contribuer durant son rectorat. Les deux étages supérieurs du Palazzo furent destinés aux chambres des jésuites; l'étage intermédiaire fut alloué à la communauté des Religieuses polonaises prêtant service à la Grégorienne, les Ancelle di Maria Immacolata. Les trois étages inférieurs furent occupés par les salles de cours, la salle des thèses doctorales, les bureaux et le Sénat de l'Université. Une plaque de bronze fut apposée à droite de la porte centrale du Palazzo Lucchesi avec l'appellation: "Pontificia Universitas Gregoriana". Une plaque semblable avait aussi été fixée à la porte d'entrée du Palazzo Frascara, en délimitant ainsi deux extensions notables des immeubles de la Grégorienne.

9.4 Palazzo Boromeo

[Retour à la table des matières](#)

Le Palazzo Borromeo, siège actuel du Collegio Bellarmino, fait partie du patrimoine de la Grégorienne et le Recteur de l'Université est son représentant officiel devant les autorités civiles. Dans les années 1967-1968, la Compagnie de Jésus et la Grégorienne eurent à se prononcer sur la vente éventuelle du Bellarmino, à la suite d'une proposition d'achat de la part de la Borsa di Roma. Le Recteur du Bellarmino de ce temps, le P. Furlong, prit cette affaire très au sérieux et il se mit à la recherche d'un terrain à la périphérie de Rome, où le Collège pourrait être relogé si sa vente était décidée.

Étant donné les circonstances, l'hypothèse de déplacer le Bellarmino souleva bientôt l'idée d'une relocation possible de la Grégorienne elle-même. Avec la vente éventuelle du Bellarmino et de la Grégorienne, pensait-on, il serait possible de construire un campus moderne pour l'Université dans la banlieue de Rome. Le P. Général, le P. Arrupe, demanda à la Délégation des maisons internationales de Rome d'étudier méthodiquement cette hypothèse. Plusieurs facteurs nous obligeaient à considérer le projet avec attention, en tout cas à ne pas le rejeter à priori.

Le centre de Rome, le *Centro Storico*, devenait de plus congestionné par la concentration excessive des services gouvernementaux, par la circulation des automobiles, par la lenteur des transports publics. Le problème de la pollution de l'air s'aggravait et l'accès au Centre devenait de plus en plus difficile. Les autobus des Collèges, qui avaient toujours pu arriver directement à la Grégorienne, se trouvaient maintenant bloqués. Par ailleurs, plusieurs Collèges, comme le Pio Latino, le Brasiliano, le Collège espagnol, le Collège des Conventuels et autres, s'étaient déplacés à la périphérie. L'Ateneo Salesiano avait quitté le centre de Rome pour son nouveau site. Il fallait prévoir une accessibi-

lité toujours plus difficile à la Piazza della Pilotta, qui devenait progressivement une zone de stationnement et de circulation chaotique et dangereuse pour la foule des étudiants. Une décision concernant le déménagement de la Grégorienne ne pouvait être prise à la légère, la discussion portait sur tout le contexte urbain de l'Université. À cette époque le gouvernement italien envisageait des mesures d'autorité pour affronter la décongestion du Centro storico: décentralisation des ministères, déplacements de plusieurs services officiels dans le quartier de l'E.U.R., limites à la circulation des automobiles et des bus touristiques. La question était alors posée pour la Grégorienne comme pour de nombreux édifices du Centro storico. Dans cette hypothèse, on pouvait se demander si une relocation éventuelle ne permettrait pas de moderniser les locaux de l'Université et le logement des professeurs, et de réserver un espace vital pour les étudiants.

À la Curie généralice et à la Délégation, il fallait étudier cette grave question dans la plus grande discrétion. Il ne s'agissait encore que d'hypothèses et il fallait éviter de troubler prématurément les parties intéressées par la question, à commencer par le Saint-Siège, les Collèges, la communauté des professeurs, les étudiants déjà très sensibilisés à la contestation en ces années 1968-1970. Avant de consulter et d'entendre tous les partenaires concernés, il fallait que la Compagnie commence par préciser elle-même les termes de la question, en ses principales dimensions économiques et académiques (cf. H. Carrier 1995).

Comme nous le montrons, dans la section qui suit, l'évolution des événements allait bientôt changer les données du problème et l'hypothèse d'une relocation du Bellarmino et de la Grégorienne perdit toute actualité. En fait, la question d'une éventuelle vente et d'une relocation de ces édifices prit une toute autre tournure, lorsque l'Université reçut en donation la *tenuta* de la Portuense, de la part d'un insigne bienfaiteur, l'Avvocato Carlo Morelli.

9.5 Donazione Morelli

[Retour à la table des matières](#)

À la fin de 1968, la Grégorienne recevait en donation un terrain de plus de 50 hectares, offert à l'Université par l'*Avvocato* Carlo Morelli, qui s'était porté acquéreur de la grande tenuta d'environ 1000 hectares de la famille Somaini, située sur la via Portuense près du Grande Raccordo Anulare. Une partie de la tenuta avait déjà été attribuée aux Salésiens. L'Avv. Morelli, président de la Società Immobiliare Vianini, à laquelle participait l'"Immobiliare" del Vaticano, voulait faire un grand don à la Compagnie de Jésus, en mémoire du P. Filograssi, auquel il venait se confesser chaque premier vendredi du mois. A la mort du P. Filograssi, en 1962, le P. Monachino continua à recevoir régulièrement et à visiter l'Avv. Morelli.

L'acte de donation fut signé devant le Notaio Vincenzo Butera, le 11 décembre 1968, puis les pratiques officielles furent entreprises auprès du gouvernement italien, en tenant compte de la nature de la donation et des restrictions de la législation italienne. Le P. Rotondi facilita les tractations avec le Président Saragat qui s'étendirent jusqu'en septembre 1970, et furent conclues par un décret du Président. Celui-ci avait été sollicité par le P. Arrupe, dont la lettre de demande plût beaucoup au Président Saragat, qui se hâta d'accorder sa signature officielle. Par décret du Président en date du 14 septembre 1970, la Grégorienne était autorisée à accepter la donation aux termes suivants: "L'immobile sarà destinato alla costruzione della futura sede dell'ente donatario e ad altre istituzioni universitarie connesse, quali i Collegi Bellarmino e del Gesù, i Pontifici Istituti Biblico e Orientale, entrambi consociati con la Pontificia Università Gregoriana"

L'intention du donateur était d'offrir à la Grégorienne un terrain pour construire un nouveau siège de l'Université, car il estimait que l'édifice de la Piazza della Pilotta, malgré son bel aspect monumental,

n'était plus fonctionnel, avec trop d'espace perdu, sans facilités suffisantes pour les professeurs et les étudiants. Sur le même terrain, il était prévu que pourraient s'établir aussi l'Institut Biblique et l'Institut Oriental, avec aussi les Collèges du Gesù et du Bellarmino, de manière à former un campus universitaire moderne situé dans un grand espace vert. Lors d'une rencontre à l'Université vers la fin de 1970, l'Avv. Morelli souhaitait une décision rapide de la part de la Compagnie et il demandait même avec insistance qu'une maquette du nouveau siège de la Grégorienne et des Instituts associés soit préparée et disponible. Le P. Arrupe, Général, le P. Dezza et moi-même assistions à cette réunion (ainsi que le P. Monachino), dans le petit réfectoire de la Grégorienne, et nous exprimions la plus profonde reconnaissance à M. Morelli pour le très grand don qu'il avait si généreusement offert à la Grégorienne par amour de la Compagnie. Cependant, le projet de reloger la Grégorienne à la périphérie restait forcément théorique et nous étions d'accord pour faire comprendre à l'Avvocato Morelli, que devant une décision de cette ampleur il était requis de prendre tout le temps nécessaire, pour en considérer tous les aspects fort complexes. Il fallait procéder de manière à prévenir toute contestation, éviter toute apparence de favoriser la spéculation immobilière. Il fallait estimer les coûts certainement énormes d'un tel projet, pressentir le Saint-Siège, entendre l'avis des Collèges, explorer le consentement éventuel des Instituts Biblique et Oriental, écouter surtout la communauté des professeurs peu disposés a priori à quitter le centre de Rome. J'avais compris toute la prudence qui devait entourer ce plan encore indéfini, lorsque j'annonçai la donation Morelli à la communauté, au moment des vœux de Noël 1968. Malgré toute la discrétion que j'employais en évoquant un projet encore très hypothétique, il était évident que plusieurs demeuraient perplexes et certains exprimaient leur opposition de principe à quitter le centre de Rome.

L'Avv. Morelli espéra jusqu'à la fin de sa vie en 1972 que la construction d'un nouveau siège de la Grégorienne et des Instituts associés Biblique et Oriental, justification de sa donation, deviendrait une réalité, et il avait insisté à plusieurs reprises pour qu'une maquette du

nouveau campus soit préparée pour être montrée à ses collègues. Le terrain était donné pour le nouveau siège de la Grégorienne; cependant, l'Avv. Morelli n'avait pas posé cette intention comme une conditio sine qua non, sa donation était in absoluto. Mais juridiquement, le décret du Président, comme on l'a vu plus haut, liait la donation à la finalité spécifique et à la destination précisées officiellement: la construction d'un futur siège de l'Université (cf. V. Monachino 1992).

Le P. Navarrete, durant et après son rectorat, continua à suivre les affaires de cette propriété, en rapport aussi avec la fille de M. Morelli, la Sig.ra Anna in Addario, et avec le locataire de la tenuta le Dr. Antonio Miani (décédé en 1984) et avec sa femme, Sig.ra Silvana Pica in Miani.

Avec les années, il devenait clair que le projet, ou plutôt l'idée, de reloger la Grégorienne en périphérie se montrait tout à fait impossible; les circonstances avaient changé, ainsi que les hommes, et les règlements urbanistiques de Rome prohibaient désormais la construction de tels immeubles dans la zone concernée. La Grégorienne chercha alors la façon de disposer librement de cette propriété. Le P. Ambrosetti, ministre de la communauté et administrateur du terrain, étudia la question avec l'avv. Boitani en 1981. Mais ce n'est qu'en 1984 qu'une solution fut trouvée, grâce aux contacts personnels et confiants du P. Navarrete avec la Sig.ra Anna et l'avv. Addario, son mari.

Interprétant fidèlement la volonté de son père, la Sig.ra Anna se convainquit de l'opportunité de supprimer la condition qui limitait la forme de la donation Morelli et qui la rendait pratiquement inefficace. L'avv. Addario s'engagea à préparer avec le P. Navarrete une demande pour obtenir une modification du décret présidentiel de 1970. La demande partit le 22 mars 1984 et le nouveau décret fut signé par le Président Pertini le 14 septembre 1984, avec la modification suivante: "Il suindicato immobile sarà alienato dall'ente onorato e il ricavato destinato per il conseguimento degli scopi voluti dai donanti e cioè per una migliore sistemazione funzionale della propria attività". Ce changement représentait un immense avantage pour la Grégorienne, qui peut désormais disposer librement de ce terrain pour l'amélioration et

"l'organisation fonctionnelle de sa propre activité", selon l'intention fondamentale de l'avv. Morelli. En 1990, l'avv. Addario désigné comme l'administrateur de notre terrain, réussit à conclure une entente avec la locataire et à conclure un nouveau contrat de location plus avantageux avec le mouvement ecclésial (Istituto di Vita Ecclesiale Consacrata "Lumen Christi" - IVEC) qui occupera le terrain par contrat signé pour 15 ans, en 1990, laissant à la Grégorienne la liberté de vendre la propriété à sa convenance, avec droit de préemption à l'IVEC (U. Navarrete 1986, 1990).

La Grégorienne honora la mémoire de l'Avv. Morelli en le nommant Fondateur de l'Université et en dédiant l'Aula IV à son nom "Aula Carlo Morelli".

9.6 La propriété canonique de la Grégorienne

[Retour à la table des matières](#)

Les événements rappelés plus haut concernant le patrimoine de la Grégorienne, ainsi que l'évolution de la situation politique en Italie nous amenèrent à examiner plus attentivement les titres de propriété de l'Université. Devant l'État italien, le propriétaire de la Grégorienne est le Saint-Siège, comme il résulte des documents officiels conservés à la Curie généralice, à la Grégorienne et auprès de l'Avvocato Boitani. Comme je l'ai indiqué précédemment, j'avais constitué pour les archives du Recteur un dossier spécial sur la question avec l'aide de l'Avv. Boitani. Le dossier fut complété avec la documentation concernant le Palazzo Frascara, le Palazzo Lucchesi et la donation provenant de l'Avvocato Morelli. L'aspect civil de la propriété de l'Université est relativement facile à déterminer en tenant compte des divers éléments décrits dans les sections qui précèdent.

Le problème est plus complexe lorsqu'il s'agit de préciser la propriété canonique de la Grégorienne. Le P. Arrupe nomma en 1977 une commission pour étudier la question, composée des PP. Decloux, Dezza, Beyer, Navarrete et moi-même. Le P. Van Doorsselaer de l'Éconamat général servait de secrétaire. Le but de la commission n'était nullement de rédiger un document officiel, mais plutôt de chercher à préciser les éléments de la question si jamais elle était réellement soulevée dans l'avenir. La situation des propriétés immobilières de la Grégorienne avait évolué et était devenue plus complexe avec les années: il y avait eu en 1930 le transfert de l'Université à Piazza della Pilotta; et, auparavant en 1907, le P. Wernz avait transféré la propriété du Palazzo Boromeo à la Grégorienne en tant que Collegio Romano et Collegio Massimo des jésuites; puis il y eut dans les années 1960 et 1970 l'extension de la Grégorienne aux Palazzi Frascara et Lucchesi; il fallait aussi tenir compte du vaste terrain donné à la Grégorienne par M. Morelli et des dons provenant des Évêques et de Mr. Harry John, ainsi que du fonds accumulé par le Fund Raising pour le Consortium de la Grégorienne. C'est dans ce contexte qu'il apparaissait opportun de clarifier autant que possible les titres de propriété canonique de la Grégorienne. Il n'était alors nullement question de vente ou d'aliénation, mais l'expérience des années 1967-1968, où la Compagnie avait dû considérer l'hypothèse d'une relocation du Bellarmino et peut-être de l'édifice de Piazza della Pilotta (cf. 9.4), avait démontré l'utilité de mieux définir la propriété canonique de l'Université.

La discussion de la commission de 1977 s'articula à partir de deux textes préparés d'avance par les PP. Dezza et Navarrete. Après deux longues sessions en février et en novembre 1977, au cours desquelles les divers aspects du problème furent examinés avec soin et les avis exposés très librement, la commission ne parvint pas à une conclusion définitive.

Deux thèses furent alors exposées. La thèse du P. Dezza soutenait que la Grégorienne comprend deux entités distinctes: il existe d'une part l'Université comme une entité pontificale; puis il y a le Collegio Romano avec la domus religiosa (maison religieuse); l'Université serait

devenue propriété du Saint-Siège lors de l'entrée en vigueur des nouveaux Statuts de la P.U.G. en 1934. L'article premier de ces Statuts rédigés par les Jésuites eux-mêmes déclarait: "Gregoriana Universitas, quae est Pontificium disciplinarum ecclesiasticarum Studium generale, proxime subiectum auctoritati ipsius Summi Pontificis, qui eidem moderatur per Sacram Congregationem de Seminariis et Studiorum Universitatibus, rectionem vero et procurationem Societati Jesu commisit". Le P. Dezza précisait que le Collegio Romano avec la domus religiosa (maison religieuse) possède aussi ses propres biens, notamment la bibliothèque, les archives.

Inversement, la thèse du P. Navarrete, que je partageais, soutenait que la Grégorienne, continuation du Collegio Romano, restait toujours la propriété de la Compagnie de Jésus. Son argumentation se basait, disait-il, sur des documents strictement juridiques et il affirmait que l'Université Pontificale Grégorienne est en fait le Collegio Romano; c'est une entité de la Compagnie de Jésus, dont dispose le P. Général selon le droit de la Compagnie. Les Statuts de 1934 ne traitent que d'une personne morale; est-ce que ces Statuts seraient suffisants pour créer deux entités patrimoniales? Les dons et les biens destinés à la Grégorienne sont allés à l'entité juridique d'alors, c'est-à-dire au Collegio Romano. La distinction entre l'Université et la domus religiosa se réfère à deux entités, mais seulement pour le gouvernement interne de la Compagnie. Dire que l'Université est "confiée" aux Jésuites veut dire qu'elle est "enracinée" dans une seule entité, le Collegio Romano.

Le P. Beyer soutenait que la réalité historique est plus importante que le droit écrit et antérieure aux textes officiels d'ailleurs changeants. Il faut juger de la situation à partir de la vie, non seulement à partir des textes, qui ont beaucoup changé de Léon XII à Pie XI. Une étude plus approfondie s'impose, surtout du point de vue psycho-historique. À la restauration de la Compagnie, le Collegio Romano, qui était passé au Pape durant la suppression des Jésuites, leur fut restitué par Léon XII en 1824, mais non plus dans sa situation antérieure. Le P. Général, Ledóchowski, avait bien pu offrir la Grégorienne au Pape, afin que celui-ci la confie à la Compagnie. Cette dernière affirma-

tion correspondait à une opinion assez souvent entendue dans les années 1960: le P. Ledóchowski aurait, dans un geste de générosité et de service au Pape, fait don à Pie XI de l'Université Grégorienne nouvellement établie à Piazza della Pilotta. Je rappelai au cours de la discussion que cette affirmation n'avait jamais trouvé de confirmation de la part du Saint-Siège. Le Substitut de la Secrétairerie d'État, Mons. Dell'Acqua, avait explicitement répondu à ma demande sur ce point à la fin des années 1960, en disant que rien au Saint-Siège ne permettait d'affirmer une telle donation: "No. Non risulta".

De nombreux arguments et une documentation importante furent recueillis et soigneusement étudiés par la commission. La question resta cependant ouverte car la commission ne parvint pas à un sentiment unanime ni à avis concluant. Les éléments essentiels de la discussion se retrouvent dans les rapports du secrétaire (cf. C. Van Doorselaer 1977).

Comme le nota la commission, au-delà des aspects techniques, la question revêt un caractère en grande partie théorique, car si jamais la Compagnie devait un jour penser à une relocation, à une vente, ou même à une cession de la Grégorienne, les tractations avec le Saint-Siège s'appuieraient sur des critères qui seraient loin d'être exclusivement juridiques ou économiques.

9.7 Collegio Internazionale del Gesù

[Retour à la table des matières](#)

Le Collegio del Gesù ne fait pas partie des immeubles de l'Université, mais il est intimement lié à la vie de l'Université et c'est pour cette raison que la Grégorienne a participé aux discussions qui ont conduit à sa nouvelle gestion et à son internationalisation. Dans l'esprit de la réforme entreprise à la Grégorienne et pour faire bénéficier les jeunes Jésuites de tous les pays d'une formation à Rome, le P. Arrupe décida en 1968 d'internationaliser le Collège du Gesù. Il demanda à la

consulte de la Délégation d'étudier un projet d'internationalisation du Collège, qui avait existé jusqu'ici sous le nom de Collegio San Francesco Saverio et qui était dirigé par la Province romaine des Jésuites. La Grégorienne et les Instituts associés étaient favorables au projet qui visait à faciliter la venue à Rome de scolastiques de toutes les Provinces, en redéfinissant le régime et le but du Collège, en insistant aussi sur la possibilité d'y former, avec le temps, de futurs professeurs pour la P.U.G. et les Instituts. Une entente, avec compensation, fut conclue avec la Province romaine, qui reste propriétaire de l'édifice. D'importants travaux furent exécutés pour le nouvel aménagement de l'édifice.

Le P. Arrupe faisait connaître le nouveau statut du Collège par une lettre à toute la Compagnie, le 8 juillet 1968. Il insistait sur le caractère international et interculturel du Collège, maintenant réaménagé et réservé aux théologiens, et il mentionnait parmi ses finalités la formation possible de futurs professeurs pour les Instituts académiques jésuites de Rome. Cette finalité particulière s'est réalisée dans la discrétion mais efficacement. Lors du 25^e anniversaire du Collegio del Gesù, en 1994, une statistique annoncée par le Recteur, le P. José M. Feliu, révélait que durant ces 25 ans un total de 15 anciens étudiants étaient devenus professeurs dans le Consortium de la Grégorienne.

Le Collège a facilité la venue à Rome de scolastiques provenant d'un grand nombre de Provinces, même des plus pauvres, grâce à la solidarité de toute la Compagnie. Un effort constant est poursuivi pour resserrer les liens de collaboration entre le Collège et la Grégorienne, grâce aux contacts directs entre les étudiants et les professeurs. Le Préfet d'études est choisi parmi un des professeurs de la Grégorienne, et quelques professeurs ont également résidé au Gesù comme directeurs spirituels. Le Collège ne reçoit plus de scolastiques en philosophie comme autrefois, la majorité étudient la théologie, quelques-uns y poursuivent des études de spécialisation, même après leur ordination.

Le Collège du Gésu pour les jeunes jésuites et le Collège Bellarmino, qui accueille en principe les doctorandi, forment un ensemble académique international pour la Compagnie, intimement lié au Consortium comprenant la Grégorienne, l'Institut Biblique et l'Institut Oriental.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 10

Relations publiques et bienfaiteurs

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons vu au chapitre 4, les réformes introduites à la Grégorienne après Vatican II, avaient suscité des polémiques dans la presse, l'Université était accusée de progressisme et de gauchisme, car elle s'était ouvertement engagée dans la ligne du Concile. Des éléments intégristes des milieux romains attaquaient la Grégorienne dans les journaux et les revues, afin de manifester leur opposition à Vatican II et à Paul VI. La campagne de presse se fit particulièrement agressive, lorsque je succédai au P. Dhanis comme Recteur, et cette campagne s'était terminée grâce à l'intervention de Paul VI, que j'avais informé personnellement. Mais la pression de l'opinion publique nous avait instruits et convaincus de la nécessité de défendre l'Université contre les attaques; surtout il nous fallait prendre l'initiative de présenter le nouveau visage de la Grégorienne pour nos amis et nos bienfaiteurs. De là est née l'idée d'un bureau des Relations Publiques, *l'Ufficio delle Relazioni Pubbliche*.

Ce Bureau était défini par ses deux fonctions principales: d'abord informer le public, puis contacter les bienfaiteurs en vue de la collecte de fonds, une opération appelée *Fund raising*. Le premier Directeur fut le P. Edward Nowlan, assisté du P. John Navone, professeur à l'Institut de Spiritualité. Le P. Nowlan, enseignait la psychologie sociale à la Grégorienne durant un semestre et passait le reste de l'année aux États-Unis, à visiter méthodiquement les diocèses américains. Il rencontrait personnellement les Évêques, leur expliquait les réformes et les projets de la Grégorienne et sollicitait leur aide financière.

Au temps du P. Muñoz Vega, le P. Nowlan avait aidé l'Université à créer la Fondation Pie XII pour venir en aide à la bibliothèque et aux publications des professeurs. Nous avons déjà parlé de cette Fondation dans le chapitre 8 où il est question de la Bibliothèque. Ajoutons que la Fondation Pie XII avait été créée en 1958, avec l'approbation du P. Général, elle commença ses activités en 1960. Le Pape Pie XII avait promis son soutien, lors de la première audience concédée au Recteur, mais c'est son successeur Jean XXIII qui fit effectivement une donation à la Fondation. La première donation qui lança vraiment la Fondation provenait des héritiers la famille de José Manuel Zubizarreta, un riche bienfaiteur espagnol, vivant en Suisse, grand ami du P. Laburu, professeur à la Grégorienne. Le P. Laburu enseignait un semestre à Rome et il exerçait son grand talent de conférencier en Espagne et en Argentine. Durant de longues années, le P. Laburu s'engagea avec succès à trouver des bienfaiteurs espagnols pour la Grégorienne. Encouragé par ces premiers débuts, le P. Muñoz Vega avait bon espoir de constituer un fonds substantiel. Il écrivait au P. Général, en janvier 1961, "mon idée à propos de la Fondation Pie XII est de former un capital de 500 000 dollars, si possible, lequel sera la propriété de la Bibliothèque de la Grégorienne". Ce montant nous semble aujourd'hui bien limité, mais il apparaissait considérable à l'époque, il signifiait beaucoup pour une administration aux moyens très modestes. La vraie signification de ce chiffre, c'est qu'il révélait une volonté efficace, et audacieuse pour Rome, de lancer une campagne méthodique et internationale de *fund raising*. Le P. Nowlan était devenu l'intermédiaire de la

Grégorienne auprès des Évêques et des bienfaiteurs américains, ainsi qu'auprès des universités de la Compagnie (F. Miranda 1993).

Le P. Nowlan avait donc une bonne expérience du *fund raising* lorsqu'il devint directeur du nouvel Office des Relations Publiques en 1967. Ses visites auprès des Évêques américains étaient importantes, d'abord pour demander leur aide économique, mais aussi pour leur faire connaître régulièrement les réformes introduites à l'Université, et pour entendre leurs désirs, leurs suggestions, leurs critiques éventuelles. Le Recteur du Collège Américain à Rome, Msgr. James Hickey, devenu plus tard Cardinal Archevêque de Washington, facilita nos rapports avec l'épiscopat américain et il avait lui-même organisé une visite que je fis avec lui à la Conférence épiscopale, réunie à Houston dans les années 1970. Ce dialogue, qui fut aussi poursuivi avec plusieurs épiscopats, se révéla indispensable pour harmoniser les réformes de l'Université avec les préoccupations pastorales des Évêques. En fait, les Évêques sont nos bienfaiteurs et c'est eux qui décident d'envoyer des étudiants à la Grégorienne. Le P. Nowlan continua la tournée des Évêques américains pendant environ 20 ans; il rencontrait aussi des familles et des amis disposés à aider la Grégorienne, qu'il représentait avec savoir-faire et crédibilité.

À Rome, le P. Navone suivait de près les représentants de la presse et des médias. Comme professeur bien intégré dans la vie interne de l'Université, il agissait comme personne ressource pour faire connaître aux médias et aux bienfaiteurs les principales évolutions de la Grégorienne. Il animait un service efficace de relations publiques adapté à notre situation particulière. Nous avons tous été étonnés du grand intérêt que la réforme de l'Université suscitait dans l'opinion publique après le Concile. Il fallait répondre aux demandes de plus en plus nombreuses qui arrivaient de la part des journalistes, des revues à grand tirage, de la radio et de la télévision. La nouvelle orientation de la Grégorienne faisait la nouvelle, et les correspondants de divers pays voulaient s'informer directement. Le P. Navone servait d'intermédiaire entre les journalistes et les autorités de l'Université. Des dossiers de presse furent préparés pour répondre aux demandes. Des entre-

vues furent données aux principales publications européennes et américaines. Des reportages furent préparés avec leurs correspondants. Un grand article de Alain Hervé parut dans la revue Réalités de Paris. Paul Hoffmann publia dans le New York Times un reportage sur le Centre d'Études Marxistes. Wilton Wynne écrivit plusieurs articles sur la Grégorienne dans la revue Time, Eileen Hughes décrivait, dans News-week, les "winds of change" qui soufflaient sur la Grégorienne, appelée "the crucible of Catholicism". Des dossiers furent préparés pour plusieurs revues italiennes, espagnoles, allemandes, anglaises, françaises. Un long reportage sur la réforme de la Grégorienne fut préparé pour Readers' Digest et fut publié dans ses éditions en diverses langues. Des programmes furent montés pour les chaînes de TV, en Allemagne, aux USA, en Suède, au Canada. Les professeurs participaient à ces opérations, ainsi que des étudiants, heureux de donner leur point de vue sur les réformes de l'Université, prêts même à défendre la Grégorienne contre des reportages inexacts. Une éducatrice américaine, Sister Catherine Tobin, vint prêter ses services à l'Office des Relations Publiques. Elle recevait les visiteurs, répondait aux demandes d'information sur l'Université. Elle recueillait avec soin toutes les coupures de presse, tous les articles, tous les reportages qui parurent sur la Grégorienne durant ces années. Elle avait ainsi constitué de magnifiques cahiers reliés. C'était un matériel précieux à montrer aux visiteurs et aux bienfaiteurs potentiels de l'Université. On y trouvait d'excellentes photos que les journalistes nous avaient laissées à l'occasion de leurs reportages. Toute nouvelle initiative de la Grégorienne suscitait l'intérêt des médias, par exemple, l'invitation du premier professeur Protestant par la Faculté de Théologie, le Dr. John Nelson, du premier théologien Juif, le Rabbin Neiman. Il fallait être prêt à répondre aux questions des journalistes, avec des informations adéquates. Le P. Navone et Sister Tobin publiaient trois fois par année The Gregorian University Newsletter. Les amis et bienfaiteurs de l'Université répondaient généreusement à l'appel d'aide lancé par la Grégorienne. L'Office des Relations Publiques chercha à intensifier les rapports avec les anciens étudiants de l'Université, les invitant à participer au fund raising de leur Alma Mater. Le nouveau bulletin

Newsletter reprenait, sous une autre forme, la publication des anciens étudiants de la Grégorienne, appelée Ut Sint Unum, dirigée par le P. Morandini jusqu'à la fin des années 1960. Il était émouvant de recevoir de toutes les parties du monde des offrandes, parfois modestes, avec un mot d'anciens étudiants qui exprimaient leur reconnaissance et leur appréciation.

Durant les années 1970, le P. Arrupe étudia avec le C.A.I.A.R (Conseil d'Administration pour les Instituts Académiques SJ de Rome) la manière de stimuler le fund raising de façon à mieux assurer le financement de la Grégorienne, du Biblique et de l'Oriental. Il décida que la Compagnie constituerait un fonds de dotation dont les intérêts iraient aux trois Institutions, désignées sous le nom de "Consortium de la Grégorienne" pour les identifier plus facilement auprès des bienfaiteurs. Le P. Patrick Malone, ancien Président de l'Université Saint Mary's au Canada, fut chargé en 1975 de la nouvelle phase du fund raising. Une firme américaine spécialisée dans le fund raising réalisa une étude de faisabilité et aida le C.A.I.A.R. à définir une stratégie efficace. Pour donner toute crédibilité à l'opération, le P. Général voulut que les provinces de la Compagnie donnent l'exemple et soient les premières à participer à la constitution du fonds de dotation. Chaque province était appelée à contribuer un montant prédéterminé selon ses possibilités. Par exemple, les 10 provinces américaines et les deux provinces canadiennes fournirent chacune 300 000 dollars en l'espace de trois ans. Les jésuites français versèrent une partie de la vente des Scolasticats d'Enghien et de Fourvière. Les Jésuites italiens firent de même après la vente du Collegio de Mondragone, où Grégoire XIII, fondateur du Collège Romain, avait signé la réforme du calendrier. La participation active des Jésuites au fund raising suscita un dialogue bienfaisant pour les donateurs comme pour les bénéficiaires: les Provinciaux voulaient savoir comment leurs dons seraient utilisés, le Consortium de la Grégorienne en profita pour mieux informer la Compagnie au sujet de ses projets de réforme académique et administrative. L'Office des Relations Publiques acquérait une fonction élargie et il devait maintenant agir au nom des trois Institutions.

La curie généralice collaborait activement à l'opération du fund raising, grâce surtout au travail du P. John Blewett, un ancien professeur de l'Université Sophia de Tokyo, et du P. Eugen Hillengass, Économiste Général, chargé de l'administration et de la gestion du fonds de dotation, et qui s'affairait surtout auprès des bienfaiteurs en Allemagne. Le P. Hillengass devint plus tard Directeur de la Fondation "Renovabis", créée par l'Épiscopat allemand, après la chute du mur de Berlin, pour aider les Églises des pays de l'Est européen.

Le P. Nowlan continuait toujours ses visites aux Évêques américains, mais il constatait que les diocèses avaient maintenant des administrations confiées à des intermédiaires laïques, et il était beaucoup plus difficile de formuler des demandes d'aide. Une équipe de Jésuites des États-Unis fut constituée pour s'occuper de la Gregorian University Foundation, qui fut légalement incorporée avec siège à New York. Ils lancèrent, avec le P. Blewett et avec la collaboration de laïques, une vaste opération auprès des catholiques américains. Des visites personnelles, des rencontres et des réunions furent organisées en diverses villes américaines, pour faire connaître la mission et les besoins du Consortium de la Grégorienne. Plusieurs groupes de bienfaiteurs réels ou potentiels furent invités à Rome, accompagnés par des Jésuites qui les guidaient dans la visite de la Grégorienne, du Biblique et de l'Oriental, où les professeurs leur illustraient les activités du Consortium au service de l'Église universelle. Avec la collaboration du P. Hillengass et des professeurs, des chefs d'entreprises allemands commencèrent aussi à venir en visite à Rome; le but étant de les intéresser au travail des Institutions romaines et de solliciter leur aide. Des groupes de patrons venant de France, de Belgique et de Suisse furent aussi accueillis par le Consortium dans le même but. Souvent des sessions d'étude sur les problèmes sociaux, sur les grandes encycliques, sur divers sujets de morale, étaient organisées pour ces groupes de bienfaiteurs, désireux de profiter d'un échange et d'un dialogue direct avec les professeurs du Consortium.

Une catégorie particulièrement importante de bienfaiteurs et de bienfaitrices provenaient des Instituts religieux. Le P. Arrupe, qui

était Président de l'Union Internationale des Supérieurs Généraux, aida le Consortium à sensibiliser les Instituts de religieux et de religieuses aux demandes du *fund raising*, insistant surtout auprès des communautés qui envoient des étudiants et des étudiantes à la Grégorienne, au Biblique et à l'Oriental. La réponse des Instituts féminins fut nettement plus favorable que celle des Instituts masculins, d'ailleurs beaucoup moins nombreux que les Instituts féminins. Il faut surtout signaler les dons considérables versés par les congrégations féminines du Canada. Elles avaient été informées des besoins du Consortium par le Provincial de Montréal, le P. Julien Harvey, par d'autres professeurs canadiens, dont les PP. Latourelle et Pelland. Un Frère jésuite de cette Province, le F. Alexandre Dion, continua pendant plusieurs années à correspondre avec les Supérieures de ces Instituts qui répondirent fidèlement à nos demandes. La réforme des politiques sociales et éducatives au Québec avait obligé beaucoup de communautés à vendre la propriété des écoles, des hôpitaux et des œuvres qu'elles dirigeaient. La demande du Consortium faite à ces Instituts, pour soutenir une œuvre pontificale au service de toute l'Église, trouvait auprès des Supérieures une attitude favorable.

Tous ces contacts produisaient lentement leurs fruits, et le fonds de dotation augmentait sensiblement. Un autre résultat de cet échange continu avec les Évêques, les anciens étudiants, les Instituts religieux, les provinces de la Compagnie, les groupes de laïcs, fut d'amener le Consortium à préciser la nature et les coûts des projets que nous présentions aux bienfaiteurs. Plusieurs s'interrogeaient sur l'évolution de l'Université et ses projets d'avenir. Le C.A.I.A.R. décida qu'une étude professionnelle devait être entreprise sur l'administration et la gestion des trois Institutions. La direction en fut confiée au P. Michael Walsh, ancien Président du Boston College et de la Fordham University. La Fondation Benevolentia se chargea des coûts de l'étude et prêta les services du Prof. R.A. De Moor, un sociologue réputé de l'Université de Tilburg, ami des Jésuites, spécialiste des questions universitaires. Le P. Léon Janssens, de Tilburg, qui fut plus tard professeur invité d'économie à la Grégorienne, participa aussi aux ré-

unions. L'étude s'étendit sur l'année académique 1972-1973, elle examinait méthodiquement les principales questions administratives de la Grégorienne et des Instituts associés; elle analysait, notamment, les coûts et les revenus, la gestion du capital, les fonds de rénovation, les résultats du *fund raising* et sa réorganisation sous l'autorité du P. Général, la préparation de *Case statements* (projets concrets) à présenter aux bienfaiteurs, la centralisation des librairies, des éditions, une modernisation de la typographie, l'amélioration des bibliothèques, une meilleure planification et gestion pour le recrutement des professeurs et une révision des coûts pour les professeurs invités, une amélioration des conditions de vie de la communauté des Jésuites, un inventaire des forces et faiblesses des Facultés et Instituts, et leurs possibilités de développement, le financement des projets de recherche, le besoin d'espace et la rénovation des édifices. Les recommandations du Rapport Walsh constituaient un effort pour quantifier les propositions de la Commission de Planification Académique de 1969, dont nous avons parlé au chapitre 5. Pour l'analyse technique des données financières et administratives, le P. Walsh avait recouru à un organisme spécialisé, The Office of Institutional Research and Planning of Boston College. Le Rapport fut étudié attentivement par les trois Institutions et par toutes les Facultés et tous les responsables de l'administration (Cf. M. Walsh 1974).

En 1978, le P. John Blewett, prit la direction de l'Office des Relations Publiques, maintenant au service des trois Institutions et dont le siège restait à la Grégorienne. La Gregorian Foundation de New York connut un notable développement, grâce au travail incessant du P. Blewett et de la collaboration généreuse de plusieurs Jésuites, parmi lesquels il faut nommer les PP. Skillingstad, Nowlan, Dressman, Hagan, Arturo Lozano, Eugene O'Brien. Un nombre appréciable de bienfaiteurs furent portés sur la liste d'honneur des "Fondateurs" de l'Université pour avoir versé au moins un million de dollars au fonds de dotation. Leurs noms sont gravés sur une grande plaque de marbre à la porte du Rectorat de l'Université.

Les dons faits à l'Université ont pris des formes très diverses: certains bienfaiteurs ont contribué de petites ou fortes sommes au fonds du Consortium, d'autres ont financé une Chaire perpétuelle, d'autres ont aidé à payer un nouvel édifice, à opérer d'importantes rénovations, ou ont donné un terrain, comme nous l'avons vu au chapitre 9; les Évêques allemands et d'autres épiscopats ont contribué à l'acquisition du Palazzo Lucchesi, ils ont soutenu les activités du Centre d'Études Marxistes, facilité le renouvellement de la typographie; des fondations ont financé des projets nouveaux comme l'informatisation de la bibliothèque, le Centre de Communications sociales. Plus récemment, des bienfaiteurs Japonais ont contribué généreusement au développement des studios audio-visuels et muldimédias; une fondation a payé la coûteuse restauration de l'habitation des Jésuites de la Grégorienne. La Banca di Roma a financé l'aménagement de deux nouveaux étages de la bibliothèque. Des fondations espagnoles ont fait des dons de très grande valeur pour la bibliothèque. Plusieurs ambassades ont fait don d'importantes collections de livres. Ce ne sont là que des exemples montrant comment le *fund raising*, commencé avec des moyens très simples, s'est développé avec patience et efficacité, intéressant un public de bienfaiteurs toujours plus étendu, dont plusieurs ne sont pas catholiques, mais qui sont très sensibles au rayonnement international du Consortium, à sa contribution au développement, au dialogue inter-culturel et inter-religieux.

Le fonds du Consortium de la Grégorienne, commencé et soutenu avec ténacité par le P. Général, le P. Arrupe, constamment encouragé par son successeur, le P. Kolvenbach, offre un autre exemple de ces initiatives stratégiques, dont le succès dépend finalement de la volonté des autorités supérieures. Comme nous l'avons remarqué tant de fois dans ces pages, les progrès décisifs de l'Université se sont toujours appuyés sur le vouloir efficace des plus hautes autorités de la Compagnie. C'est bien là un trait propre de la Grégorienne, en tant qu'Université pontificale directement confiée aux Jésuites.

En 1996, l'Office des Relations Publiques de la Grégorienne faisait paraître le premier numéro d'un périodique trimestriel, "La Gregoria-

na-Informationi P.U.G.". Comme le notait le Recteur, le P. Pittau, cette publication remplaçait en fait, le bulletin qui existait depuis 26 ans, "Informationi P.U.G." et dont le but était "d'offrir à tous les membres de la communauté universitaire la possibilité d'échanger des nouvelles concernant la vie de l'université. La communication des informations deviendra possible, soit de la part des autorités, des professeurs et des étudiants, soit des Facultés, des Instituts, comme aussi de l'Association des Recteurs". Cet objectif était annoncé dans le premier numéro d'*Informazioni PUG* paru le 21 février 1970, qui était alors publié comme un bulletin cyclostylé sous la direction du Segretariato Relazioni Studenti. La direction du nouveau périodique *La Gregoriana* (avec le sous-titre Informationi P.U.G.) est confiée, depuis 1996, à l'Office des Relations Publiques; c'est maintenant une publication éditée avec soin et offerte, comme un moyen moderne d'information et de dialogue, pour toutes les composantes de l'Université et pour tous les amis de la Grégorienne.

Le P. Pittau a multiplié les contacts avec les bienfaiteurs de la Grégorienne. Il a fait plusieurs visites aux États-Unis et dans d'autres pays et aussi au Japon. Il a réussi à trouver des fonds pour des bourses pour les étudiants et pour la constitution de fonds pour des chaires (chairs), en italien "cattedre". Par exemple, la fondation nipponne a accordé des fonds permanents pour une chaire sur la Philosophie de la Société moderne. Une autre fondation japonaise a permis l'aménagement de la Aula Magna, la grande salle, avec l'air conditionné ainsi que la bibliothèque. De grands bienfaiteurs ont été honorés. Par exemple, monsieur Yasuo Takei: une salle de l'université porte son nom, l'Aula Magna Yasuo Takei. La Compagnie de Jésus a toujours honoré ses bienfaiteurs qui ont travaillé pour les œuvres, les collèges et les universités des jésuites. Plusieurs amis ont permis d'effectuer des travaux importants pour améliorer la bibliothèque, les locaux, les bureaux et les classes.

En 1998, la *Gregorian University Fondation* fêta ses 25 ans, avec diverses manifestations. Il y eut une réunion spéciale au Palais de Verre des Nations-Unies. À la célébration, plusieurs personnalités connues

avaient répondu avec plaisir. Il y avait la duchesse de Norfolk, le père Théodore Hesburg, Président émérite de l'Université Notre-Dame et ancien étudiant de la Grégorienne. Le P. Eugene O'Brien, président de la Fondation, a animé cette rencontre. Le Nonce Apostolique et l'Observateur permanent aux Nations-Unies, Mgr Renato Raffaele Martino, a pris la parole pour souhaiter les meilleurs vœux à la Gregorian University Fondation. Lui-même fut étudiant à la Grégorienne. Les Recteurs de la Grégorienne, du Biblique et de l'Orientale étaient de la fête. Le pape Jean-Paul II a donné une lettre autographiée pour les bienfaiteurs. Au banquet, il y avait plus de 300 cent personnes, amis et bienfaiteurs. Le P. Hilbert a noté que la Fondation espère récolter 25 millions de dollars, dont le tiers est déjà obtenu. Une médaille de bronze de saint Ignace fut donnée aux amis et aux bienfaiteurs. Une chaire, une "cattedra", fut instituée sous le nom *Économie et éthique chrétienne*, qui fonctionnera dans la Faculté des Sciences Sociales. Durant ces 25 années, le nombre des étudiants fut doublé. La Grégorienne est entrée dans un réseau de bibliothèques de Rome et dans le réseau de l'Internet. La Grégorienne a des étudiants qui proviennent de 127 nations. Le P. Hilbert a rappelé que nos bienfaiteurs collaborent à une grande cause, au service de l'Église et des nations.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 11

Relations internationales de l'Université

[Retour à la table des matières](#)

Par son origine et par toute son histoire, la Grégorienne se présente comme une institution typiquement internationale. Dès les premiers temps, le Collegio Romano était souvent désigné comme *l'Université des Nations* (cf. Ph. Caraman 1981). L'intention du fondateur, saint Ignace, avait été précisément d'établir au centre de la chrétienté un collège ouvert à tous les pays, comme Rome elle-même doit l'être. Le Cardinal Borromeo disait en 1562, que ce jeune collège, créé à peine depuis dix ans, apparaissait comme une synthèse des nations, "mundi quasi compendium". Dans ce chapitre, nous considérerons plus particulièrement les relations de l'Université avec les représentations diplomatiques de Rome, puis ses rapports avec les organisations internationales des universités et avec divers organismes culturels internationaux.

11.1 Les représentations diplomatiques

[Retour à la table des matières](#)

Il faut signaler d'abord les rapports de l'Université avec les nombreuses représentations diplomatiques des nations auprès du Saint-Siège. C'est là l'un des aspects typiques des relations internationales de la Grégorienne. Actuellement, 121 pays ont un ambassadeur ou un délégué diplomatique auprès du Saint-Siège. En un sens, la position diplomatique de la Ville Éternelle est différente de celle de toutes les autres capitales du monde, car la plupart des États nomment à Rome deux ambassadeurs, l'un auprès du gouvernement italien et un autre auprès du Saint-Siège. La Grégorienne entretient des rapports constants avec l'ensemble de ces ambassades, d'abord parce que ses étudiants, provenant d'une centaine de pays, ont des liens réguliers avec leurs propres ambassades et consulats. En outre, comme université pontificale, la Grégorienne se sent particulièrement proche des ambassades auprès du Saint-Siège, car celles-ci sont plus directement intéressées par la mission spirituelle du Vatican et par son rôle en faveur de la paix, des droits humains, du développement culturel, de la solidarité internationale.

Depuis Vatican II, des événements majeurs sont venus bouleverser la composition des représentations diplomatiques à Rome, spécialement auprès du Saint-Siège. D'une part, les pays anciennement colonisés ont presque tous conquis leur indépendance et se sont affirmés sur la scène internationale et dans le monde diplomatique. Plusieurs de ces nations ont aujourd'hui leur ambassadeur auprès du Saint-Siège. C'est le cas de nombreux pays africains. Le deuxième événement majeur fut la chute du mur de Berlin et le renversement des régimes communistes après 1989; cela a signalé l'émergence à la liberté des pays du Centre et de l'Est européens. La plupart de ces nations ont noué des relations

diplomatiques avec le Saint-Siège, et un nombre croissant de leurs ressortissants fréquentent maintenant la Grégorienne.

Le personnel des ambassades suit avec intérêt les activités de la Grégorienne; les ambassadeurs sont invités aux principales cérémonies académiques; ils honorent de leur présence les congrès, les des ambassades qui invitent à Rome des conférenciers, des auteurs, ou conférences, les célébrations de l'Université. Par ailleurs, la Grégorienne prend part occasionnellement aux initiatives culturelles des artistes de prestige. Les professeurs de la Grégorienne sont fréquemment invités comme experts par les Centres culturels promus par diverses nations à Rome. Plus discrètement, les représentants des ambassades viennent souvent consulter les professeurs de l'Université, ou opérer des recherches dans la bibliothèque. Même du temps de la guerre froide, il était assez fréquent de voir des personnels d'ambassade, originaires des deux côtés du rideau de fer, venir se documenter, notamment auprès du Centre d'Études Marxistes alors dirigé par le P. Wetter. L'Université accueillait également en toute discrétion des chercheurs, des académiciens qui étaient recommandés par une ambassade des pays communistes ou par un Centre culturel de Rome, et qui poursuivaient leur recherche pendant des périodes assez longues. L'Université leur laissait toute liberté d'observer et de consulter selon leurs besoins. Ces relations se poursuivent aujourd'hui dans un libre échange. Parfois les diplomates viennent chercher un avis ou découvrir le point de vue chrétien sur des questions délicates de morale sociale ou de politique internationale. Toutes les ambassades n'ont pas un "conseiller ecclésiastique"; et l'accueil discret des experts de la Grégorienne peut rendre des services appréciés pour explorer les dimensions ecclésiales ou éthiques des problèmes complexes de l'activité diplomatique.

En plusieurs occasions, les ambassadeurs ont trouvé un intérêt particulier à discuter d'événements qui affectaient l'Université, comme par exemple, la contestation étudiante des années 1968-1970, qui secouait le monde universitaire dans tous les pays. Par delà les frontières, une même solidarité culturelle rapprochait l'Université avec les

ambassades, surtout avec leur "conseiller culturel". Je me souviens aussi de la vive inquiétude qui se manifesta dans plusieurs chancelleries, lorsque fut proposé par certains milieux romains le projet d'unifier toutes les universités pontificales en une seule institution. Des nations qui ont traditionnellement envoyé leurs étudiants à la Grégorienne ne pouvaient pas rester insensibles à la fusion de celle-ci dans une seule "Université Vaticane", comme l'espéraient certains. Nous avons évoqué ces préoccupations lorsque nous avons discuté de l'autonomie de l'Université (cf. ch. IV). Nous pouvons dire que nos inquiétudes d'alors n'étaient pas uniquement internes à notre communauté académique; des intérêts plus larges étaient en jeu, qui ne laissaient pas indifférentes les nations qui ont tissé des liens étroits et fidèles avec la Grégorienne. Nous avons éprouvé le même sentiment de solidarité lorsque la situation politique italienne, dans les années 1970, laissait craindre une victoire des communistes, avec les graves conséquences qui auraient pu en résulter pour les institutions de l'Église. Le caractère supra-national et universel de la Grégorienne trouvait un solide appui dans ses rapports directs avec les ambassades des nombreux pays qui ont coutume d'envoyer des étudiants à l'Université. Ces questions ont été examinées au chapitre IX concernant les titres de propriété de la Grégorienne.

Par l'intermédiaire des ambassades, la Grégorienne bénéficie de la politique culturelle des États; souvent des collections d'ouvrages précieux sont données à la bibliothèque par les ambassades; des bourses d'étude ou des subventions pour des voyages de recherche dans les divers pays sont offertes aux étudiants ou aux professeurs. Le développement de l'informatique permet à l'Université d'avoir un plus large accès à la documentation culturelle offerte par les services diplomatiques opérant à Rome. Par ailleurs, les informations sur Internet diffusées par la Grégorienne suscitent un intérêt nouveau de la part des ambassades et de leurs centres culturels.

Ces relations se déroulent en toute discrétion et elles reposent surtout sur les rapports de confiance qui sont entretenus aussi bien par les titulaires des ambassades que par les représentants de l'Uni-

versité. Ces relations représentent un aspect typique et important des rapports de l'Université avec les nations. La direction de l'Université, le corps professoral et les étudiants peuvent tous contribuer à ce fructueux échange.

11.2 Rapports avec l'Université des Nations Unies

[Retour à la table des matières](#)

Au début des années 1970, je participai au siège de l'Unesco à Paris à des rencontres préparatoires pour la création de l'Université des Nations Unies (UNU). Le Secrétaire des Nations Unies, U Thant, avait alors lancé le projet grandiose d'une "Université Internationale" et plusieurs disaient que lui-même aspirait à en être le premier Recteur. Malgré les sympathies que recueillait ce projet, des objections tenaces s'exprimaient dans les milieux universitaires. Plusieurs faisaient remarquer que l'identité de cette université restait trop vague; sa direction serait mal définie; et toutes les universités ne sont-elles pas internationales? Après de longues délibérations à Paris et à New York, l'idée d'une "Université Internationale" fut abandonnée et remplacée par le projet de "l'Université des Nations Unies", patronnée conjointement par les Nations Unies et l'Unesco, et dont la finalité sera de promouvoir le développement, la collaboration internationale, de manière à réaliser les objectifs des Nations Unies. Le Siège central de l'UNU fut fixé à Tokyo, grâce à une donation considérable du gouvernement japonais. Mais les opérations de l'UNU ne sont pas concentrées dans un seul campus; ses programmes et ses recherches sont organisés dans les diverses parties du monde, dans des universités associées aux projets de l'UNU.

La Grégorienne s'est efforcée de suivre avec intérêt les activités de cette nouvelle université, dont les objectifs humanitaires pour la paix et le développement offrent de nombreuses possibilités de colla-

boration avec la P.U.G. En 1981, le P. Navarrete alors Recteur, invita à un dîner spécial, présidé par le P. Général, Arrupe, le Recteur de l'UNU, Mr. M. K. Sædjatmoko accompagné du Vice-Recteur de l'UNU, Mr. A. Kwapong. Le Recteur Sædjatmoko, un Indonésien musulman, déclara qu'il ne peut y avoir de développement sans amour; il insista sur les valeurs religieuses et spirituelles de la formation universitaire et il reconnut la contribution remarquable des universités catholiques dans le monde. Les distingués visiteurs furent très impressionnés par les paroles chaleureuses du P. Arrupe, qui expliquait le projet éducatif des Jésuites, résumé en ces mots: "former des hommes et des femmes pour servir les autres". Le Recteur et le Vice-Recteur de l'UNU prirent connaissance avec un vif intérêt des projets de recherche du Centre de Recherche de la F.I.U.C. (cf. ch. XI, 4) que je leur expliquai et ils manifestèrent le souhait de renforcer les liens de collaboration entre l'UNU, la Grégorienne et les autres universités catholiques.

Un souvenir personnel me revient à l'esprit en pensant aux origines de l'UNU. Le haut-fonctionnaire de l'Unesco qui suivait de près le projet, M. Jagbans Balbir, un Indien habitant Paris, qui avait admiré les missionnaires chrétiens dans son pays, me parlait avec enthousiasme de la future université et il insistait pour que je présente ma candidature comme premier recteur de l'UNU. Il répétait sans cesse: si cette université n'est pas lancée avec un engagement ferme et des convictions fortes, elle n'aura pas d'avenir. Lors d'une réunion de la Conférence des Recteurs Européens (C.R.E.) à Bologne en 1974, M. Balbir se faisait de plus en plus pressant; devant une telle insistance, je confiai à un vieil ami, le Recteur Jean Roche de l'Université de Paris, le souhait de M. Balbir. M. Roche n'hésita pas: "vous faites déjà plus à Rome comme Recteur de la Grégorienne" (cf. J. Balbir 1974). Le premier Recteur de l'UNU fut un Américain, le Dr. Heiser, ex-Président de la City of New York University.

Le Saint-Siège a suivi avec attention depuis le début les activités de l'UNU; le P. Felipe MacGregor, ancien recteur de l'Université Catholique de Lima, fut membre du Conseil de l'UNU; la Secrétairerie d'État proposa mon nom pour lui succéder au Conseil en 1982, mais mes

nouvelles obligations au Conseil Pontifical de la Culture ne me le permettaient pas; c'est le P. Alfonso Borrero, ancien Recteur de la Javeriana de Bogota qui fut nommé. En 1995, l'UNU élit comme Président de son Conseil, le P. Lucien Michaud, S.J., ancien Secrétaire Général de la F.I.U.C. et historien de la Fédération.

11.3 La Grégorienne et les Universités Européennes

[Retour à la table des matières](#)

Depuis 1966, la Grégorienne est devenue un membre actif de la C.R.E., une organisation qui regroupe plus de 350 universités de l'Europe, la plupart étant des universités d'État, plus quelques universités privées et un nombre très restreint d'universités catholiques. Selon les deux langues officielles, le français et l'anglais, l'organisation portait le nom de "Conférence permanente des recteurs, des présidents et vice-chanceliers des Universités Européennes"; "Standing Conference of rectors, presidents and vice-chancellors of the European Universities". Jusqu'à la chute du mur de Berlin, la CRE regroupait les universités de l'Europe de l'Ouest, lesquelles étaient représentées personnellement par leur recteur, leur président ou leur vice-chancelier. Cette modalité d'adhésion personnelle à la C.R.E visait à exclure l'appartenance institutionnelle des universités de l'Europe de l'Est, qui se faisaient représenter habituellement, dans les congrès internationaux, par leur recteur toujours accompagné d'un commissaire politique, identifié comme un expert ou comme un interprète.

Lors d'une rencontre avec le Cardinal Garrone, le Secrétaire Général de la C.R.E, M. Courvoisier, de l'Université de Genève, qui était un théologien et un pasteur protestant, manifesta le souhait que les Universités pontificales de Rome adhèrent à la Conférence. Le message me fut transmis par la Congrégation des Séminaires et Universités. La Grégorienne fut admise à la CRE le 25 octobre 1966. Pendant près de

trente ans, la Grégorienne participa aux activités et aux rencontres semestrielles des Recteurs qui se tenaient dans les diverses villes universitaires d'Europe.

De ces événements, nous retiendrons surtout les aspects qui sont particulièrement significatifs pour comprendre les rapports et les tensions qui existaient entre les universités de l'Ouest et de l'Est européens. La Grégorienne, qui ne s'identifiait comme telle à aucun des deux blocs, pouvait faciliter les médiations souhaitables. Dans les réunions semestrielles, les recteurs m'accueillaient avec bienveillance en sachant que je représentais une "université du Vatican"; ils voyaient cependant que, dans les libres discussions, je ne recourais jamais à des arguments d'autorité. En acceptant l'approche professionnelle et le ton du dialogue académique, je constatai que toute prévention possible, contre le recteur jésuite que j'étais, se dissipa et une franche amitié se développa entre nous. Au début, certains m'appelaient Profesor Carrier, ou Rector Carrier; mais à la fin plusieurs disaient simplement Father Carrier. Les réunions semestrielles permettaient d'étudier collectivement les problèmes académiques les plus urgents: les orientations de la recherche, le renouveau des méthodes d'enseignement, la participation des professeurs et des étudiants, l'administration universitaire, les rapports de l'université avec les pouvoirs publics et l'industrie, l'université et la culture des médias, l'humanisme classique et la formation professionnelle, la liberté et la responsabilité académique. Mais au-delà de tous ces problèmes se profilait constamment la question des rapports avec les universités de l'Est européen. La fracture du monde universitaire en Europe était sentie comme une violence et comme une contradiction culturelle. Des contacts existaient; les universités de l'ex-Yougoslavie participaient aux rencontres de la CRE et la Conférence tint plusieurs réunions semestrielles à Belgrade, à Skopje, à Dubrovnik. Mais la masse des universités du bloc communiste étaient absentes de la C.R.E.

En 1974, à la suite de l'Assemblée générale de la CRE tenue à Bologne, où je fus invité à donner l'une des conférences principales sur l'avenir de l'Université (cf. H. Carrier 1975, p. 115 sq.), une réunion

extraordinaire de représentants des universités de l'Ouest et de l'Est fut convoquée par le Recteur de Bologne. Les délégués de l'Est, appuyés par des collègues de l'Ouest, cherchèrent à supplanter la CRE en proposant la création d'une nouvelle "Association des Universités Européennes", dont les membres ne seraient pas obligatoirement représentés par les recteurs; l'idée était de passer d'une association de recteurs à une association d'institutions, dont le délégué ne serait plus exclusivement la personne du recteur. Les auteurs de cette proposition cherchaient ainsi à donner satisfaction aux responsables politiques des pays communistes, qui tenaient à maintenir leurs universités sous surveillance et qui n'appréciaient pas la grande liberté de circulation et d'expression des recteurs du monde occidental. Cette tentative échoua et la réunion se termina par un fiasco, ce qui aggravait encore la tension entre les deux blocs universitaires. Une tentative analogue fut relancée en 1980 lors de la réunion des Ministres de l'Éducation de la région d'Europe; le but des représentants communistes étaient le même: redéfinir la C.R.E de manière à limiter la liberté de mouvement des recteurs, assurant leur encadrement politique. J'en avertis par lettre le Cardinal Baum, de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, car le Saint-Siège pouvait avoir un avis pacificateur à cette réunion des Ministres de l'Éducation. La Grégorienne, de par son statut universel, ne s'identifiait à aucune nation et elle cherchait à favoriser un dialogue ouvert entre les universités de l'Ouest et celles de l'Est. En 1976 la Grégorienne avait informé les membres de la CRE des rapports de notre université avec les pays de l'Est au cours de la dernière décennie: visites et échanges avec l'Université de Lublin, avec l'Académie théologique de Varsovie, avec les Facultés théologiques de Cracovie et de Zagreb; séjour du Recteur et de quelques professeurs de la Grégorienne à Moscou, et aux Académies théologiques de Zagorsk et de Léningrad; accueil de chercheurs provenant de l'Académie des sciences de Lithuanie; inscription à la Grégorienne d'étudiants nombreux provenant de presque tous les pays de l'Est et du Centre européens; rayonnement pan-européen de notre Centre d'Études Marxistes. Lors d'un Séminaire spécial pour toutes les uni-

versités d'Europe, un rapport précis de toutes ces formes d'échange inter-universitaire fut présenté par la Grégorienne.

Dans cette perspective, il est utile de rappeler ici pour mémoire le voyage en Union Soviétique et les contacts avec l'Église orthodoxe russe, que j'ai entrepris du 3 au 19 septembre 1969 avec le P. Paul Mailleux, alors Recteur du Collège Russicum à Rome, à l'invitation du Patriarcat de Moscou. Un long rapport fut envoyé à Paul VI et au P. Arrupe, dans lequel était souligné l'accueil particulièrement bienveillant de Mgr Nicodim, qui aimait les Jésuites et avait traduit les Exercices de Saint Ignace en russe. Le P. Mailleux concélébra la messe avec lui dans sa chapelle privée de Léninegrad; je me joignis à eux. Mgr Nicodim nous confia qu'il travaillait à une thèse doctorale sur Vatican II; il visita par la suite la Grégorienne où son entrée au réfectoire de la communauté avec ses confrères, qui chantèrent solennellement le Benedicite en russe, créa une grande impression. Il mourut à Rome en 1978, lors d'une audience avec Paul VI.

Les universités de l'Est européen exploraient, elles aussi, les voies d'un dialogue libre et productif entre toutes les universités du Continent. L'Université de Varsovie prit l'initiative d'organiser un Séminaire des Universités Européennes (26-30 juin 1978), où des représentants de tous les pays d'Europe participèrent, de l'URSS au Portugal. Des groupes de travail purent s'exprimer avec grande liberté en donnant priorité à la recherche de l'unité pour la construction de l'Europe nouvelle. Je fus invité à donner l'une des conférences de base: "Les universités et les cultures émergentes en Europe", où était discutée l'idée d'un "modèle universitaire proprement européen", les conditions d'une coopération pan-européenne, les dimensions spirituelles de la culture et la liberté réservée à l'enseignement théologique (cf. H. Carrier 1990, pp.263 sq.).

En 1979, lors de l'Assemblée Générale de Helsinki, je fus élu membre du Bureau de la C.R.E, ce qui me permit de collaborer étroitement avec la direction de la Conférence et surtout avec M. Andris Barblan, le Secrétaire Général, qui fut souvent l'invité de la Grégorienne. Avec lui, je contribuai à promouvoir le projet collectif d'une histoire sociale

et culturelle des Universités européennes, dont les premiers volumes ont commencé à paraître plusieurs années plus tard (cf. H. de Ridder-Symøens 1992, 1996). La Grégorienne prit part aux recherches et aux réunions qui mirent le projet en marche. Par exemple, le P. Miquel Batllori fut l'une des personnes-ressources de ce projet. Ces études ne pouvaient se limiter aux universités des pays de l'Ouest et elles présupposaient une approche pan-européenne, qui était naturellement soutenue par la Grégorienne. La position de notre Université était de plus en acceptée et j'en eus une claire confirmation lorsque le Président et le Bureau de la C.R.E m'invitèrent à donner la conférence inaugurale (Keynote address) à l'Assemblée Générale qui se tint à Athènes en septembre 1984 en présence d'environ 400 universités. Dans ces interventions, j'avais la possibilité de présenter les finalités humanistes, éthiques et culturelles de l'université, sans oublier la liberté académique qui devrait revenir à l'enseignement des sciences religieuses.

Grâce à ces contacts, des amitiés fructueuses furent nouées. Deux exemples suffiront. Lors du Séminaire de Varsovie en 1978, je fus sollicité par le professeur Leonid Gloukharev de Moscou, qui eut l'idée d'un ouvrage collectif sur "L'Université et l'Europe humaniste"; et il me demanda un chapitre sur "L'Église et la culture universitaire en Europe"; cet ouvrage parut en russe en 1995. La même année, l'Université de Moscou Lomonosov convoqua un congrès international des universités, auquel je participai au nom de la Grégorienne et où je présentai un exposé sur "Les Modèles culturels de l'Université", y compris le concept d'université catholique. Le Ministre de l'éducation, le Patriarche de Moscou participèrent aux discussions devant environ 500 délégués. C'était un signe des temps que d'entendre les plus hauts responsables de l'éducation en Russie déclarer qu'il fallait redéfinir la place de la religion à l'école et repenser la formation morale et religieuse dans tout le système éducatif du pays. À mon retour de Moscou, je communiquai un rapport au P. Pittau, Recteur, et au P. Général Kolvenbach ainsi que le texte de ma conférence sur les "Modèles culturels de l'Université" qui parut en diverses langues dans le bulletin "Éducation SJ" (1995, n.2).

Les relations de la Grégorienne avec les universités européennes se sont également concrétisées dans le cadre de la F.U.C.E (Fédération des Universités Catholiques d'Europe). Comme ces activités sont liées à la Fédération Internationale des Universités Catholiques, nous les incluons dans la section qui traite de la Grégorienne et de la F.I.U.C.

Parlant de relations inter-universitaires en Europe, il convient de signaler que la Grégorienne a été associée à deux universités qui ont fêté ces dernières années des figures célèbres de l'ancien Collegio Romano: les PP. Matteo Ricci (1552-1610) et Martino Martini (1614-1661), deux grands missionnaires qui ont honoré leur propre patrie et la culture chinoise. En 1982, l'Université de Macerata organisa un congrès pour célébrer le 4^e centenaire de l'arrivée en Chine de Matteo Ricci. Les célébrations se conclurent à l'Université Grégorienne à Rome, où Jean-Paul II prononça le discours de clôture, le 25 octobre 1982. L'événement a été rappelé dans notre chapitre I. Ce fut l'occasion pour le Pape de souligner la valeur des enseignements dispensés par le Collège Romain dans la préparation du futur missionnaire, qui allait se révéler comme l'un des plus audacieux initiateurs de l'inculturation de l'Évangile. Originaire de Macerata, Matteo Ricci avait en effet assimilé, au Collège Romain, les connaissances théologiques, philosophiques et scientifiques de son temps, et il sut se faire chinois avec les Chinois, au point d'être considéré encore aujourd'hui comme un de leurs grands humanistes. Il fut le premier Européen à s'insérer pleinement dans la culture et la société chinoises. Son apprentissage de la langue, des coutumes et de la culture chinoises fut austère et intense. C'est seulement après 24 ans d'efforts, qu'il put recueillir les fruits de son patient travail. En se familiarisant avec la pensée chinoise, le P. Ricci a réussi à transposer dans la langue du pays les notions de la géométrie, les termes de la théologie et les expressions de la liturgie. Il parlait des grandes valeurs humaines et éthiques du confucianisme, pour amener discrètement ses auditeurs à la connaissance du message évangélique. Le symbole durable de l'œuvre du P. Ricci, c'est sa tombe construite à Pékin sur un terrain donné par l'Empereur lui-même, qui fit répondre à ceux qui s'en étonnaient: "Il n'est

jamais non plus arrivé dans l'histoire de la Chine qu'il soit venu un étranger aussi éminent en science et en vertu que le docteur Ricci." Les restes du grand humaniste, chrétien et chinois, constituent une présence encore éloquente et un appel à continuer le dialogue de l'inculturation (cf. H. Carrier 1997, Document 8; M. Fois, 1984). C'est une page d'histoire qui honore la culture italienne et chinoise; la collaboration de l'Université de Macerata et de la Grégorienne apporta à ces célébrations un éclat qui fut noté jusqu'en Chine.

Un autre grand missionnaire jésuite de Chine, le P. Martino Martini, originaire de Trente (1614-1661), ancien étudiant lui aussi du Collège Romain, où il étudia la philosophie avec le fameux P. Kircher, fut honoré par l'Université de Trente, à l'initiative du Prof. Franco Demarchi, en 1995. Dans un premier temps, en avril 1994, à Pékin, l'Académie Chinoise des Sciences Sociales consacra un symposium international à la mémoire de Martino Martini, considéré en Chine comme le père de la géographie et de l'historiographie du pays à cause de ses livres qui firent connaître la Chine en Occident et qui furent traduits en chinois, considérés aujourd'hui comme des classiques. En décembre 1995, une délégation de l'Académie Chinoise vint participer à un nouveau symposium qui se déroula à Trente et à Rome; l'un des buts était de mieux connaître le Collège Romain où se forma Martino Martini (cf. *La Gregoriana - Informazioni P.U.G.*, mai 1996). Une conférence fut tenue au siège de l'ancien Collège par le P. Mario Fois sur le thème, "Le Collège Romain au temps du P. Martino Martini" (M. Fois 1996). La visite amicale à Rome et à la Grégorienne était guidée par les PP. Shih et López-Gay, de la Faculté de Missiologie. Au terme de la rencontre, la médaille commémorative de l'Université Grégorienne fut offerte par le P. Recteur Pittau à la délégation des chercheurs et historiens chinois, parmi lesquels était présent le Vice-Président de l'Académie Chinoise des Sciences Sociales. En évoquant ces expériences historiques d'inculturation, la Grégorienne ne peut manquer de s'interroger sur son rayonnement possible dans l'avenir culturel de la Chine.

11.4 Relations avec la Fédération Internationale des Universités Catholiques

[Retour à la table des matières](#)

La Grégorienne a joué un rôle notable dans la vie et les activités de la Fédération Internationale des Universités Catholiques, depuis les débuts de cette organisation. Nous retiendrons seulement quelques faits qui soulignent l'engagement de la Grégorienne au sein de la F.I.U.C. L'histoire de la Fédération, écrite par le P. Lucien Michaud (1996), a recueilli l'essentiel de ces informations. Nous nous limiterons ici à trois points significatifs qui mettent en relief les relations entre la Grégorienne et la Fédération: d'abord le rôle du P. Dezza, puis mon terme à la présidence de la Fédération (1970-1980), et finalement l'établissement du Centre de Coordination de la recherche de la F.I.U.C. dans les locaux de la Grégorienne (1978-1994).

Le nom du P. Dezza est lié aux origines mêmes de la F.I.U.C. Alors qu'il était Recteur de la Grégorienne, le P. Dezza se joignit au P. Agostino Gemelli, de l'Université du Sacré-Cœur de Milan, et à quelques autres recteurs pour demander au Saint-Siège la reconnaissance de la nouvelle Fédération. La Congrégation des Séminaires et Universités répondit à cette requête en approuvant la Fédération, par un décret du 29 juin 1948 signé du Cardinal Pizzardo. L'année suivante, Pie XII érigeait et constituait formellement la Fédération, par la Lettre apostolique "Catholicas Studiorum Universitates", du 27 juillet 1949. Plus d'une fois, le P. Dezza raconta comment la F.I.U.C. était née dans le petit salon près de la salle des défenses de thèses de la Grégorienne. Avec le P. Gemelli et d'autres collègues, l'idée et la forme de la Fédération furent alors discutées et formulées. Le P. Dezza fut l'un des premiers Secrétaires Généraux de la F.I.U.C. et il contribua au déve-

loppement de la Fédération, à l'élaboration de ses statuts et à son rayonnement: plus de 50 universités étaient devenues membres en 1952, lors de la seconde Assemblée générale à Québec. Il sut défendre la situation des universités catholiques n'ayant pas de statut officiellement reconnu par Rome, et que certains au Vatican ne voulaient pas reconnaître. Il soutint la légitimité de ces universités "catholiques de facto", créées dans des contextes culturels particuliers, comme aux États-Unis. Sa position lui avait valu des critiques à la Congrégation des Séminaires et Universités, comme nous l'avons déjà noté dans le chapitre IV, où fut rappelée son exclusion comme candidat au rectorat de la Grégorienne en 1963. Sa position sur le statut des universités catholiques "de facto" finit par être acceptée et elle fut incorporée dans la Constitution apostolique "Ex Corde Ecclesiae", sur les Universités Catholiques(1990). Le nom du P. Dezza et de la Grégorienne était bien connu dans toute la Fédération.

Je pus le constater notamment lors de l'Assemblée générale de Kinshasa, au Zaïre, en 1968, où fut discutée méthodiquement la mission et l'identité de l'Université catholique dans le monde moderne (cf. N. McCluskey 1970). Le P. Dezza y soutenait avec conviction une position modérée et ouverte, dont les lignes essentielles finirent par s'imposer au cours des longs débats qui aboutirent en 1990 à la Constitution "Ex Corde Ecclesiae". J'avais moi-même participé à cette Assemblée ainsi qu'à diverses réunions régionales préparatoires. Il était clair que la présence de la Grégorienne à ces rencontres était appréciée et, en retour, les contacts avec les délégués des autres universités étaient intéressants pour nous, car plusieurs des participants étaient des anciens de la P.U.G.

En 1969, un congrès international sur l'identité de l'université catholique, convoqué à Rome par la Congrégation des Séminaires et Universités, s'était conclu par un échec: la déclaration finale de la réunion ne fut pas approuvée par les autorités de la Congrégation. C'était une impasse: la cinquantaine de participants, dont le P Theodore Hesburgh et Mgr Georges Leclecq, Président et Secrétaire de la F.I.U.C., ainsi que le P. Dezza repartirent déçus.

C'est dans ce climat d'incertitude et de tension que la F.I.U.C. tint son Assemblée générale de 1970 à Boston. J'y fus élu Président de la Fédération avec la mission implicite de reprendre le dialogue avec la Congrégation et de voir comment pourrait être convoqué un nouveau Congrès des universités catholiques. Le P. Hesburgh de Notre Dame University, accompagné des PP. Michael Walsh de Fordham et Paul Reinert de Saint Louis University, m'avaient approché d'avance pour que j'accepte cette candidature; et ils avaient aussi fait une démarche en ce sens auprès du P. Vincent O'Keefe, Assistant général au temps du P. Arrupe. Durant l'Assemblée de Boston, je discutai de la situation avec Mgr Joseph Schrœffer, Secrétaire de la Congrégation qui assistait à la réunion. Au nom de la F.I.U.C., je formulai trois propositions que Mgr Schrœffer accepta de transmettre en haut lieu: 1) la F.I.U.C. coopérera à la préparation d'un nouveau Congrès des universités catholiques en organisant d'abord une série de réunions régionales; 2) inviter le Cardinal Garrone, Préfet de la Congrégation, à participer personnellement à la prochaine réunion du conseil de la F.I.U.C. à Paris, pour explorer ensemble les voies du dialogue et de la coopération; 3) demander au pape que trois Recteurs, membres de la F.I.U.C., puissent assister à la prochaine réunion de la Plenaria de la Congrégation consacrée à la question des universités catholiques. De retour à Rome, accompagné de Mgr Leclercq, je fus reçu en audience par Paul VI, qui manifesta beaucoup de bienveillance envers la Fédération; il appréciait visiblement le rôle de médiateur assumé par le Président de la F.I.U.C. qui était en même temps le Recteur de la Grégorienne. Il permit au Cardinal Garrone d'aller à la réunion du conseil à Paris, il autorisa la présence de trois Recteurs à la Plenaria de la Congrégation, en précisant qu'il s'agissait d'une dérogation spéciale accordée *una tantum*. Le professeur Lazzati, de Milan, Mgr Poupard, de Paris, et moi-même fûmes invités à cette réunion de la Plenaria qui prenait une valeur efficace et symbolique dans les circonstances. Comme Président, je fus ensuite impliqué dans la préparation méthodique du Congrès de 1972, convoqué par la Congrégation et qui fut conclu par la publication du document "L'Université Catholique dans le monde moderne". Des réunions préparatoires, tenues en divers pays, avaient approfondi les

questions du congrès. Le Document de 1972, publié par la Fédération avec les observations de la Congrégation, devint une référence obligée pour les universités catholiques engagées dans les réformes voulues par le Concile; et les éléments essentiels de ce Document furent retenus et cités textuellement par Jean-Paul II dans la Constitution apostolique "Ex Corde Ecclesiae" (15 août 1990). De 1970 à 1980, je participai comme Président de la F.I.U.C. aux études et aux débats qui concernaient l'identité et la mission des universités catholiques après Vatican II. Je continuai à m'intéresser à ces questions, spécialement sous l'angle culturel, lorsque Jean-Paul II me nomma Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture (1982-1993). Dans toutes mes rencontres et mes voyages, au cours de ces fonctions, on reconnaissait aussi mon appartenance à l'Université Grégorienne où je continuais à vivre et à travailler.

Rappelons enfin la création du Centre de Recherche de la F.I.U.C. et la part que la Grégorienne y a jouée. À l'Assemblée générale de Salamanca en 1973, un comité présidé par le P. Giuseppe Pittau, de Tokyo, fit approuver une recommandation pour promouvoir la recherche interdisciplinaire entre les universités et la tenue d'un symposium international sur la question. Ce symposium se tint effectivement à Grottaferrata en novembre 1974, auquel participèrent une vingtaine de spécialistes, avec la présence de Mgr Schräeffler de la Congrégation de l'Éducation Catholique et du P. Arrupe, de Mgr Leclercq, du P. Pittau, du professeur Jean Ladrière. Des exposés y furent discutés. J'y présentai des réflexions sur "Une politique de la recherche dans l'Église" (cf. H. Carrier 1972, 1974). Les conclusions du symposium, rédigées par le professeur Michel Falise, devinrent l'objet d'une décision officielle de la F.I.U.C. lors de l'Assemblée générale de New Delhi en 1975, qui instituait ainsi le Centre de Coordination de la Recherche Interdisciplinaire (C.C.R.I.). Un programme de recherche interuniversitaire fut alors lancé sur des questions considérées comme urgentes: les droits de l'homme, l'éducation à la paix, les problèmes de la population et de la démographie, les entreprises multinationales. Le P. Édouard Boné, de Louvain, Secrétaire de la F.I.U.C., s'y consacra

efficacement. Lorsque je terminai mon rectorat en 1978, il fut décidé que je prendrais la direction du C.C.R.I. en établissant son siège à l'Université Grégorienne, qui offrait deux bureaux à un coût purement nominal. Des fondations permirent l'équipement du bureau du directeur et de la secrétaire, Marina Paglino, et l'élaboration de projets de recherche de plus grande envergure. La recherche la plus ambitieuse décidée par la F.I.U.C. en ces années fut le "Survey international sur l'identité et la mission des universités catholiques". Des coordonnateurs furent chargés de la recherche dans les diverses régions: en Amérique latine, en Inde, en Indonésie, aux Philippines, aux U.S.A., au Canada, en Europe. Plusieurs centaines d'universités participèrent à l'enquête en s'interrogeant sur leur mission propre dans l'Église et le monde de notre temps. Les résultats furent publiés en plusieurs volumes, provoquèrent une réflexion approfondie, préparèrent des adaptations et des réformes qui témoignaient de la détermination des universités catholiques cherchant à répondre aux aspirations culturelles et spirituelles du monde moderne. Lorsque je fus nommé Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture en 1982, j'obtins du Cardinal Poletti, que Mgr Franco Biffi, ancien recteur et professeur au Latran, prenne la direction du Centre de Recherche. Il est intéressant de noter que, lors de la création du Conseil de la Culture, c'est à titre de Directeur du Centre de la Recherche de la F.I.U.C., que le pape me nomma membre de la commission préparatoire chargée de planifier ce nouvel organisme du Saint-Siège. En prenant la direction du Centre, Mgr Biffi donna une grande impulsion aux programmes de recherche entre les universités et il sut administrer avec succès tous ces projets complexes. Pour des raisons de santé, il fut remplacé à la tête du Centre par le P. Rémi Hœckman, O.P., de l'Angelicum (1987-1989), puis par le P. Arij A. Roest Crollius, de la Grégorienne. En 1995, le Centre de Recherche fut déménagé dans les locaux de la F.I.U.C à Paris. Pendant toutes ces années, le Centre avait occupé ses bureaux à la Grégorienne, jouissant d'un appui réel en même temps que d'une pleine autonomie de la part de l'Université. En plus de ses fonctions de recherche, le Centre servait régulièrement d'intermédiaire avec le Vatican et fa-

cilitaient les rencontres, surtout lorsque le Président et le Secrétaire de la Fédération venaient à Rome.

Cette expérience de collaboration inter-universitaire donna une grande visibilité aux rapports fructueux que la Grégorienne a toujours favorisés avec l'ensemble des universités catholiques; c'est un aspect important de son rayonnement international.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 12

Étapes et défis de l'inculturation

12.1 Face à la nouvelle évangélisation

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce chapitre récapitulatif, nous retracerons les principales étapes du projet d'inculturation réalisé par l'Université Grégorienne depuis le Concile Vatican II. Cette réforme vient couronner la longue histoire du Collège Romain et devrait préparer l'Université à affronter les lourds défis que représente la nouvelle évangélisation du monde. Rappelons d'abord, comme nous l'avons indiqué au début de ce volume, quelle est *l'identité* de cette institution devant la Compagnie de Jésus et devant l'Eglise. Souvenons-nous que le Collège Romain fut créé en 1553 par saint Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, et ce Collège prit ensuite le nom d'*Université Grégorienne* en l'honneur du Pape Grégoire XIII, considéré comme le bienfaiteur insigne et le "fondateur" de l'institution.

Au cours de sa longue histoire, le Collège Romain, devenu l'Université Grégorienne, a connu de multiples transformations, mais les mutations les plus radicales, du point de vue académique et culturel, furent

introduites à la suite du Concile Vatican II. Une fois de plus, l'Université manifestait sa capacité de rénovation, héritée de son fondateur, saint Ignace, dont le charisme s'exprime dans la devise A.M.D.G. (vers la plus grande gloire de Dieu), un idéal très exigeant, pour une université qui se réclame de l'esprit ignatien. Qu'en a-t-il été de la Grégorienne après Vatican II ? Cette question a guidé l'ensemble de notre exploration.

La principale conclusion qui ressort de nos observations, c'est que la mission originelle de cette université a conservé tout son dynamisme, comme le confirme nettement son effort d'inculturation depuis Vatican II. Nous avons souligné une analogie frappante entre la créativité du Collège Romain, au lendemain du Concile de Trente, et le dynamisme de la Grégorienne après Vatican II. Il est en effet éclairant de comparer le rôle joué par la Grégorienne dans le contexte de ces deux Conciles qui ont changé l'histoire de l'Église: en 1553, saint Ignace créait le Collège Romain comme moyen privilégié pour rénover l'Église après le Concile de Trente, une assise à laquelle les Jésuites contribuèrent de manière éminente.

Historiquement, le *Collegio Romano* devint le prototype et le centre d'un réseau de collèges qui participèrent efficacement à la nouvelle évangélisation de la culture, dans les divers pays où s'étendait l'action des Jésuites. Dans ce milieu pédagogique, qui savait harmoniser les lumières de la théologie, de la philosophie, des sciences et de la spiritualité ignatienne, furent formées des générations de pasteurs, de laïques et de missionnaires. Parmi ses anciens étudiants, seize devinrent Papes, 21 sont des Saints canonisés et 39 furent déclarés Bienheureux. Plusieurs se sont révélés des géants de l'inculturation, tels Matteo Ricci, Martino Martini, J. Adam Schall.

Plus de quatre cents ans après sa fondation, l'Université a réussi à redéfinir sa mission dans l'orbite de Vatican II, en participant activement à la rénovation ecclésiale et académique promue par le Concile. Aujourd'hui, la Grégorienne offre l'image d'une institution consciemment impliquée dans un vigoureux effort d'aggiornamento, pour répondre aux attentes nouvelles de la théologie et des cultures. Avec des

moyens limités, mais avec de fortes motivations et des appuis fidèles, l'Université cherche à se situer aux frontières des nouveaux défis de l'évangélisation des cultures. Elle est de plus en plus sensibilisée aux secteurs de pointe où se joue l'avenir des cultures et de la foi. La Grégorienne entend ainsi participer aux engagements courageux que les Papes récents ont confiés à la Compagnie de Jésus, et que celle-ci a voulu assumer officiellement. Par exemple, Jean-Paul II réaffirmait, devant la 34^e Congrégation Générale de la Compagnie de Jésus, que les Jésuites doivent se trouver aux frontières de l'évangélisation nouvelle: "partout dans l'Eglise, même dans les champs d'activité de pointe et les plus difficiles, aux carrefours des idéologies, dans les secteurs sociaux, là où les exigences brûlantes de l'homme et le message permanent de l'Evangile ont été ou sont confrontés, il y a eu, il y a les Jésuites" (Disc. 5 janvier 1995, citant Paul VI, 3 décembre 1974). Ces orientations, qui doivent donner une impulsion audacieuse à tous les projets apostoliques des Jésuites, ont été progressivement intégrées dans le programme académique de la Grégorienne. Le nouveau profil de l'Université en est profondément marqué.

12.2 Traits caractéristiques de la réforme

[Retour à la table des matières](#)

Rappelons les traits caractéristiques de la réforme qui ont été mis à découvert dans notre analyse.

1. Au cœur du nouveau projet académique de la Grégorienne, il y a l'approfondissement de la Christologie, comme réponse aux interpellations spirituelles, culturelles et sociales de notre temps. Ainsi prend forme une anthropologie théologique, intégrant les progrès de la recherche biblique et patristique ainsi que les courants majeurs de la pensée moderne. Les nouveaux programmes répondent à une attente

nouvelle et ils attirent un nombre considérable de candidats et de candidates se préparant à l'enseignement supérieur et à la recherche.

2. Le renouveau universitaire se manifeste notamment dans l'interdisciplinarité: la théologie, la philosophie, l'ensemble des disciplines ecclésiastiques et des sciences humaines convergent pratiquement vers un objectif commun, que l'on peut définir brièvement par le service conjoint de la foi, de la justice et de la culture: c'est ainsi que les Jésuites et leurs institutions conçoivent aujourd'hui leur vocation: "notre mission au service de la foi et de la promotion de la justice doit être élargie en incluant comme dimensions essentielles, annonce de l'Évangile, dialogue et évangélisation des cultures" (C.G. 34e, 85).

3. La Grégorienne s'efforce de redéfinir son rôle par rapport à une ecclésiologie en mouvement, marquée par la théologie du Peuple de Dieu, par les récents Synodes des Evêques, par l'émergence des jeunes Eglises d'Afrique, par l'affirmation des Eglises d'Amérique latine, par les aspirations des Eglises d'Asie, par la nouvelle évangélisation en Europe de l'Est, par les défis de la sécularisation qui se diffuse dans le monde entier à partir des sociétés occidentales.

4. L'Université s'est ouverte académiquement au domaine complexe des sciences humaines, des sciences sociales et de la psychologie, en prenant conscience du rôle de ces disciplines pour la compréhension des comportements individuels et collectifs, pour la libération et le développement des sociétés, pour le dialogue et l'évangélisation des cultures.

5. En s'engageant méthodiquement dans l'enseignement des communications sociales, la Grégorienne s'est sensibilisée à l'une des dimensions les plus stimulantes de la culture contemporaine; les médias modernes étant considérés non seulement comme un autre véhicule d'expression, mais comme l'émergence d'une civilisation originale dont les valeurs, les critères et les modes de connaissance représentent un nouveau paradigme culturel en attente d'évangélisation.

6. Le dialogue inter-religieux et inter-culturel a pris une ampleur nouvelle, dans l'enseignement des Facultés et Instituts, dans la re-

cherche et les publications; ce développement donne à l'Université une capacité accrue de rayonnement international, la situant au cœur des problématiques les plus brûlantes de notre époque, aussi bien en Asie et en Afrique que dans l'ensemble du monde occidental.

7. La communauté universitaire, dont le profil était exclusivement masculin avant Vatican II, s'est visiblement enrichie de la présence et de l'action des femmes, en accueillant des candidates aux degrés supérieurs dans toutes les Facultés et en comptant sur la compétence de nombreuses enseignantes dans l'ensemble des disciplines.

8. Les laïques ont désormais une place et un rôle nouveaux dans l'Université, d'abord parce qu'ils ont acquis un statut académiquement reconnu dans l'Institut des Sciences Religieuses, mais surtout parce qu'ils constituent maintenant, dans toutes les Facultés, les bénéficiaires d'une pédagogie mieux adaptée aux besoins des laïques; par ailleurs, le corps professoral compte un grand nombre de laïques, hommes et femmes, dont la compétence et l'enseignement sont très appréciés.

9. Tout en accueillant un nombre relativement stable de candidats et de candidates originaires des pays industrialisés, l'Université entretient maintenant des rapports beaucoup plus étroits avec les pays en voie de développement, d'où provient une proportion toujours croissante des étudiants et des étudiantes; cette modification du corps étudiant exige de l'Université une inculturation profonde pour accueillir les candidats, pour comprendre leurs cultures et leurs aspirations, afin de mieux adapter les programmes et les méthodes pédagogiques.

10. Une réorientation académique s'impose particulièrement pour répondre aux besoins des étudiants qui viennent nombreux de l'Est européen, après la chute du mur de Berlin, et pour qui l'apprentissage des langues classiques et de la culture humaniste exige des ajustements complexes, amenant l'Université à une nouvelle politique d'accueil et de préparation des candidats.

11. La gestion de l'Université a été modernisée, et un fonds de financement a été constitué, alimenté par l'apport de la Compagnie, et

par un réseau de bienfaiteurs, désireux de participer aux projets de développement de la Grégorienne, de manière à la rendre toujours plus apte au service des cultures et de la nouvelle évangélisation.

12. Depuis Vatican II, la mission propre de la Grégorienne a été confirmée par les plus hautes autorités de l'Église et de la Compagnie de Jésus; l'Université bénéficie de la confiance renouvelée des Evêques, des Instituts religieux, des facultés, des chercheurs qui attendent de la Grégorienne un service académique et éducatif de qualité.

12.3 Trois défis pour l'avenir

[Retour à la table des matières](#)

L'exigence la plus onéreuse d'une réforme, c'est qu'elle se prolonge dans le temps, de sorte que l'institution soit constamment stimulée à l'auto-critique et poussée à un *aggiornamento* continu. Cela est devenu particulièrement requis, dans un contexte historique comme le nôtre, caractérisé par l'accélération du changement dans toutes les sphères de la vie sociale, culturelle et religieuse. Une Université ne préserve sa vitalité que par sa capacité d'analyse des cultures et par la redéfinition attentive de sa mission.

Parmi les facteurs qui conditionneront l'avenir de la Grégorienne, soulignons les trois défis suivants.

En premier lieu, il faudra garantir le recrutement du corps professoral, en assurant le renouvellement des équipes jésuites qui continueront à former le noyau de chaque Faculté et Institut, et en leur adjoignant des collaborateurs et des collaboratrices qui soient pleinement motivés à participer à la mission universitaire confiée par le Saint-Siège à la Compagnie de Jésus. Un nombre accru de professeurs proviendra d'en dehors des Facultés jésuites, celles-ci étant devenues moins nombreuses et la Compagnie étant engagée dans de nouveaux champs apostoliques. Par ailleurs, la Grégorienne, dont les tâches académiques se sont considérablement développées depuis Vatican II,

entend favoriser une politique de collaboration avec un corps professoral élargi, comprenant des laïques, hommes et femmes, des prêtres diocésains, des religieux et des religieuses. Le défi à relever sera la sélection, l'animation et la motivation de ce corps professoral élargi et enrichi, pour que la Grégorienne poursuive sa mission propre, toujours fidèle à son esprit et avec toute la créativité que requiert la nouvelle culture à évangéliser.

En outre, parmi les nouveaux défis à relever, il y aura la recherche des ressources pour financer le surplus des dépenses occasionné par le renouvellement des programmes, par la rétribution des professeurs et leur sécurité, par la modernisation de la bibliothèque, par la gestion rationalisée des divers secteurs de l'Université. Les bilans actuels de la Grégorienne sont incomparablement plus élevés qu'en 1965, au lendemain du Concile. L'avenir de l'Université continuera, certes, à dépendre de la contribution de la Compagnie de Jésus, mais elle devra explorer encore plus méthodiquement les sources de financement que représentent les fondations, les diocèses, les instituts religieux, les anciens étudiants et, plus en général, les bienfaiteurs potentiels qui ne manquent pas et qui peuvent être sensibilisés à la mission universelle et inter-culturelle de la Grégorienne. La prévision des coûts de l'Université, pour les années à venir, pourra sembler irréaliste à certains observateurs - comme les projections pour les années 1970 le semblaient déjà à l'époque - mais en comparant la gestion actuelle de la Grégorienne avec celle d'autres universités catholiques, on doit admettre que les bilans de la P.U.G. restent forts modestes. À la lumière de l'expérience décrite dans notre analyse, notamment en ce qui touche à l'administration et aux relations publiques, il faut reconnaître que la Grégorienne s'est déjà engagée dans la voie d'un financement partagé de ses opérations et elle a appris à compter sur un réseau d'amis fidèles et convaincus de ses objectifs apostoliques. Ceci nous amène finalement au point central qui est la capacité de formuler pour notre temps et en termes crédibles le service apostolique propre de la Grégorienne.

En effet, c'est en se maintenant constamment dans la perspective de la nouvelle évangélisation que l'Université réussira à garantir la vitalité de la réforme académique inspirée par le Concile. La finalité de toute l'activité universitaire, à reformuler sans cesse, doit être l'inculturation de l'Évangile dans la diversité des cultures représentée par tous nos étudiants. En opérant dans cette optique, la Grégorienne pourra devenir le creuset d'une nouvelle solidarité, comme "Université des Nations", à la recherche des voies nouvelles de l'évangélisation dans le monde. Pour atteindre cet objectif, il faut assumer consciemment la tâche académique comme un "moyen éminent d'évangélisation", ce qui exige un grand discernement apostolique et un aggiornamento continu. L'âme de la réforme universitaire souhaitée par Vatican II se trouve toute entière dans cette conviction de l'Eglise: les universités catholiques constituent un moyen privilégié pour traduire le message du Christ dans les esprits et les cultures. C'est le message premier que font entendre les grands documents de l'Eglise sur la vie académique, notamment la Constitution Apostolique Sapientia Christiana (1979), adressée aux Universités et Facultés ecclésiastiques, ainsi que la Constitution Ex Corde Ecclesiae (1990), destinée à toutes les autres institutions universitaires catholiques. C'est avec ces convictions que la Grégorienne envisage l'avenir de l'évangélisation dans le monde, en se confrontant aux défis de la culture moderne, aux aspirations des peuples en développement, aux innombrables populations non-chrétiennes, au vaste monde représenté par la culture islamique et par la Chine.

Les frontières de l'évangélisation restent immenses et si, comme l'affirme l'encyclique Redemptoris Missio (1990), la "mission de l'Eglise en est encore à ses débuts"; nous pouvons alors comprendre que l'inculturation de l'Évangile représente pour la Grégorienne un avenir plein de promesse.

L'Université grégorienne
après Vatican II

Chapitre 13

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

ACTA ET DOCUMENTA Pontificiae Commissionis Codici Iuris Canonici Recognoscendo. Congregatio Generalis, diebus 20-29 Octobris 1981 habita. Romae, Type Polyglottis Vaticanis, 1991, pp.66 sqq., 111 sqq., 444 sqq.

ALFARO, Juan, S.J., "Teología, filosofía y ciencias humanas", *Gregorianum*, 55 (1974), pp.209-238.

ALONSO-SCHÖKEL, Luis, S.J., "Dove va l'esegesi cattolica?", *Civiltà Cattolica*, 3 settembre 1960, pp. 449-460.

BALBIR, Jagbans K., "L'Université des Nations Unies", *Chronique de l'Unesco*, 20 (1974), pp.147-152

BENÍTEZ, Josep M., S.J., "La Pontificia Universitat Gregoriana de Roma i els seus professors catalans", in J.M. Benítez, *Jesuites i Catalunya: Fets i Figures*. Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1996, cap. 10; l'auteur a reproduit et commenté le texte des quatre pierres murales qui ornent le vestibule et l'entrée de l'édifice de la Piazza della Pilotta.

BENÍTEZ, Josep M., S.J., "Precedentes, fundación y actualidad de la Facultad de Historia Eclesiástica de la Universidad Gregoriana", in Miscelanea in onore di P. G. Martina (a cura di M. Guasco et al.), Università degli studi di Pavia, in prep.

BERNARD, Charles André, S.J., L'antropologia dei maestri spirituali. Simposio dell'Istituto di Spiritualità dell'Università Gregoriana, Roma 28 aprile-1 maggio 1989. Milano, Edizioni Paoline, 1991.

BERNARD, Charles André, S.J., La Spiritualità come teologia. Simposio organizzato dall'Istituto di Spiritualità dell'Università Gregoriana, Roma 25-28 aprile 1991. Roma, Edizioni Paoline, 1993.

BERNARD, Charles André, S.J., Il Cuore di Cristo, luce e forza. Simposio organizzato dall'Istituto di Spiritualità dell'Università Gregoriana, Roma, Ed. Apostolato della Preghiera, 1995.

BEYER, Jean, S.J., "P. Wilhelm Bertrams, S.J.", in La Gregoriana, Informazioni P.U.G, I, n. 1, p. 26.

BIFFI, Franco, Monsignore, Il cantico dell'uomo. Introduzione al pensiero sociale del Cardinale Pietro Pavan. Roma, Città Nuova, 1990.

BLAMONT, Jacques, Le chiffre et le songe. Histoire politique de la découverte. Paris, Odile Jacob, 1993; cet ouvrage monumental consacre notamment un long chapitre à la contribution scientifique du Collège Romain. Lire l'appréciation critique du P. Joseph Joblin, S.J. dans la revue Gregorianum, 75 (1994), pp. 388-390.

BLET, Pierre, S.J., "Notes et souvenirs personnels sur la faculté d'histoire ecclésiastique", Manuscrit, 31 mars 1995; cf. P. Blet, "Robert Graham", in The Tablet, 8 Mars 1997, p. 338.

BOYER, Charles, S.J., "Réflexions sur la Constitution Deus Scientiarum Dominus", Gregorianum, 17 (1936), pp. 161-175.

CARAMAN, Philip, S.J., University of the Nations. The Story of the Gregorian University with Its Associated Institutes, the Biblical and the Oriental 1551-1962. New York/Ramsey, Paulist Press, 1981.

CARRIER, H. et E. PIN, Essais de sociologie religieuse. Paris, Éditions Spes, 1966, traduit en espagnol et en italien.

CARRIER H., "Lettere d'Ufficio", 1967-1977.

CARRIER, H., "Pour une politique de la recherche dans l'Église", Gregorianum, 53 (1972), pp. 5-44.

CARRIER, H., "Une programmation de la recherche dans l'Église", dans un numéro spécial de la revue Seminarium (oct.-déc. 1974) sur l'Université Catholique; c'est un thème que j'ai eu l'occasion de discuter souvent par la suite, notamment à la réunion inaugurale de l'Académie Pontificale des Sciences Sociales, en novembre 1994, dans la communication intitulée: "Pour un programme de la recherche interdisciplinaire dans l'Église".

CARRIER, H., "Les Universités Catholiques face au pluralisme culturel", Gregorianum, 58 (1977), pp. 607-640.

CARRIER, H., Psycho-sociologie de l'appartenance religieuse. Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1960; 3e éd. 1966 (trad. anglaise, italienne, espagnole; édition nouvelle, en italien 1988: Psico-sociologia dell'appartenenza religiosa. Nuova edizione aggiornata e ampliata. Torino, Elle Di Ci, 1988.

CARRIER, H., "Le Pape Paul VI et l'Université Grégorienne", Gregorianum, 59 (1978), p.657) *

CARRIER, H., Rôle futur des universités. Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1975.

CARRIER, H., Évangélisation et développement des cultures. Roma, Editrice Pontificia Università Gregoriana, 1990.

CARRIER, H., "Proprietà della P.U.G." : Duplicati dall'Archivio del Rettore, 1995.

CARRIER, H., "Understanding Culture: The Ultimate Challenge of the World-Church", in J. GREMILLON (ed.), The Church and Culture since Vatican II. The Experience of North and Latin America. Notre-

Dame, Indiana, University of Notre Dame Press, 1985, pp. 13-30, 140-152.

CARRIER, H., "Modèles culturels de l'Université", en diverses langues dans le bulletin Éducation SJ (1995, n.2)

CARRIER, H., Guide pour l'inculturation de l'Évangile. Roma, Editrice Pontificia Università Gregoriana, 1997.

(CARRIER, H.), "P. Hervé Carrier lascia la Gregoriana", in La Gregoriana, Informazioni P.U.G., nov. 1996, p. 18.

CHAPPIN, Marcel, S.J., "Dalla difesa al dialogo. L'insegnamento della Teologia Fondamentale alla PUG, 1930-1988", in R. Fisichella 1988, pp. 33-43; parlant des rapports de Mystici Corporis avec Vatican II, le P. Chappin note: "Senza la Mystici Corporis, che ha sancito una specifica riflessione ecclesiologica poi dinamizzata, la Lumen Gentium, già sotto il suo aspetto formale (come documento dottrinale), sarebbe stata meno probabile come risultato del Vaticano II. (E' noto d'altronde che per il suo contenuto il P. Tromp aveva un progetto diverso)".

CHAPPIN, Marcel, S.J., "From Quiet Firmament to Expanding Galaxy: The Pontifical University in Rome before and after the Second Vatican Council", in IFCU SYMPOSIUM FUIC, Saint Paul University, April 19-23, 1999, Ottawa, Canada, pp. 1-39.

CUËF, M.M. du S. Sacrement, O.S.U., "Un peu d'histoire. 1954-1964", in Pontificium Regina Mundi 1954-1964. Roma, 1964, pp. 21-31.

DELHAYE, Philippe, Jan Grootaers et Gustave Thils, Pour relire Humanae Vitae. Déclarations épiscopales du monde entier, commissions théologiques. Gembloux, Duculot, 1970.

DELL'OMO, Mariano, "Bio-bibliografia del P. Paulius Rabikauskas S.I., nel suo settantacinquesimo genetliaco", in La Gregoriana, Informazioni P.U.G., maggio 1997, p. 16.

DIEDERICH, Everett and Christopher Viscardi, The Jesuits and the Printed Word. Rome, JESCOM, 1999.

DROULERS, Paul, S.J., Politique sociale et Christianisme. Le Père Desbuquois et l'Action Populaire. Vol. I (1903-1918), vol. II (1919-1946). Paris, Les Éditions Ouvrières, 1968; Paris, Les Éditions Ouvrières/ Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1981.

DROULERS, Paul, S.J., Cattolicesimo sociale nei secoli XIX e XX. Saggi di storia e sociologia. Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1982.

FISICHELLA, Rino (ed.), Gesù Rivelatore. Teologia Fondamentale. [Per il 70 genetliaco di René Latourelle]. Casale Monferrato, PIEMME, 1988.

FLICK, Maurizio, S.J., "La riforma degli studi all'Università Gregoriana", Civiltà Cattolica, 19 novembre 1966, pp.317-327.

FOIS, Mario, S.J. et J. Alfaro, Relazione, del 7.XII.1967.

FOIS, Mario, S.J., "La giustificazione cristiana degli studi umanistici da parte di Ignazio di Loyola e le sue conseguenze nei gesuiti posteriori", in Juan Plazaola, S.J. (ed.), Ignacio y su Tiempo. Congreso Internacional de Historia. Bilbao, Universidad de Deusto, 1991, pp. 405-440.

FOIS, Mario, S.J., "Il Collegio Romano ai tempi degli studi del P. Matteo Ricci", in Atti del primo convegno internazionale di studi ricciani. Macerata, Ed. Centro Studi Ricciani, 1984, pp. 203-228.

FOIS, Mario, S.J., "Il Collegio Romano al tempo degli studi di Martino Martini, S.J.", in AA.VV. (opera in italiano e cinese; a cura di Franco Demarchi, Università degli Studi di Trento, Dipartimento di Sociologia e Ricerca Sociale, Via Verdi 26. 38100 Trento in preparazione).

FOIS, Mario, S.J., "Il Collegio Romano, l'istituzione, la struttura, il primo secolo di vita", in rivista Roma, maggio 1996.

FUCHS, Josef, S.J. "Theologia moralis perficienda: votum Concilii Vatican II", Periodica de re morali, canonica, liturgica, 55 (1966) pp. 499-548.

FUCHS, Josef, S.J., "Theologia moralis et vita theologalis", Seminarium, 20 (1968) pp. 647-659

GARRIGOU-LAGRANGE, "La nouvelle théologie, où va-t-elle?", Angelicum, 23 (1946), fasc. 3-4.

GHIRLANDA, Gianfranco, S.J., "La Facoltà di Diritto Canonico a Baltimora...", in La Gregoriana, Informazioni P.U.G, aprile 1999, p.10.

GUIBERT, Joseph de, S.J., Documenta ecclesiastica christianae perfectionis studium spectantia. PUG, 1931.

GILBERT, Paul, S.J., "Joseph de Finance, S.J.: una delle figure più rappresentative della filosofia cristiana del novecento", in La Gregoriana, Informazioni P.U.G, giugno 1998, p. 13.

GILBERT, Paul, S.J., "IX Centenario... di Sant'Anselmo" in La Gregoriana, Informazioni P.U.G, aprile 1999, p. 16-17.

GREMILLON, Joseph (ed.), The Church and Culture since Vatican II. The Experience of North and Latin America. Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame Press, 1985.

GRISAR, Joseph, S.J., De historia Ecclesiae Catholicae Austriacae saec. XXIX et de vita J.N. Tschiderer. Roma, Pontificia Universitas Gregoriana, 1936.

GROOTAERS, Jan, "Trois lectures", in H. & L. Buelens-Gijsen et J. Grootaers, Mariage catholique et contraception. Paris, Ed. de l'Épi, 1968.

HAMEL, Édouard, S.J., "L'usage de l'Écriture Sainte en théologie morale", Gregorianum, 47 (1966), pp. 53-85; "L'Écriture, âme de la théologie morale?", Gregorianum, 52 (1971), pp. 417-445; "L'Écriture âme de la théologie", Gregorianum, 52 (1971), pp. 511-535.

HENRICI, Peter, S.J., "Saint Thomas après Kant?", Gregorianum, 56 (1975), pp. 163-168.

HENRICI, Peter, S.J., Documentazione seletta dall'archivio del CICS, 1995.

HILBERT, M., S.J., Introductio ad Cursum Iurisprudentiae. Romae, P.U.G., (Praelect.), 1993.

IMODA, Franco, S.J., Sviluppo umano, psicologia e mistero. Casale Monferrato, PIEMME, 1993 e 1995.

JOBLIN, Joseph, S.J., L'Église et la guerre. Conscience, violence, pouvoir. Paris, Desclée de Brouwer, 1988.

JOBLIN, Joseph, S.J., "Les organisations internationales catholiques et les défis de la nouvelle évangélisation au troisième millénaire", in Studia Missionalia, 48 (1999), pp. 383-423.

KAISER, Robert Blair, The Encyclical that Never Was. The Story of the Commission on Population, Family and Birth, 1964-1966. London, Sheed and Ward, 1987 (Revised edition of : The Politics of Sex and Religion. A Case History in the Development of Doctrine, 1962-1984. Kansas City, Leaven Press, 1985).

LATOURELLE, René, S.J. et al., Rapport de la Commission de planification académique sur la situation présente et la mission future des institutions académiques SJ à Rome. Rome, 1969. 90pp.

LATOURELLE, René, S.J., "Faculté de théologie: Licences spécialisées du second cycle", Gregorianum, 52 (1971), pp. 343-353.

LATOURELLE, René, S.J., "Nouvelle image de la Faculté de théologie de la Grégorienne", Gregorianum, 55 (1974), pp. 555-563.

LATOURELLE, René, S.J. (éd.), Vatican II. Bilan et perspectives. Montréal, Paris, Éditions Bellarmin, Éditions du Cerf, 1988 (cf. trad. en anglais, espagnol, italien).

LATOURELLE, René, S.J. (ed.), Vaticano II. Bilancio e prospettive. Venticinque anni dopo. Assisi, Citadella, 1987.

LATOURELLE, René, S.J., L'Infini du sens: Jésus-Christ. Montréal, Bellarmin, 2000; cf. "Jalons biographiques", pp. 15-66; "Réforme de la Faculté de théologie à l'Université Grégorienne", pp. 155-177.

LETURIA, Pedro, S.J., Relaciones entre la Santa Sede e Hispanoamérica. Edición patrocinada por el Gobierno de la República de Venezuela. 3 vol. in Analecta Gregoriana, 1959-1961.

LEVI, V. (a cura di), Di fronte alla Contestazione. Testi di Paolo VI, Milano, Rusconi, 1970.

LIBANIO, J.B., S.J., "Progetti ed esperienze nel rinnovamento della formazione intellettuale dei Sacerdoti", Gregorianum, 50 (1969), pp. 867-901.

LIUIMA, Antanas, S.J., Memoriale del P. A. Liuima, 7 aprile 1995.

LOMBARDI, Federico, S.J., "Jésuites et communications sociales", in Jésuites. Annuaire de la Compagnie de Jésus, 2000, Rome, pp. 121-126; id., "Jesuits and Social Communication Media", in Jesuit-s. Yearbook of the Society of Jesus, 2000, Rome, pp. 121-126; id., "Gesuiti e comunicazioni sociali", in Gesuiti. Annuario 2000, Roma, pp. 121-126.

LOPEZ-GAY, Jesús, S.J., Pro-Memoria del 4 marzo 1995: "La Facoltà di Missiologia della PUG, dopo il Concilio".

LUKÀCS, Ladislaus, S.J., cf. Ratio atque Instituto Studiorum. 1986.

MAGNANI, Giovanni, S.J., "La cosiddetta teologia del laicato ha uno statuto teologico?", in R. Latourelle (ed.), Vaticano II. Bilancio e prospettive. Venticinque anni dopo. Assisi, Cittadella, 1987, I, pp.493-543.

MAGNANI, Giovanni, S.J., "I 25 anni dell'Istituto di Scienze Religiose dell'Università Gregoriana", Civiltà Cattolica, 4 luglio 1992, pp.43-54. Cf. etiam: Venticinque anni dell'Istituto di Cultura Superiore Religiosa. PUG Roma, 1944. Cf. et etiam: Quaranta anni dell'Istituto di Cultura Superiore Religiosa. Roma, PUG, 1959.

MARTIN, Jacques, Mes six Papes. Souvenirs romains du Cardinal Jacques Martin. Paris, Mame, 1993.

MARTINA, Giacomo, S.J., "Le contexte historique dans lequel a surgi l'idée d'un nouveau concile œcuménique", in R. Latourelle, Vatican II. Bilan et perspectives, 1988, pp.31-94.

MARTINA, Giacomo, S.J., Pio IX. Vol. I (1846-1850), vol. II (1851-1866), vol. III (1867-1878). Roma, Editrice Università Gregoriana, 1974, 1986, 1990. (Miscellanea Historiae Pontificiae, nn. 38, 51, 58).

MARTINA, Giacomo, S.J., "P. Paul Droulers", Liber Annualis, P.U.G., 1993, pp. 378-382. Cf. Bulletin Compagnie, 1993, pp. 172-175.

MARTINA, Giacomo, S.J., "Ricordando P. Paulius Rabikauskas, S.J.", in La Gregoriana, Informazioni P.U.G, marzo 1998, p.17.

MICHAUD, Lucien, S.J., Knowledge and Faith. Being a Historical Essay on the International Federation of Catholic Universities, 1924-1994. Paris. I.F.C.U., 1996.

MIRANDA RIBADENEIRA, Francisco, S.J., Pablo Muñoz Vega. Un humanismo eclesial para el hombre de hoy. Quito, Biblioteca de la Revista Cultura XII, Banco Central del Ecuador, 1993.

MONACHINO, Vincenzo, S.J., "Alle origini di "Archivum Historiae Pontificiae", Archivum Historiae Pontificiae, 28 (1990), pp.9-22.

MONACHINO, Vincenzo, S.J., "Donazione Morelli". Nota manoscritta consegnata al Rettore dell'Università Gregoriana, il 3 settembre 1992, 5 pp. Cf. Arch. Am. S1.

MONACHINO, Vincenzo, S.J., La "Associazione Archivistica Ecclesiastica" e l'odierna situazione degli Archivi Ecclesiastici in Italia. Città del Vaticano, Associazione Archivistica Ecclesiastica. Quaderni di "Archiva Ecclesiae" 1. 1993, 15 pp.

MONACHINO, Vincenzo, S.J., Documentazione seletta sull'archivio della Gregoriana, 1996.

MOLINARI, Paolo, S.J., "Teologia spirituale: eredità e prospettive", in B. Secondin e Jos Janssens (1984), pp. 63-69.

MOLINARI, Paolo, S.J., "Bisogni di spiritualità", in Ch. Bernard (1993), pp. 21-38.

NAVARRETE, Urbano, S.J. (a cura di), Jus Populi Dei. Miscellanea in honorem Raymundi Bidagor. 3 vol. Roma, Università Gregoriana Editrice, 1972.

NAVARRETE, Urbano, S.J., Pro Memoria del 10 luglio 1986 e del 18 settembre 1990, in Archivio Rettore dell'Università Gregoriana, dossier: Tenuta Somaini.

NAVARRETE, Urbano, S.J. e PUCA, Pasquale, S.J., Pro Memoria e Documentatione sulla Tipografia e le Editrici. Marzo 1996.

O'MALLEY, John W., S.J., "La communication chez les premiers jésuites", in Jésuites Canadiens, Les jésuites et les médias, janvier 2000, pp.32-34, cf. J. O'Malley, Les premiers jésuites(1540-1565). Paris, DDB-Bellarmin, 1999, pp. 117-119; cf. The First Jesuits. Cambridge, Harvard University Press, 1993.

PESCE, Mauro, "Il rinnovamento biblico", in La Chiesa del Vaticano II(1958-1978). T. XXV/2 in Storia della Chiesa (ed. ital. di A. Fliche e V. Martin), a cura di M. Guasco, E. Guerriero, F. Taniello, parte seconda; Roma, Ed.San Paolo, 1994, capitolo XVI, pp. 163-186; cf. etiam: Gerald P. Fogarty, "I Stati Uniti", ibid.,pp. 457-459.

PITTAU, Archbishop Joseph, S.J., "The Catholic College and University in the 21st Century", in Origins, February 17, 2000, pp. 561-566.

RAMBALDI, Giuseppe, S.J., "Sollecitazioni del magistero per lo studio della teologia spirituale", in Seminarium, 26 (1974), pp. 19-40.

Ratio atque Instituto Studiorum Societatis Iesu (1586, 1591, 1599.). Monumenta Paedagogica Societatis Iesu, id. Ladislaus Lukàcs, S.J. Rome, Institutum Historicum Societatis Iesu, 1986. [Critical edition, with the best and most documented historical introduction]

- The Jesuit "Ratio Studiorum " of 1599. Transl. with an Introd. and Explanatory Notes by Allan P. Farrell, S.J. Lithogr. Washington, Conference of Major Superiors of Jesuits, 1970.

- La "Ratio Studiorum ". Il metodo degli studi umanistici nei collegi dei gesuiti alla fine del secolo XVI. Testo latino ed traduzione

italiana. Introd. e trad. di Giuliano Raffo, S.J. Roma-Milano, Civiltà Cattolica-San Fedele, 1989.

RATZINGER, Cardinale Joseph, Intervista in: *Il Regno Attualità*, n.4, 1994, p.65.

RESP. Responsio Pontificiae Universitatis Gregoriana ad quaesita posita a S. Congr. de Sem. et Stud. Universitatibus pro recognitione Const.Apost. "Deus Scientiarum Dominus". Sign. Hervé Carrier, S.J., Rector, Romae, die 14 Februarii 1967, pp.1-40, (in archiv. Rectoris P.U.G., Prot. N. 113/66).

RIDDER-SYMOENS, Hilde de, *A History of the University in Europe*. Vol.I Universities in the Middle Ages. Vol. II: Universities in Early Modern Europe (1500-1800). Cambridge University Press, 1992, 1996.

ROEST CROLLIUS, Arij A., S.J., "What Is So New about Inculturation?" Roma, Editrice Pontifica Università Gregoriana, 1991.

(Cet essai du P. Roest Crollius, professeur de missiologie, paru d'abord dans la revue *Gregorianum*, (1978, pp. 721-738) est fréquemment cité; il est ici reproduit dans une collection scientifique sur les questions d'inculturation, qui rend compte de plusieurs colloques internationaux:

"Inculturation: Working Papers on Living Faith and Cultures", collection publiée principalement en anglais par le Centre "Cultures and Religions" à l'Université Grégorienne à Rome (plus de 16 volumes depuis 1982).

ROEST CROLLIUS, Arij A., S.J., [ed.], *Yunus Emre: Spiritual Experience and Culture*. International Seminar, Rome, November 6-9, 1991, Gregorian University and University of Ankara. Rome, Editrice Pont. Univ. Gregoriana, 1994.

ROMEO, Antonino, Monsignore, "L'enciclica "Divino Afflante Spiritu" e le "opiniones novae", *Divinitas*, 4 (1960), pp. 387-456.

RULLA, Luigi, IMODA, F., RIDICK J., Struttura psicologica e vocazione: motivazioni di entrata e di abbandono. Torino, Marietti, 1977.

RULLA, Luigi, Antropologia della vocazione cristiana. 2 vol. Casale-Monferrato, Ed. Piemme, 1985-1986

SCHASCHING, Johannes, S.J., Zeitgerecht-Zeitbedingt. Nell-Breuning und die Sozialenzyklika Quadragesimo anno nach dem Vatikanischen Geheimarchiv. Bornheim, Ketteler Verlag, 1994.

SECONDIN, Bruno e Jos JANSSENS, La Spiritualità. Ispirazione, ricerca, formazione. Roma, Borla, 1984.

SELVAGGI, Filippo, S.J., "Il P. Giuseppe Gianfranceschi, S.J., nel primo centenario della sua nascita", *Gregorianum*, 57 (1976), pp. 565-572.

SELVAGGI, Filippo, S.J., "Il mio itinerario filosofico", *Gregorianum*, 74 (1993), pp. 309-329.

SPADAFORA, F., "Rom. 5,12: esegesi e riflessi dogmatici", in *Divinitas*, 4 (1960), 289-298.

STAFFA, Cardinal Dino, "De distinctione inter iurisdictionem ordinariam et administrativam in iure canonico", *Periodica*, 1976, pp. 5-11.

STILLE, Alexander, "Latin Fanatic. A Profile of Father Reginald Foster", *The American Scholar*, Fall 1994, pp. 497-526.

STRUS, Józef, SDB, "Esigenze didattiche nell'insegnamento della teologia spirituale", in Ch. Bernard (1993), pp.255-272.

SULLIVAN, Francis A., S.J., Charisms and Charismatic Renewal. A Biblical and Theological Study. Ann Arbor MI, Servant Books; in ital.: Carismi e rinnovamento carismatico. Milano, Ancora, 1982; en franç.: Charismes et Renouveau charismatique. Étude biblique et théologique. Nouan-le-Fuzelier, Pneuma, 1988.

SULLIVAN, Francis A., S.J., "A Report on the Reform of the Faculty of Theology at the Gregorian University", *Gregorianum*, 50 (1969), pp. 839-858.

TROMP, S., "Discorso in memoria del R.P. Sebastiano Tromp, S.J.. tenuto dal Prof.J.N.Bakhuizen van den Brink, nella sessione della reale Accademia delle Scienze dei Paesi Bassi", Gregorianum, 57 (1976), pp. 365-372.

ULLRICH, Lothar, "Dankbare Erinnerung. Festvortrag zur Vierzigjahrfeier des Philosophisch-Theologischen Studiums, am 11. Juni 1992", in Claus-Peter März (Hg.), *Die Ganz Alltägliche Freiheit. Erfurter Theologische Studien*, Band 65. Leipzig, Benno Verlag, 1993, pp. 129-143.

VAN DOORSSELAER, Cyriel, S.J. Verballi della "Commisssione sulla proprietà canonica della P.U.G.", Curia S.J., 26.2.1977 & 24.11.1977.

VERA de, José María, "The Society of Jesus and The Social Communication Media"; "La Compagnie de Jésus et les médias de communication sociale", (Manuscrip. 1999).

VILLOSLADA, Ricardo G., S.J., Storia del Collegio Romano dal suo inizio (1551) alla soppressione della Compagnia di Gesù (1773). Romae, Analecta Gregoriana, Cura Universitatis Gregoriana edita, 1954.

VOGT, E., S.J., "Il Pontificio Istituto Biblico e un recente articolo di Romeo. Promemoria di D. Vogt". Roma, 6 febbraio 1961; l'opuscolo corrisponde all'originale in latino apparso senza il nome dell'autore: "Pontificium Institutum Biblicum et Recens Libellus R.mi A. Romeo", in *Verbum Domini*, 39 (1961), pp. 3-17.

WALLACE, W., O.P., Galileo and His Sources. The Heritage of the Collegio Romano. Princeton, 1984.

WALSH, Michael, S.J., Report on the Gregorian Consortium. Cost and Institutional Analysis, Rome, 1974. (From the Archives of Fr. Delegate).

ZITNIK, Maksimilijan, S.J., Sacramenta. Bibliographia internationalis. Roma, 4 volumi, Editrice Pontificia Università Gregoriana, 1992.

Hervé Carrier, S.J.

[Retour à la table des matières](#)

Né au Canada en 1921. Membre de l'Ordre des jésuites depuis 1944. Licencié en philosophie et en théologie (Montréal), Maîtrise en sociologie (Washington), Doctorat en sociologie (Sorbonne). Professeur de sociologie à l'Université Grégorienne de Rome, depuis 1959. Recteur de cette Université de 1966 à 1978. Président de la Fédération Internationale des Universités Catholiques (F.I.U.C.) de 1970 à 1980. Directeur du Centre de Coordination de la Recherche de la F.I.U.C. de 1978 à 1982. Il fut Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture, organe du Saint-Siège, créé par le Pape Jean-Paul II (1982-1993).

Membre de l'Académie des Lettres et des Sciences humaines de la Société Royale du Canada. Membre de l'Académie Européenne des Sciences et des Arts et Officier de la Légion d'honneur de France.

Doctorats (h.c.) : Sogan University, Korea ; Fu Jen University, Taiwan.

Auteur d'ouvrages sur la sociologie de la religion, sur les questions universitaires et les problèmes de la culture.

Principaux ouvrages:

[Retour à la table des matières](#)

* *Psycho-sociologie de l'appartenance religieuse*. Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1960; 3^e éd. 1966 (trad. anglaise, italienne, espagnole; édition nouvelle, en italien 1988).

* *Le Sociologue canadien, Léon Gérin*. Montréal, Ed. Bellarmin, 1960.

* *L'Enciclica Mater et Magistra: Linee Generali e Problemi Particolar* (en collaboration avec Th. Mulder). Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1963 (trad. portugaise).

* *Sociologie du christianisme: Bibliographie internationale* (en collaboration avec Emile Pin). Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1964; 1968.

* *Le Phénomène urbain* (en collaboration avec Ph. Laurent. Paris, Aubier-Montaigne, 1965.

* *La vocation: Dynamismes psycho-sociologiques*. Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1966 (trad. italienne).

* *Essais de Sociologie religieuse* (en collaboration avec Emile Pin). Paris, Ed. Spes, 1967 (trad. italienne, espagnole).

* *Rôle futur des Universités*. Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1975 (trad. espagnole).

* *Higher Education Facing New Cultures*. Rome, Gregorian University Press, 1982 (trad. italienne et espagnole en 1984).

* *Cultures: Notre Avenir*. Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1985 (trad. italienne et espagnole en 1988).

* *Évangile et Cultures. De Léon XIII à Jean-Paul II*. Rome/Paris, Libreria Editrice Vaticana-Mediaspaul, 1987 (trad. espagnole, italienne, anglaise, polonaise).

* *Psico-sociologia dell'appartenenza religiosa*. Nuova edizione aggiornata e ampliata. Torino, Elle Di Ci, 1988.

* *Gospel Message and Human Cultures. From Leo XIII to John Paul II*. Pittsburgh, PA, Duquesne University Press, 1989.

* *Nouveau Regard sur la Doctrine sociale de l'Église. Guide d'étude*. Rome, Commission Pontificale Justice et Paix, 1990 (Versions en anglais, espagnol, italien, hongrois, chinois, urdu).

* *Évangélisation et Développement des Cultures*, Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1990 (trad. anglaise, portugaise).

* *Evangelio y Culturas. De León XIII a Juan Pablo II*. Bogotá, CELAM, 1991.

* *Lexique de la Culture. Pour l'analyse culturelle et l'inculturation*. Tournai-Louvain-la-Neuve, Desclée, 1992 (trad. espagnole 1994, italienne 1997).

* *Evangelizing the Culture of Modernity*. New York, Orbis Books, 1993.

* *Guide pour l'inculturation de l'Évangile*. Roma, Editrice Pontificia Università, 1997.

* *L'Université Grégorienne après Vatican II*. (Versions par la poste électronique / français, italien 2003 / espagnol, anglais 1997).

Fin du texte